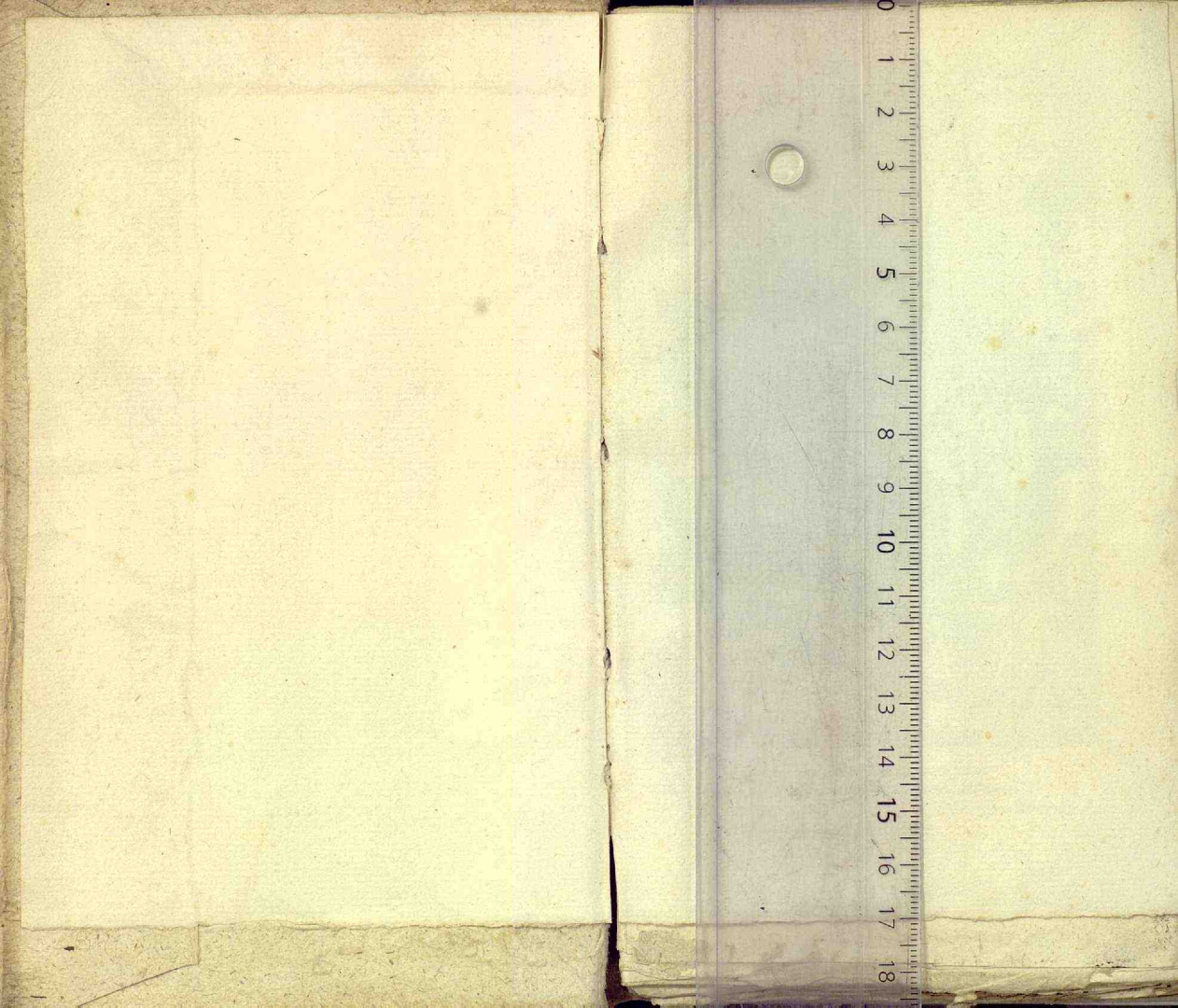
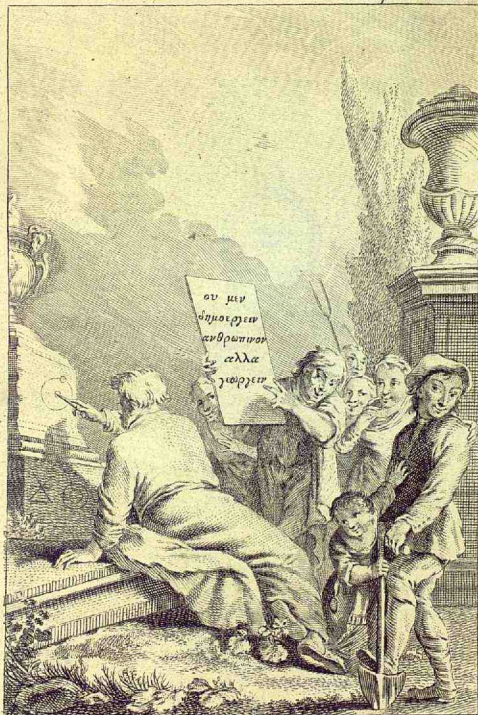


HISTOIRE DU  
Ciel  
TOME  
I

A  
3-461

97





Designé & gravé par Le Bas.

*Democrite, sans fin te verra-t-on rêver  
Et tracer à l'écart ton monde imaginaire ?  
Va, ce n'est pas à l'homme à construire la terre,  
Il est fait pour la cultiver.*



# HISTOIRE DU CIEL,

Où l'on recherche  
L'ORIGINE DE L'IDOLATRIE,

ET  
LES MÉPRISES  
DE LA PHILOSOPHIE.

Sur la formation, & sur les influences  
des corps célestes.

*SECONDE EDITION.*

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez la Veuve ESTIENNE, rue S. Jacques  
à la Vertu.

---

M. D C C. XL.



PLAN  
DE  
CET OUVRAGE.

**I**L n'y a point de nation ;  
il n'y a peut-être point  
d'homme sur la terre, qui  
en considérant la beauté du ciel  
& la marche régulière des corps  
qui y roulent, n'ait désiré de sa-  
voir quels ont été les commen-  
cemens de cette structure, quelle  
est l'origine & la signification des  
noms qu'on donne à tous ces dif-  
férens corps, en un mot d'être  
instruit de l'histoire du Ciel.

De tout tems & par-tout on a  
fait cette recherche : c'est la pre-  
mière réflexion de tout esprit qui  
pense : c'est le premier pas de la



curiosité. La plupart des peuples célèbres ont eu des philosophes qui se sont exercés sur ce sujet : & les anciens poëtes pour rendre leurs chants plus agréables, ou par un début magnifique, ou par un épisode intéressant, étoient dans l'usage de mettre en œuvre la Cosmogonie \*.

Mais quelle que soit l'avidité avec laquelle on écoute d'abord ceux qui nous annoncent ce premier de tous les évènements, les récits qu'ils nous en font ne méritent pas une égale créance. On les trouve peu d'accord entr'eux ; souvent peu intelligibles, ou même en contradiction avec ce qu'on éprouve dans la nature. Il faut donc user de discernement,

\* *La formation du monde.* Voyez le premier livre des Metam. & les leçons attribuées à Atlas, à Anchise, & à Jopas, dans le 1. & le 6. liv. de l'Enéide. Ovide & Virgile ne font en cela que les imitateurs d'Hésiode & des autres Grecs copistes des Phéniciens.

& suivre dans l'étude de cette histoire les règles du bon sens les moyens que la prudence emploie tous les jours pour parvenir à la certitude des faits dont on veut être instruit

Comme l'histoire de la monarchie Française est la collection & l'examen de ce que nos prédécesseurs nous ont appris sur l'origine & sur les progrès de cette monarchie ; l'histoire du Ciel est la collection & la discussion de ce que les hommes d'avant nous ont pensé ou appris de leurs peres sur l'origine du ciel & sur ses rapports avec la terre.

Un sage historien ne fait pas entrer dans le corps de son Ouvrage tous les mémoires qu'il a pu rassembler. Il fait un choix. Tout ce qui se trouve frivole ou évidemment contraire aux faits connus ; tout ce qui est avancé sans précaution ou de-

fitué de témoignages suffisans, il le rejette, & ne fait usage que de ce qui peut naturellement se lier, se faire goûter, & former une suite recevable. En entreprenant donc l'histoire de la naissance des cieux & de l'origine, soit des noms qu'on donne aux différentes parties de la sphère céleste, soit des influences qu'on leur attribue, notre principale affaire est de ne mettre en œuvre que ce qu'ont pensé là-dessus les esprits les plus raisonnables ou les peuples les plus attentifs à conserver la connoissance du passé. Quel usage pourrions-nous faire des opinions bizarres qui partagent les autres nations sur ce sujet? Voudrions-nous recueillir ce qu'en ont imaginé les Charibes, les Groenlandois, ou les autres Sauvages, qu'une longue séparation du corps de la société a dégradés & abatardis? Nous nous en tien-

drions donc au récit de ce qui a été cru & publié sur l'origine du monde, & sur les puissances célestes, par ceux chez qui le fil de l'ancienne histoire a pu se conserver sans se rompre; & qui ayant toujours fait un grand corps de nations unies entr'elles par les liens du commerce, ont pu s'entrecommuniquer & perpétuer jusqu'à nous quelques-unes des connoissances primitives.

Mais quelque soin qu'un historien prenne de ne s'attacher qu'à ce qui porte le caractère de la vérité; il arrive souvent que la matière qu'il traite tienne à des fables si célèbres & si accréditées, qu'il se voit contraint de s'y arrêter & de les suivre quelque tems, pour y démêler les traces de la vérité qu'il recherche. Par exemple, la plupart de nos Historiens François

ont débuté par nous faire regarder les Gaulois comme un peuple vaincu & asservi par les Francs, d'où<sup>a</sup> quelques-uns ont tiré des conséquences aussi imaginaires que cette conquête. Le savant & judicieux<sup>b</sup> Ecrivain qui nous a donné l'histoire critique de l'établissement de la monarchie Française, n'a donc pu se dispenser, pour ruiner ces prétentions, de réfuter au long le début fabuleux qui en étoit l'unique fondement. Il nous indique les sources de ces contes dans les siècles postérieurs; & remontant aux monumens contemporains, il nous fait voir les Rois François étroitement unis aux Romains & aux Gaulois devenu Romains. Il nous montre ces Princes établis en de-cà du Rhin long-tems avant Clovis, employés dans les plus beaux postes de la milice Romaine, & profitant peu à peu

<sup>a</sup> Hist. du gouvernement. Franç. par M. le Comte de Boullainwillers.

<sup>b</sup> M. l'abbé du Bos.

de la foiblesse des Empereurs pour devenir souverains de lieutenants qu'ils étoient : ce qui répand un jour admirable sur la diversité de nos loix & de nos coutumes, uniquement provenue de ce que les Gaulois, aussi libres sous nos Rois que sous les Empereurs, étoient jugés selon leurs loix particulières, & les tribus Françaises selon les leurs.

La nécessité de commencer par renverser ou par débrouiller des fables pour établir la vérité, est le cas où je me trouve. Les hommes les plus célèbres qui nous ont parlé de la formation du ciel & de la terre ou de leurs rapports mutuels, sont les auteurs Payens, les philosophes des différens âges, & les écrivains sacrés. Ce que nous en ont dit les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, & les Romains est obscurci par des récits fabuleux &



par des métamorphoses pleines d'absurdité. Quoiqu'ils ayent été les plus spirituels & les mieux policés de tous les peuples, ils se sont fait des idées si étranges sur le gouvernement des cieux, & sur les puissances qui influent dans la conservation du genre humain, qu'il n'est pas besoin de les combattre par des raisonnemens : elles portent leur réfutation avec elles. Mais du fond même de ces affreuses ténèbres il est possible de faire sortir la lumière. Au travers de tout ce fabuleux, je trouve un point de fait dont l'éclaircissement nous apprend ce qui a donné naissance aux fables. Il en est le dénoûment. Ce premier point fixe est la signification des noms & des figures qui ont servi dans la plus haute antiquité à caractériser le soleil, la lune, & les étoiles selon leurs différentes situations. Les usages des anciens & l'inspe-

ction de la nature nous aident à découvrir ce sens, dont la connoissance nous laisse aussi-tôt appercevoir l'énorme abus qu'on a fait des institutions des premiers hommes, & mêt dans un assez grand jour l'origine de l'idolâtrie de nos peres.

Un autre fruit de cette recherche est de nous apprendre que la même méprise qui a peuplé le ciel de divinités chimériques, a donné naissance à une multitude de fausses prétentions sur les influences des cieux, & à des erreurs qui tyrannisent encore la plûpart des esprits. Quand notre histoire du ciel ne nous procureroit d'autre bien que celui d'apercevoir la méprise qui a précipité le genre humain dans un égarement qui en est l'opprobre, & dont les suites troublerent encore le repos de la société, ce seroit sans doute un profit assez satisfaisant.                   à vj.

Mais il se trouve ici un avantage fort supérieur aux précédens : c'est de découvrir avec la naissance du ciel poétique & des dieux du paganisme, les vestiges sensibles de la vraie origine des choses, & d'y trouver une foule de témoignages perpétuellement rendus à la vérité du récit de Moïse. Je suis fort éloigné de vouloir chercher l'origine des fables dans l'abus que quelques nations auroient fait de l'écriture sainte ; puisque l'écriture sainte est évidemment postérieure à la naissance de l'idolâtrie. Mais j'aime à retrouver dans l'histoire de l'idolâtrie une conformité sensible avec les évènements rapportés par l'écriture. Les monumens & la nature fournissent les preuves de cette histoire : & cette histoire fournit les preuves de l'excellence de la révélation. Si je ne suis pas appelé à faire la

démonstration de l'évangile, il m'est permis d'en essayer la préparation. Quelle gloire pour moi d'y avoir au moins disposé quelques Lecteurs.

Après l'examen du Ciel tel que les Poètes nous l'ont décrit, & que les payens l'ont imaginé en altérant les instructions qu'ils avoient reçues de leurs peres, il est naturel de passer à un ciel en apparence plus raisonnablement construit, je veux dire à la naissance du soleil & des planètes, telle que les philosophes l'ont conçue. Si les égaremens des poètes, ramenés à la première source de l'erreur, peuvent nous aider à reconnoître l'origine & la destination de la nature, apparemment les philosophes nous donneront à cet égard un grand surcroît de connoissance. Gardons-nous de nous en flatter. Ils se sont tous éva-

nous en des pensées ou dangereuses, ou inutiles, en voulant expliquer la formation de la terre & des cieux.

Croiroit-on qu'Aristote, Lucrece, Gassendi, Descartes, & bien d'autres grands génies ont construit le soleil, les planètes, & l'univers sur des fondemens aussi ruineux qu'avoient fait les poëtes; que leurs atômes, leur matière première, & leurs loix générales productives de trois ou quatre élémens, principes si rebatus dans les écoles, & dont on fait tant de bruit dans les diverses manières de concevoir la formation du ciel & de la terre, sont toutes idées sans justesse, & en opposition avec l'expérience de tous les jours. Les noms de ces hommes célèbres nous sont chers & respectables: mais la vérité nous l'est encore plus. Nous leur devons & nous leur

donnons volontiers tous les éloges qu'exigent leur mérite & notre reconnoissance. Les uns nous ont rendu service comme astronomes; les autres comme opticiens, ou géomètres, ou Logiciens, ou à d'autres titres. Tous nous ont encouragés par leur exemple, & nous ont enrichis de quelques découvertes particulières: mais la haute estime où nous les plaçons ne nous ôte pas la liberté d'apercevoir leurs méprises, d'autant plus dangereuses qu'elles en imposent par des noms célèbres.

La plus grande de ces méprises, celle cependant qui leur est presque commune à tous, est d'avoir pensé qu'une matière générale, & un mouvement général distribué dans cette matière suffisoit pour rendre raison de la structure du monde, puisque ces deux points suffisoient, selon

eux, pour le produire. L'expérience nous apprend le contraire, & elle nous fait voir que l'ordre général du monde, l'organisation des espèces, & la distinction de natures élémentaires telles que nous les connoissons, ont pour cause immédiate, non aucun mouvement soit général, soit particulier qui n'y peuvent rien, mais un conseil & une volonté spéciale du Créateur, qui a ordonné chaque pièce, comme il a ordonné le tout.

En travaillant à éclaircir cette question dont il n'est personne qui ne voye l'importance, nous sommes fort éloignés de disconvenir qu'il y ait des loix générales du choc, ou des règles de mouvement qui entretiennent le monde. Personne ne le nie, & on n'en peut pas douter. Ni Descartes, ni Malebranche, ni nos maîtres de philosophie ne nous

ont induits en erreur en nous faisant observer que la nature marchoit & se conservoit par des règles simples & uniformes. Ces règles sont aussi réelles que fécondes, puisqu'on en prévoit les effets : & c'est parce qu'elles sont certaines qu'elles sont devenues l'objet de plusieurs sciences très-utiles. Mais ces loix du mouvement qui servent à l'entretien du monde, ont-elles pu le former ? & suffit-il d'appercevoir quelques loix du mouvement, pour concevoir la structure du monde ? Ramenons la question à un point plus précis. Dieu peut sans doute, s'il le veut, créer un monde formé d'une pâte universelle, d'une matière uniforme qui soit la même dans tous les corps : comme tous les vases de fayance & de porcelaine du Japon, de la Chine, de Chantilli, de Saxe, & de Rouen ne sont

toujours que de la terre ou de  
 l'argile cuite ou à demi vitrifiée.  
 Un monde construit de cette  
 forte n'est pas celui que nous  
 connoissons. La lumière, l'or, &  
 la terre n'ont rien de commun  
 que les degrés métaphysiques :  
 c'est-à-dire qu'ils n'ont rien de  
 commun. Passons aussi à qui le  
 voudra, mais sans l'accorder  
 comme une vérité concevable,  
 que Dieu puisse se reposer du soin  
 de former les espèces organisées  
 sur des règles de mouvemens pro-  
 pres à produire ces espèces. S'il  
 y a vingt mille sortes de plantes  
 & autant d'animaux ; voilà qua-  
 rante mille loix de mouvement  
 variées comme leurs effets : puis  
 il faudra multiplier ces quarante  
 mille mouvemens par autant  
 d'autres mouvemens subordon-  
 nés, qu'il y aura de différens  
 vaisseaux dans chaque espèce, le  
 même mouvement ne pouvant

produire que les mêmes organes.  
 C'est revenir aux volontés spé-  
 ciales, & la grande physique ne  
 veut que quelques loix très-sim-  
 ples & en petit nombre. Quel  
 est donc le point d'où part la  
 philosophie la plus moderne &  
 d'où elle prétend déduire d'une  
 façon intelligible la structure de  
 notre monde & de ce qui s'y  
 voit ? Laissons établir la question  
 par le plus grand des philoso-  
 phes ; par Descartes.

Après avoir supposé une matière  
 homogène ou uniforme dont  
 Dieu remue les parcelles en les  
 faisant pirouetter sur elles-mê-  
 mes & avancer continuellement  
 en ligne droite, Descartes pré-  
 tend,\* qu'il en sortira un monde  
 en tout semblable au nôtre sans  
 que Dieu s'en mêle davantage,  
 & y mette aucun ordre, ni pro-  
 portion. Or c'est cette possibilité  
 ou cette fabrique d'un monde

\* Traité de  
la lumière.

tel que le nôtre, éclos ou sorti avec toutes ses espèces générales & particulières, d'une matière uniforme mise en mouvement; que je crois aussi contraire à la raison & à l'expérience, qu'elle est, del'aveu meme de Descartes, différente de la création révélée.

Au reste quoique dans l'œuvre des six jours les volontés & les commandemens du Créateur soient aussi détaillés que les natures & les différentes organisations, nous ne prenons point l'allarme, comme si les philosophes en soutenant la productibilité de notre monde en vertu de trois ou quatre loix fort simples, pouvoient faire tort à la religion. Elle ne leur doit rien, & n'a rien à craindre de leur part. Moins encore auroit-elle à craindre de la part de ceux qui l'ont toujours professée & sincèrement honorée. Ceci est une discussion toute

umaine & purement philosophique, où il s'agit d'examiner que l'expérience nous insinue lairement sur l'origine du monde. Or ce qu'elle nous apprend me paroît contraire à la prétension de nos grands philosophes. Il n'étoit donc pas inutile de le remarquer: puisque cette prétention est le fondement de leur physique, & qu'il est très-raisonnable de nous épargner une étude qui n'aboutit à rien. Mais si l'expérience nous montre que le mouvement ne peut ni former des natures élémentaires, ni organiser des espèces; si l'expérience nous montre que la seule volonté de Dieu & non un mouvement général, en a pu être la cause immédiate, comme la révélation nous apprend qu'elle l'a été de fait; cette question très-belle par elle-même devient plus intéressante par le concert des lu-

mières tirées de l'expérience avec celles que nous fournit le texte sacré. Une telle conformité peut guérir les préventions de ceux qui croient le récit de Moïse incompatible avec la saine physique, & il se trouvera au contraire que la physique deviendra saine à mesure qu'elle se rapprochera de l'Écriture sainte, puisqu'elle se rapprochera tout autant de la nature même. Mais en recueillant ce premier fruit de notre travail, nous ne portons aucune atteinte ni aux intentions, ni à la réputation des auteurs Cartésiens, puisqu'ils déclarent tous de même que leur maître, que la façon dont ils conçoivent la possibilité de la création n'est point celle dont Dieu s'est réellement servi. On peut innocemment faire des romans philosophiques; & quoiqu'il soit peut-être assez inutile d'exercer son esprit sur des

DE CET OUVRAGE. xxiiij  
possibilités prétendues, assurément nous n'y trouvons point de crimes: ainsi point de procès avec Descartes du côté de la religion.

Après l'avantage de trouver dans la nature des motifs toujours nouveaux de respecter l'Écriture sainte, & de sentir de plus en plus que Moïse avoit été instruit à l'école de celui qui a créé le monde, nous trouvons ici à faire un autre bien, que nous n'avons pas cherché, il est vrai, mais qu'il n'est pas naturel de rejeter quand il se présente: c'est de faire sentir l'inutilité de la ressource que les athées ont cru pouvoir s'assurer dans la doctrine de Descartes. Spinoza & bien d'autres incrédules n'ont pas manqué pour étayer leur cause huee par-tout, & entièrement désespérée, de saisir cette partie du Cartésianisme qui n'emploie qu'une matière agitée

pour en voir sortir le monde sans que Dieu s'en mêle en aucune sorte. J'avoue que la distance qu'il y a entre Descartes & les athées est celle qui se trouve entre le ciel & la terre. Descartes attribue le mouvement à un moteur sage & qui en a prévu les effets. Les athées ne veulent point de moteur. Ils font sortir d'un mouvement aveugle & aventureux l'ordre, la beauté, & la persévérance. Ainsi quoiqu'une école prétende se faire honneur de quelques unes des idées de l'autre, à Dieu ne plaise qu'on les confonde. Mais si cette partie du système Cartésien que les incrédules empruntent se trouve fautive; s'il est faux qu'une matière générale, mêlée en tourbillon par un moteur sage, fournisse rien de ce que Descartes en attendoit; à plus forte raison, cette matière remuée à l'aventure ne livrera-t-

DE CET OUVRAGE. xxv  
elle aux incrédules rien de ce qu'ils en espèrent. Quand un furieux se saisit de l'épée d'un homme sage, on ne reproche pas à celui-ci l'usage que l'autre en veut faire. Mais si cette épée se trouve émoussée ou sans pointe, celui à qui elle appartient, & qui l'avoit cru bonne, s'affligera-t-ilde la voir sans effet: Non sans doute; c'est plutôt un sujet de joye pour lui.

On pourroit croire que mon respect pour l'écriture m'en fait alléguerici l'autorité hors de saison dans une question que j'avoue n'être point théologique. Mais autre chose est de citer l'écriture pour établir ou pour éclaircir la physique, & c'est ce que je ne fais point; autre chose d'employer l'histoire & la physique expérimentale pour montrer l'excellence de l'écriture, & c'est ce que je fais. Les incrédules, qui



ne reconnoissent point ce tribunal ne me reprocheront donc point de les y avoir cités. Je n'y appelle pas même les philosophes chrétiens, puisqu'il s'agit d'une question de pure philosophie. Qui donc sera notre juge dans la matière que je traite? Sera-ce le raisonnement? c'est le moi de plaider éternellement. Rapportons-nous-en à l'histoire & à l'expérience. Ne faisons aucun fonds sur nos propres idées: mais recueillons ce que nous avons appris là-dessus de nos pères & des plus grands philosophes, pour comparer le tout avec l'expérience & avec la doctrine de Moïse. Ces choses ne font pas unies dans mon ouvrage par un lien de phantaisie. C'est l'ordre naturel qui les amène ici l'une à la suite de l'autre: & nous pouvons commodément distribuer le tout en quatre parties, que nous nommerons *le Ciel poë-*

DE CET OUVRAGE. xxvij  
*tique, le monde des philosophes, la physique de Moïse, & les conséquences de l'histoire du Ciel.*

Le premier se peut intituler <sup>Sujet du p.<sup>er</sup></sup> la Théogonie, ou le Ciel Poétique, parce qu'en y recherchant l'origine des noms qui ont été donnés aux étoiles & aux planètes dans la plus haute antiquité, nous découvrons l'énorme abus qu'on a fait de ces noms, & des inventions des premiers hommes. Par-là nous arrivons à l'origine sensible de l'idolâtrie & de ses suites funestes. Cette découverte, quoique très-intéressante, n'étoit pas notre objet: mais elle nous y ramène. Elle suppose & démontre la religion des Patriarches, les coutumes, & les évènements rapportés dans l'histoire-sainte. Ainsi elle nous conduit à la vraie origine de tout: c'est où nous voulions parvenir. Quelque éloigné qu'on doive

ë iij

être d'employer des citations sans nécessité, & de recourir de gayeté de cœur aux anciennes langues, il y auroit une fausse délicatesse à ne vouloir pas faire usage de quelques mots de la langue Hébraïque ou Phénicienne, quand ils sont l'unique moyen de dévoiler la vérité qu'on cherche. Mais pour ne pas offenser le Lecteur par une bigarrure d'Hébreu, de Grec, & de François, toujours fort ennuyeuse, on a éloigné & jetté dans les marges tous les anciens termes & les citations qui sont preuve en faveur des Lecteurs qui les souhaiteront.

Sujet du second Livre.

Le second Livre est intitulé, la Cosmogonie, ou la formation des étoiles & des planètes selon les idées des philosophes, parce qu'après l'exposé de leurs opinions les plus célèbres sur l'origine réelle ou possible de tous les corps cé-

DE CET OUVRAGE. xxix  
lestes, & sur les prétendues influences que la terre en reçoit, on montre non seulement ce qui a donné lieu aux pensées, soit d'Epicure, soit de Descartes, & à toutes les autres structures systématiques; mais encore combien toutes ces prétendues possibilités sont démenties par l'expérience. Il suit de là que ceux de qui nous espérons recevoir le plus de secours & de lumières sur la plus belle de toutes les questions, ne nous ont rien appris à cet égard, & qu'il faut recourir à un meilleur maître.

Le troisième Livre sera intitulé, la Physique de Moïse, parce qu'on y fait voir que le bon sens & l'expérience établissent la création des corps, soit organisés, soit élémentaires, par des volontés spéciales, & de la manière que Moïse nous l'a rapportée.

Sujet du troisième Livre.

Si nous donnons ici le nom de physique au récit de Moïse, c'est parce que sur l'origine & sur le fond de la nature notre science ne va pas plus loin que son récit, & qu'il a sur les autres philosophes l'avantage inestimable de nous instruire des grandes vûes du Créateur, que la physique profane a toujourns négligées ou obscurcies.

Objet du quatrieme Livr.

Le résultat de ce parallele de la Physique sacrée avec la profane est de connoître plus exactement la portée de la science humaine, & de la ramener à sa mesure, comme aussi à son véritable objet, par l'étude des choses de pratique, & par le retranchement de tout ce qui nous égare, ou de ce qui nous passe. C'est tout le but de cette histoire.

La plûpart des remarques dont

DE CET OUVRAGE. xxxj  
 elle est composée se sont présentées à la suite de l'histoire de la Physique par laquelle j'ai fini le quatrième tome du Spectacle de la nature. Mais ces remarques m'ont paru devoir être mises à part pour ne point gêner ceux à qui elles peuvent convenir, par la nécessité d'acheter l'ouvrage entier. Il faut toujourns aller à la décharge du public: & peut être ces remarques étant renfermées dans un ou deux petits volumes seront-elles de quelque utilité aux jeunes gens qui étudient les lettres humaines & la philosophie. Elles pourront leur être utiles dans les humanités, en essayant de leur démasquer ces personnages fabuleux dont ils entendent si souvent parler. Elles pourront être de service pour les jeunes philosophes, en leur montrant que dans cette physique générale qui a tant fait de

bruit dans le monde, il y a très-peu à gagner du côté de la science, & encore moins du côté de la religion.

J'ai porté plus loin mes espérances. Je me suis figuré, peut-être avec trop de présomption, que ce petit essai pourroit être de quelque utilité à ceux-mêmes qui enseignent. Je m'estimerois heureux d'avoir aidé leur travail par quelques vûes, qu'ils pussent ensuite faire valoir & proportionner au besoin de leurs élèves. Il arrive souvent que les Maîtres avec beaucoup de bonne volonté & de pénétration, manquent de loisir pour entreprendre des recherches un peu longues. Parmi ceux qui enseignent les humanités, on remarque ordinairement, qu'à proportion qu'ils ont l'esprit juste & solide, ils se croient à plaindre d'employer une longue suite

d'années à manier des fables, presque toujours absurdes ou scandaleuses, sans être dédommagés de l'ennui de ces contes ridicules, par la satisfaction d'en pouvoir au moins démêler l'origine. Je rapporte ici toutes les branches de l'idolâtrie à une seule & même racine. Je tâche de faire voir que la même méprise a donné naissance aux dieux, aux déesses, aux métamorphoses, aux augures, & aux oracles. Les fables ramenées de cette sorte à leur juste valeur amuseront sans danger, & les Maîtres pourront s'accommoder d'un principe qui est assez simple pour être saisi des enfans mêmes.

Le principal fruit que j'aurois à cœur de recueillir de mon travail, seroit de faciliter l'étude de la nature, & même celle de la religion, en bornant cette étude au possible & au nécessaire, qui

font encore l'un & l'autre d'une assez grande étendue. M<sup>rs</sup> les Professeurs de philosophie se croient communément dans l'obligation de faire choix d'un système de physique. Ce n'est pas pour eux une petite affaire que celle de comparer les différens plans de l'architecture universelle, & d'opter pour l'un, après s'être convaincus de l'insuffisance des autres. Je voudrois leur avoir épargné une discussion aussi inutile que pénible, en leur faisant voir que la plupart des choses naturelles sont des mystères impénétrables à notre raison comme les vérités révélées; qu'il nous doit suffire que les unes & les autres nous soient bien attestées; qu'il est infiniment déraisonnable de vouloir les approfondir, ou les concilier, & les unir géométriquement par la prétendue évidence de nos lu-

mières, tandis que Dieu nous en cache le fond, & ne nous en montre à dessein que l'existence & l'usage; qu'enfin c'est l'usage prudent de toute la nature qui est notre véritable physique. Communément ce qu'on appelle physique générale n'est qu'une métaphysique contentieuse qui nous donne des idées abstraites, ou des dénominations extérieures pour des choses réellement existantes: ou bien c'est une géométrie renforcée qui nous donne des mesures & des rapports pour la connoissance du fond; mais qui ne nous apprend pas davantage la nature des êtres, que l'arpentage après avoir toisé nos terres ne nous instruit de la nature de l'argile ou du limon: ou bien enfin c'est une supposition purement romanesque, & qui explique les effets par des causes qu'on imagine, mais qu'on ne

peut justifier. Il n'y a d'une autre part ni présomption, ni danger à ramener, tant qu'on peut, les bons esprits à l'expérimental, & à tourner leur raison vers l'usuel. Ils n'en seront que plus dociles à la religion, & de meilleur service dans le monde.

Si je n'ay pas encore répondu aux diverses critiques qui ont été faites de l'Histoire du Ciel, ce n'est ni mépris, ni insensibilité. Je les regarde au contraire comme des avis qu'on me donne & dont je dois être reconnoissant, puisqu'ils m'aident à rectifier mon travail. Mais au lieu de fatiguer le Public par des disputes assujetties à l'ordre des objections, & par des redites inévitables; j'ai cru qu'il suffiroit dans cette nouvelle édition de réformer ou d'éclaircir ce qui s'est trouvé digne de répréhension.

Comme cependant c'est une

DE CET OUVRAGE. xxxvij  
justice dûe à ceux qui ont achetée la première, de faire en sorte qu'elle leur suffise, je crois m'acquitter envers eux par un court supplément \*, dans lequel j'ai réuni & resserré les éclaircissements nécessaires. Je n'y perds point de vûe, non plus que dans cette édition, ce qu'on m'a objecté. Mais j'ai traité le tout sans parler d'attaques ni d'adversaires, parce que des avis ne sont point des attaques, & que des moniteurs, la plupart pleins de politesse, ne sont point des adversaires. Cette méthode est plus abrégée que ne le sont des réponses personnelles; & le Lecteur pacifique s'en accommodera peut-être mieux que du ton d'apologie ou de controverse.

\* Revûe de l'Histoire du Ciel, chez la Veuve Etienne, rue S. Jacques, à la Vertu.

## ORDRE DES PLANCHES,

*Elles sont toutes dans le tome premier.*

<b>L</b> Le frontispice,	
I. Les Symboles de Dieu,	Page 48.
II. Anubis,	54.
III. Les mesures de la profondeur du Nil,	56.
IV. Osiris ou Atys,	68.
V. Sérapis ou Pluton,	71.
VI. Isis,	74.
VII. Les plantes d'Egypte,	79.
VIII. La déesse de Syrie, & d'Ephèse,	80.
IX. Osiris, Isis, & Horus,	82.
X. Horus à tête d'épervier,	86.
XI. La durée du repos d'Horus,	88.
XII. Les progrès du labourage,	90.
XIII. Harpocrate & Angéroné,	93.
XIV. L'armée des Cieux,	169.
XV. Cybèle,	195.
XVI. Pallas,	206.
XVII. Les masques & le coffre mystérieux,	236.
XVIII. Silène, Latone, &c.	238.
XIX. Le lever de la Canicule,	276.
XX. Horus défœuvré. La Harpic. Les Graces.	300.
XXI. La Parque. La Sirène. La Fucie.	313.
XXII. Bellérophon, & la Chimère,	316.
XXIII. Cérès, ou Isis accompagnée de feuil- lages & d'animaux symboliques,	332.
XXIV. Les Ecceptes,	429.

Toutes ces figures sont tirées des monumens de l'antiquité.

On a marqué d'une *M* toutes celles qu'on trou-

ve dans l'Antiquité expliquée de D. Bernard de Montfaucon ; d'un *C* toutes celles qu'on a prises dans le *imagini de i Dei de gli antichi*. que Vincenzo Cartari a recueillies sur-tout de Pausanias. &c. d'un *V* celles qui se voyent sur le vase d'agate de S. Denys ; d'un *T* celles qui sont tirées de la table d'Isis, donnée au Public par Figonorius.

## EXPLICATION

### DU FRONTISPICE.

**L** représente Démocrite qui s'est retiré dans les tombeaux d'Abdère sa patrie, & qui renonce aux occupations de la société, pour méditer, sans distraction, sur la structure du monde qu'il croit s'être formé par la résidence & par le concours de petites pièces préexistantes qu'il lui plaît d'appeller Atomes. Un Bourgeois vient placer auprès du Philosophe une ardoise sur laquelle il a écrit ce vers :

*ὁ μὴν δημιουργεῖν ἀνορθώπιον, ἀλλὰ γεωργεῖν.*

*L'homme n'est point fait pour construire la terre ;  
mais pour la cultiver.*

Les laboureurs & les passans, qui lisent ou qui entendent lire cette épigramme, se moquent du Philosophe. L'un hausse les épaules : l'autre éclate de rire : tous sentent que nous avons reçu assez d'intelligence pour régler notre travail & nos mœurs ; mais que nous ne pouvons rien comprendre dans ce qui n'a pas été consié à nos soins. C'est la conclusion de tout cet ouvrage.

*FAUTES A CORRIGER*

*Dans le premier tome.*

- P**age 57. lig. avant dern. dans la note.  
*lisiez מורה*
- Page 105. dern. l. *lisiez* cieus
- Page 118. l. 9. *lisiez* Il.
- Page 167. l. 7. *lisiez* s'il.
- Page 180. l. 10. *lisiez* amalcta.
- Page 196. l. avant dern. *lisiez* Phrygias.
- Page 261. l. avant dern. *lisiez* מלכיבאר
- Page 271. dans la note (a) *lisiez* סנח & הרואסנה
- Page 286. avant dern. l. *lisiez* que l'Egypte ait été.
- Page 364. l. 16. *lisiez* honorable.
- Page 409. l. 4. *lisiez* le changement.
- Page 411. l. 28 Céli, *lisiez* célei.
- Page 418 l. 12. *lisiez* les Grecs.
- Page 428. l. 6. *lisiez* des temples.
- Page 444. en marge vis-à-vis la dern. l. 19. on a omis *Litavisse*.



**HISTOIRE  
DU CIEL,**

CONSIDÉRÉ SELON LES IDÉES  
DES POÈTES,  
DES PHILOSOPHES,  
ET DE MOÏSE.

\*\*\*\*\*

*LIVRE PREMIER.*

LE CIEL POËTIQUE.



**Q**N dit ordinairement que l'astro-  
nomie a emprunté du Paga-  
nisme les noms d'Hommes, de  
Femmes, d'Animaux, ou d'autres  
objets terrestres qu'on donne aux signes  
du Zodiaque, aux Planètes, & aux autres  
corps qui roulent dans le ciel. Les savans

*Tome I.*

A



ORIGINE ont cherché & cru trouver dans l'anti-  
DU CIEL quité une partie des tems, des lieux, des  
POETIQUE. personnes, & des circonstances auxquelles  
ces noms pouvoient être rapportés. Ils  
ont recueilli divers traits de ressemblance  
qui se trouvent entre les métamorphoses  
des poètes, & certains évènements de  
l'Histoire tant sacrée que profane. Pres-  
que tous ont cru nous avoir ramenés aux  
vrais commencemens de l'idolâtrie, en  
nous faisant remarquer dans l'histoire  
plusieurs personnages que la flatterie avoit  
divinisés de leur vivant, ou que la recon-  
noissance avoit placés dans les astres après  
leur mort. Le travail de ces savans est  
très-utile, & leurs remarques sont souvent  
bien fondées, puisqu'il est réel qu'avec  
le tems il s'est mêlé dans les fables &  
dans les dénominations des corps céle-  
stes plusieurs noms d'hommes, & bien  
des traits tirés de l'histoire. Mais il reste  
encore à nous faire connoître quel est le  
premier pas qui a conduit nos peres à  
l'idolâtrie, & par quel degré la raison  
humaine s'est pervertie au point d'adorer  
tantôt des hommes morts, après leur a-  
voir assigné pour demeure le soleil, la  
lune, & les étoiles; tantôt des figures  
monstrueuses ou composées de pieces qui  
n'ont naturellement aucune liaison.

La premiere origine du mal, la vraie  
source de l'idolâtrie & de toute supersti-  
tion, est l'abus du langage de l'astrono-  
mie & des figures de l'écriture ancienne;  
abus introduit par une cupidité aveu-  
gle, & par un amour démesuré des biens  
de la terre.

Ce n'est point l'idolâtrie qui a livré à  
l'astronomie les noms que celle-ci em-  
ploie : mais c'est l'astronomie, ou la con-  
noissance des besoins de l'homme par  
l'inspection du Ciel, qui a inventé les  
noms, les caractères, & les figures que la  
cupidité & l'ignorance ont convertis en  
autant de puissances dignes de respect ou  
de crainte. En un mot, le Ciel des Poètes  
ou le premier fond de toute la Mytholo-  
gie Payenne n'est dans son origine qu'une  
écriture très-innocente, mais prise gros-  
sièrement & dans le sens qu'elle présen-  
toit à l'œil, au lieu d'être prise dans le  
sens qu'elle étoit destinée à présenter à  
l'esprit.

L'histoire de ce désordre doit donc né-  
cessairement embrasser deux objets tout  
différens : je veux dire l'institution des  
noms & des figures qu'on a par la suite  
honorées comme des dieux ; & en second  
lieu, la méprise par laquelle on s'est porté  
à leur attribuer la divinité & un culte

Division de  
la premiere  
partie.

4 HISTOIRE  
ORIGINE religieuse. Des deux parties de cette hi-  
DU CIEL stoire de l'idolâtrie l'une ne contient que  
POETIQUE. les premiers réglemens & la police in-  
nocente que le besoin introduisit après le  
déluge dans la société; l'autre, à la vé-  
rité, couvre de honte la raison humaine:  
mais elle nous intéresse infiniment; soit  
parce qu'elle remédie à bien des erreurs  
populaires; soit parce qu'elle nous prouve  
sensiblement que l'esprit de l'homme ne  
sait que s'égarer, quand la cupidité le  
domine, & qu'il abandonne la simplicité  
de la révélation, ou qu'il en néglige les  
instructions salutaires.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*De l'origine des noms que l'anti-  
quité a donnés aux différentes  
parties du Ciel.*

Nous ne pouvons juger sainement  
de l'origine des noms que l'anti-  
quité a donnés aux différentes parties du  
ciel & de toute la nature, qu'autant que  
nous savons de quelles idées ils s'occu-  
poient, & quels étoient les intérêts qui les  
pouvoient remuer. Commençons donc  
par faire la recherche de leurs principales

DU CIEL. 5  
- coutumes, & des monumens qui nous LES USA-  
viennent d'eux, pour en tirer la vérité & GES UNI-  
les origines que nous voulons connoître. VERSELS.

### I.

*L'origine des usages communs à toutes  
les Nations.*

On est quelquefois étonné de la con-  
formité qui se trouve en plusieurs points  
entre les pratiques du peuple de Dieu,  
& celles des nations livrées à la plus gros-  
sière idolâtrie.

Les Hébreux, comme tous les autres  
peuples, étoient dans l'usage de s'assem-  
bler pour louer Dieu dans un endroit  
distingué & choisi; d'y offrir à Dieu le  
pain, le sel, les fruits de la terre, & les  
élémens ordinaires de la vie, ou de l'en  
remercier publiquement; de sacrifier des  
victimes; de manger en commun ce qui  
avoit été offert au Seigneur; & de join-  
dre à l'action de grâces le chant & le  
son des instrumens.

C'étoit encore une pratique commune  
aux Hébreux & à tous les peuples d'ense-  
velir les morts, de les traiter avec hon-  
neur, & de s'assembler auprès de leurs  
tombeaux à certains jours pour y louer  
Dieu. Par la suite nous aurons lieu de  
remarquer d'autres usages également uni-  
versels.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE. Pour rendre raison d'une telle ressemblance de coutumes entre le peuple de Dieu & les idolâtres, la plupart des savans disent que les fausses religions n'ont fait que copier la véritable, & ils se croient autorisés par la conformité de quelques traits de la fable avec l'Histoire sainte, à soutenir que les Payens ont eu communication des saintes Ecritures, ou ont fréquenté & imité les Hébreux.

*Chronic.  
C. 107.*

D'autres savans, & entr'autres le Chevalier Marsham dans sa *Règle des tems*, ont donné dans un excès tout opposé. Sentant d'une part combien les Hébreux ont été inconnus & comme séparés des autres nations, combien haïs de celles qui les connoissoient, & par conséquent peu propres à leur servir de modèles; trouvant d'ailleurs par une foule de preuves évidentes que les sacrifices, le cérémonial, & les objets mêmes de l'idolâtrie sont antérieurs à Moïse & aux Ecritures saintes; ils ont insinué ou même enseigné ouvertement, que les loix & les cérémonies des Hébreux étoient une imitation des coutumes de l'Egypte & des peuples voisins, ramenées au culte d'un seul Dieu.

Mais ce sentiment qui ne tend qu'à ruiner toute révélation, n'est pas moins

faux que le premier; puisque Moïse ne recommande rien tant aux Hébreux que d'éviter la fréquentation & les usages des peuples voisins. La plupart de ses loix sont même une condamnation expresse & détaillée des pratiques superstitieuses qui avoient cours en Egypte, en Arabie, ou en Phénicie. D'ailleurs Moïse suppose comme une chose universellement connue de son tems, que le culte d'un seul Dieu subsistoit avant lui avec l'usage des offrandes & l'immolation des victimes à Salem, à Bersabée, à Gerara, à Hebron dans le pays de Madian & bien ailleurs. C'est donc une prétention pitoyable de croire Moïse auteur de ce culte, ou simple réformateur de la religion Egyptienne. Ainsi il nous reste toujours à chercher d'où peut venir la ressemblance des pratiques entre des religions incompatibles. Voici le dénombrement.

Ni les Hébreux n'ont reçu des Payens, ni les Payens n'ont pris des Hébreux les coutumes qui leur sont communes: mais les uns & les autres se ressemblent en quelques points, parce qu'ils ont conservé plusieurs usages innocents qui leur venoient de la plus haute antiquité, & de la famille de Noé, de laquelle les uns & les autres sont sortis.

ORIGINE Moïse a fixé & prescrit tout l'ordre des  
DU CIEL sacrifices. Il défend en détail telle & telle  
POETIQUE. pratiques, parce que c'étoient autant de  
superstitions, & d'abominations usitées  
parmi les peuples voisins. Il interdit sévè-  
rement une coûtume alors universelle &  
très-innocente en elle-même, qui étoit  
d'aller adorer, même le vrai Dieu, sur les  
lieux élevés; pour couper pié par cette  
précaution à tout culte arbitraire, à toute  
superstition, & aux fêtes licentieuses qui  
s'étoient introduites & multipliées par-  
tout. Mais le fond des cérémonies qu'il  
régla sur les besoins du peuple Hébreu  
n'étoit pas nouveau, & ce n'est point  
du tout la religion des Egyptiens qui lui  
servit de modèle. Nous voyons Noé au  
sortir de l'Arche offrir un sacrifice de re-  
connoissance, suivant l'usage qu'il avoit  
sans doute vû pratiquer dès avant le cé-  
luge, & qui remonte jusqu'aux sacrifices  
d'Abel. Nous voyons les patriarches long-  
tems avant Moïse, & hors de l'Egypte,  
enterrer leurs morts d'une façon hono-  
rable. Jacob long-tems avant Moïse, &  
sans avoir connoissance des usages de l'E-  
gypte, témoigne sa reconnoissance d'une  
révélation dont Dieu l'a favorisé, en pe-  
sant une pierre sur le lieu où elle lui avoit  
été faite, & en versant de l'huile sur cette

LES USA-  
s'avis point d'imaginer sur le champ; GES UNI-  
mais que la piété pratiquoit communé- VERSELS.  
ment dans les endroits où l'on avoit reçu  
quelque grace singulière. Ainsi la prière  
publique, les offrandes, les consécérations  
les libations, les sacrifices, le repas com-  
mun, le chant, les honneurs rendus aux  
morts, & d'autres pratiques dont nous  
aurons lieu de parler par la suite, se trou-  
vent parmi les Hébreux avant Moïse, &  
chez des peuples qui n'ont jamais entendu  
parler de lui, parce qu'elles proviennent  
sensiblement des Peres communs du genre  
humain: & bien loin que cette conformi-  
té d'usages favorise en rien l'inclina-  
tion assez marquée du Chevalier Marsham  
à ébranler les fondemens de la révélation;  
elle ne fait que mieux apercevoir la fauf-  
seté des raisonnemens formés par l'irréli-  
gion. Elle prouve à tous les cœurs droits  
l'excellence de l'Écriture sainte qui nous  
ramène sans apprê à la vraie origine de  
toutes choses, en nous montrant dans la  
réunion de toutes les nations en une seule  
famille primitive, la raison véritable de  
la ressemblance de leurs pratiques de reli-  
gion, malgré la jalousie mutuelle qui se  
trouve entr'elles quand elles sont voisines,  
& malgré l'ignorance où elles sont les unes

LE CIEL de ce qui se passe chez les autres quand POETIQUE, elles sont cloignées.

## I I.

*Les Néoméniés.*

La néoménie, ou l'assemblée des peuples pour louer Dieu au retour de chaque nouvelle lune, est encore une pratique tout aussi universelle que les précédentes <sup>a</sup>. On a un assez bon nombre de preuves <sup>b</sup> qui concourent à faire voir que la raison naturelle pour laquelle la vie des hommes d'avant le déluge étoit beaucoup plus longue que la nôtre, venoit de ce que le soleil ne quittant point alors l'équateur, c'étoit une suite nécessaire que la température d'air fût uniforme, & la fécondité de la terre non-interompue.

Il est vrai que les plus grands astronomes & des savans même qui montroient peu de religion, ont souvent admiré la profonde sagesse qui a incliné l'axe de la terre de 23. degrés sur le plan de son orbite, d'où devoit suivre l'alternative des saisons, & l'inégalité des jours. Mais la grande merveille de cette disposition est de l'avoir réglée sur les besoins de l'homme : car la terre est pour l'habitant. S'il devient criminel, s'il faut le punir, & l'e-

<sup>a</sup> Voyez-en la preuve Spé- de la Nature, tom. 4. part. 2. Entr. 1.

<sup>b</sup> Voyez la lettre qui finit le tome troisième.

exercer en le tenant sans cesse dans l'agitation & dans la peine par une multitude de besoins, rien de si bien proportionné à cet effet que l'ordre présent de la nature. Mais s'il est innocent, comme il l'étoit dans sa création, Dieu le mettra-t-il d'abord à nud & sans défense sous un soleil ardent, sous les coups de la grêle, & sous la vicissitude continuelle des vents chauds, des grandes pluies, & de la bise tranchante ? Non sans doute, & pour le faire vivre long-tems, il préparera dans la nature même les causes d'une longue vie. Tel est l'ordre commun de sa conduite qu'il mette en œuvre des agents naturels, même pour opérer des effets extraordinaires & des miracles passagers. Il envoie un grand vent, quand il veut sécher le fond de la mer rouge : il se sert d'un vent d'orient pour apporter, ou pour faire éclore par un juste degré de chaleur les armées de sauterelles dont il veut couvrir l'Égypte, & il fait ensuite partir un vent d'occident pour les précipiter dans le golphe Arabique. A plus forte raison employe-t-il des agents naturels pour opérer sur la terre des effets universels & constants. Si donc il veut mettre la distance de plus de neuf siècles entre le peché d'Adam & la mort qui en devoit être la punition, il n'employera pas pour

LES USA-  
GES UNI-  
VERSELS.

produire une si longue vie, l'inégalité & l'intempérie des saisons ou l'ordre présent de la nature par lequel il resserre la durée de cette vie à moins d'un siecle. Ainsi quoique le premier homme aussitôt après sa chute, ait été privé de l'usage des plantes salutaires qui étoient réservées aux jours de son innocence, avec la longue vie Dieu lui conserva la disposition de la nature qui en étoit la cause.

Il est croyable par exemple que la surface de la mer occupoit alors moins d'espace qu'aujourd'hui, & qu'il y en avoit une grande partie qui étoit enfoncée sous la terre, afin que les hommes ayant à se multiplier extrêmement dans la durée de neuf & dix siecles; leur séjour fût assez fertile pour les nourrir & assez spacieux pour les contenir. Il est croyable que la disposition du ciel sous lequel Dieu avoit d'abord placé l'homme sans habit comme sans désordre, consistoit à ne l'incommoder ni par les injures de l'air, ni par les météores terribles qui sont la suite nécessaire de l'inclinaison de l'axe de la terre sur le plan de son cercle annuel. Elle présentoit donc continuellement son équateur au soleil. Cet ordre qui est celui qu'on remarque dans la planète de Jupiter, convenoit au premier plan du Créateur, dont

le peché de l'homme n'a point d'abord arrêté tous les effets. Le soleil toujours également distant des deux poles donnoit par toute terre un jour de douze heures & une nuit de douze heures. La dilatation d'air qui accompagneroit toutes nos aurores d'un agréable zéphyr, si elle n'étoit traversée par d'autres vents accidentels, devançoit infailliblement l'ancienne aurore. La chaleur comprimée & repoussée par l'air froid des poles en ramenoit en tout tems des vents alisés & uniformes. L'air étant sans secousses étoit aussi sans nuées & sans orages. Une rosée infaillible fournissoit dans les plaines le rafraichissement aux plantes; & plus abondamment épaissie dans les bassins des montagnes, elle remplissoit sans variation les réservoirs des fontaines & les lits des rivieres. Dans des jours de sept & huit heures au plus, tels que nous les avons en hyver & lorsque le soleil est à 20. & 23. degrés par-delà l'équateur, nous ne laissons pas sous les 50. & 55. degrés de latitude septentrionale de voir nos arbres couverts de fleurs dès le mois de Janvier quand les vents froids ne souffent point. Lorsque le soleil rouloit perpetuellement sous l'équateur & dans des jours de douze heures, il devoit regner un printems continuel.

LE CIEL Ce printems devoit s'étendre jusqu'au-delà des cercles polaires, & le froid aigr être relegué vers les poles.

Cette disposition de la mer & du ciel n'est jusq' à présent qu'une conjecture : mais cette conjecture si conforme aux premieres vûës du Créateur, prend l'apparence d'une verité quand elle est aidée par le concours des témoignages que nous trouvons dans la nature & dans l'écriture sainte. Que nous apprend la nature ? 1<sup>o</sup>. Que la mer a autrefois couvert la plûpart des terrains que nous habitons à présent ; 2<sup>o</sup>. Que le bassin de la mer a été déplacé tout d'un coup, & qu'il y a eû un bouleversement ou un changement universel dans notre globe. La premiere verité est attestée par les grandes couches de coquillages qui se trouvent par tout, & qui ne pouvant nager n'ont pû être mises les unes sur les autres que successivement & par voye de génération, comme on les trouve à présent dans la mer ; d'où il suit que la mer étoit autrefois où nous sommes. La seconde verité se démontre par l'immobilité de la mer d'aprèsent qui n'a en rien changé sa situation depuis quatre mille ans, & par les restes de l'ancienne mer qu'on trouve de toute part sur nos demeures, communément sans mélange

d'aucunes matieres qui aient servi de meubles ou de logement aux premiers hommes ; d'où il suit que le bassin de la mer a été déplacé tout d'un coup & qu'il y a eû dans notre globe une tourmente, ou une fracture universelle, qui a élevé divers terrains & qui en a enfoncé d'autres.

Là-dessus que nous apprend l'histoire ? 1<sup>o</sup>. Que pour punir la malignité du genre humain par un déluge universel, les digues de l'abîme furent rompues ; 2<sup>o</sup>. Qu'après le déluge Dieu montra l'arc-en-ciel (a) comme une nouveauté capable de servir de signe & de garantie de la promesse qu'il fit alors de ne plus envoyer de déluge sur la terre ; 3<sup>o</sup>. Que la vie de ceux qui naquirent après le déluge fut de beaucoup abrégée.

Dieu qui a donné à chaque espèce son être, sa forme, & sa place, par autant de volontés spéciales, a cependant établi un ordre de mouvemens & de loix générales pour perpétuer les mêmes effets.

Si donc il a changé le tempérament & la vie de l'homme, on ne peut douter qu'il n'ait changé la disposition de son séjour & l'ordre de la nature dont ce tempérament est l'effet. Ce changement se trouve en effet attesté par les crévasses des dehors de la terre & par le déplacement subit de

(a) Iris, de 177) Arab., enseignes.

LE CIEL POETIQUE. la mer qui a quitté son ancien lit pour couvrir d'autres terrains. La qualité de ce changement se trouve éclaircie par la nouveauté de l'iris. Ce bel arc ne peut être une nouveauté que les pluies dont il est la suite ne soient nouvelles. Si les pluies étoient inconnues avant le déluge, les vents orageux & accidentels qui les causent étoient aussi inconnus. Il ne regnoit donc alors que des vents alifés & constans. Il n'y avoit donc point d'alternative de chaud & de froid. Le soleil ne quittoit donc point l'équateur, & notre conjecture devient une histoire.

Dans l'ancien monde, le soleil régloit l'année comme à présent & en fixoit tant les progrès que les bornes, en passant d'une constellation sous une autre. Mais ni le lieu de son lever & de son coucher, ni la durée des jours ne varioient en aucun tems. C'étoit la lune qui par la diversité de ses phases régloit les assemblées de religion, & les affaires de la société. Après le dernier croissant, & lorsque la lune en conjonction avoit cessé de paroître, les peuples montoient sur un lieu élevé pour en mieux appercevoir la nouvelle phase, après quoi l'on sacrifioit.

La famille de Noé qui a perpétué les sacrifices d'avant le déluge communiqua

aussi à ses descendans l'usage de les célébrer régulièrement à la nouvelle lune. Cette coutume étoit par cette raison la même chez les Hébreux & chez tous les peuples de la terre. En seroit-il de même des noms que les peuples les plus célèbres donnent depuis un tems immémorial aux différentes parties du ciel? Ou si l'institution de ces noms est évidemment postérieure au déluge, n'est-il pas fort croyable qu'étant commune à la plupart des anciennes nations policées, elle provient de la famille de Noé, & que ce sont les premiers habitans de Chaldée qui avant leur dispersion ont donné aux maisons du soleil les noms qu'elles portent? Essayons d'en découvrir les raisons, l'origine, & la date même, s'il est possible.

## III.

*L'Invention du Zodiaque.*

Un des plus savans hommes de l'antiquité\* en nous faisant appercevoir les raisons naturelles qui ont fait donner aux constellations de l'écrevisse & du capricorne, les noms qu'elles portent, nous a dévoilé, sans y penser, les vraies raisons qui ont réglé le choix des noms qu'on a donnés aux autres.

\* Macrobia  
Saturnal. lib.  
I. c. 17.



LE CIEL  
POETIQUE.

Voici, dit-il, les motifs qui ont fait donner aux deux signes, que nous appelons les portes ou les barrières de la course du soleil, les noms d'écrevisse & de chevre sauvage. L'écrevisse est un animal qui marche à reculons & obliquement : de même le soleil parvenu dans ce signe commence à retrograder, & à descendre obliquement. Quant à la chevre, sa méthode de paître est de monter toujours, & de gagner les hauteurs tout en broutant. De même le soleil arrivé au capricorne commence à quitter le point le plus bas de sa course pour revenir au plus élevé.

Si les deux constellations sous lesquelles le soleil se trouve aux deux solstices n'ont reçu ces noms que pour désigner par un mot ou par un rapport de ressemblance ce qui se passe alors dans la nature, on est raisonnablement porté à croire que les autres signes du Zodiaque ont reçu des noms également propres à caractériser de mois en mois ce qui arrive sur la terre dans les divers déplacements du soleil le long de l'année. Commençons par ceux du printems.

Les Orientaux, suivant la remarque de M. Hyde dans son traité de la Religion des Perses, n'ont point connu les gemeaux

LES USA-  
GES UNI-  
VERSELS,

\* *Ia* Enterpe,  
num. 4<sup>o</sup>.

ou les deux freres Castor & Pollux, dont les Grecs ont fait le troisieme des signes du Zodiaque. Ce qui est confirmé par le rapport d'Hérodote \*, qui nous apprend que les Egyptiens ne connoissoient pas les Dioscures ou les noms de ces deux freres. C'étoient deux chevreaux qui occupoient cette place dans l'ancienne sphere ou dans le zodiaque des premiers tems. Pourquoi donc donna-t-on les noms du Bélier, du Taureau, & des deux Chevreaux aux trois astérismes que le soleil parcourt au printems?

C'est un trait de la profonde Sageffe qui veille sur les besoins de l'homme, que pour faciliter la multiplication des troupeaux dont il tire sa principale subsistance les meres se trouvent communément pleines sur la fin de l'autonne. Par cette précaution le repos de l'hyver est utile à la mere & au petit. Si elle mêt bas durant la froide saison, le petit se tient chaudement sous sa mere. Il se dénoie ensuite avec le doux tems, & ses membres délicats se fortifient comme les chaleurs. Les premiers venus sont les agneaux. Ensuite naissent les veaux. Les chevreaux viennent assez ordinairement les derniers. Par ce moyen les agneaux déjà forts peuvent suivre le bélier aux champs dès le com-

LE CIEL POETIQUE. commencement des beaux jours. Les veaux & les chevreaux prennent l'air à leur tour, & grossissent le troupeau. On s'apperçoit sans peine que l'antiquité a désigné le passage du soleil sous les trois constellations du printems, en leur donnant les noms des trois animaux, dont il paroît successivement de nouvelles troupes tout le long du printems; & qui pouvant se trafiquer, commencent à faire les richesses de la société. Si on a mis deux chevreaux, au lieu d'un, parmi les signes printanniers; c'est parce que la chèvre produit communément deux petits plutôt qu'un, & a reçu pour suffire à leur nourriture une abondance de lait proportionnée à sa fécondité.

La furie du lion pouvoit assez bien marquer celle du soleil lorsqu'il abandonne le cancer. La fille qui paroît à la suite du lion portant une poignée d'épics exprime fort naturellement la coupe des moissons qu'on acheve alors de mettre bas (a).

(a) On n'a garde de s'ier le blé avant qu'il rougisse.

*Rubicunda Ceres media succiditur æstu.*

Le nom d'Erigone que porte cette fille est très bien d'accord avec l'épi qu'on lui met à la main. Ce nom signifioit en Orient *la couleur rouge*. אריגון *Erigoné*. Dan. 5. 7. C'est donc le tems de la moisson que les anciens ont voulu marquer par la vierge, ou par un épi rougissant, qu'ils mettent dans la main d'une jeune moissonneuse.

Il n'étoit pas possible de mieux marquer l'égalité des jours & des nuits, qu'amène le soleil parvenu à l'équinoxe, qu'en donnant aux étoiles sous lesquelles il se trouve alors le nom de la balance. Dans la sphère des Grecs, c'étoient les pattes ou les pinces du Scorpion qui donnoient leur nom\* à cette partie du ciel que nous appellons la Balance. Il est croyable que l'Occident sous les premiers Empereurs Romains prit la coutume de donner le nom de Balance à l'équinoxe d'automne pour se conformer à la pratique des Orientaux, dans les anciens monumens desquels la balance se trouve aussi fréquemment que les autres signes du zodiaque.

Les maladies d'automne, lors de la retraite du soleil, ont été caractérisées par le scorpion qui traîne après lui son dard & son venin. La chassé que les anciens donnoient aux bêtes féroces à la chute des feuilles, ne pouvoit être mieux marquée que par un homme armé d'une flèche ou d'une massue. Le verseau a un rapport sensible aux pluyes d'hyver: & les poissons liés, ou pris au filet, marquoient la pêche qui est excellente aux approches du printems.

Seroit-il possible après cette explication si simple de l'origine des douze signes

LES USA-  
GES UNI-  
VERSELS.

\* *Chele*

célestes, de conjecturer vers quel tems l'usage de ces noms a commencé? L'ordre que nous venons de voir dans ce qui se passe sur la terre durant le cours de l'année, se trouve assez le même dans tout le cœur de la Zone tempérée : mais il change totalement vers les tropiques, ou sur les bords de la Torride. En Egypte, par exemple, les semailles & la recolte se font tout autrement & dans d'autres tems qu'il n'est d'usage dans les climats tempérés. Au lieu d'y semer en Septembre ou en Octobre, après avoir donné plusieurs labours pénibles aux terres qu'on doit ensemençer ; dans l'Egypte on se contente en Novembre de jeter le blé sur le limon que le Nil a laissé dans les plaines & de le couvrir, *en y traçant un sillon sans profondeur avec une charue très légère* \*. Au lieu que le blé presque par-tout ailleurs est sur terre neuf & dix mois, quelquefois onze, avant que d'être moissonné ; en Egypte il ne faut que quatre ou cinq mois pour recueillir sans frais & sans travail la moisson la plus parfaite & la plus abondante \*. Tout est engrangé dans la haute Egypte dès le mois de Mars ou au commencement d'Avril (a), & un peu

\* *Di. d. l. 1.*\* *Ibid.*

(a) Les auteurs du Dictionnaire de Trévoux, quoique sçavans &amp; judicieux, ont avancé sur des mémoires peu

plus tard dans l'Egypte inférieure. Or le signe de la vierge, ou de l'épi rougissant, qui caractérise la moisson, se rapporte au mois d'Août & de Septembre : l'oût & la moisson, dans bien des provinces, signifient la même chose. Ce n'est donc pas

sûrs en parlant de l'Egypte, qu'après la retraite du Nil le froment en deux mois se ferme, pousse, fleurit, mûrit, & se coupe. Si la chose étoit, comme ils le disent : ce que j'ai à prouver ici n'en seroit que plus évident. Mais il est difficile de comprendre que le blé puisse mûrir dans le tems qui est le seul hiver de l'Egypte. & au mois de Décembre où le froid à la vérité ne va pas jusqu'à y causer de fortes gelées, mais ne laisse pas de dépouiller quelquefois les arbres de leur verdure. J'ai rapporté le fait suivant les relations modernes de Paul Lucas, de Dapper dans son Afrique, & de M. de Maillet consul au Caire. Ils nous parlent tous d'un labour très-léger, & mettent la moisson d'Egypte en Mars & en Avril. Ils sont en tout conformes au récit de Pline, Hist. Nat. liv. 18. sect. 47. & de Diodore de Sicile, Biblioth. l. 1. J'ai presque rapporté ou traduit les paroles mêmes de Diodore. Voici le passage de Pline. *Vulgo credebatur ab amnis excessu serere sultis : maxime impellere, vestigiis femina deprimens in madido solo. Et credo antiquitus factitatum. Nunc quoque non multum graviora opera : sed tamen inarari certum est abjecta prius semina in limo digressis amnis : hoc est Novembri mense incipiente. Postea pauci rucant, quod botanistam vocant. Reliqua pars non nisi cum sale arva visis paulo ante calendis Aprilis.*

On croit communément que les Egyptiens faisoient les semailles aussitôt après la rentrée du Nil dans ses bords, & qu'ensuite ils dispersoient des porceaux sur les terres afin qu'ils enfonçaient sous leurs piés les semences dans le limon encore humide. Je crois que cela se pratiquoit autrefois : (Hérodote assure qu'on le faisoit de son tems, environ six cens ans avant Pline, in *Entepp. num. 41.*) Encore aujourd'hui il n'en coûte pas plus de frais, ni de peine. Il est certain cependant qu'après avoir jeté le blé dans le limon du Nil, non aussitôt qu'il est

LE CIEL en Egypte que les noms du Zodiaque ont été inventés, puisqu'ils expriment un ordre qui n'est pas celui de cette contrée. On en trouve une nouvelle preuve dans le verséau qui désigne les pluies & la tristesse de l'hiver, au lieu que l'Egypte ne connoît presque point la pluie, & n'a pas de plus belle saison que l'hiver. Cependant les Egyptiens, même les plus anciens, ont connu les signes du Zodiaque. Leurs monumens qu'on fait être de la plus haute antiquité sont tout couverts de figures, parmi lesquelles on trouve fréquemment l'écrevisse & la chèvre sauvage; celles de la balance, & du scorpion; celles du bélier, du taureau, du chevreau, du lion, de la vierge, & les autres. Ils faisoient donc usage des noms qui avoient été inventés avant que leur colonie fût établie sur les bords du Nil: & cette réflexion nous conduit comme par la main jusques

retiré, mais au commencement de Novembre, on le couvre avec la charue. Quelques laboureurs en très-petit nombre, prennent soin d'en arracher les mauvaises herbes. Les autres après les semailles ne rendent aucune visite à leurs terres que quand ils y reparoissent la faucille à la main vers la fin de Mars.

La récolte ne se faisoit qu'en Avril ou en Mai dans la basse Egypte: & toutes ces remarques se trouvent d'accord avec ce qui est rapporté au ch. 9. de l'Exode v. 32. que la grêle dont Moïse avoit frappé la basse Egypte vers la fin de Février, & qui venoit de détruire l'orge & le lin déjà montés en graine, avoit épargné le froment & l'épeautre dont l'épi ne paroissoit pas encore.

dans

dans les plaines de Sennaar d'où sont sortis LE ZO-  
LEs Egyptiens & toutes les familles qui ont DIAQUE.  
repeuplé la terre. C'est parmi les enfans de Noé réunis autour de Babel qu'il faut chercher le premier usage de la dénomination des signes célestes: & rien en effet n'étoit ni plus nécessaire, ni mieux imaginé.

Les travaux & la vie des hommes, lorsqu'ils se furent extrêmement multipliés, ne putent se régler que par l'exacte connoissance du cours du soleil, & par la facilité des annonces de ses divers déplacements. On partagea pour cet effet les étoiles, sous lesquelles on le voyoit passer & repasser, en douze portions égales\*; parce qu'on avoit observé qu'il les parcourait une fois pendant que la lune en faisoit environ douze fois le tour. Ainsi toute la suite des préparatifs & des opérations qui devoient occuper la société dans le cours d'une année entière fut exprimée par douze mots. Et si l'usage de ces douze mots & des douze portions de l'année qui y répondent a passé à la plupart des peuples, c'est une nouvelle preuve qu'il provient comme eux tous de la source commune du genre humain.

I V.

*L'Invention de l'écriture Symbolique.*

Les douze noms symboliques qui dé-

Tome I.

B

\* V. Macrobius  
in somn. Scip.  
l. 1. c. 21. sect.  
Empiric. ad-  
vers. mathem.  
Spectacl. de la  
Nat. rom. 4.  
part. 2. Ent. la.

LE CIEL signioient les douze parties tant de l'année POETIQUE. que du ciel, étoient d'un secours infini pour régler les commencemens des semailles, de la fénéaison, de la moisson, des chasses générales, & des autres travaux de la société. Comme ils présentoient à l'esprit douze objets dont les figures sont fort sensibles; pour en rendre l'usage plus commode on les peignit grossièrement, en les traçant sur l'ardoise ou sur la pierre. Ce n'étoit à la vérité qu'une sculpture linéaire & informe. Mais comme le crayon d'un tableau en est le commencement; ces délinéamens grossiers des douze signes célestes ont apparemment donné naissance à la peinture. Mais le lecteur sent aisément que de pareilles images publiquement affichées pour annoncer une sorte de travail déterminé, ou deux & trois de ces images rapprochées pour désigner une certaine quantité de mois, exprimoient à l'esprit autre chose que ce qu'elles présentoient aux yeux. La vue du lion céleste annonçoit la furie des chaleurs de l'été. Une fille tenant en main une balance (a), caractérisoit la moisson & l'équinoxe, la fin de l'été & le commencement de l'automne. La vue d'une balance & d'un scorpion marquoit la du-

(a) Il n'est pas encore tems d'y chercher l'origine d'Asirée, ou de la Justice.

rée des deux mois qui suivent l'équinoxe d'automne. Nous touchons donc sensiblement à la naissance de l'écriture, puisque ces figures, comme font encore nos caractères, occupoient l'esprit de choses différentes de ce que les yeux appercevoient

## V.

*Symboles les plus usités. Goût des Allégories.*

On se trouva bien d'exposer en public une légère figure, une simple lettre pour informer tout d'un coup une grande multitude, du tems précis où certains ouvrages se devoient commencer en commun, & de celui où certaines fêtes se devoient célébrer. L'usage en parut si commode qu'on l'étendit peu-à-peu, même à d'autres choses qu'à l'ordre du calendrier. On imagina divers symboles propres à instruire le peuple de certaines vérités, ou à les lui rappeler à l'esprit par un certain rapport de ressemblance entre la figure, & la chose qu'on vouloit faire entendre. Par exemple, un symbole des plus anciens, puisqu'il est devenu universel, est le feu qu'on entretenoit perpétuellement dans le lieu de l'assemblée des peuples. Rien n'étoit plus propre à leur donner une idée sensible de la puissance, de la beauté, de la pureté, & de l'éternité de l'Être qu'ils

Le feu, symbole de la divinité.

LE CIEL venoient adorer. Ce symbole magnifique POETIQUE, a été en usage dans tout l'Orient. Les

\* *V. Hyde de religion Pers.* Perfes\* le regardoient comme la plus parfaite image de la divinité. Zoroastre n'en

*V. Les coutumes de Zoroastre, sous Darius Hist.* introduisit point l'usage sous Darius Hist. *spès: mais il enchérit par des vûes nouvelles sur une pratique établie long-tems avant lui. Les prytanées des Grecs étoient*

un foyer perpétuel. La Vesta des Etrusques, des Sabins, & des Romains n'étoit rien de plus (a). On a retrouvé le même usage au Pérou, & dans d'autres parties de l'Amérique\*.

Moyse conserva la pratique du feu perpétuel\* dans le lieu Saint parmi les cérémonies, dont il fixa le choix & prescrivit le détail aux Israélites. Le même symbole si expressif, si noble, & si peu capable de jetter le peuple dans l'illusion, subsiste encore aujourd'hui dans tous nos temples.

Cette méthode de dire ou de montrer une chose pour en faire entendre plusieurs autres, est ce qui a introduit parmi les Orientaux le goût des allégories. Ils ont tres-long-tems conservé la coutume d'enseigner tout sous des symboles qui sont propres à piquer la curiosité par un air mystérieux, & qui récompensent ensuite ses efforts par la satisfaction de découvrir la vérité qu'ils lui cachent.

(a) *Nec in aliud Vestam nisi vivam intellige flammam. Quid, Fast.*

Pythagore qui avoit voyagé parmi les LES FIGURÉS Orientaux en rapporta cette méthode en RES SYM-BOLIQUE. Le Sauveur même en a souvent fait BOLIQUES. usage pour tenir la vérité cachée aux indifférens, & pour éviter ceux qui aiment tendrement cette vérité à lui en demander l'éclaircissement.

## V I.

*Autres vestiges de l'antiquité des figures Symboliques.*

L'universalité des symboles en prouve très-bien l'antiquité: & l'on peut même conclure qu'ils viennent des premiers tems, de ce qu'ils ont été & sont encore en usage par tout. De tout tems & par tout on a annoncé au peuple la vente de telle ou telle marchandise, par l'exposition d'une couronne ou d'un bouchon de telle ou telle verdure suspendue à une porte, à une voiture, ou à une pique. C'est de tout tems & par tout qu'on est dans l'usage d'annoncer une fête, une marche, un combat, par la vûe d'une queue de cheval élevée sur la tente du général, ou par la vûe d'un drapeau, d'une aigle, d'une couronne de fleurs, d'une poignée de fils de laine de telle ou telle couleur, ou enfin de toute autre marque convenue & placée sur la principale tour d'une ville.

*V. les mœurs des Sauvages du P. l'Asie.*

\* *Levit. 6.*

31.

*Origine des allégories.*

LE CIEL Dans l'usage où sont encore les Guébres,  
 POETIQUE. peuples d'Asie dispersés dans la Perse &  
 dans le Mogol, de se prosterner devant  
 un foyer perpétuellement \* entretenu ;  
 nous retrouvons l'ancien avertissement  
 qu'on donnoit au peuple de tourner leur  
 confiance & leurs adorations vers cet  
 Etre tout puissant qui veille perpétuelle-  
 ment à nos besoins.

\* V. Hyde de  
 relig. Persar.

L'attention qu'ont les Guébres de dé-  
 clarer à ceux qui les accusent d'idolâtrie,  
 que c'est Dieu & non le feu qu'ils ado-  
 rent, ne fait que mieux connoître la pre-  
 miere intention du symbole. Les figures  
 monstrueuses qu'on expose dans l'assem-  
 blée des peuples au Japon, dans l'Isle  
 Formose, à la Chine, & dans l'Inde, ne  
 sont environnées d'une multitude de bras  
 que pour soutenir autant d'attributs, ou  
 de marques différentes. Un de ces bras  
 soutient une clé ; un autre une telle fleur ;  
 un autre tient une épée, une branche  
 d'olivier ou quelqu'autre objet connu.  
 On aperçoit aisément que les bras ont été  
 multipliés pour ne pas trop multiplier  
 les figures significatives séparées, & que  
 tous ces attributs sont autant de signes.

Que pouvoit signifier une clé, si non  
 l'ouverture ou de l'année, ou des fêtes,  
 ou des séances de la justice, ou de quel-

que opération publique ? Le sens en étoit LES FIGU-  
 déterminé par le concours d'une épée, RES SYM-  
 d'une balance, d'un feuillage propre à BOLIQUES.  
 certaine saison. La premiere destination  
 de ces signes ne sauroit être obscurcie  
 par l'ignorance grossière qui dans l'habi-  
 tude de les voir toujours paroître au plus  
 bel endroit des assemblées de religion y  
 a peu à peu attaché des idées accessoires  
 & des vertus imaginaires.

Si cet abus des anciennes figures sym-  
 boliques étoit aussi-bien prouvé qu'il est  
 croyable & conforme à la stupidité du  
 peuple, nous aurions trouvé la cause la  
 plus simple, & l'occasion la plus générale  
 de la folie qui a été commune à presque  
 toutes les nations d'honorer des figures  
 d'hommes, de femmes, d'animaux, d'as-  
 tres & de plantes comme des objets res-  
 pectables. Mais nous n'avons encore au-  
 cun droit de rien assurer là-dessus. Il faut  
 avoir des monumens & des faits pour  
 ajoûter la certitude historique à la simple  
 vraisemblance.

S'il est au monde un país où les sym-  
 boles ayent été de grand usage, & dont les  
 pratiques ayent trouvé beaucoup d'imi-  
 tateurs, c'est l'Egypte. Nous ferons bien  
 d'y chercher les preuves de notre histoire  
 ou les progrès de l'écriture symbolique.

*Origine des Symboles Egyptiens.  
Le Labyrinthe.*

En attendant que nous trouvions quelle lumiere qui nous aide à démêler si Ménès & Thot auxquels tous les auteurs profanes attribuent les commencemens de la police Egyptienne, sont des personnages historiques, ou fabuleux ; contentons-nous d'assurer que l'Egypte chez les auteurs tant sacrés que profanes, est appellée la terre de Cham \*, ou parce que Cham s'y est retiré, ou parce que celui de ses enfans, que l'Ecriture sainte appelle Mesraïm, voulut immortaliser le nom de son pere en le donnant à la Colonie qu'il vint établir sur les bords du Nil.

Avec le culte d'un seul Dieu, les sacrifices & d'autres usages communs, Mesraïm (a) conserva parmi son peuple la pratique déjà ancienne d'annoncer les assemblées & les reglemens nécessaires,

(a) Ce nom qui est un duel, & bien d'autres qui sont pluriels, comme Cethim, Dodanim, Ludim, sont proprement des noms de peuples. Pourquoi donc l'Ecriture les donne-t-elle aux Patriarches même ? Je crois Pouvoir dire avec fondement que la plupart des noms des Patriarches sont moins les noms propres qu'ils ont portés durant leur vie que des surnoms qu'on leur a donnés après

\* *Chemia*  
dans Plutarque, de Isid.  
& Ois. Terra  
*Cham*, pl. 104.  
*Tabernacula*  
*Cham*, pl. 77.

par des signes ou des affiches publiques. LES USA-  
Mais la singularité des besoins du pais don GES UNI-  
na lieu à imaginer des marque snouvelles. VERSELS.

Transportons-nous en Egypte : plaçons-nous dans les tems voisins de la confusion des langues : & si nous voulons entendre ce qu'on avoit à dire aux Egyptiens dans les figures qu'on mettoit publiquement sous leurs yeux ; connoissons d'abord les principaux objets de leur

leur mort pour conserver le souvenir de leur histoire, par un mot propre à caractériser ce qu'elle avoit de plus important. C'est ainsi que l'un d'eux est surnommé Héber, l'homme de de-là, parce que de son tems tout le genre humain étoit encore au de-là de l'Euphrate. Au contraire son fils Phaleg a porté ce surnom, qui signifie *disperſion*, pour marquer la séparation de la famille de Noé, jusques-là contenue dans la Chaldée. Par une raison semblable on a donné le surnom de *Ludim*, qui signifie *sinuésités*, *décours*, à un des enfans de Sem, & à un des descendans de Cham ; au premier, parce qu'il établit une colonie sur les bords *torreneux* du Méandre ; & à l'autre, parce qu'il établit la femme en Ethiopie vers les grandes *courbes* du Nil. Ainsi tous ces noms pluriels, & Mesraïm en particulier, caractérisent différens Patriarches par le souvenir des peuples dont ils sont les peres, & par la circonstance du pays où ils se sont établis. Cette remarque est importante, parce qu'elle nous fait voir quels soins on prenoit de conserver l'histoire, & par quels moyens la tradition des grands événemens s'est perpétuée. Cinquante mots étoient faciles à retenir, & cinquante mots de cette sorte étoient une histoire très-détaillée. De-là vient que le seul dixième chapitre de la Genèse, qui met simplement bout-à-bout les noms des descendans de Noé, contient une érudition plus étendue & mille fois plus satisfaisante sur l'origine des nations, que toute la littérature Grecque & Romaine où la vraie origine des choses est entièrement défigurée & méconnoissable.



LE CIEL créance, leurs principales coutumes, & POETIQUE. leurs besoins les plus pressans.

Ceux des descendans de Noé qui s'établirent en Egypte avoient alors les mêmes coutumes & la même religion que toutes les autres familles. Ils adoroient le Créateur. Ils s'assembloient à la nouvelle lune pour le glorifier publiquement de ses libéralités & de son admirable providence qui renouvelle tous les jours les provisions nécessaires à l'homme. Ils mardoient ensemble après les prières & les offrandes. Ils faisoient profession d'attendre la résurrection des corps, & une meilleure vie où ils recevroient la récompense de la justice qu'ils auroient pratiquée en celle-ci. Par un effet de cette persuasion les Egyptiens traitoient honorablement les corps morts qu'ils savoient être destinés de Dieu à se relever un jour de la poussière, & à passer dans un tout autre état. C'est sur quoi est fondé ce respect pour les morts qui, avec le sacrifice & l'offrande du pain & du vin, a passé de la Chaldée, c'est-à-dire, du berceau des nations; généralement dans tous les pays du monde. Car quoique les raisons de cette pratique soient fort obscurcies ou altérées par des idées étrangères, & par la diversité de l'éducation; les honneurs funebres sont

en eux-mêmes d'un usage universel, & proviennent d'un principe commun.

Mais la disposition particulière du pays des Egyptiens que le Nil inonde tous les ans vers le milieu de l'été, obligea ce peuple à prendre plus de précaution qu'on ne faisoit ailleurs, pour prévenir la prompte destruction des tombeaux de leurs peres. Ils essayèrent d'en mettre les monumens hors d'insulte, & même de préserver le corps mort de la pourriture. C'est dans cette vûe qu'ils les embaumoiient, & qu'après les avoir étroitement enveloppés de bandelctes trempées dans des essences aromatiques, ils les enterroient pour l'ordinaire dans des caveaux \* adroitement taillés au fond d'un roc, ou d'un tuf qui se trouve sous le sable de la plaine d'Egypte; quelquefois dans des masses de pierres, & de briques impénétrables à l'eau, ou même plus élevés que l'eau. Les précautions qu'ils prirent, sur-tout pour faire durer les tombeaux de leurs rois, ont conservé plusieurs de ces monumens jusqu'à nos jours. Ils en tenoient les faces inclinées les unes sur les autres en salut. C'est qui formoit des pyramides également propres à attirer les yeux par une structure majestueuse, & à tenir bon contre les attaques du tems par une solidité inébran-

ORIGINE  
DE L'ECRI-  
TURE SYM-  
BOLIQUE.  
Circonstan-  
ces particuliè-  
res à l'egyptie.

\* V. la Description de l'Egypte par M. de Maillet, lettre 7.

LE CIEL  
POETIQUE.

lable. Aussi sont elles le seul ouvrage de ces siècles si reculés qui ait duré jusqu'au nôtre. L'antiquité n'en est point contestée: & parmi les caractères qui sont tracés sur les faces de plusieurs de ces édifices, on trouve tout communément les figures du bélier, du taureau, des chevreaux, de l'écrevisse, du lion, de la vierge, de la balance, du scorpion, & des autres signes célestes. On en voit quelques-unes d'abregées & sous la même forme que les astronomes les tracent encore aujourd'hui. Nous avons d'ailleurs remarqué que le signe de la vierge, c'est-à-dire, de la moisson, ne s'accordoit point du tout avec le tems où les Egyptiens moissonnent. Ce qui fait voir que les premiers habitans de l'Egypte avoient reçu ou conservé, mais non inventé les noms du zodiaque. On voit aussi par ce que nous venons de rapporter, que la même raison qui les obligeoit à tenir leurs bourgs & leurs villes fort élevées sur des terrasses, est celle qui les engageoit à embaumer les morts, & à élever leurs tombeaux ou à les tenir si parfaitement fermés dans la roche vive qu'ils fussent inaccessibles à l'humidité. Leur premier but étoit de conserver le tout autant qu'il étoit possible. Mais ils ne sont les inventeurs ni des maisons, ni des tombeaux, ni des hon-

neurs rendus aux morts, ni des sacrifices. ORIGINE Ce n'est point d'eux que nous tenons le DE L'ECRI- culte public, le retour régulier des fêtes, TURESYM- l'offrande du pain & du vin, & l'attente BOLIQUE- d'un meilleur avenir. Il est évident que la religion est plus ancienne que les Egyptiens. Les fondateurs de cette colonie n'ont inventé ni le zodiaque, ni les premiers symboles. Mais c'est au besoin particulier que les Egyptiens ont eu de l'astronomie que nous sommes redevables des progrès & de la forme régulière que prirent la peinture & l'écriture.

Travail des  
egyptiens tra-  
versé.

Cham, ou ceux de ses enfans qui vinrent habiter les bords du Nil & toute la basse Egypte, essayèrent d'abord d'y cultiver la terre suivant l'ordre de l'année, & selon la forme pratiquée ailleurs. La terre étant extrêmement sablonneuse & aride, ils la crurent peu propre à donner du froment. Ils semoient au printems de l'orge & des légumes. Ils voyoient avec joye leurs campagnes se couvrir promptement d'une épaisse verdure. Les épis paroissant bientôt de toute part, leur annonçoient la recolte la plus abondante. Mais presque tous les ans dès le mois de Mars ou d'Avril, il venoit d'Ethiopie: (a) un vent furieux & pestilential, qui

(a) Voyez Dapper & M. de Maillet. C'est sans sujet que Plinè a dit de l'Egypte, qu'elle n'éprouvoit point le vent de Sud. Non sentit austrum. l. 2. c. 45.

LE CIEL ravageoit les jardins, couchoit l'orge,  
 POËTIQUE. & quelquefois l'arrachoit entièrement.  
 Effayoient-ils de réparer le mal par un second labour, & en semant de nouveau leurs espérances se trouvoient ranimées par l'arrivée, presque infailible, d'un vent de Nord, qui adouciſſoit les chaleurs. Tout sembloit alors prospérer. Ils comtoient sur une moisson plus riche que celle qu'ils avoient perdue. Mais lorsqu'ils s'appretoient à y mettre la faucille, dans le tems de l'année le plus sec, sans la moindre apparence de pluye, leur fleuve grossissoit à leur grand étonnement, sortoit tout à coup de ses bords, & leur enlevoit ces provisions qu'ils croyoient déjà posséder. Les eaux continuant à monter jusqu'à la hauteur de 12, 14, & même 16 coudées couvroient toutes leurs plaines, emportoient le bétail, & quelquefois les habitans. L'inondation duroit dix ou onze semaines, & souvent davantage. Ceux qui s'étoient sauvés à tems sur des terrains élevés, ou qui s'étoient pratiqué des retraites assez hautes pour n'être pas gagnés eux-mêmes par les eaux, échappoient avec peine à la faim, ou à l'humidité presque aussi meurtrière que la faim. Ce débordement, à la vérité, laissoit après lui sur les campagnes un limon qui les

engraissoit. Mais les Egyptiens ne savoient pas encore en faire usage, & ils ne com-  
 DE L'ECRI-  
 prenoient pas que jamais il leur fût pos-  
 TURE SYM-  
 sible de faire la moisson; puisque l'été, BOLIQUE.  
 l'unique tems de la faire, leur ramenoit tous les ans l'orage, la sécheresse, & le déluge. Cham dégoûté par ces traverses, abandonna tant la basse que la moyenne Egypte, & se retira dans la haute où il crut qu'il lui seroit aisé de se garantir à l'aide des montagnes qui la bordent. Il y fonda la ville de Thebes, originairement appelée *Ammon-no*, la demeure de *Ham*. Mais plusieurs de ses enfans ne pouvant renoncer à l'Egypte inférieure, qui après l'écoulement des eaux étoit presque tout le reste de l'année comme un beau jardin & un séjour de délices, essayèrent de se précautionner contre le retour des eaux, dont ils reconnurent bientôt les accroissemens & les diminutions régulières. L'expérience leur apprit à démêler les signes avant-coureurs de l'inondation, pour prendre de justes mesures lorsqu'il faudroit se sauver, & sur-tout pour semer ensuite si à propos, qu'ils eussent encore le tems de recueillir leur moisson avant l'arrivée des grandes eaux, & des grands vents.

Ils remarquèrent d'année en année que Signes & causes de l'inondation.

LE CIEL le débordement étoit toujours précédé par un vent Eté sien (a) qui soufflant du Nord au Sud vers le tems du passage du soleil sous les étoiles de l'écreviffe, pouffoit les vapeurs vers le Midi & les amassoit au cœur du pays (b) d'où provenoit le Nil, ce qui y causoit des pluies abondantes, grossissoit l'eau du fleuve, & portoit ensuite l'inondation dans toute l'Egypte sans qu'on y eût éprouvé la moindre pluie. Peut-être ne concevoient-ils pas cette suite d'effets de la manière que nous venons de la représenter. Mais sans raisonner inutilement sur les causes & sur la production de l'effet; ils remarquèrent que le souffle du vent de Nord étoit toujours suivi de l'inondation, & que l'inondation étoit forte ou foible selon la force & la durée du vent qui étoient inégales d'une année à l'autre. Ce vent qui étoit devenu le signe infailible de la crüe des eaux, servit bientôt de régle aux habitans.

Mais il leur manquoit un moyen sûr pour connoître au juste le moment où il falloit tenir leurs provisions prêtes, & leurs terrasses bien relevées pour s'y sauver avec leurs troupeaux. La lune ne leur

(a) Annuel ou qui revient tous les ans.

(b) L'Ethiopie, aujourd'hui la Nubie & l'Abyssinie.

donnoit aucun secours pour se régler à cet égard. Ils eurent donc recours aux étoiles dont le mouvement d'année en année est uniforme.

La sortie du fleuve hors de ses bords arrivoit quelques jours plutôt ou plutôt lorsque le soleil se trouvoit sous les étoiles du lion. Le matin les premières étoiles du cancer étant éloignées de trente degrés & plus du soleil placé sous le lion, commencent à se dégager de ses rayons. Mais comme elles sont fort petites, on ne les démêle qu'avec peine. Ainsi elles étoient peu propres pour servir de régle au peuple. A côté d'elles, quoiqu'à un loin de la bande du zodiaque vers le Sud, & quelques semaines après leur lever, on voit au matin monter sur l'horizon une des plus brillantes étoiles qu'il y ait dans le ciel, si même elle n'est la plus grande & la plus éclairante. Elle paroît un peu de tems avant le lever du soleil, qui depuis un mois ou deux l'avoit presque rendu invisible. Les Egyptiens choisirent donc le lever ou la vûe de cette magnifique étoile aux approches du jour, comme la marque certaine du passage du soleil sous les étoiles du lion, & des commencemens de l'inondation. Cette étoile devint la marque publique, sur laquelle chacun devoit

ORIGINE  
DE L'ECRI-  
TURE SYM-  
BOLIQUE.

avoir les yeux pour préparer ses provisions de vivres, & pour ne pas manquer le moment de se retirer sur des terrains élevés. Comme elle n'étoit vûe que très-peu de tems sur l'horison vers le lever de l'aurore qui en s'éclaircissant elle-même de plus en plus, la faisoit bientôt disparaître, cette étoile sembloit ne se montrer aux Egyptiens que pour les avertir du débordement qui suivoit de près son lever. Elle faisoit pour chaque famille ce que fait le chien fidèle qui avertit toute la maison des approches du voleur. Ils donnèrent donc à cette étoile deux noms qui avoient un rapport très-naturel aux secours qu'ils en tiroient. Elle les avertissoit du danger : de-là vient qu'ils la nommèrent *Thaant ou Tayant, le Chien*. Ils la nommoient aussi *l'Aboyeur, le Moniteur*, en Egyptien *anubis*, en Phénicien *hannobesch*. Ce qui, pour le dire en passant, montre le rapport qu'il y avoit entre ces deux langues, malgré la diversité de bien des termes, & sur tout de la prononciation qui les faisoit paroître toutes différentes. Encore aujourd'hui nous nommons cette étoile *la canicule*, ce qui est toujours le même nom. Le danger dont elle avertissoit les Egyptiens étoit le subit débordement du Nil. De-là vient

que le peuple étoit toujours attentif sur le tems où cette étoile se dégageoit des rayons du soleil & montoit le matin sur l'horison. La liaison infaillible qu'il y avoit entre l'aspect de l'étoile & la sortie du fleuve hors de son lit, déterminoit le peuple à l'appeler plus ordinairement l'étoile du Nil, ou simplement le Nil (a).

Les habitans retirés dans leurs bourgs, sur les avis du vent septentrional & de la canicule, demeuroient oisifs pendant deux mois & plus, jusqu'à l'entier écoulement des eaux. L'heureuse épreuve qu'ils avoient faite de semer en automne, ou à l'entrée de leur hyver, & de moissonner en Mars, les faisoit soupirer après l'abaissement du Nil. Le laboureur n'avoit presque rien à faire qu'après la retraite des eaux. Ainsi avant le débordement la prudence des Egyptiens consistoit principalement à observer la fin des vents printaniers, le retour des vents septentrionaux qui commençoient avec l'été, & enfin le lever de la canicule, dont la

(a) En Egyptien et en Hébreu *shor*, en Grec *σείρη*, en Latin *serius*. Les Hébreux qui avoient appris en Egypte l'ancien nom de ce fleuve l'appellent ordinairement *Sihor*: *Jusq.* 13: 3. *Jerem.* 3: 18. Et c'est aussi le nom populaire de la canicule. Celui de Sothis ou Thores est le même que son autre nom *Thot le Chien* prononcé différemment.

LE CIEL circonstance étoit pour eux le point du POËTIQUE. ciel le plus remarquable. Durant leur inaction, après la sortie du fleuve hors de ses rives, leur prudence se réduisoit à observer le retour des vents de midi, plus modérés que les printaniers, & qui facilitoient l'écoulement du fleuve vers la méditerranée par la conformité de leur soufflé avec son cours qui est du Midi au Nord (a); en second lieu à mesurer, la perche en main, la profondeur de la rivière; à en conclure s'il falloit semer dru ou clair, selon la plus ou moins grande quantité de limon qui étoit toujours proportionnée à la force des crûes; à prendre le parti de ne point semer du tout si l'inondation étant trop petite devoit laisser le sable de l'Egypte entièrement aride & sans suc; ou si étant trop forte elle devoit séjourner jusqu'aux approches de Décembre & de Janvier; à varier à propos leur conduite en différens cantons sur l'inégalité des terrains; en un mot,

(a) Ὅπως αὐτοὶ [πρὸς τοὺς] τῶν ἰσηρίων ἑπι-  
κρῆνῃσι, τὰ νέφη πρὸς τὴν Αἰθιοπίαν ἐλαυνέ-  
ται, καὶ κολύσῃσι, τὴν τ' Νεῖλον αὐξοῦσας ἡρόεις  
καταβήσῃσιν, &c. Si (statis cubitis) vincant Eas-  
ias à quibus versus Aethiopicam nubes pelluntur, probi-  
bitanteque nubres deciderit quibus Nilus augetur. &c.  
Bluarch, de Hqd. & Ostr. Voyez aussi la description de  
l'Egypte de M. de Maillet, lettre neuvieme.

à régler avec discernement sur l'élévation L'ECRITU-  
de l'eau les préparatifs du travail de l'an- RE SYMBO-  
née le plus important (a). LIQUE.

La même nécessité qui rendit les Egyp-  
tiens observateurs, & quelque peu astro-  
nomes, les rendit peintres & écrivains.  
L'inspection du ciel leur avoit appris à ré-  
gler enfin leur labourage, si étrangement  
traversé par cette disposition qui étoit par-  
ticulière au país, & qu'ils n'avoient point  
vûe ailleurs. L'usage où ils étoient de don-  
ner le nom d'Aboyeur à l'étoile qui les  
venoit avertir à tems, & de donner d'au-  
tres noms parcellement symboliques aux  
objets qui leur servoient de règles, les  
conduisit tout naturellement à tracer tel-  
lement quellement les figures de ces sym-  
boles pour instruire tout le peuple des  
ouvrages qu'il falloit faire en commun,  
& des évènements annuels auxquels il  
étoit dangereux de se méprendre.

(a) *Aulus . . . . mensura notis deprehenduntur.*  
*Justum incrementum est cubitorum XVI. Minores aqua*  
*non omnia rigant; ampliores detinent tardius rece-*  
*dendo. Ha serendi tempora absumunt solo madente; illa*  
*non dant, siccitate. Utrumque reputat provincia. In XII*  
*cubitis famem sentit. In XIII etiamnum esurit. XIV*  
*cubita hilaritatem afferunt; XV securitatem; XVI*  
*delicias. Plin. l. 5. c. 9. Il paroît par les remarques de*  
*M. de Maillet consul au Caire, dans sa description de*  
*l'Egypte, que l'ancienne coudeé Egyptienne étoit plus*  
*grande que la nôtre: ce qu'il suffit d'observer pour con-*  
*clire sans de plus longues dissertations l'ancien mesu-*  
*rage du Nil avec le moderne.*

LE CIEL. La commodité de ces marques multiples, & bientôt toutes les parties du ciel, de l'air, & du labourage qui les intéressoient le plus, ou dont il falloit fixer la connoissance, furent exprimées par des caractères qui eussent avec elles un rapport sensible, & principalement par des figures d'animaux; parce qu'elles étoient les plus connues & les plus faciles à tracer.

On s'appliqua d'abord à imaginer autant de symboles faciles à comprendre & à retenir, qu'il y avoit de régies à observer pour ne manquer ni le moment de la retraite, ni la manière de régler les semences selon la force du débordement: & comme l'estime, soit de la durée du vent Etrésien, soit de la profondeur du Nil, ne pouvoit, étant livrée au jugement des particuliers, que devenir fort incertaine, on forma une compagnie de personnes uniquement occupées de ce soin. Cette compagnie fixa & traça sur la pierre des caractères propres à exprimer les diverses circonstances qui pouvoient varier d'une année à l'autre, pour donner à tout le peuple une leçon courte & uniforme de ce qu'il y auroit à faire.

Telle est l'origine de l'ordre sacerdotal si ancien dans l'Egypte, & dont la princi-

pale fonction fut toujours l'étude du ciel L'ECRITURE & l'inspection des mouvemens de l'air. RE SYMBOLE. Telle est l'origine de la célèbre *tour* où LIQUE. cette compagnie étoit logée, & où l'on traçoit avec soin les caractères des différens travaux & les symboles des réglemens publics; symboles qui parurent par la fuite des figures fort mystérieuses, quand le sens en fut oublié. Cette demeure, sur la structure de laquelle on raffina beaucoup avec le tems, se nommoit alors tout simplement, & sans aucun mystère, le *labyrinth*, c'est-à-dire, la tour (a).

## V I I.

*Détail des symboles Egyptiens.*

Présentement si nous voulons deviner d'une façon raisonnable quelques-uns des symboles Egyptiens les plus usités; nous n'en devons, ce me semble, chercher l'interprétation ni dans les idées du divin Platon, ni dans la doctrine des génies de Porphyre ou de Jamblique, ni dans la métaphysique de quelques philosophes modernes. Consultons les besoins de la colonie Egyptienne. C'est là qu'il est naturel de chercher le sens des figures qu'on

(a) בִּירְנָתָא Biranta, *tour*, avec l'article ou l'affixe, לְבִירְנָתָא Labiranta, la *tour*, le palais. 2. Paral. 17: 13

LE CIEL exposoit aux yeux de tout le peuple as-  
POETIQUE. semblé.

Symboles des  
vents.

Nous venons de voir que le labourage des Egyptiens, & leur vie qui en dépendoit étoient étroitement liés à l'observation; 1<sup>o</sup>. du soufle des vents; 2<sup>o</sup>. du lever de la canicule; 3<sup>o</sup>. des cruës de l'inondation. C'est donc à ces trois circonstances & non à une métaphysique inintelligible que le collège des prêtres ou des astronomes rappellera toute l'attention des peuples, faute de quoi l'Egypte se trouvera sans refuge & sans pain. Mais comment peindre le vent? Comment distinguera-t-on celui du Nord d'avec celui du Midi? Comment montrera-t-on des choses qui ne se peuvent voir?

Les oiseaux par la légèreté avec laquelle ils traversent l'air sont l'image la plus naturelle du vent. L'aile des vents, dans l'Écriture\*, signifie la promptitude de leur passage, & la diligence des services qu'ils rendent au Créateur. Comme parmi les oiseaux il y en a qui cherchent en certains tems des pays froids, d'autres qui se rendent dans des climats chauds ou tempérés, & que tous ont une méthode de vivre toute particulière à leur espèce; on ne se contenta pas de choisir les oiseaux pour être en général le symbole du vent; mais

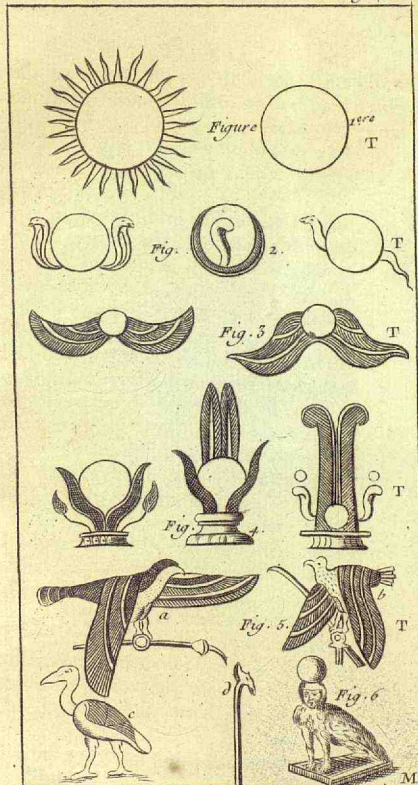


Fig. 1. Les Symboles de Dieu. Fig. 2. de Dieu auteur de la vie. Fig. 3. de Dieu Maître de l'air. Fig. 4. de Dieu distributeur des saisons. Fig. 5. Les Symboles des vents. a. L'epervier. b. La poule de Numidie. c. L'ibis. d. La tête de Huppe. Fig. 6. L'annonce d'une fête pour obtenir tel ou tel cours d'air.

\* Ps. 17: 11.  
ψ 103: 3.



mais on caractérisa les différens vents L'ECRITU-  
qui ne se peuvent peindre, en les dési-RE SYMBO-  
gnant chacun à part & d'une façon pré-LIQUE.  
cise par la figure de ceux des oiseaux qui  
avoient avec ces vents un rapport particu-  
lier.

Je ne vous dirai point quels vents étoient marqués par le corbeau, par l'ibis, qui étoit une espèce de cigogne, par la poule de Numidie, & par d'autres oiseaux qui se voyent si souvent dans les monumens Egyptiens. Nous ne savons pas assez l'histoire naturelle de l'Afrique, ni les circonstances où se trouvoient les anciens Egyptiens pour entreprendre d'éclaircir tous leurs symboles. Mais l'explication de quelques-uns suffira pour faire comprendre que les autres, qu'on n'entend pas, étoient dans le même goût.

L'épervier & la huppe étoient les noms & les figures symboliques qu'on donnoit aux deux vents dont les Egyptiens avoient le plus d'intérêt d'observer le retour. L'épervier marquoit le vent Etésien septentrional qui à l'entrée de l'été chasse les vapeurs vers le midi, & qui couvrant l'Ethiopie d'épaisses nuées les y résout en pluies, & fait enfler le Nil dans tout son cours. La huppe au contraire signifioit le vent de midi qui aidoit l'écoulement des eaux, & dont le retour

LE CIEL  
POÉTIQUE.

annonçoit l'arpenrage des terres & le tems des semailles. Mais on ne me croira pas sur ma parole. Il faut que je produise quelque rapport, quelque ressemblance particulière entre un épervier & un vent de Nord, entre une huppe & un vent de Midi.

L'épervier  
ou le vent  
Etiéien.

Les naturalistes remarquent que l'épervier se plaît dans le Nord; mais qu'au retour du doux tems & lorsqu'il mûre, il s'avance vers le Midi en tenant ses ailes étendues & regardant le côté d'où il vient un air chaud, ce qui facilite la chute de ses vieilles plumes, & lui rend les graces de la jeunesse. Dans l'antiquité la plus reculée & dès avant Moïse, les Arabes voisins & alliés des Egyptiens avoient de l'épervier une idée toute semblable à celle que les naturalistes nous en donnent. Dans le discours que Dieu adressé à Job, & où il fait voir que ce n'est pas l'homme, mais le Créateur, qui par une providence spéciale a diversifié toutes les parties de la nature, & réglé pour un bien les inclinations des animaux; *est-ce par un effort de votre industrie, lui dit-il, que l'épervier secoue ses vieilles plumes pour s'en dé-livrer, & qu'il étend ses ailes en regardant le côté du midi* (a); Cet oiseau par-

(a) *Nunquid per sapientiam tuam plumas eius accipiter expandens alas suas ad austrum?* Job 39 : 29.

la direction de son vol au retour des cha- L'ECRITU- leurs étoit donc la plus naturelle emblè- RE SYMBO- me du vent annuel qui souffle du Nord au LIQUE. Sud vers le solstice d'été, & qui par l'effet de cette direction intéressoit si fort les Egyptiens.

La huppe tout au contraire va du Midi au Nord. Elle vit des vermineux qui éclosent sans nombre \* dans le limon du Nil. Une infinité d'espèces de mouches, de demoiselles, & d'autres insectes cherchent sur tout les eaux dormantes, & par conséquent celles du Nil répandu, pour y déposer leurs œufs qui ne réussissent jamais mieux que dans le limon échauffé par le soleil après la rentrée du fleuve dans ses bords. La huppe accourt alors dans tous les lieux que l'eau a nouvellement abandonnés. Elle saisit avec industrie les momens & les lieux où les insectes naissans lui offrent une pâture facile, avant que l'animal ailé, qui est caché sous la peau du ver, & ensuite sous l'enveloppe de la chrysalide, sorte de cet étui pour prendre son vol & pour porter son espèce en d'autres endroits. La huppe, attirée par cet appas, passe de l'Ethiopie dans la haute Egypte, & de la haute Egypte vers Memphis où le Nil se partage. Elle va toujours à la suite du Nil à mesure

La huppe,  
vent de Sud.

\* V. Diod.  
de Sic. bibliot.  
lib. 1.

qu'il rentre dans ses canaux jusqu'à la mer. Elle étoit propre par cette méthode à caractériser parfaitement la direction du vent méridional, qui aidait & annonçoit le desséchement désiré.

Aussitôt donc que les Egyptiens voyoient revenir la huppe, c'est-à-dire, non la huppe naturelle, qui n'étoit que le signe d'une chose fort différente; mais l'oiseau figuré, le vent de midi, qui imite le mouvement de la huppe; ils apprétoient leur blé, reconnoissoient par l'arpentage des terres les bornes des héritages que le limon avoit confondues, & ne tardoient pas à semer, de peur d'être prévenus par les vents d'Avril & de Mai qui pouvoient ruiner leur moisson trop tardive.

D'autres symboles subalternes\*, placés comme autant d'attributs sur la tête ou dans les pattes de ces oiseaux, pouvoient exprimer les variétés des mêmes vents, & faire connoître au peuple ce qu'il falloit faire, ou ne pas faire, lorsque les vents seroient orageux, secs, froids, brûlants, ou pluvieux.

La seconde circonstance, & celle de toute l'année sur laquelle le peuple Egyptien devoit le plus ouvrir les yeux, étoit le lever de l'étoile du Nil. Dès qu'elle se débarassoit des rayons du soleil, ou se

\* Voyez F. g. s. & 6. Planches 1.

La canicule ou le lever de l'étoile Scirius.

montrait avant l'aurore; on étoit sûr que le soleil s'avançoit sous le signe du lion, & que le débordement suivroit de près. L'avis de cette étoile étant leur affaire la plus importante ils comptoient anciennement de son lever le commencement de leur année (a), & toute la suite de leurs fêtes. Au lieu donc de la peindre sous la forme d'une étoile, ce qui ne la distinguoit point d'une autre, ils la peignirent sous une figure qui avoit rapport à la fonction & à son nom. Ils la nommoient l'aboyeur, le moniteur, l'astre-chien, le portier, l'astre qui ouvre, ou qui fait la clôture d'une année & l'ouverture d'une autre. Quand ils vouloient faire entendre le renouvellement de l'année, à commencer du lever de la canicule, elle peignoit sous la forme d'un portier reconnoissable à une clé: ou même ils lui donnoient deux têtes adossées, l'une d'un vieillard qui marquoit l'année expirante, & l'autre d'un jeune homme qui marquoit le nouvel an\*. Quand il falloit avertir le peuple du moment de la retraite aux approches de l'inondation, alors au lieu

Anubis,  
הנבח  
Hannobeah  
latrans, moni-  
tor.  
אפגודור

\* Voyez Fig. 3. Planche. XIX.

(a) *Aegyptii principium anni, non aquarius, ut apud Romanos, sed cancer. Nam prope cancrum est solibus quam Graeci canis sidus dicunt: neomenia autem est ipsius solis ortus, qua generationis mundi dicitur initium.* Porphyr. de nymphat. antro.

LE CIEL des deux têtes de figure humaine on lui  
 POETIQUE. mettoit sur les épaules une tête de chien.

Les attributs ou les symboles subordonnés qu'on y ajoûtoit étoient l'explication des avertissemens qu'il donnoit à toute la famille. Pour faire entendre aux Egyptiens qu'il falloit prendre une provision de vivres, gagner promptement les terrasses élevées, & y demeurer tranquilles au bord de l'eau en obfervant le cours de l'air; Anubis avoit au bras une marmite; des aîles aux piés; dans sa main droite ou sous son bras une grande plume; \* & derrière lui une tortue ou un canard, animaux amphibies qui vivent sur la terre

\* Voyez planche II.

\* Voyez Fig. 3. & au bord de l'eau\*.

Planch. XV III

Tous ces avis fort simples & fort intelligibles étoient précédés d'un autre également nécessaire, qui étoit de marquer au peuple la juste hauteur qu'il falloit donner aux terrasses pour être à coup sûr au-dessus de la plus forte inondation, sans faire des frais inutiles en les élevant trop. On construisoit pour cela dans chaque bourg une muraille ou un terme qui eût la hauteur requise: & afin que le peuple connût précisément la ligne qui lui devoit servir de règle, on la lui désignoit en couchant précisément sur cette ligne la figure de la sphinx qui a toujours paru si énigma-



ANUBIS

rique & si mystérieuse aux Egyptiens mêmes, dans les tems postérieurs \*; mais dont le sens s'offre à présent de lui-même à la suite de ce que nous venons de dire. Cette figure étoit composée d'une tête de jeune fille, & du corps d'un lion couché \*: ce qui signifioit qu'il falloit s'attendre à demeurer oisif sur les terrains relevés, tant que l'inondation durerait, & qu'elle continueroit au moins pendant deux mois dans sa force, savoir tout le tems que le soleil mettroit à parcourir les signes du lion & de la vierge. Cette vérité se trouve attestée par le rapport des voyageurs modernes, qui nous apprennent que le Nil rentre dans ses bords sur la fin de Septembre, ou un peu après, en quoi ils sont d'accord avec Pline, qui place cette rentrée sous le signe de la balance. *In totum autem revocatur intra ripas in libra* \*. La figure de la sphinx marquoit de plus, par la justesse de son élévation, le point d'excès ou de surabondance; en sorte que si l'eau, passant ce point, venoit à couvrir la figure en tout, ou en sa meilleure partie, les Egyptiens ne devoient pas faire les frais du labour, parce qu'à coup sûr la retraite des eaux seroit trop lente pour pouvoir semer encore à tems & moissonner au mois d'Avril.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

\* Plutarch. de Isid. & Osir.

\* Voyez Fig. I. Planch. III.

\* Plin. sup.

LE CIEL Ce qui achève de rendre cette explication Poétique. tion certaine, c'est que le nom de la sphinx ne signifie autre chose que la *surabondance* (a).

Il n'y a personne qui ne sente que la sphinx étoit un caractère, un signe, & non un monstre, ou un être vivant. On ne s'avise pas de demander quelle est la naissance ou la mere de la sphinx. Ce seroit de même perdre ses peines que de chercher dans l'antiquité quels ont été les parens ou la patrie d'Anubis. Ce seroit se charger d'un travail aussi inutile, que si on cherchoit avec soin quelle est la patrie & la généalogie de la lettre A, ou de la lettre B.

On peut remarquer en passant que c'est là l'origine de l'usage où sont encore nos architectes, admirateurs ou copistes de l'antiquité, de décorer les termes en y appuyant des sphinx.

La troisième circonstance, qui intéressoit extrêmement le peuple Egyptien, étoit la connoissance exacte de l'état de la rivière. On peut en juger par le soin qu'on prend encore aujourd'hui au grand Caire, de mesurer les degrés de l'éleva-

[A] *YSW Sphang redundantia, Job 22 : 31. & 4. Reg. 9 : 7. & Paraph. Chaldaic. in Proverb. 3 : 10. Fine tercularia redundabunt.*



1. La Sphinx. 2. Autre Sphinx réunissant les symboles du vent éolien, du Lion, et de la Vierge. 3. 4. 5. Les marques des crues du Nil. 6. Le Canope. La Figure 4. annonce la diminution de l'eau et le mesurage des terres par une Huppe, une Epurée, et un clairon.

tion de l'eau sur une colonne élevée pour L'ECRITURE usage sur le fond d'un large puits, & RE SYMBO d'en publier chaque jour les nouveaux LIQUE. progrès par des crieurs qui les annoncent dans tous les quartiers de la ville. On y conserve encore à cette colonne & au puits l'ancien nom de *Mikias* (a), qui dans la langue orientale, signifie le *soutien de la vie*. Pline nous apprend, par ce que j'ai rapporté de lui, combien on étoit attentif de son tems à connoître les signes avant-coureurs, les progrès, & la fin du débordement. Ce besoin ayant été le même dans la plus haute antiquité, il est tout naturel de penser, que les signes qui pouvoient faire connoître aux Egyptiens la juste profondeur de l'eau, n'ont pas été négligés dans l'écriture symbolique. Nous en trouvons deux qui ont, ce me semble, un rapport sensible à la mesure du Nil : ce sont la croix & le canope.

D'abord ils exprimoient les diverses crûes de leur fleuve sorti de ses bords, la La croix ou mesure du deux, ou de trois lignes, en forme de NIL. croix, & surmontée d'un cercle, symbole de la divinité, pour caractériser la pro-

[ a ] מִיָּחִיָּה *Michiah*, le soutien de la vie. Efdr. 9 : 8. Voyez les Relations de Paul Lucas, & de M. de Miallët,

LE CIEL. vidence qui gouvernoit cette importante  
 POETIQUE. opération. Plus ordinairement au lieu  
 d'une colonne qui pouvoit être d'usage  
 dans un puits de pierre où l'eau n'entroit  
 que par le bas, ils employoient dans leur  
 écriture une longue perche terminée  
 comme un T, ou barrée soit par une, soit  
 par deux pièces de travers, & en manière  
 de croix. Pour abrégér ces marques ils se  
 contentoient souvent d'un T, ou d'une  
 petite croix †. Cette figure placée sur un  
 vase ou ailleurs pouvoit signifier la crûe  
 ordinaire. Deux croix pouvoient marquer  
 une plus forte inondation : & la croix  
 enchaînée, ou arrêtée par un chaînon,  
 signifioit apparemment l'inondation affu-  
 jétie à des règles certaines, ou le salut de  
 l'Egypte, causé par la régularité des ob-  
 servations & des précautions (a).

Le Canope. Ce n'étoit pas assez que les Prêtres ou  
 les Ministres publics prissent soin d'obser-  
 ver la juste mesure des progrès de l'eau :  
 il falloit que le peuple en fût instruit. Et

(a) Il est certain que le Mikias ou la colonne traver-  
 sée, soit d'une seule, soit de plusieurs barres pour mar-  
 quer les progrès de l'eau, est devenu en Egypte le signe  
 ordinaire de la délivrance du mal. On le suspendoit au  
 cou des malades & à la main de toutes les Divinités  
 bienfaisantes. M. Gordon nous a donné dans la VII.  
 planche de sa collection les Amulettes ou préservatifs  
 qu'il a pu remarquer dans les monuments Egyptiens. Il  
 y en a plusieurs qui ne diffèrent point de la mesure du  
 Nil marquée ici Fig. 3. Planche III.

il paroît que c'est à quoi l'on pourvoyoit, L'ECRITU-  
 en exposant publiquement trois ou qua-RE SYMBO-  
 tre sortes de vases, ou de mesures, qui LIQUE.  
 étant des outres d'une capacité inégale,  
 mais bien connue du peuple, servoient  
 sans cris & sans messagers à lui indiquer  
 les trois ou quatre espèces de hauteurs  
 qui faisoient la différence des crûes du  
 Nil (a). Deux choses me persuadent que  
 c'est-là le sens de ces vases, ou mesures à  
 large ventre, si ordinaires dans les mo-  
 numens Egyptiens. L'une est le nom  
 qu'on leur donne; l'autre sont les attri-  
 buts dont on les accompagne.

Le nom de *canob* ou *canope* qu'on don-  
 noit à ce vase, est fondé sur l'usage qu'on  
 en faisoit. Ils peignoient le ravage de  
 l'eau débordée, sous la figure d'un dra-  
 gon, d'un crocodile, d'un hippopotame,  
 ou d'un monstre aquatique qu'ils appel-  
 loient *Ob*, c'est-à-dire, enflure ou débord-  
 dement, & que depuis ils ont nommé  
*Pyton* l'ennemi. *Ob*, ou l'ennemi que les  
 écrivains sacrés appellent *Ob*, quand ils  
 veulent exprimer les superfluités & les  
 folles idées des Payens (b); nous le

(a) Cet usage & l'intention sont attestés par un Gram-  
 mairien d'Egypte, nommé Hore-Apollon. lib. 1. c. 11.  
*Nilum exundantem Egyptii Designantes pingunt tres*  
*hydrias.*

(b) אוב *Ob*. Levit. 20 : 27. *Ob*, signifie propre-



LE CIEL voyons toujours rendu dans les anciennes  
 POETIQUE. traductions par celui de Pyton \*. Quand  
 on avoit mesuré la juste hauteur de l'en-  
 nemi, le degré de la profondeur de l'eau,  
 on en informoit le peuple par l'exposi-  
 tion d'un vase qui contenoit aparemment  
 autant de pintes que la profondeur de  
 l'eau avoit de toises, ou de coudées : c'est  
 pourquoi ils donnoient à ce vase le nom  
 de Canob, qui signifie *la toise du dragon*  
 (a) la mesure du débordement.

Les divers attributs dont ils accompa-  
 gnoient ce vase ne sont pas moins signi-  
 ficatifs que son nom, & ont un rapport  
 évident avec l'état de la rivière. Ils termi-  
 nent souvent ce vase vers le haut par une  
 tête d'homme, que nous verrons par la  
 suite être le symbole de l'industrie, ou  
 du labourage. Quelquefois ils faisoient

ment ensûre, ou gonflement. Ils donnoient ce nom au  
 Nil débordé, parce qu'il ravageoit tout en s'enflant, &c.

[a] De קנה *Cane*, une perche, une toise, une  
 cane à mesurer, comme on le voit dans Ezechiel c. 4 : 5-  
 קנה המדה *Kene hammiddah*, une canne à mesur-  
 rer ; & de ארוב *Ob*, le dragon, Pyton, l'ennemi. C'est  
 à Memphis qu'on prenoit autrefois ces mesures, comme  
 aujourd'hui au Caire, pour en instruire le reste de l'E-  
 gypte. Le bourg voisin des ruines de cette grande ville,  
 se nomme encore aujourd'hui Manoph, & la plaine  
 voisine Menophi, ce qui est visiblement le vrai nom de  
 Memphis, & ne signifie autre chose que *la mesure du*  
*dragon*, ou *la mesure du débordement*. De מנח *Manah*,  
 mesurer, nombre ; & de ארוב *Ob* ou *of*, le dragon,  
 ou le fleuve enflé.

sortir les piés de la figure par le bas de ce L'ECRITU-  
 vase. Les bras & tout le cops de l'homme, RE SYMBO-  
 ou du symbole des travaux rustiques, LIQUE.  
 étoient comme engagés & contraints,  
 pour faire entendre que le laboureur n'a-  
 voit rien à faire pendant le séjour des  
 eaux sur la plaine. Quelquefois ils \* fai-  
 soient sortir du vase les mains de la figu-  
 re, dans l'une desquelles ils mettoient  
 une plume d'épervier pour marquer l'é-  
 tude & l'observation des vents, qui devoit  
 être la principale affaire du laboureur ;  
 parce que selon la nature du vent il accé-  
 léroit, ou différoit, ou omettoit totale-  
 ment l'opération des semailles. Assez or-  
 dinairement on trouve les canopes ter-  
 minés par une ou deux croix, dont nous  
 venons d'expliquer le sens. Très-souvent  
 encore le haut du vase est surmonté par  
 différentes têtes d'oiseaux, pour signifier  
 & caractériser les différens vents qui leur  
 étoient connus, & qui aidoient ou tra-  
 versoient, soit la crûe, soit l'abaissement  
 des eaux. Quelquefois ils mettoient sur  
 le canope la tête d'un chien, pour signi-  
 fier l'état de la rivière au tems du lever  
 de la canicule. Dans un autre tems ils y  
 plaçoient une tête de fille pour marquer  
 l'état du Nil sous le signe de la vierge, &  
 aux approches du dessèchement\*.

\* Voyez Fig. 6.  
 Planche III.

\* Voyez Fig. 2.  
 Planche I. &c.

LE CIEL. Toutes ces conjectures réunies semblent former une certitude. Elles sont d'autant plus recevables, qu'elles sont liées entr'elles, & ont rapport au grand intérêt de la colonie. Suivons donc cet essai d'explications, puisqu'il commence à répandre quelque lucur sur une matière jusqu'à présent fort obscure, & dont l'intelligence débrouilleroit bien des momens de l'antiquité.

## VIII.

*Suite des symboles Egyptiens.*

La commodité de ce langage qui étoit entendu par les yeux, & qui faisoit en un sens parler les animaux & les pierres mêmes, en rendit peu à peu l'usage plus commun. On l'étendit à tout.

L'écriture symbolique servit bientôt à l'instruction des mœurs, aussi-bien qu'aux réglemens du labourage. On l'employa pour conserver parmi les peuples la connoissance des vérités les plus importantes & pour leur inculquer leurs principaux devoirs. Les lieux où les Egyptiens s'assembloient à la nouvelle lune furent bientôt remplis de figures significatives, propres à rappeler leur esprit à une intelligence souverainement puissante qui pré-

fide à tout, qui donne la vie à l'homme & aux animaux, qui donne la fécondité aux plantes, & qui couvre tous les jours la terre de nouveaux présens; supérieure au soleil, à la terre, & à l'industrie de l'homme; donnant au soleil sa chaleur & sa beauté, à la terre sa fécondité, à l'industrie de l'homme le succès de son travail, & la récompense de ses peines.

Le caractère de l'écriture Egyptienne destiné à signifier Dieu, étoit non une simple flamme, comme c'étoit l'usage en Orient, mais un cercle\*, ou plutôt un soleil; symbole extrêmement simple, & le plus capable de leur représenter la puissance & l'action universelle de l'Être souverain qui anime tout.

Ils ajoutoient au cercle, ou au globe solaire, différentes marques ou attributs qui servoient à caractériser autant de perfections différentes\*. Pour marquer, par exemple, que l'Être suprême est l'auteur & le conservateur de la vie, ils accompagnoient le cercle quelquefois de deux pointes de flamme, & plus souvent encore d'un ou de deux serpents ou anguilles. Cet animal, chez les Egyptiens & ailleurs a toujours marqué la vie ou la santé, non pas parce que le serpent se rajeunit en se défaisant tous les ans de sa vieille peau;

Le soleil,  
symbole de  
Dieu.

\* Voyez la Fig.  
1. Planche 1.

Le serpent,  
symbole de la  
vie.

Voyez les  
Fig. 2. Plan-  
che 1.

LE CIEL POËTIQUE, mais parce que chez la plupart des Orientaux, comme Phéniciens, Hébreux, Arabes, & autres, avec la langue desquels celle de l'Égypte avoit affinité, le mot hévé ou hava signifie également la vie, & un serpent. Le nom de *celui qui est*; le grand nom de Dieu *יְהוָה* ou *יהוה* en est tiré. *Hévé*, ou le nom de la mere commune des vivans, provient du même mot. On ne pouvoit peindre la vie : mais on pouvoit la marquer par la figure de l'animal qui en porte le nom (a).

Le Bananier, symbole de la fécondité.

Pour exprimer ou faire concevoir l'admirable fécondité de la providence qui fournit tous les ans une nourriture abondante aux hommes & aux animaux qui les servent, on accompagnoit le cercle symbolique, le caractère de Dieu, de la figure

(a) C'est de ce nom *hava*, qui signifie *vivre*, que les Latins ont fait leur *avum* la vie, & l'*avé* qui est un souhait de bonne santé. Saint Clément d'Alexandrie, *Cohortat. ad Gent. p. 11. edit. Oxon.* remarque, que le mot *hava*, qu'on fait signifier la vie, signifie aussi un serpent. Et c'est sur une pure équivoque du mot hévi ou *hava*, qu'est fondée la métamorphose de Cadmus & d'Hermione en serpens. *Ovid. métam.* Ils étoient du pays des Hévéens. L'auteur des Saturnales nous a appris que le serpent étoit le symbole de la santé, *salutis draco*, en parlant d'Esculape. *Saturnal. l. 1. c. 20.*

Lorsque Moïse éleva au désert un serpent d'airain, les Hébreux affligés, comprirent que c'étoit un *signe de salut* un avertissement de confiance en Dieu. A ce signe par lui-même impuissant a été substitué & élevé au milieu des peuples le signe efficace du salut, l'Auteur même de la vie. *Jeann. 3: 14.*

des plantes les plus fécondes \*, & le plus ordinairement de deux ou de trois grandes feuilles de Bananier (a), n'y ayant rien d'égal à la fécondité de cette plante qui tient du prodige. Elle croît aisément dans les campagnes. La tige en devient fort haute, & acquiert en un an dans les pays chauds un demi pié & plus d'épaisseur. Du milieu de ses longues & larges feuilles s'éleve un rameau divisé en plusieurs nœuds, de chacun desquels sortent dix ou douze fruits longs comme de médiocres concombres, & qui contiennent une chair moelleuse, beurrée, nourrissante, fraîche, & d'un goût agréable. De toutes ces grappes, réunies sur une seule branche, il se forme un régime ou une masse de 150 ou 200 fruits \*. Après la récolte on coupe le feuillage énorme (b) & les tiges qui se sécheroient, & on en nourrit les éléphans, dans l'Inde & en Afrique. Cette plante qui fait vivre sans frais, des milliers d'habitans pendant plusieurs

(a) Cette plante se nommoit anciennement *Musa*, aujourd'hui *Mouffe* ou *Mons*. Voyez *Prop. Alpin. de plantis Egypt.* avec les notes de Vesslingius son Commentateur. Voyez aussi le figuier d'Adam, *leure 9. de M. Maillet*. On peut voir cette plante au Jardin Royal, où il ne faut pas être surpris de la trouver stérile & moins grande, l'air du climat ne lui convenant point. *V. Fig. E. Planch. VII.*

(b) La feuille est de deux aunes de long, sur deux piés de large. *M. Maillet.*

\* Voyez les *Fig. 4. Planch. I. & les Fig. de la Planch. VII.*

\* *Diction. des d'egues, Le-méri.*

DU CIEL mois, & qui a toujours été la ressource  
POETIQUE des peuples de l'Égypte, de l'Éthiopie,  
& des Indes, méritoit d'être choisie par  
préférence pour caractériser le symbole  
de celui, qui avec la vie donne les souf-  
tiens de la vie.

Mais cette vie & l'abondance des nou-  
ritures qui l'entretiennent, dépendent des  
dispositions de l'air. Il falloit faire enten-  
dre aux habitans que c'est Dieu seul qui  
gouverne l'air en maître souverain; que  
c'est de lui qu'il faut attendre les influen-  
ces salutaires, & qu'il dispose selon son  
bon plaisir de la nature, & des saisons.  
Pour peindre l'air, dont chacun éprouve  
les vicissitudes & l'agitation, quoi-qu'il  
soit invisible, on employa dans l'écrit-  
ture le scarabée ou les ailes d'un insecte  
volage, dont les mouvemens varient d'un  
instant à l'autre. Les ailes du scarabée ou  
du papillon dépliées autour du cercle sym-  
bolique \* étoient un attribut propre à  
faire entendre que celui qui règle les  
mouvemens & les changemens de l'air,  
est aussi le distributeur des productions  
de la terre, & le maître des saisons. Cette  
vérité étoit sur-tout nécessaire à un peu-  
ple labourer. Aussi le globe accompagné  
de grandes ailes de scarabée ou de pa-  
pillon, se trouve-t-il placé au haut de la

Le Scarabée  
ou l'air.

\* Voyez les  
Fig. 3. Plan-  
che I.

plupart des tableaux qui avoient rapport  
à la religion \*. Presque par tout où l'on re-  
trouve ce globe avec ses ailes, on voit à  
côté une ou deux figures en posture d'a-  
dorateurs \*.

\* V. la table  
d'Isis, publiée  
par Pignorius,  
& la Fig. 1.  
Planche XII.

## I X.

Les symboles de l'année. L'année solaire,  
Osiris.

\* Voyez l'essai  
sur les monu-  
mens Égyptiens  
qui sont en

Angleterre  
par M. Gordon  
secrétaire de la  
société de l'en-  
couragement  
des Sciences.

Toute la société ayant un besoin extrê-  
me de régler l'ordre de ses jours, & de  
convenir des tems où il faut s'assembler,  
se reposer, ou travailler en commun, l'é-  
criture symbolique fut tout particulière-  
ment utile à cet égard, par la commodi-  
té de quelques marques qui étant exposées  
en public, annonçoient les fêtes & les  
travaux d'une façon simple & uniforme.

Le cours de l'année a rapport à trois  
objets principaux, 1<sup>o</sup>. au cours du soleil;  
2<sup>o</sup>. à l'ordre des fêtes de chaque saison;  
3<sup>o</sup>. aux travaux qui se doivent faire en  
commun. Commençons par les symboles  
du soleil.

Cet astre qui étant le plus magnifique  
objet de la nature avoit été si justement  
choisi pour être le symbole de l'Être tout-  
puissant, eut aussi son caractère ou sa mar-  
que dans l'écriture symbolique, & cette

## 68 HISTOIRE

LE CIEL figure étoit relative au nom qu'on lui donnoit. On le nommoit Osiris. Ce mot, selon les anciens les plus judicieux & les plus savans (a), signifioit l'inspecteur, le cocher ou le conducteur, le roi, le guide, le modérateur des astres, l'aine du monde, le gouverneur de la nature. Selon la force des termes dont il est composé, il signifioit, le gouvernement de la terre (b); ce qui revient au même sens : & c'est parce qu'on donnoit ce nom & cette fonction au soleil qu'on l'exprima dans l'écriture tantôt par la figure d'un homme portant un sceptre, tantôt par la figure d'un cocher portant un fouët, ou simplement par un œil.

Souvent on se conténoit des marques de sa dignité, telles qu'étoient un sceptre surmonté d'un œil\*, ou un sceptre entortillé d'un serpent symbole de la vie que le soleil entretient; ou simplement le fouët & le sceptre réunis; quelquefois le bonêt

\* Plutarch.  
ibid.

(a) Plutarch. de Isid. & Osirid. & Macrob. in somn. Scip. lib. 1. c. 20. Dux & princeps, moderator luminum religionum, mens zaudis & temperatio.

(b) Ce mot vient de אֲשֵׁרֶת אֲחִיָּהוּ Oshes eret, ou Osh eres, dominium terra. On le retrouve dans celui d'Axieres, qui est un des Cabires ou des grands dieux de Samothrace, originairement venus d'Egypte; dans l'Oxiaries de l'histoire Grecque; & dans l'Assuerus des Perses. Ce nom est d'une structure semblable à celle du mot Ochosias, qui signifie le gouvernement de Dieu.



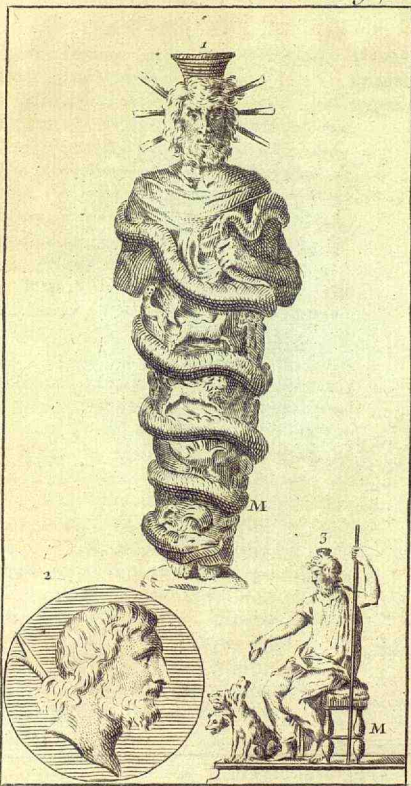
1. Osiris ou le Soleil sous le Capricorne 2. Osiris ou Atyr. sous le Behér 3. Le Sceptre Couchant 4. Neptune ou la Navigation 5. et 6. Coëchire faite comme un trône chargé du bonnet et du sceptre du Soleil La figure 1. a pu donner lieu à la fable d'Atlas.

royal d'Osiris posé sans sceptre ou avec L'ECRITURE un sceptre sur un trône. Allez ordinairement on trouve la figure d'un cocher, LIQUEF. portant sur sa tête une fleur de lotus, ou même assis sur cette fleur qui est tantôt fermée, tantôt épanouie. Le lotus est une espèce de nymphéa qui vient abondamment au bord du Nil, & qui outre les secours que les Egyptiens tiroient de son fruit, dont ils faisoient du pain (a), donne aussi une belle fleur qui s'épanouit le matin, & se ferme le soir.

Ces variétés de symboles désignent sans doute diverses circonstances du jour, ou de l'année; peut-être le soleil levant, le soleil couchant, l'aurore, le midi, le crépuscule, le tems nébuleux, les chaleurs fortes ou foibles. Il est sensible que rien n'étoit plus aisé que de varier le sens d'un même symbole par l'addition ou par la suppression d'une pièce. Mais comme on a par la suite grossièrement abusé de cette écriture, & qu'on en a tout à fait perverti le sens, (vérité dont les preuves ne tarderont pas à se développer) ce seroit peut-être un travail perdu, ou une entre-

(a) Hérodote dans son Euterpe, num. 54. outre cette première espèce de lotus, dont la fleur est blanche, en reconnoît une seconde dont la fleur est de couleur incarnate, & le fruit tout différent de l'autre.

LE CIEL prise téméraire que de vouloir expliquer  
 POETIQUE. le menu détail de ces symboles dans les  
 monumens Egyptiens qui nous restent ;  
 par exemple, dans la table d'Isis ; parce  
 que les symboles y sont unis selon les sy-  
 stèmes des tems postérieurs, & non selon  
 leur sens primitif qui a été perdu, puis-  
 que ce gouverneur purement figuratif a  
 été regardé comme un homme qui avoit  
 vécu sur la terre, & est pris pour un dieu  
 dans l'écriture qui reste sur les monumens.  
 Les lecteurs judicieux ne me reprocheront  
 pas ici d'apporter pour preuve de mon  
 sentiment ce qui est en question. Car dans  
 les figures symboliques une écrevisse est  
 la marque du retour oblique du soleil  
 parvenu au plus haut point de sa course.  
 La phinx est la marque de son passage  
 sous les signes du lion & de la vierge,  
 Tout autre symbole dans son institution  
 montroit ainsi une chose pour en faire  
 concevoir une autre. Un cocher ou un  
 roi n'est donc ici ni un homme ni un  
 dieu. Les antiquaires qui prendront cette  
 figure pour un dieu, peuvent entrer, je  
 l'avoue, dans la pensée des Egyptiens  
 devenu idolâtres. Mais sans contredire  
 en rien leurs explications, je tâche de  
 remonter au sens primitif de ce symbole,  
 qui par son attribut & par son nom dé-



1. et 2. Pluton ou Serapis. Symbole de l'universai-  
 re. La 2<sup>e</sup> fig. est tirée d'une médaille voy. Lit. Græ. Ci-  
 rald. 3. Pluton et Cerbere.

signoit l'année solaire ou le gouverne-  
ment de la nature.

RE SYMBO-

LIQUE.  
Je suis fort tenté de croire que le gou-  
verneur, ou l'Osiris avec son fouët, avoit  
un rapport plus particulier avec la révo-  
lution journalière dont le mouvement est  
plus sensible; & qu'avec son sceptre il  
signifioit la durée d'une année solaire,  
parce que c'est cette révolution annuelle  
du soleil qui régle tout dans la nature.

On employoit la figure d'un Osiris, ou  
d'un soleil, car c'est toujours la même  
chose, pour signifier certains retours qui  
n'arrivoient que d'année en année. Mais  
alors on changeoit l'attribut de la figure.  
Tous les ans, par exemple, les Phéniciens,  
& autres, venoient aborder dans l'île du  
Phare pour y enlever du lin, des cuirs de  
bœufs, les huiles de Saïs, des légumes, du  
blé, & des provisions de toute espèce. Le  
retour annuel de cette flotte étoit désigné  
par un Osiris porté sur un courfier ailé,  
symbole des vaisseaux, & de leurs voiles;  
ou par un Osiris dans la main duquel on  
mettoit non un sceptre, mais un instru-  
ment de marin, un harpon dont on se  
sert en mer pour piquer les gros poissons  
que l'on rencontre: & comme le blé étoit  
la marchandise qui occasionnoit sur tout  
ces retours annuels, quand on annonçoit

La naviga-  
tion.

Le Trident.



LE CIEL aux marchands Egyptiens l'arrivée de cette flotte, il est croyable qu'on le faisoit par une affiche, qui étoit un Osiris armé du harpon, & qu'on donnoit à cette figure le nom de Poseidon ou de Neptune; de Ποσειδον, qui signifie (a) la provision des pays maritimes; ou de Neptune, qui signifie l'arrivée de la flotte (b). A cette nouvelle tous ceux qui avoient des marchandises de débit descendoient en bateau le long des canaux du Nil, & gagnoient la côte maritime, le voisinage de l'île du Phare, où abordoit cette flotte; d'où vient que dans le langage commun aller à la flotte, ou aller vers la côte, étoit la même chose: & Plutarque (c) nous apprend que les extrémités de l'Egypte, les côtes maritimes se nommoient Neptin en Egyptien.

[a] De פוש Posh copie, subsidium; & de ירוי ירוי Jedaim, ora maritima, vient פושודרוי ou פושודרוי Poseidaim, D'où les Grecs ont fait leur ποσειδάων Poseidon. Copia orarum, subsidia littorum. On peut remarquer que ces terminaisons en im & en in, qui sont familières aux Orientaux, ne sont point du goût des peuples d'Occident.

[a] De נוף neph, agitare, qui forme נפח nephah, ou נפת nepheth, agitatio, appulsio, & de אני ani navis, classis, vient נפחאני neptoni, classis appulsio, l'arrivée de la flotte.

(b) Νεφθων ἢ καλῶσι τὸς γὰρ τὴν ἕξωθεν Δε Sid. & Osira

Il y avoit un autre retour annuel qui L'ECRITURE n'étoit pas moins célèbre, & qui avoit TE SYMBOLE besoin d'une marque ou d'un symbole LIQUE. particulier. C'étoit le retour des sacrifices Les anniversaires. Nous voyons par les funéraires.ailles d'Archemore dans la Thébaïde de Stace, par l'anniversaire d'Anchise dans le troisième livre de l'Enéide, & par les lamentations annuelles des vierges d'Israël sur le sort de la fille de Jephthé, que c'étoit un usage universel dans l'antiquité de pleurer & de prier sur les tombeaux des personnes chères à la patrie, & de renouveler ces assemblées & ces sacrifices après l'année révolue. L'osiris, ou le symbole de la révolution annuelle, pouvoit donc annoncer un anniversaire par le changement de son attribut. Alors au lieu du fouët, ou du harpon, on lui mettoit en main le bout ferré ou l'aviron (a) d'un batelier: ou bien on lui mettoit sur la tête un boisseau, une mesure de blé qui se distribuait à chaque pauvre dans les fêtes funéraires, & peut-être donnoit-on à cette figure le nom de Pélouta (b), la délivrance.

(a) L'aviron à deux pointes se trouve trois fois dans une des faces de l'obélisque qui est à Rome à la porte del popolo. Voyez l'Antiq. Exp. l. tom. 4. p. 352. Voyez le bout ferré d'un batelier dans la main de Pluton. Litis Grecor. Gualdi tom. 1. p. 75.

[b] De שולב palus liberare, פלוטא peloutah & נטולב pelouta liberatio.

LE CIEL  
POËTIQUE.

On entrevoit assez pourquoi, & nous remarquerons quand il s'agira des cérémonies mortuaires, que la barque de passage étoit le symbole de la mort; que le boisseau étoit l'annonce d'une distribution funèbre; & que *la délivrance* du mal étoit l'idée qu'on avoit anciennement de la mort des justes.

Mais quoiqu'on pût annoncer une fête anniversaire par la figure d'un osiris présentée dans l'assemblée des peuples, il falloit nécessairement l'accompagner d'une autre marque qui annonçât précisément le tems de l'année où la fête se célébroit, & si l'assemblée se tiendroit à la néoménie ou à la pleine lune, ou à tel autre jour du mois.

Venons donc au symbole qui régloit proprement l'année sacrée, l'ordre des fêtes.

## X.

*L'année civile. Isis.*

On pourroit assez raisonnablement nommer ici l'ordre des fêtes, l'année Ecclésiastique, puisque ces fêtes étoient des assemblées religieuses où l'on faisoit profession d'honorer Dieu, & de le glorifier de sa providence. La recherche que nous



*Différentes Isis  
ou les annonces de la Neoménie, et des  
autres fêtes.*

faisons des usages primitifs, & de la signi- L'ECRITU-  
 fication de l'ancienne écriture, regarde RE SYMBO-  
 évidemment les tems qui ont précédé l'in- LIQUE.  
 troduction de l'idolâtrie. Mais cet ordre  
 des jours destinés au travail ou aux assem-  
 blées de religion étant la règle de la so-  
 ciété, nous l'appellerons *l'année civile*.  
 Il n'étoit guères possible de désigner plus  
 simplement les différentes fêtes de l'année  
 qu'en employant la marque ou le sym-  
 bole de la terre, & de ses productions  
 qui varient selon les saisons. Encore au-  
 jourd'hui les gens de campagne n'ont  
 point de plus sûr almanach pour partager  
 l'année & les saisons, qu'en distinguant  
 les tems par la venue des fraises ou des  
 fèves, par la moisson des foins ou des  
 blés, & par les différentes récoltes qui  
 suivent. La figure de l'homme qui com-  
 mande aux animaux, & qui gouverne  
 tout sur la terre, avoit paru la plus pre-  
 pre pour exprimer le soleil qui anime  
 tout dans la nature : Quand on voulut si-  
 gnifier la terre qui enfante & nourrit toute  
 chose, on choisit l'autre sexe. La femme  
 qui est mere & nourrice, étoit une image  
 naturelle de la terre. Celle-ci fut donc  
 peinte avec ses productions sous la forme  
 d'Isha ou d'Isis, qui est l'ancien nom de

LE CIEL la femme & le premier qu'elle ait porté (a). Ce symbole étoit commode, parce que les changemens de la nature, la succession des saisons, & les diverses productions de la terre, qui étoient sans doute le sujet des communes actions de grâces, pouvoient aisément être exprimées par les divers ornemens qu'on donnoit à cette femme. Ainsi l'intention particulière d'une fête étoit-elle de rappeler au peuple que la terre, dont Dieu avoit fait notre demeure, fournissoit aux hommes de quoi se loger, & se mettre à l'abri de l'hiver & des animaux malfaisans ?

Voyez Fig. 1. Planche VIII.

V. Planche VII.

V. Fig. 1. Planche VIII.

On couronnoit Isis de petites tours ou de creneaux de murailles. Vouloit-on annoncer les néoménies d'hiver, & avertir les peuples de louer celui qui leur donne des habits, des fourures, & des ornemens ? On couvroit la tête d'Isis de bandelettes, de peaux cousues, quelquefois de plumes rangées les unes sur les extrémités des autres; ou bien de petites écailles proprement rapprochées. Falloit-il dans d'autres fêtes louer Dieu de ce que la terre nourrit pour le service du genre humain, toutes sortes d'animaux domestiques & sauvages ? On environnoit Isis

(a) אִישָׁה כִּי מֵיֶשֶׁת יִשָּׁהּ Kî Meish, virago quia est vir. Genes. 2 : 23.

de plusieurs rangées de têtes d'animaux; L'ECRITURE par exemple, d'une file de têtes de taureaux, d'une autre de têtes de lions, d'une ligne de têtes de bœliers, de cerfs, ou de chiens. En Egypte où l'on peut juger à coup sûr du produit de l'année par l'état de la rivière, on annonçoit au peuple une pleine année, en couvrant Isis, ou le symbole de la terre, d'un grand nombre de mamelles. Au contraire, si le pronostic de la fécondité n'étoit point favorable, on exposoit une Isis avec un seul sein; pour avertir le peuple de réparer la médiocrité de la moisson, par la culture des légumes ou par quelqu'autre industrie. Pour marquer le jour, Isis prenoit des habits blancs. On lui en donnoit de noirs, pour marquer les ténèbres. Portant sur sa tête le trône d'Osiris ou du soleil, tourné en devant, mais vuide & sans bonnet ni sceptre, elle signifioit apparemment l'aurore, ou un sacrifice qui se faisoit de grand matin. Portant le même trône vuide & tourné en arrière, elle pouvoit signifier le crépuscule du soir. On lui mettoit une faucille à la main, pour marquer la moisson. On paroît sa coëffure avec les cornes du bœlier, du taureau, ou des chevreaux, pour marquer le printemps

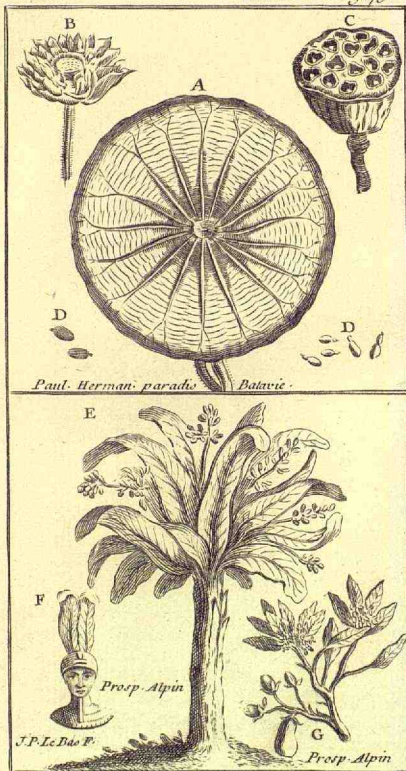
Origine de la fable des Amazones.

LE CIEL & ses diverses parties. La moisson étant  
 POETIQUE. faite en Egypte, quand le soleil entre dans  
 le taureau, les cornes de la genisse étoient  
 la marque de la grande fête qui se célé-  
 broit après cette première recolte. Quel-  
 quefois on peignoit l'Isis, ou l'affiche de  
 cette fête, avec une tête de genisse, &  
 tenant sur ses genoux son fils bien aimé,  
 le petit Horus, symbole du travail annuel.  
 La moisson qu'on venoit de faire rendit  
 la fête & cette figure infiniment agréa-  
 bles à tous les peuples. Quelquefois on  
 voyoit sur la tête d'Isis une écrevisse, ou  
 le cancer marin; quelquefois les cornes  
 de la chèvre sauvage, selon qu'on vouloit  
 signifier ou l'entrée du soleil au cancer,  
 ou les fêtes qui se célébroient lors de son  
 entrée au capricorne. Au lieu d'une tête  
 de femme on lui mettoit quelquefois sur  
 les épaules la tête ou le bec d'un épervier,  
 pour marquer la fête qui se célébroit au  
 retour des vents Etrétiens. Quelquefois  
 on couvroit la tête d'Isis des ailes d'une  
 poule de Numidie\* pour désigner quelque  
 autre vent que je ne connois point. Sou-  
 vent on lui voit une tête d'ibis, espèce de  
 cigogne qui se nourrit de serpents\*: &  
 comme l'on disoit en Egypte que l'ibis  
 déliroit le pays des dragons ailés qui ve-

Fig. 2. Plan-  
 che VIII.

\* V. Planché  
 XXIII. fig. 1.

\* Ibid. fig. 2.



A. La fleur de Lotus épanouie. B. La même roseée de voir au tour de sa gousse. C. La gousse vue le Ciboire. D. La graine tirée de la gousse. E. Le Mura ou Bananier. F. Tête Egyptienne avec les feuilles symboliques du Bananier. G. Branche de Persea avec son fruit.

noient d'Arabie (a), on ne fauroit guères L'ECRIT-  
douter que ces figures & ce langage ne RE SYMBO-  
fussent une énigme, fondée sur la de- LIQUE.  
mande qu'on faisoit des vents Occiden-  
taux pour repousser les vapeurs pestilen-  
tielles & les infectes que le vent d'Orient  
ou du Sud-est pouvoit apporter des bords  
marécageux \* du golphe Arabique, qui \* Mare Suph.  
s'étend à l'Est tout le long de l'Egypte. mare Junei.

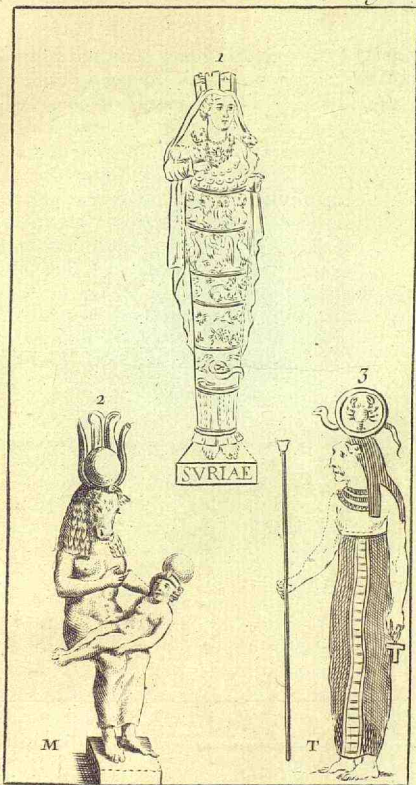
La fleur du lotus qui s'épanouit au bord  
du Nil après la retraite des grandes eaux,  
& dont le fruit sert à faire du pain; les  
cornets de colocasie (b), qui étoient de  
jolies fleurs, employées à se couronner à  
certaines fêtes; l'espèce de poire que pro-  
duit l'arbre nommé Persea; les grands  
feuillages du Bananier, & telles autres  
plantes qui fleurissent & fructifient en des  
saisons différentes, entroient dans les pa-  
rures d'Isis, & pouvoient très-bien faire  
entendre au peuple les diverses particu-  
larités de l'année, ou lui annoncer telle  
& telle fête.

(a) Hérodote. in Euterpe, num. 52. Herodote dit bien  
qu'il avoit entendu parler des serpens ailés. Mais s'il en  
avoit vu, il n'auroit pas manqué de le rapporter. Quant  
aux prétendus os de serpens qu'on lui montra dans des  
lieux voisins de la Mer Rouge, ce sont des arêtes de  
poissons de mer dont on trouve quelquefois de grands tas,  
même en des lieux fort distans de la mer.

(b) Voyez l'éclaircissement qui est à la fin du second  
tome sur la Colocasie, sur le Lotus, sur le Persea, &  
autres plant es d'Egypte.

LE CIEL J'ai cru autrefois que la lune ou le  
 POËTIQUE, croissant, placé sur la tête d'Isis, pouvoit  
 être le symbole de la nature qui reçoit tout  
 de Dieu, comme la lune reçoit sa lumière  
 du soleil. Mais on ne court pas de risque  
 à penser que la physique Egyptienne étoit  
 beaucoup plus simple : & il est bien plus  
 naturel de croire que le croissant couché  
 sur la tête d'Isis marquoit la néoménie,  
 ou l'assemblée de la nouvelle lune; que le  
 plein de la lune, posé sur la tête ou sur  
 le sein d'Isis, marquoit la fête du milieu  
 du mois; que le croissant ou le plein ac-  
 compagné de tel ou tel feuillage, annon-  
 çoit l'assemblée qui se devoit tenir au  
 plein ou à la néoménie la plus voisine de  
 telle ou telle recolte; qu'une étoile rayonnante  
 placée dans les parures de sa tête  
 annonçoit un sacrifice qui se devoit faire  
 le matin au lever de la canicule, ou de  
 quelque planète & dans telle autre cir-  
 constance, servant à distinguer les fêtes ou  
 les saisons. Tous ces changemens avoient  
 un sens particulier, & Isis changeoit  
 d'habits comme la terre.

Si à côté d'une Isis, portant un croissant  
 sur la tête & une faucille à la main,  
 les prêtres exposent dans l'assemblée des  
 peuples un Osiris avec son boisseau, les  
 pauvres pourront comprendre qu'il y a un



1. La grande Déesse de Syrie et d'Ephèse.  
 2. L'Isis à tête de Vache avec le petit Horus.  
 3. L'Isis à tête de Lion.

sacrifice funébre & une distribution annuelle à la nouvelle lune qui doit précéder la moisson. Un seul exemple de ce langage symbolique suffit, pour faire comprendre la facilité d'en varier le sens, comme les situations & les attributs des figures. Nous n'avons garde d'assurer que ce soient là les significations précises de toutes ces femmes symboliques. Mais la vraisemblance nous suffit ici dans les détails, après avoir justifié par les signes du Zodiaque & par la sphinx que l'intention générale de ces figures étoit de caractériser les diverses parties de l'année.

## X I.

*Les travaux, ou l'Année Rustique. Horus.*

Les premiers docteurs Egyptiens paroissent dans leurs instructions s'être assez peu occupés de recherches curieuses & spéculatives. Leur grand objet étoit d'inspirer au peuple des sentimens de reconnaissance envers Dieu, & de régler leur travail aux succès duquel leur vie étoit attachée. Un philosophe plein de quelque système de physique ou de sublimes pensées sur la nature des esprits, ne manquera pas d'abord en voyant les hiéroglyphes des Egyptiens d'y chercher son



## 82 HISTOIRE

LE CIEL dogme favori, & croira l'y bien appercevoir. Mais n'ayons ni préventions, ni systêmes : c'est presque la même chose. Quand on connoît le cœur de l'homme on devine aisément le sens de ses démarches par ses besoins, & c'est en étudiant les besoins de la colonie Egyptienne qu'on peut raisonnablement deviner le premier sens des caractères usités à Tanis & à Memphis.

Avec des marques publiques, propres à faire entendre la révolution annuelle & toute la suite des fêtes, le peuple avoit encore besoin qu'on lui en montrât d'autres qui pussent fixer l'ordre & le tems de ses différens travaux. C'est ce que nous nommerons l'Année Rustique.

Comme l'industrie ou le travail de l'homme, & sur tout le labourage, ne peut rien opérer de bon que dépendamment du concours d'Osiris & d'Isis, (le lecteur entend à présent ce langage) après avoir marqué le soleil par la figure d'un homme ou d'un gouverneur, & la terre sous la forme d'une femme ou d'une mere féconde, les Egyptiens désignèrent le travail par la figure d'un enfant qu'Osiris & Isis affectionnent, d'un fils bien-aimé qu'ils se plaisent à combler de biens. Ensuite par les différentes formes qu'ils



1. Osiris, Isis, et Horus, ou le Soleil concourant avec la terre revêtue de l'air à aider le travail de l'homme. 2. Isis revêtue de l'air. 3. Horus portant l'annonce de la diminution de l'eau. 4. le Crocôt mystérieux. 5. la tête d'un enfant dans un Van.

faisoient prendre à cet enfant, tantôt en L'ECRITURE bien en lui donnant les ailes de certains LIQUEVENTS, les cornes des animaux célestes, une massue, ou une flèche, & telles autres parures ou instrumens significatifs; ils exprimoient ingénieusement la conduite, les opérations successives, les traverses, & les succès du labourage.

Ils donnoient à cet enfant le nom d'Horès ou d'Horos (a), qui aparemment en Egyptien comme en Hébreu, en Phénicien & en Arabe, signifioit également le laboureur & l'artisan, le labourage & l'industrie, en un mot le travail. Ils en abrégèrent souvent le symbole par la simple peinture d'une tête humaine, siège naturel de l'intelligence: & pour montrer l'importance du travail qui nous procure les secours de la vie, ils unissoient cette tête à la figure d'un serpent qui est le caractère de la vie: ou bien ils mettoient ensemble les deux figures entières, le serpent symbolique & l'enfant cheri du soleil & de la terre\*. Souvent pour montrer le rapport de ces choses à l'agriculture, ils

\* V. Fig. 2.  
Planche LX.

(a) אֲרִיס *horos* ὅρος *horos*, le labourage & le laboureur. Plutarque dans son traité d'Isis & d'Osiris le nomme Aroustis, qui signifie l'agriculture. Du mot Oriental *harath*, ou sans aspiration *aras* & *arat* vient l'*aro*, ἄρο des Grecs, l'*aratio*, & l'*ar* des Latins.

LE CIEL plaçoient les deux figures dont je parle,  
POETIQUE. sur l'instrument qui sert à nettoyer le blé.

Cet enfant chéri d'Osiris & d'Isis, & le serpent qui y étoit joint, passèrent d'Égypte à Athènes qui étoit une colonie venue de Saïs, & de là furent portés bien ailleurs. Telle est visiblement l'origine de l'usage, si peu sensé, qu'avoient les Athéniens faite d'entendre ces choses, de placer leurs enfans dans un van aussitôt après leur naissance, & de les y coucher sur des serpents d'or: en quoi ils croyoient procurer un grand bien à ces enfans, & faire pour eux, disoient-ils, ce que la nourrice de Jupiter avoit fait pour lui; & ce que Minerve avoit fait pour Eriçthonius (a).

(a) Nothing was more common than to put them (new-born infants) in vans . . . . thus Callimachus tells us Nemesis placed young Jupiter in a golden-van.

. . . . . τε ἰ νεμεσίως Ἀργασίαν

Νεμεσι ἐν χρυσίῳ.

It was common practice among them (Athenians) especially in families of quality to place their infants on eragons of gold: which was instituted by Minerva in memory of Eriçthonius

Rien n'étoit plus commun parmi les Grecs que de mettre sur un van leurs enfans nouvellement nés. C'est pourquoy Callimaque nous dit que Nemesis ( attentive à toutes les bonnes pratiques ) posa le petit Jupiter sur un van d'or. C'étoit une cérémonie ordinaire chez les Athéniens, sur-tout dans les familles distinguées, d'étendre les petits enfans sur des serpents d'or. Cette coutume avoit été établie par Minerve en mémoire d'Eriçthonius. *Potter's antiquity of Greece, tom. 2. c. 14.*

Suite des symboles des différens  
travaux de l'année.

L'ECRITU-  
RESYMBOLI-  
QUE.

Ces figures d'Horus, en passant des mains d'un peuple dans celles d'un autre, furent sans doute diversifiées selon les caprices de ceux qui adoptoient ces cérémonies, & donnèrent lieu à bien des fables. Mais le sens en étoit simple dans la première origine, & c'est ici ce que nous recherchons. La vérité de l'interprétation que nous venons de donner à la figure d'Horus, se peut justifier par le détail des diverses formes qu'on lui faisoit prendre, puisqu'elles tendent toutes à exprimer quelques-unes des opérations annuelles du labourage, ou les obstacles qu'il a à surmonter, ou les faveurs qu'il éprouve.

Tantôt nous le voyons enfant sur les genoux de sa mere\*; parce que l'homme n'est que foiblesse, & doit tout à la fécondité que la providence accorde pour lui à la terre, ce qui est spécialement caractérisé par le cercle qu'on voit sur la tête de la mere & de l'enfant. Tantôt nous le voyons devenu fort, & armé d'une massue qu'Osiris & Isis lui mettent en main\*. C'est le travail, encouragé par

\* Figure 2.  
planché p 118.

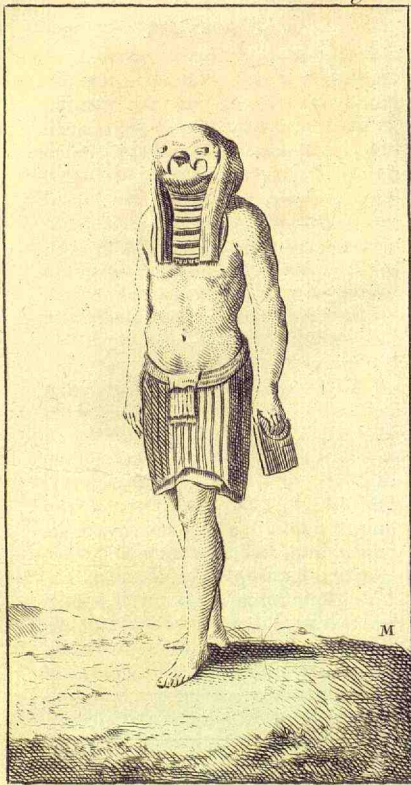
\* Figure 1.  
D. planché XX.

LE CIEL le concours du soleil & de la terre à se  
 POËTIQUE. délivrer des ennemis qui traversent ses  
 efforts. Peut-être étoit-ce l'ouverture  
 d'une chasse dans un tems convenable &  
 désigné par les attributs des deux autres  
 symboles. Cet enfant paroît ailleurs avec  
 les ailes des différens vents qui le favo-  
 risent. Quelquefois ses ailes, c'est-à-dire,  
 les vents Érétiens lui manquent, & alors  
 on lui voit faire une triste chute. Quoique  
 déjà grand on le voit ailleurs les pieds &  
 les mains engagés, & comme emmaillo-  
 tés sans pouvoir faire aucun mouvement\*.

\* Figure 3.  
 Planché IX.

\* Ibid.

Tout ce qu'il peut faire alors se réduit à  
 tenir une perche, une équerre ou un  
 compas, & quelquefois une girouette,  
 ou un bâton terminé par une huppe\* ou  
 par quelque autre avance propre à rece-  
 voir l'impression du vent, pour en défi-  
 gner le cours. Le labourage, en effet,  
 après avoir été fort occupé en Egypte  
 avant le débordement, soit à moissonner,  
 soit à battre le blé, est presque oisif pen-  
 dant le séjour des eaux sur la plaine. Il  
 est alors borné à mesurer la profondeur  
 des crûes; à observer le retour du vent  
 méridional, j'ai presque dit le vol de la  
 huppe; & à préparer les instrumens né-  
 cessaires pour mesurer & arpenter promp-  
 tement les héritages que les dépôts de li-



*Horus à tête d'Épervier.  
Avec la Croix en main : ou l'annonce du déber-  
nement régulier.*

mon auront rendu méconnoissables ; L'ECRITU-  
enforte qu'aussitôt ce partage fait en di-RE SYMBO-  
ligence, on puisse semer & herfer avec LIQUE.  
la charue, ou n'employer même pour Herodot. in  
toute culture que le grouin des pour- Enterp. num.  
ceaux, lâchés sur ce limon & ardents à le <sup>42.</sup>  
fouiller, pour trouver quelques racines  
dans le sol sablonneux qui est dessous.

Souvent la tête d'Horus se trouve posée  
sur le vase qui représente l'état du fleuve  
& qu'on nommoit Canope. On voit ses  
mains sortant du vaisseau, mais croisées,  
immobiles, & embarrassées par l'obstacle  
que l'eau lui cause. L'unique affaire qui  
doive l'occuper dans son loisir forcé est  
l'étude du cours de l'air, dont la qualité  
prolongera ou finira plutôt son inaction.  
S'il convenoit de lui mettre en main quel-  
que attribut, ce seroit celui du vent. Aussi  
une de ses mains tient-elle ordinairement  
une plume d'épervier \*.

Mais si nous avons les élémens de l'é-  
criture Egyptienne qui ont rapport au la-  
bourage, écrivons nous-mêmes. Essayons  
de peindre dans le goût Egyptien. Pour  
renfermer beaucoup de choses dans un  
petit espace, jouissons du privilège de  
réunir en un seul corps quelques-unes des  
parties détachées de plusieurs figures. Le  
concours de ces pièces pourra être aussi

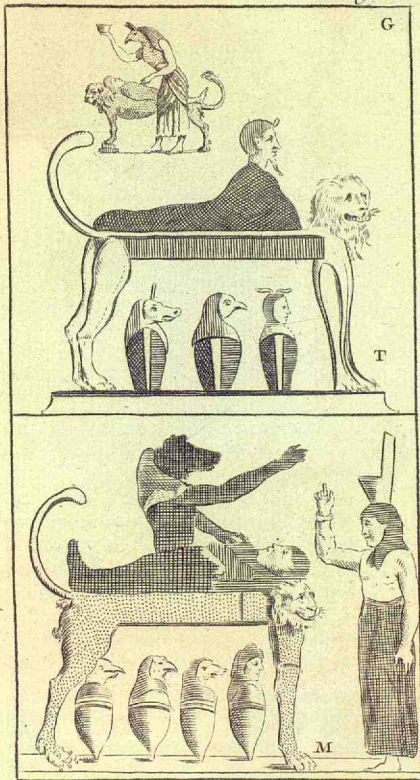
\* Voyez la  
Fig. 6. Plau-  
che III.

LE CIEL significatif que si nous les voyions toutes  
 POËTIQUE. en entier. L'abréviation en sera commode,  
 & quoique ces pièces naturellement n'aillent jamais de compagnie, cette nouveauté ne sera que plus propre à rendre le peuple attentif sur le sens qu'elle cache.

Quelle instruction, quelle affiche veut-on montrer à toute la colonie pour la mettre en état de se sauver aux approches de l'inondation, & de semer ensuite à tems, pour moissonner au mois de Mars? Tout le nécessaire se réduit à savoir se précautionner pour la retraite au retour du vent septentrional qui grossira bientôt la rivière, & à mesurer la profondeur des crûes pour régler le tems & la qualité du labour qui doit suivre l'écoulement. Mettons sur les épaules d'Horus une tête d'épervier, & dans sa main une croix. Dès lors tout est dit : & cette écriture si courte n'est pas de mon invention; mais de la plus haute antiquité, dans les monumens de

\* V. la Pl. X. laquelle on la trouve fréquemment. \*

Veut-on faire entendre au peuple Egyptien que le signe du lion, sous lequel la moisson commence ailleurs, est le tems du plus parfait repos pour le laboureur Egyptien? Veut-on lui faire entendre que la durée de son inaction est depuis le soufle des vents Etréfiens, & le lever de la ca-



La durée du repos  
 d'Horus.

nicule, jusqu'à ce que le soleil quitte le L'ECRITU-  
 signe de la vierge? Convertissons le signe RE SYMBO-  
 du lion en un lit de repos. Les piés du lit LIQUE.  
 feront des piés de lion: le chevèr du lit  
 fera une tête de lion. Sur ce lit étendons  
 Horus emmailloté, engourdi, ou tout au  
 plus levant la tête pour observer le mo-  
 ment où il faudra se lever. Plaçons sous  
 ce lit trois canopes, l'un terminé par la  
 tête de la canicule, le second par la tête de  
 l'épervier, le troisième par la tête de la  
 vierge. Or cette peinture qui répond très-  
 bien à la règle que les Egyptiens avoient  
 grand soin d'observer, est précisément  
 celle qui se trouve dans les monumens\*.

La même peinture se trouve ailleurs (a) <sup>\* V. Monu-  
 mens, ans  
 la bordure de  
 la planche XI.</sup>  
 augmentée d'un premier canope, mar-  
 quant le vent de Sud printanier, qui de-  
 vance le vent Étésien; & d'une grande  
 figure d'Anubis qui donne à Horus avec  
 un geste emphatique l'important avis de  
 la retraite, en se tournant vers Isis qui  
 porte sur sa tête un trône vuide, c'est-  
 à-dire, en se montrant devant l'aurore à  
 l'Orient.\* On pourroit abrégèr cette écri-  
 ture & se contenter de peindre une Isis à <sup>\* Ibid. dern.  
 fig.</sup>  
 tête d'épervier, ou la lune de Juillet ra-

(a) Figure peinte sur une momie chez les PP. Au-  
 gustins de la Place des Victoires. On expliquera ailleurs  
 pourquoi cette figure est employée sur un mort, quand  
 on fera voir comment le sens de ces symboles a été per-  
 verti.

LE CIE menant le vent Etesien & annonçant à POËTIQUE. Horus couché sur un lion, la durée de son entière inaction (a).

Mais c'est être trop hardi que d'oser davantage écrire en Egyptien, lorsque je ne suis pas encore trop sûr d'y savoir lire. Affermissons-nous seulement dans cette lecture, & essayons encore l'application de nos principes sur d'autres monumens.

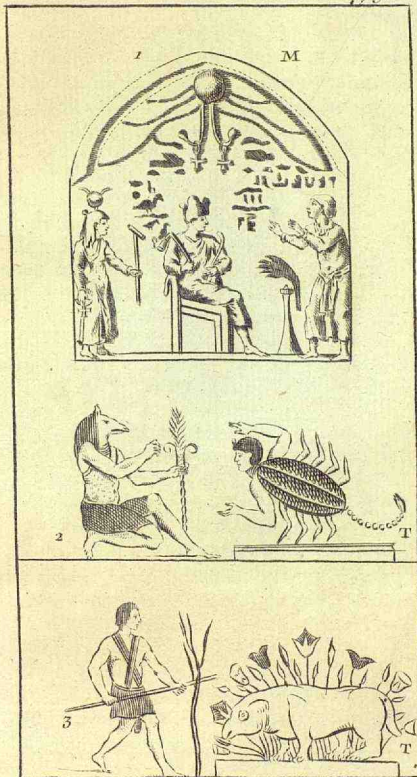
En parcourant quelques-unes des faces des grandes pyramides en Egypte, je trouve fort fréquemment une pièce d'écriture

symbolique,\* dont le sens se présente assez naturellement. Vers le haut se voit le cercle solaire élevé sur de grandes ailes de papillon : au bas est Osiris sur son trône.

A côté de lui est Isis avec la mesure du Nil, & devant eux est Horus les habits relevés avec une ceinture pour se mettre à l'ouvrage. Il a devant lui un bananier. Il lève ses mains vers le cercle qui domine sur le tout.

Cette peinture est parlante, & il n'est pas obscur que le labourage doit tout attendre de l'Être supérieur qui seul peut rendre l'air, le soleil, la terre, & la mesure de l'inondation, favorables aux plan-

(a) Voyez la fig. G planch. XI. elle est marquée G parce qu'elle est tirée du recueil de M. Gordon tab. XII.



1. Les securs du Labourage. 2. Naissance du blé sous le Scorpion. 3. Le Labourage victorieux sous le Sagittaire.



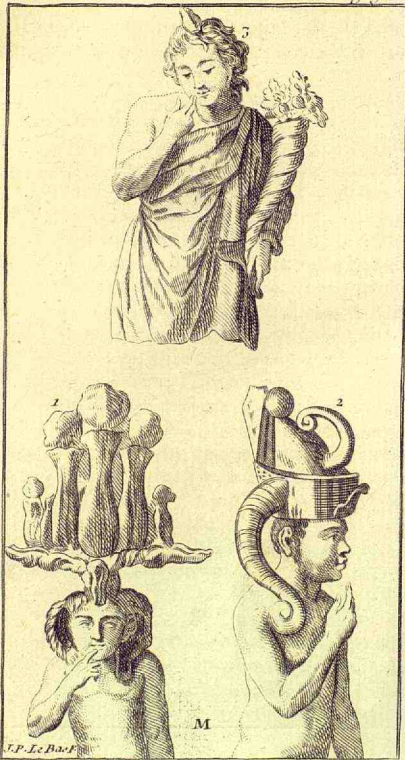
tes qu'il cultive. Mais que veulent dire L'ECRITURE ici deux petites croix suspendues aux ailes RE SYMBO-  
du papillon? C'est le grand objet des dé-LIQUE.  
firs de l'Egypte. La croix, comme nous  
avons vû, soit longue, soit courte & abrégée, marque la mesure de l'inondation.  
Étant répétée & suspendue aux ailes de  
papillon, elle marque une disposition  
d'air propre à donner une forte inonda-  
tion, sans quoi l'Egypte n'est point fer-  
tile, parce qu'il n'y pleut pas; & que le  
sol qui en est sablonneux ne pourroit rien  
nourrir sans une certaine quantité de li-  
mon, qui ne devient suffisante qu'à pro-  
portion de la profondeur du débordement.

Passons à un autre tableau. En voici un  
où la tête d'Horus est jointe au corps du  
scorpion. Horus considère les épis ou la  
fanne des blés qu'Anubis lui montre.  
C'est le labourage qui sous le signe du  
scorpion, c'est-à-dire, dans le mois de  
Novembre, voit monter les germes du  
froment, & des différens légumes qu'il  
a semés. Il considère avec complaisance  
le succès de ses soins, dont il est redeva-  
ble à la canicule qui l'a averti de fuir à  
tems, & de demeurer oisif jusqu'à l'é-  
coulement des eaux, sans prendre d'autre  
soin que celui d'observer le cours de l'air,

V. la bordure de la table d'Isis, &c. Pl. XII. fig. 1.

LE CIEL & de mesurer la profondeur de l'eau ,  
POETIQUE, pour décider de ce qu'il faudroit faire  
ou ne pas faire.

Dans une autre sculpture je trouve  
*l'id. fig. 3.* Horus armé d'une flèche, & perçant un  
hippopotame tout environné de feuilla-  
ges & de fruits de lotus. Par ce monstre,  
qui fait sa résidence dans le Nil, & qui en  
fort pour ravager & dévorer ce qu'il ren-  
contre, on ne peut qu'entendre le débordement.  
Le lotus qui fructifie au bord de  
cette rivière facilite encore cette intelli-  
gence. Horus armé d'une flèche, & vain-  
queur de ce monstre, ne peut être que le  
labourage à qui l'expérience a appris peut-  
à peu à régler ses opérations, si à propos,  
qu'il puisse désormais, même après l'abais-  
sement du Nil, trouver encore le tems  
d'arpenter & d'ensemencer ses terres; en  
forte qu'il ne lui reste plus rien, ni à faire,  
ni à craindre, quand son hyver est venu,  
c'est-à-dire, lorsque le soleil entre dans  
le signe du sagittaire. C'étoit remporter  
une victoire complete sur ce fleuve, au-  
paravant si redoutable. Une petite pièce  
de plus, qui . . . . . compagne la figure du  
monstre vaincu, acheve de fixer le sens  
de l'énigme : c'est un arbre depouillé de  
sa verdure, qu'on apperçoit à côté d'Horus  
victorieux. Cette circonstance de la chute



1. 2. Harpocrate ou Iâvis de la moderation dans l'abondance. 3. Anperene. Le fruit qu'elle porte sur sa tête paroit être celui du Persée, dont les Egyptiens faisoient grand usage.

des feuilles (a) marque au juste le tems L'ECRITU-  
où les Egyptiens ont fini leurs travaux, RE SYMBO-  
font sûrs de leur recolte, & triomphent LIQUE.  
enfin des insultes du Nil.

## XIII.

*Harpocrate, ou la Police.*

Cet Horus qui varie ses attributs varie aussi les noms selon les signes célestes, & selon les particularités des saisons. Mais dans toutes les variétés il a toujours un rapport sensible aux travaux de la société. Le chapitre qui suivra celui des symboles contient le détail des différens noms & des différentes opérations d'Horus. Mais nous ne pouvons nous dispenser d'expliquer ici ce qu'il signifie quand il prend la forme & le nom d'Harpocrate; parce que le concours de cette figure & de ce nom suffit pour répandre un grand jour sur tout ce qui vient d'être dit, & prouve non-seulement que ces figures sont symboliques, mais que ce sont des instructions conformes aux besoins du peuple.

Les succès insperés d'une culture si fin-

(a) Le climat d'Egypte est très chaud, & les arbres y conservent souvent leur verdure plusieurs années de suite. Mais quelquefois cependant l'hiver les dépouille de leurs feuilles pendant quelques jours. Voyez la description de l'Egypte par M. sie. Minnier Consul au Caire, lett. 2.

LE CIEL gulière (a), qui sans frais & sans sueur POETIQUE. ne mettoit que quatre mois d'intervalle entre le labour le plus aisé & la récolte la plus abondante, remplirent les premiers Egyptiens d'admiration & de reconnaissance. Ils ne manquèrent pas de placer dans les lieux consacrés aux exercices publics de la religion, le symbole des prospérités de leur labourage. Ils y joignirent les traits ou les caractères les plus propres à étaler aux yeux des peuples les bienfaits d'une Providence singulière qui les chérissoit comme une mere aime son fils, & à leur recommander sur-tout d'en faire usage en paix, en silence, & selon les loix; parce que le bon ordre, la douceur, & la concorde étoient l'unique moyen de s'assurer la jouissance & la propriété des biens de la terre. C'est pour inculquer au peuple cette utile leçon que dans les fêtes qu'on célébroit après toutes les récoltes du blé, du vin, des fruits, & des légumes lors de l'entrée du soleil au capricorne, on plaçoit dans l'assemblée la figure d'Horus, courbée sous le poids des biens qu'il avoit recueillis. Il portoit sur sa tête les

V. pl. XIII. marques naturelles d'une heureuse recol-

(a) Selon Diodore de Sicile, *lib. 1.* c'est le privilège de l'Egypte de recueillir de grands monceaux de blé sans dépense & sans peine *σάπρος ἀσάρατον ἢ κρηπῶν κωφῶς διαπάνης ἢ κλοπιματίας.*

te, savoir trois cruches (a) de vin ou de L'ECRITURE- bière, surmontées de trois pains, & accompagnées de feuillages, de légumes, & LIQUE. de plusieurs fruits. Quelquefois les genoux paroissoient plier sous le fardeau. Souvent on le peignoit assis pour marquer le repos, dont il assuroit aux hommes la jouissance. Il portoit le doigt sur la bouche (b) & recommandoit aux assistans, non le secret des mystères, ce qui est une idée des tems postérieurs où la signification des figures fut oubliée & changée, mais la modération, la soumission aux loix, la discrétion, en un mot la paix, sans laquelle les hommes perdent la possession des biens qui ont été accordés à leur travail.

Je sai que le savant M. Cupper a fait un gros livre intitulé *Harpocrate*, dans lequel il a dépouillé toute l'antiquité Grecque & Romaine, pour prouver que cette figure qui a le doigt sur la bouche signi-

(a) Ἡτὲ ἀμπελίσκος ὁμοίως ἀποθεμένη διατελέω εἰς τὰς ἐγχεύσεις παρασκευάζει. Les cantons plantés de vignes donnent aussi aux habitans, après l'inondation, une grande abondance de vin. *Diod. ibid.* Le vin de la Marbote, dans le voisinage d'Alexandrie, est célèbre dans l'antiquité. *Horat. Carm. l. 1. od. 37.* La boisson commune des Egyptiens étoit la bière. *Diod. ibid.* & *Herodot. in Euseb. num. 52.*

(b) Voyez *Græv. Antiquit. l'Harpocrate de Cupper, l'Antiq. Expl. tom. 2. page 300. & la table d'Isis.*

LE CIEL fioit le soleil. Mais il ne m'a convaincu POETIQUE. que de son érudition. *La paix & la police parmi les citoyens après les récoltes & dans la joye qu'inspire le repos de l'hyver*, voilà le vrai sens de notre symbole, & l'instruction que cette écriture donnoit au peuple. Nous en avons la preuve dans la réunion de trois circonstances, qui éloignent la-dessus tout doute & toute équivoque. L'une est le support des fruits dont Horus est chargé: l'autre est le nom qu'on lui donne quand il est dans cette attitude: la troisième est le geste de cette figure.

Le pain, le vin, les fruits, les légumes, le foin, ou les grandes herbes séchées dont on orne sa tête, sont immédiatement appuyés sur les deux grandes cornes d'une chèvre sauvage. Il n'étoit pas possible de désigner plus simplement, & sans moins de mystères, l'abondance parfaite dont le laboureur jouit à l'entrée de l'hyver, & lorsque le soleil passe sous le signe du capricorne (a).

L'hyver au laboureur procure un doux repos Il y jouit en paix du fruit de ses travaux.

Mais cette abondance & ces douceurs de l'hyver ne sont nulle-part comparables

(a) . . . . . *Hæm̄s ignava coluua,*  
*Frigeriibus parto agricola plerumque fruuntur.*  
Georg. 1.

à celles que l'hyver assure aux Egyptiens. Leur hyver est un printems, & le plus beau printems de l'univers.

L'autre circonstance, qui se joint à la marque de l'hyver, est le nom qu'on donne à Horus comblé de biens. On le nomme alors Harpocrate, nom qui en Phénicien signifie *l'ordre de la société*, la police (a).

La troisième circonstance qui achève de tout éclaircir, est le doit appliqué sur la bouche, geste qui à la suite des deux circonstances précédentes, ne peut être qu'une exhortation à la paix.

Cette figure par ses attributs, par son geste, & par son nom, ne tourne l'esprit des assistans ni à la pensée du soleil, ni au respect que demande le sacrifice, ni au prétendu secret des anciens mystères; mais à la considération de l'abondance dont ils jouissent durant l'hyver, & à l'usage paisible & modéré de cette abondance, lequel seul fait le bonheur de la société.

Si ce geste du doit appliqué sur la bouche d'Harpocrate a trompé les anciens & les modernes, c'est parce qu'ils ont jugé de l'intention de cette figure par

(b) De קרן *eret*, ou קרחה *carta*, citoyens; & de רפואה *repa*, curatio, vient הרפאקרות *harpocrata*, ou *harpocrates*, civitatis curatio, *constitutio civilitatis*.

son geste ; au lieu qu'il falloit juger de la signification du geste par les attributs qui l'accompagnent, & par les fonctions que son nom exprime. L'abondance de tout bien en hyver : voilà l'attribut. Régler la société : voilà la fonction exprimée par le nom. Comment rapprocher ces deux choses ? Le silence recommandé dans un sacrifice n'a rapport ni à l'hyver ni à la société. Mais lorsque l'hyver réunit les laboureurs, & que l'abondance les invite à la joye (a), il est aisé & très-utile de leur présenter une figure qui par ses ornemens les avertisse des biens dont la providence les comble, & qui par un geste significatif leur recommande de modérer leur langue, & de vivre entr'eux avec douceur en supprimant les querelles, les railleries, les murmures, & les rapports. L'ordre & la police régneront toujours où cet avis sera écouté.

Les Pamy-  
lias. Cette explication de la figure symbolique nommée Harpocrate se trouve confirmée par d'autres usages de l'antiquité, qui ont un rapport évident à celui-ci. La fête où paroissoit Harpocrate, c'est-à-dit

(a) . . . . . Inter se lati convivâ curant.  
Invisat genitalis hyems, curasque resolvit.  
Georgic. libid.

re, la fête qui suivoit les récoltes se nommoit en Egypte & en Orient *les pamylios* (a). Le nom de cette fête qui signifie l'*usage modéré de la langue* (b), ne laisse aucun doute sur le sens du symbole que nous expliquons. De-là est venue la coutume qu'avoient les Grecs de faire crier & adresser aux peuples ces paroles : *Coupez vos langues. Abstenez vous de parler. Réglez votre langue* (c) : ce qui est la vraie traduction du mot *pamylios*. Mais par la suite on prit pour une cérémonie relative au sacrifice ce qui étoit originairement une excellente leçon de discrétion & de conduite, adressée à tous les assistants : & c'est parce que les pamylios ou phamilies étoient une leçon propre à rendre les hommes sociables & heureux, que toutes les petites troupes de parens, ou autres personnes qui vivent en société, en ont pris en Occident le nom de *familles*.

L'Angérone, que les Romains prirent Angérone.

(a) *Plutarch. de Isid. & Osir.* Voyez le même fait rapporté dans la compilation des coutumes Grecques, par M. Potter, édit. Anglic. tom. 1. p. 382. *The Græcian Dionysia were the same with the Egyptian Pamylios.*

(b) De ΠΑΡΑ, es ; & de ΓΛΩΣΣΗ, circumcidere ; vient ΠΑΡΑΓΛΩΣΣΗ *pamyliab* & *phamyliab*, *veris circumcisio*, le retranchement des paroles nuisibles.

(c) *ταμύριε γλώσσοσιν* Favete linguis, parcite verbis.

pour la déesse du silence parce qu'elle avoit le doit sur la bouche, n'étoit originairement autre chose qu'une imitation de l'Harpocrate Egyptien, & une invitation à la paix dans l'oïfiveté de l'hyver. On peut juger de l'intention du symbole par le tems de la fête où on l'emploioit, qui étoit vers la fin de Décembre (a), & encore mieux par le nom que les Phéniciens lui avoient donné, & qui signifie *la moisson dans la grange*, la jouissance des fruits de la terre (b).

La figure du travail qui jouit en silence des fruits qu'il a recueillis, étant placée dans l'assemblée des peuples, étoit avec grande raison nommée Harpocrate, c'est-à-dire, le salut du peuple, la règle de la société; puisqu'elle enseignoit les deux maximes qui en sont le soutien, & qui sont tout le but de la politique; l'une que *par le travail on obtient tout*; l'autre, que *sans la paix on perd tout*. Aussi le peuple Egyptien avoit-il coûtume de dire en voyant cette figure: *la langue régle le sort. Le bien & le mal dépendent de la lan-*

(a) Le 19. Décembre, *Macrob. Saturna*, l. 1. Il accuse juste pour le tems de la fête. Mais il en cherche à l'ordinaire l'étymologie dans les langues Latine & Grecque, où il ne faut pas compter de la pouvoir trouver.

(b) De  $\text{ἄγγωρον}$  *hangoreu*, l'aire, la grange, vient *hangorena*, le blé renfermé.

gue (a): & c'est parce que le peuple avoit L'ECRITURE principalement besoin de cette leçon, RE SYMBOLE la figure d'Harpocrate fut extrêmement LIQUE. ment multipliée & souvent abrégée.

On la voit communément avec une cruche au lieu de trois, & avec une corne de chèvre au lieu de deux, ou avec le cercle accompagné de grandes feuilles de bananier, ou avec quelque autre symbole propre à inspirer aux peuples la reconnaissance envers l'Auteur de tous les biens, & à les civiliser par des leçons de douceur.

Les sculpteurs Grecs qui goûtoient peu ces énormes coëffures, rangèrent le tout avec plus de bienséance. Ils plaçoient la corne de la chèvre dans l'une des mains de la figure. Ils en faisoient sortir quelques fruits, & n'oublioient pas le geste de l'autre main qui apprend au peuple à être heureux en modérant sa colère & sa langue.

Mon lecteur qui trouve ici l'origine de la corne d'abondance, si usitée dans les ornemens des sculpteurs & des peintres, peut désirer de savoir pourquoi on donne à cet instrument le nom de corne hamaltée, & pourquoi l'on a dit que c'étoit la

(a)  $\text{γλάσση πύργη}$ ,  $\text{γλάσση δούρανα}$ . *Plutarch. de Isid. & Osir.*

corne de la chèvre qui avoit nourri Jupiter. Mais nous sommes encore bien loin de la naissance de l'idolâtrie & des fables. Nous viendrons par la suite à l'origine du nom de *corne hamalée*, quand nous en ferons aux évènements qui y ont donné lieu.

Je me bornerai à ces échantillons de l'ancienne écriture. J'en ai pris les symboles les plus connus, ceux qui contenant les instructions les plus nécessaires aux peuples, reparoissent le plus fréquemment par cette raison dans les monumens anciens. On voit aisément que la singularité de ces figures étoit fondée sur le besoin de varier les signes, & d'en abrégier le nombre. Toutes ces figures étoient donc significatives, & le lecteur n'est plus tenté de croire qu'Osiris, Isis, Anubis, & Horus ayent été d'abord ni des hommes réels, ni des dieux imaginaires. Il sent bien à présent que c'étoient les lettres d'un ancien alphabet, où les affiches publiques par lesquelles on étoit convenu d'avertir le peuple de l'état du ciel, de l'ordre des fêtes selon les saisons, & de la suite des travaux de l'année.

## XIV.

*Cérémonies symboliques. Mémoires des évènements passés.* LIQUE.

L'écriture symbolique, si ordinairement & si utilement employée à enseigner d'une façon courte & populaire les vérités qui intéressoient le plus les bonnes mœurs & le bien de la société, servit aussi dès le commencement à conserver le souvenir de l'histoire, & à exposer publiquement l'objet ou les raisons des fêtes établies à l'occasion des grands évènements. Nous ne favons pas assez l'histoire civile, ni l'histoire naturelle d'Egypte pour pouvoir dire, en voyant leurs monumens : telle figure a rapport à telle particularité du climat Egyptien, & tel symbole tiré de l'histoire naturelle du pays a rapport à tel évènement arrivé dans le monde. Ainsi il restera toujours bien des énigmes inexplicables dans cette écriture ; sur-tout si les prêtres Egyptiens, comme j'en ai lieu de le prouver, l'ont employée selon les fausses idées des systèmes formés dans des tems postérieurs, & depuis que le vrai sens en eût été perdu par l'introduction d'une écriture plus commode.

Mais il y a un évènement qui a été



LE CIEL  
POETIQUE.

& qui a été suivi d'une nouveauté dont le souvenir n'a pas dû d'abord s'effacer, sur-tout chez les nations policées & sédentaires. Cet événement, c'est le déluge. La nouveauté dont il fut suivi, c'est l'entier changement du labourage. Nous avons rassemblé dans la lettre qui termine le troisième tome du Spectacle de la Nature, & ci dessus page 10, un bon nombre de preuves, tirées tant des témoignages de l'écriture & des profanes, que des vestiges encore subsistans & dispersés d'un bout de la terre à l'autre; par où il paroît qu'il n'y avoit avant le déluge ni arc-en-ciel, ni vents, ni grandes pluies, ni météores; mais qu'il regnoit un printems perpétuel, une rosée uniforme, & une sérénité universelle, à l'exception de l'équateur, où le cours de l'air dilaté & resserré par l'alternative du jour & de la nuit, devoit ramener des deux poles un amas continuel de vapeurs, comme il arrive encore sous les tropiques où le soleil darde à plomb ses rayons pendant plusieurs semaines de suite. Après le déluge, autre ciel, terre toute changée: c'est l'écriture même qui le dit (a): nou-

(a) ὁ ὅτι κερκεὶς υδάτι καὶ κεκελυθεὶς ἀπὸ ἀλλο-  
ῦ : αἶθε νῦν ἀρνοῖ ἢ ἢ γῆ, &c. le monde d'alors pé-

velle disposition des étoiles à notre égard par l'inclinaison de l'axe de la terre, vicissitude des saisons, pluies aussi nouvelle que l'arc-en-ciel qui en est la suite & l'effet nécessaire, météores incommodes, vents inconstans, tremblemens de terre, orages, inondations, traverses perpétuelles dans toutes les opérations de l'agriculture, maladies fréquentes, fécondité diminuée, vie des hommes plus courte qu'auparavant.

La comparaison de ces deux états si différens ne pouvoit manquer d'occuper souvent les enfans de Noé. Ils en conservèrent le souvenir parmi leurs descendans, qui, à l'exemple de leurs peres, faisoient toujours l'ouverture de leurs fêtes, ou de leurs prières publiques, par des regrets & par des lamentations sur ce qu'ils avoient perdu, quoiqu'ils fussent dans l'usage de finir les mêmes fêtes par un repas commun où le chant, le son des instrumens, & la joye succédoient aux pleurs. De-là vient que les cris usités dans les plus anciennes fêtes, ceux mêmes qui avec le tems sont devenus des cris de joye, & des formules d'acclamations, étant rappelés à leur origine, ne

rit, étant submergé par le déluge des eaux: mais les jeux & la terre d'agréent, *Gen. 2. Petr. 1: 6.*

LES CE-  
REMONIES  
SYMBOLI-  
QUES.

signifient que des pleurs & des expressions de douleur adressées à Dieu (a). L'objet & les motifs de cette pratique lugubre sont plus faciles à démêler chez les Egyptiens que parmi les autres peuples, non seulement parce que les Egyptiens ayant été moins mêlés avec d'autres nations altérèrent moins leurs anciennes formules; mais parce que leurs pratiques étant étroitement liées à des symboles publics, constans, & gravés sur la pierre, ou portés en cérémonie dans les fêtes, se fixèrent mieux, ou se défigurèrent moins que dans les autres parties du monde. Il est aisé de voir que leurs principales fêtes avoient rapport au triste changement introduit par le déluge dans

(a) Tels étoient les cris, io Bacché, hevoé Bacché, io triomphé. Ce mot io, jeov, jevoé, hevoé est le nom de Dieu, & veut dire l'auteur de la vie, celui qui est. Bacché vient de בכח beché. בכח baccob, signifie des lamentations. Les femmes qui pleurent la mort d'Adonis dans Ezechiel, sont appelées Bacchantes *mebacoth*. des Pleureuses Triomphé vient de הריעה *terevoh*, que les Occidentaux prononçoient par triomphé, n'y ayant point de lettre dont la prononciation fût plus difficile & plus variée que le y. Ce mot de triomphé signifioit sanglots, cris entrecoupés. Par la suite il a signifié la prière publique; enfin le chant des assemblées, comme on le peut voir *psalm. 88: 16*. Tous ces mots joints au nom de Dieu étoient des expressions courtes par lesquelles les peuples s'entre'exhortoient à recourir à Dieu dans leur peine, & à lui adresser leurs prières & leurs cris. Le tout en étoit semblable à ces façons de parler des Latins & des François, *Deo gratias*, Dieu merci, adieu.

la nature. On y pleuroit avec Isis la mort du gouverneur qui leur avoit été enlevé & tué par un dragon sorti de dessous terre, ou par un monstre aquatique. Ensuite on se réjouissoit de la résurrection d'Osiris. Mais il n'étoit plus le même, & avoit perdu sa force. Ceci n'est plus une énigme qui ait besoin d'être expliquée. Ce qui précède devoit tous ces personnages, ou plutôt fait entendre le sens de ces caractères.

Tâchons de déchiffrer une autre peinture qui me paroît avoir rapport au même évènement, & dont l'interprétation peut devenir la preuve de ce que je viens d'avancer.

Les Egyptiens & la plupart des Orientaux, quels que soient des uns ou des autres ceux à qui l'on doit attribuer cette invention, avoient une allégorie ou une peinture des suites du déluge qui devint célèbre, & qu'on retrouve partout. Elle représentoit le monstre aquatique tué, & Osiris ressuscité. Mais il seroit de la terre des figures hideuses qui entreprennoient de le détrôner. C'étoient des géants monstrueux dont l'un avoit plusieurs bras; l'autre arrachoit les plus grands chênes; un autre tenoit dans ses mains un quartier de montagne, & le

L'Allégorie  
des géants.

LE CIEL lançoit contre le ciel. On les distinguoit POETIQUE. tous par des entreprises singulières, & par des noms effrayans. Les plus connus de tous étoient Briareus, Othus, Ephialtès, Encelade, Mimas, Porphyryon, & Rouach ou Ræchus. Osiris reprenoit le dessus, & Horus son fils bien aimé, après avoir été rudement maltraité par Ræchus, se délieroit heureusement de ses poursuites, en se présentant à sa rencontre avec la gueule & les griffes d'un lion.

On pourroit croire que je conte une fable : mais pour montrer que ce tableau est historique, & que tous les personnages qui le composent sont autant de symboles ou de caractères significatifs qui expriment les désordres qui ont suivi le déluge, les peines des premiers hommes, & en particulier l'état malheureux du labourage en Egypte ; il suffira de traduire ici les noms particuliers qu'on donne à chacun de ces géants. Briareus (a) signifie la perte de la sérénité, Othus (b), la diversité des saisons ; Ephialtès (c) les grands

(a) ברי *beri*, serenitas. הרוס *harous*, subuersa. la perte de la sérénité.

(b) עתות *onitroth* ou *othus tempora*, tempestatum vires, la succession des saisons.

(c) עבי *evi* ou *ephi nubes*. אלהב *althab*, Genes. 35 : 17. caligo, Ephialtes, nubes caliginis, nubes horrida

amas de nuées, auparavant inconnues ; Les Ciel-Encelade (a), les ravages des grandes eaux REMONIES débordées ; Porphyryon (b), les tremble-SYMBOLI-mens de terre, ou la fracture des terres QUES. qui crévasse les plaines, & renverse les montagnes ; Mimas (c), les grandes pluies ; & Ræchus (d), le v. n. Comment se pourroit-il faire que tous ces noms conspirassent par hazard à exprimer les météores qui ont suivi le déluge, si ce n'avoit été là l'intention & le premier sens de cette allégorie ? Par-là les fables disparaissent, & on trouve dans ce récit une peinture vive des phénomènes qui ont dû paroître autant de nouveautés fâcheuses aux enfans de Noé.

Quant à la figure d'Horus, qui prend une tête & des griffes de lion pour se délivrer du vent qui ruinoit ses espérances, c'est un symbole propre au labourage des Egyptiens qui ne parvinrent à se garantir

(a) עין-חלל *en-celad*, sons temporis, sons temporanens, torrens.

(b) פפר *phour*, frangere, & en doublant פפר *pharphar*, frustulatum diffringere, Job 16 : 12. de là פפרון *porphyryon*, confractio. C'est le même mot qui a donné naissance aux mots latins *purpura*, *far*, & *surfur*, au mot *purpura*, parce qu'il falloit mettre en pièces les coquillages d'où l'on tiroit cette riche teinte ; aux mots *far* & *surfur*, parce qu'il faut briser le blé pour avoir la farine & le son.

(c) מים *maim*, les grandes pluies.

(d) רכח *Rouach* ou *Ræchus*, le vent.

LE CIEL des ravages du vent printanier & des POETIQUE. suites du vent Boréal, qu'en observant exactement l'entrée du soleil au signe du lion pour se sauver, & en se gardant avant ce tems-là de risquer des moissons qui auroient été emportées.

Le besoin de personifier les objets qu'on vouloit peindre, introduisit ainsi de très-bonne-heure l'usage des tableaux allégoriques & des récits fabuleux. On ne pouvoit écrire alors qu'en traçant les figures des objets dont on parloit. Mais on se croyoit maître d'arranger le tout de la façon qu'on jugeoit la plus propre pour faire une agréable impression, ou pour être bien entendue. La difficulté de faire entendre par les yeux des choses intellectuelles fit recourir d'abord aux figures symboliques. L'usage de ces figures autorisa ensuite le goût des fictions. Mais ce qu'elles avoient d'obscur étoit éclairci par la simplicité & la propriété des noms qu'on donnoit à chaque pièce. J'en pourrois produire de nouveaux exemples dans les fables d'Andromède & de Bellérophon, qui ne sont que de pures allégories, dont il faut chercher l'explication dans la signification propre des noms de tous les personnages. Mais ceci nous détourneroit trop de cette partie de l'ancienne écriture, & des cérémonies publiques qui avoient rapport à la représentation des maux passés, & aux réglemens de la société.

LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

## X V.

*Suite des mémoriaux du passé.*

Les Anciens ne se contentoient pas d'exprimer certaines vérités par des figures tracées sur la pierre : ils y joignirent des cérémonies dramatiques, où les objets & les noms des acteurs étoient significatifs, & servoient à retracer le souvenir des choses passées.

La fête de l'ancien état du genre humain après le déluge, paroît avoir commencé dès avant la dispersion. Mais elle prit en Egypte & en Syrie une forme plus brillante à l'aide des figures symboliques qui s'y étoient beaucoup plus multipliées qu'ailleurs. Cette fête étant devenu commune à toutes les nations, mérite un éclaircissement plus ample que ce qui en a déjà été dit. Nous ne pouvons en expliquer les symboles, sans jeter une lumière utile sur une infinité de monumens qui nous en restent, & qu'on a regardés jusqu'à présent comme intelligibles.

On portoit dans cette fête un panier

LE CIEL ou un coffret qui contenoit les monumens du progrès du labourage. Ce coffre n'étoit ni mystérieux, ni significatif par lui-même. Il seroit seulement à recevoir les signes mémoratifs du passé.

Fig. 4. Planche IX. & Fig. 5. Planche XVII.

On y trouvoit d'abord la marque de l'affoiblissement d'Osiris, & de la perte de la fécondité (a). Ensuite c'étoit des graines de sésame, des têtes de pavots, des pommes de grenade, des bayes de laurier, des rameaux de figuier, des tiges séchées, des gâteaux de différens blés, du sel, de la laine cardée, des tourtes de miel & de fromage; enfin un enfant, un serpent, & un van (b). Le tout étoit accompagné d'une flûte ou de quelque autre instrument de musique.

Cet assemblage paroît d'abord étrange; mais dès qu'on connoît l'enfant, tout le reste est fort simple. L'Horus ou l'enfant emmailloté & accompagné d'un serpent

(a) *Ὁ ἕκιστος τῶ Ἱερίων ἀδελῶν ἀνεκέρτος* In cista (ou capsule) positum erat Dionysi (Osiridis) pudendum. S. Clem. Alex. cohortat. ad Genes. pag. 6. edit. Oxon. Du mot Phénicien *ἄνεκέρτος* ou *orvua. pudendum*, on a fait Orgia, les Orgies; non qu'on donnoit aux anciennes fêtes champêtres. On les nommoit en Grèce Phaliques, & c'est le même sens. L'indiscrétion de ce symbole a donné lieu à toutes sortes d'extravagances & de dissolutions.

(b) Voyez ce détail dans S. Clément d'Alexandrie *ibid.*, & dans Pottier's *Antiquity of Greece*, tom. 1. *Crossin. Effigies*.)

d'or ou d'autre matière, est le bien-aimé LES CÉ- d'Osiris & d'Isis: c'est le labourage ou REMONIES l'industrie encore foible & qui fit subsister SYMBOLI- les hommes avec des bayes sauvages & QUES.

des graines recueillies sans culture où l'on en pouvoit trouver; mais qui apprit peu à peu à semer à propos des graines d'un meilleur suc; à nettoyer le blé à l'aide du van; à faire du pain; à joindre même quelque délicatesse au simple nécessaire; à s'assurer toutes sortes de nourritures saines; à mettre à profit le travail des abeilles; à mettre en œuvre la laine des brébis; & à faire valoir toutes les productions de la nature. Le tambour ou la flûte qui étoit inséparable de la célébration des fêtes étoient le symbole de la reconnaissance qui réunissoit les hommes à certains jours pour louer Dieu en commun de leur avoir donné de quoi se nourrir, se chauffer, & se couvrir. Ce coffret, ce van, où l'on a trouvé par la suite tant de mystères \* & toute la représentation que je viens de détailler, passa des Egyptiens aux Phéniciens, & par eux se répandit fort loin. Rien n'est si ordinaire dans les monumens des fêtes Payennes que d'y trouver un coffret, un van, un serpent, une tête humaine, & une flûte ou un tambour. Quand on célébroit la fête représenta-

\* *Mystica vannus. Virg. Georgic. V. l'Antig. explig. & l'usage du tresor de S. Deniz.*

LE CIEL tive de l'ancien état du genre humain ,  
POETIQUE. & des progrès de l'industrie , on donnoit  
alors différens noms en différens pays tant  
à la figure de la terre , qu'à la figure du  
travail. Mais on retrouve dans tous ces  
noms la même intention , & les mêmes  
rapports. L'Isis , figure de la terre changée  
par le déluge , se nommoit Cérés , Thé-  
mis , Némésis , Sémélé , Mnémofyne , &  
Adrastée. L'enfant porté sur les genoux  
de cette mere , ou placé auprès d'elle avec  
un serpent pour représenter la subsistance  
que le travail avoit peu à peu procuré aux  
hommes , se nommoit Horus , Hériction ,  
Harpocrate , le fils de Sémélé , & de plu-  
sieurs autres manières.

Nous donnerons un article entier à  
l'éclaircissement du symbole de Cérés.  
L'Isis , surnommée Némésis , signifioit fort  
simplement la terre *sauvée des'eaux* (a) ,  
Sémélé vouloit dire , *la représentation* (b)  
de l'ancien état ; & Mnémofyne (c) n'est  
que la traduction du même mot en lan-  
gue Greque. Les torches qu'on portoit  
toujours à côté de Cérés , symbole de

(a) De מַשָּׂא *masha* , tirer , sauver de l'eau , vient  
מַשְׂבֵּה *nimesheb* , sauvé , tiré du fond de l'eau. Le nom  
de Moïse ou Mofeh , justifie suffisamment cette origine.

(b) De שָׂמַל *samal* , & שְׂמֵלֵה *smeleh*. Exech. 3 , 6.  
*Simulacrum. idolum*. De ce mot vient le *similis* des Latins.

(c) Μνημόσυνος *emoria* ,

la terre affligée , ou à côté du \* coffre de LES CE-  
la représentation , avoient rapport au feu REMONIES  
qui après le déluge étoit devenu neces- SYMBOLI-  
saire dans la maison de chaque particu- QUES.  
lier : & c'est ce qui faisoit donner à la  
figure d'Isis ainsi accompagnée , les noms  
de Thémis , de Thémisto , & d'Adra- \* Voyez Fig 5.  
stée , qui signifient tous trois l'excellence Planch. XV 114  
du feu (a) .

Après la figure de la terre la princi-  
pale pièce de la représentation étoit le  
petit Horus. Il étoit d'or , ce qui fait qu'on  
le nommoit Hériction ou Hérifiction ,  
c'est-à-dire l'*Horus d'or* (b) , On le cou-  
choit sur un van , ce qui fixe l'idée du  
labourage ; ou dans un coffret por-  
tatif , avec un serpent de même métal. Le  
symbole du travail , & l'héva ou la figure  
de la vie & des secours que le travail as-  
sure aux hommes , étoient du métal le plus  
précieux , pour donner aux assistans une

(a) De חַם *tham* , la perfection , l'excellence ; &  
de שָׂא *ish* , ou שָׂא *ishro* , le feu , vient שְׂמֵלֵה  
*themis* ; & מְשֵׁלֵה *themisto* , l'excellence du feu.  
Tout de même de אָדָר *adar* ou *eder* , l'excellence , &  
de שָׂא *isha* ou *isha* , le feu , שְׂמֵלֵה אָדָר *adrasta* ,  
l'excellence du feu. C'est de ce mot *isha* le feu , le foyer ,  
que les Grecs ont fait celui d'*asta* , qui signifioit le logis ,  
la demeure commune , la ville. Et de là vient l'ancien  
usage qui subsiste encore de confondre l'idée de maison  
avec celle de feu , & de dire deux cens feux , pour signi-  
fier deux cens maisons.

(b) De חָכָם *chchem* , de l'or pur.

haute idée du labourage, & du prix inestimable des secours qu'ils en avoient tirés. C'étoit en effet la plus excellente leçon qu'il fût possible de leur faire, & ils ne pouvoient qu'être utilement frappés de la comparaison du triste état de leurs peres, avec les secours que l'expérience & l'application leur apprenoient à se procurer. Une infinité de monumens de l'antiquité nous attestent par l'universalité de cet usage, l'estime que l'on en faisoit (a). Pour mieux faire entendre comment l'industrie avoit peu à peu réparé ou adouci le desordre causé par le déluge; on joignoit à ces figures les tristes graines dont on avoit été contraint de se nourrir dans les commencemens, & les marques de traverses qu'il avoit fallu surmonter. Les personnes qui portoient dans la cérémonie publique le coffre où tous ces mémoriaux étoient contenus, prenoient aussi des noms significatifs, & faisoient partie de la représentation. Elles devenoient actrices, & tout concouroit avec les pièces symboliques à faire entendre certaines vérités aux spectateurs.

L'enfant représentatif se nommoit tout

(a) Voyez les Antiquités de la Grèce, recueillies par Mylord Potter Evêque d'Oxford, aujourd'hui Archevêque de Cantorbéry, tom. 1. Et S. Clément d'Alexandrie, *Cohort. ad Gent.*

simplement l'Enfant, *liber*, le Fils bien-aimé; quelquefois l'Enfant auteur de la *RE SYMBO-* *LIQUE.* vie ou de la subsistance, *liber Pater*; quelquefois l'Enfant de la représentation, *ben Seméleh*; quelquefois Harpocrate, Bacchus, Apollon, Icare. Il portoit encore d'autres noms dont nous donnerons l'éclaircissement dans le détail des fêtes des différens peuples. Quant aux noms des actrices, ou de celles qui portoient en cérémonie les signes mémoratifs du passé, je me contenterai d'en rapporter ici un exemple qui sert tout d'un coup de preuve à tout ce que nous venons de dire, & qui est connu des enfans mêmes; mais où les interprètes les plus savans ont vû toute autre chose que la vérité. C'est la fable d'Erichon.

On fait par le témoignage de Diodore de Sicile, & par la conformité des loix d'Egypte & d'Athènes, que les premiers habitans de l'Attique étoient une colonie Egyptienne: on a même diverses preuves qu'elle étoit originaire de la ville de Saïs, si connue par ses oliviers. Parmi les cérémonies que ces étrangers apportèrent d'Egypte en Grèce, on remarque le coffre qui contenoit, suivant l'usage de leur patrie primitive, les figures symboliques du labourage. Trois jeunes Athéniennes por-

LE CIEL étoient dans les fêtes un panier où étoient  
POETIQUE, couchés un enfant & un serpent.

\* *Metamorph.* Infantemque vident exporrectumque draconem.\*  
d'Erifibon.  
Ovid.

Les trois filles qui portoient cet enfant avoient des noms relatifs au labourage, dont elles avoient en mains les symboles. Elles se nommoient *Herse*, *Pandrosos*, & *Aglaure*. La signification de ces noms dévoile toute l'obscurité de l'énigme. Il nous suffit d'entendre que c'est à l'alternative de la *pluye*, de la *rosée*, & du *beau tems* que le *labourage* doit la *vie* qu'il nous procure. Laissons l'imagination des poëtes s'égarer sur le reste, & chercher selon leur coutume, dans un symbole qu'ils n'entendoient plus, la matière d'une froide métamorphose.

Les Courtes  
des Baccha-  
res.

Pour rendre ces représentations plus complètes, ils n'oublièrent pas en Egypte, non plus qu'ailleurs, la triste nécessité où les premiers hommes s'étoient trouvés de défendre leurs maisons & les fruits de la terre contre les insultes des animaux féroces, multipliés par-tout pendant le séjour commun du genre humain dans la Babylonie. C'est la circonstance particulière dont ils conservèrent le souvenir par une espèce de chasse qu'ils renouvelloient dans tout l'Orient de trois ans en trois

ans\*. La même fête ne venoit pas tous les ans, parce que les bêtes ne se multiplioient pas d'une année à l'autre de manière à allarmer le voisinage. Cette chasse n'étant que représentative & peu sérieuse, fit dégénérer la sainteté des fêtes en des courses tumultueuses qui furent suivies des plus grands desordres, même avant l'introduction de l'idolâtrie.

Il est vrai qu'elles commençoient par le sacrifice, & par l'invocation du vrai Dieu, comme il est aisé de le prouver par leurs cris de guerre qui signifioient, *le Seigneur est le fort* (a); *le Seigneur est ma force* (b); *le Seigneur me vaut une armée* (b); *que le Seigneur soit mon guide* (c); toutes paroles que nous retrouvons dans la bouche des Hébreux, parce qu'originaires leur religion étoit la même que celle des autres peuples. Ceux-ci ont changé d'idées, & les formules de prières sont demeurées les mêmes. Mais on peut concevoir qu'elles dûrent être les suites de la

LES CÉ-  
REMONIES  
SYMBOLI-  
QUES.

\* *Tristrica*

(a) יהוה לז et elohi elaleh, d'où vient אללה est militaire.

(bb) יו סבוי de יאצא saboi, Deus mihi exercitus.

(c) Jehou nissi, Io nissi, Dio nissi; Deus vexillum mihi, Deus mihi dux esto, Exod. 17: 15. Il n'est pas encore tems de convertir ce Dionisi, qui n'étoit qu'une prière, en un nom d'homme, & d'en faire le Dionysus des Grecs.



LE CIEL liberté avec laquelle les assistans de tout  
 POÉTIQUE. âge & de tout sexe se dispersoient sur les  
 montagnes & dans les bois, après un  
 grand repas pris en commun; ayant en  
 main une massue, ou une torche, ou une  
 pique; s'entr'excitant à la fureur avec des  
 hurlemens pleins d'extravagance; met-  
 tant en pièces les bêtes qu'ils pouvoient  
 rencontrer; & se barbouillant les habits  
 & le visage du sang des victimes pour  
 porter les marques d'une chasse dange-  
 reuse. Nous verrons ailleurs les autres  
 extravagances des Bacchanales. Elles sup-  
 posent les peuples prévenus de la ridicule  
 pensée que l'enfant portatif étoit fils d'u-  
 ne princesse nommée Sémélé & qu'il avoit  
 été envoyé du ciel à toutes les Nations  
 pour les rendre heureuses. Mais jusqu'ici  
 cette petite figure d'or n'est qu'un enfant  
 symbolique, un mémorial du passé, &  
 une instruction populaire sur les avant-  
 ages inestimables du travail.

## XVI.

*Les animaux vivans, devenus symboliques.*

Présentement que nous connoissons le  
 goût des Orientaux, & sur-tout des  
 Egyptiens, pour les figures & pour les  
 cérémonies significatives, nous sommes  
 autorisés

LES CÉ-  
 REMONIES  
 SYMBOLI-  
 QUES.

autorisés à croire que les pratiques sin-  
 gulières qui s'observoient parmi eux  
 croient autant de signes de certaines véri-  
 tés, soit astronomiques, soit morales ou  
 autres. Nous ne risquons plus à dire  
 que le bélier qu'on honoroit dans la Thé-  
 baïde & dans la Lybie, les taureaux  
 qu'on honoroit à Memphis & à Héli-  
 opolis, les chevreaux qu'on honoroit à  
 Mendès, le lion, les poissons & d'autres  
 animaux qu'on honoroit en différens can-  
 tons, étoient dans leur origine des sym-  
 boles fort simples. Ce n'étoit que les an-  
 ciens signes du zodiaque, & les diffé-  
 rentes marques des situations du soleil.  
 On caractérisoit la néoménie d'un certain  
 mois ou d'un autre, en accompagnant  
 l'Isis qui annonçoit cette fête, de la vue  
 de l'animal céleste où le soleil entroit: &  
 au lieu d'une simple peinture, on faisoit  
 paroître dans la fête l'animal même, l'a-  
 nimal vivant qui y avoit rapport. Le  
 chien étant le symbole de la canicule qui  
 ouvroit autrefois l'année, on faisoit pa-  
 roître un chien vivant à la tête de tout le  
 cérémonial de la première néoménie.  
 C'est Diodore \* qui nous le rapporte  
 comme témoin oculaire. On s'accoutuma  
 donc à appeler ces néoménies, la fête du  
 belier, la fête du taureau, du chien, du

\* Biblioth. l. 2.  
 Tome I. F

LE CIEL lion. Après l'introduction de l'idolâtrie, POETIQUE quelques peuples s'abstinrent de faire mourir & de manger l'animal qu'ils avoient vû paroître si honorablement dans leurs cérémonies. Mais ils continuèrent toujours à en faire trafic, & ils convinrent tacitement entr'eux de ne se pas priver en entier de l'usage des animaux les plus utiles aux besoins de la vie. Ceux de Mendès honoroient les chèvres, & mangeoient des brébis. Ceux de Thèbes honoroient la brébis, & mangeoient des chèvres. Le boeuf quoique honoré à Memphis & à Héliopolis n'étoit épargné nulle part, à cause de l'excellence de sa chair. Mais quel motif a pu dans les commencemens inspirer à l'Egypte entière un goût & une prédilection si marquée pour le taureau, & pour le bouc, plutôt que pour l'écrevisse, pour la colombe, ou pour d'autres animaux également usités parmi leurs symboles ? M. de Maillet dans sa Description de l'Egypte, qu'il connoissoit très-bien après un séjour de plus de seize ans, nous apprend que la moisson se fait en Mai dans la basse Egypte; en Avril au-dessus du Caire; & en Mars, ou même plutôt, dans la haute Egypte. La moisson étant l'objet qui remue le plus puissamment l'esprit des peuples, la néoménie qui terminoit la re-

colte du blé ne pouvoit manquer d'être LES CÉ- une des plus agréables de toutes leurs fé- REMONIES res. De-là vient la grande solemnité de SYMBOLIQUE L'entrée du soleil au bélier dans les envi- QUÉS. rons de Thèbes. La grange étoit pleine : c'est tout dire. La même raison fit solemniser avec pompe à Memphis le passage du soleil sous le taureau; & à Mendès le passage du soleil sous les chevreaux. Hors de l'Egypte la moisson se faisant, ou étant achevée vers le passage du soleil sous le lion, la figure de ce signe fut plus ordinairement unie avec l'Isis qui annonçoit la grande fête où l'on remercioit Dieu de la recolte du blé\*. Il n'y avoit rien de criminel à caractériser une fête plutôt qu'une autre par la vûe & par le transport public de l'animal dont le signe céleste correspondoit à la fête, portoit le nom. Le cérémonial étoit encore innocent : mais il devenoit grossier. Il se chargeoit de trop de figures sensibles, & nous touchons de bien près à l'abus qu'on en fit.

\*Voyez planche XV.

## XVII.

*Les symboles & cérémonies mortuaires.*

Je finirai l'histoire de l'écriture Egyptienne, & les exemples des pratiques significatives ou instructives, par un court

LE CIEL détail des cérémonies mortuaires, & de POËTIQUE. ce qu'elles signifioient.

Après des villes d'Egypte étoit un lieu consacré pour en être la sépulture commune. Diodore de Sicile nous apprend comment ces cimetières étoient ordonnés, & ce qu'on y pratiquoit, en nous donnant une description exacte du cimetière de Memphis le plus ample & le plus fréquenté de tous. La sépulture commune étoit, suivant son récit, au-delà d'un lac nommé Achéruse (a). Le mort étoit apporté sur le bord de ce lac au pied d'un tribunal composé de plusieurs juges qui informoient de ses vie & meurs. S'il n'avoit pas payé ses dettes, on livroit son corps à ses créanciers pour obliger ceux de sa famille à le retirer de leurs mains, en se cottisant pour faire la somme dûe. S'il n'avoit pas été fidèle aux loix, le corps demuroit privé de sépulture, & apparemment étoit jetté dans une espèce de voyerie ou de fosse qu'on nommoit le Tartare (b). Diodore nous apprend qu'au-

[a] De אַחַרֵי *acharei*, après, & de שֵׁיט *ish*, l'homme, vient אַחֵרֵי אִישׁ *acharei ish*, *ultima hominis*, le dernier état de l'homme, ou plutôt ce qui suit la mort de l'homme. On dit aussi אַחֵרֵי *achera*, *po. remm*, *conditio ultima*.

(b) Ce mot peut venir du Chald. טַרְרָה *tarab*, *premonitio*, en doublant.

près d'une Ville \* peu distante de Memphis il y avoit un tonneau percé dans lequel on verfoit perpétuellement de l'eau du Nil, ce qui ne pouvoit signifier qu'un tourment ou des remords qui ne finissent point. Et ce seul trait nous donne lieu de penser que le lieu où l'on jettoit les corps sans sépulture étoit accompagné de représentations effrayantes, comme d'un homme attaché à une roue qui tourne sans cesse; d'un autre dont le cœur est perpétuellement déchiré par un vautour; d'un autre qui poussé au haut d'une montagne une lourde pierre qui retombe aussi-tôt, & qu'il est contraint de reporter sans interruption vers le sommet.

S'il ne se présentoit point d'accusateur, ou que l'accusateur qui dépoisoit contre le défunt fût convaincu de faux, alors on cessoit de pleurer le mort: on faisoit son éloge. Par exemple, on vantait son excellente éducation, son respect pour la religion, son équité, sa modération, sa chasteté, & ses autres vertus. Jamais on ne lui faisoit un mérite de sa naissance qu'on supposoit être la même pour tous les hommes. Toute la multitude des assistans applaudissoit à ces éloges, & félicitoit le mort sur ce qu'il alloit jouir d'un repos éternel avec les gens de bien.

L'ES CÉ-  
REMONIES  
INSTRUC-  
TIVES.

\* *Achante.*

*Diod. ibid.*

LE CIEL Sur le bord du lac étoit un batelier sém-  
 POÏTIQUE. vère & incorruptible qui recevoit le corps  
 mort dans sa barque par l'ordre exprès  
 des juges, & jamais autrement. Les  
 Rois d'Egypte eux-mêmes étoient traités  
 avec une égale rigueur, & n'étoient pas  
 admis dans la barque sans la permission  
 des juges, qui les privoient quelquefois  
 de la sépulture. Le batelier conduisoit le  
 corps au-delà du lac dans une plaine em-  
 bellie de prairies, de ruisseaux, de bos-  
 quets, & de tous les agréments champê-  
 tres. Ce lieu se nommoit Elifout \*, ou les  
 champs élysées, c'est-à-dire, *pleine satis-  
 faction, séjour de repos ou de joye*. A l'en-  
 trée de ce séjour étoit une figure de chien  
 à trois gueules, que l'on nommoit Cer-  
 bere. Toute la cérémonie finissoit par jet-  
 ter trois fois du sable sur l'ouverture du  
 caveau où l'on avoit enfermé (a) le ca-  
 davre, & à lui dire autant de fois (b)  
 adieu.

Tous ces termes & ces pratiques qui

(a) M. Maillët nous a très-bien expliqué comment  
 on enterroit les Momies Egyptiennes. On les descendoit  
 dans des caveaux profonds qui étoient pratiqués dans le  
 roc ou dans le tuf, sous les sables de la plaine de Mem-  
 phis : on bouchoit le caveau avec une pierre, & on lais-  
 soit ensuite retomber le sable des environs. La coutume  
 de jeter trois fois du sable sur le corps mort est devenu  
 universelle. *Injacto ter pulvere*. Horat. Carm. l. 1. od. 28.

(b) *Magud manes ter voce vocavi*. JEncid. 6.

ont été copiés presque par-tout, étoient LES CÉ-  
 autant d'instructions adressées au peuple. RÉMONIES  
 On lui faisoit entendre par toutes ces cé- INSTRUC-  
 rémonies, comme par autant de discours TIVES.  
 ou de symboles très-significatifs, que la  
 mort étoit suivie du compte qu'il falloit  
 rendre de notre vie à un tribunal inexo-  
 rable; mais que ce qui étoit à redouter  
 pour les méchans n'étoit pour l'homme  
 juste qu'un passage à un état plus doux.  
 C'est pour quoi la mort étoit appelée *la*  
*delivrance (a)*. Nous l'appellons de mê-  
 me *le trespas*, c'est-à-dire, le passage à une  
 autre vie. La barque de transport se nom-  
 moit *la tranquillité (b)*, parce qu'elle ne  
 transportoit que les justes; & au contraire  
 le batelier qui refusoit sans quartier ceux  
 que les juges n'avoient pas absous, se  
 nommoit *la colere (c)*, ou la ven-  
 geance.

Quant à la terre jettée sur le corps &  
 aux tendres adieux des parens, c'étoit le  
 devoir naturel & l'expression simple de  
 leurs regrets. Mais ils ne se contentoient

[a] De פליטה *pelitab*, ou plutôt פלוטה *pelouta*,  
 adouciement, delivrance. D'où vient qu'Horace ve-  
 garde ce passage comme la fin des maux. *Levare funtibus  
 prosperem laboribus* Carm. l. 2. od. 18.

(b) ברי *beri*, tranquillitas, serenitas, d'où vient  
 פריגיס *baris*, la barque de Charon. *Diod. Sic. ibid.*

(c) חרון *charon*. Exod. 15 : 7.

LE CIEL pas de rendre en passant cet honneur sur la fosse : ils plaçoient à l'entrée du cimetière & au-dessus de la porte du mort le symbole de l'estime & de la tendre affection qu'ils portoient à leur parent mort. Le chien étant l'animal le plus attaché à l'homme est le symbole naturel de l'amitié & de l'attachement. Pour exprimer les trois cris qu'ils avoient poussés sur la fosse de leur ami, suivant l'usage qui n'accordoit cet honneur qu'aux gens de bien, ils donnoient trois têtes ou trois gosiers à la figure du chien. Ainsi cette figure placée auprès du tombeau, & sur la porte du mort nouvellement enterré, signifioit qu'il avoit été honoré des regrets de la famille, & des cris que les amis ne manquoient pas de venir pousser sur la fosse de celui qu'ils avoient estimé & chéri pour ses bonnes qualités. Le sens de ce symbole n'est plus équivoque dès qu'on en traduit le nom : ils l'appelloient *cerbere*, c'est-à-dire très simplement, *les cris de la fosse* (a).

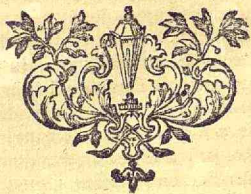
Il n'est ni facile, ni raisonnable de vouloir éclaircir tous les symboles, & toutes les cérémonies de l'antiquité, pour se convaincre que la plupart des figures singulières & usitées dans les occasions les

(a) קרי *cri* ou *cri*, qui a le même sens dans notre langue ; & de *בר* *ber*, le caveau, la fosse, קרבר *criber*.

plus solennelles n'étoient dans leur origine que des symboles significatifs ou des cérémonies instructives. Il suffit que cela soit vrai de plusieurs : or je crois l'avoir montré par ce premier essai d'éclaircissement sur l'écriture ancienne, puisque l'explication que j'en donne est simple & étroitement liée avec les idées communes comme avec les besoins des premiers hommes.

Mais après avoir aperçu dans les symboles & dans les cérémonies Orientales les plus distinguées, autant de vérités & de leçons utiles, publiquement adressées au peuple, mon lecteur qui en même tems y aperçoit, sans que je l'en avertisse, les noms les plus ordinaires du Ciel Poétique, & les objets de tout le culte des Payens, a droit de me demander comment ce changement a pu s'introduire. Comment l'or s'est-il changé en plomb, & par quel passage étrange, ces cérémonies, ces figures, & ces lettres où l'on lisoit autrefois autant de vérités utiles, sont-elles devenues des puissances redoutées, & des divinités dispersées dans tout le ciel ? Cette question nous conduit à la théogonie ou à la naissance des dieux du Paganisme. Si mon lecteur n'étoit pas encore pleinement convaincu

LE CIEL  
POËTIQUE. que ces dieux n'étoient d'abord que des lettres symboliques ou des affiches populaires, la multitude des nouveaux exemples que je vais lui présenter en ce genre, achevera, je l'espère, de le persuader de la vérité de cette origine.



# LE CIEL POËTIQUE.

LA NAIS-  
SANCE DES  
DIEUX.

CHAPITRE SECOND.

## LA THÉOGONIE

ou

LES SYMBOLES PERSONIFIÉS.

NAISSANCE DE L'IDOLATRIE.

C E n'est point l'admiration du soleil qui a fait, comme on le dit, adorer le soleil à la place de son Auteur. Jamais le Spectacle de l'univers n'a corrompu les hommes. Jamais il ne les a détournés de la pensée d'un Être moteur de tout, & de la reconnoissance qu'ils doivent à une Providence toujours féconde en nouvelles liberalités. Il les y rappelle loin de les en détourner. Jamais l'astronomie, ni l'étude de la terre ou du ciel n'a fait naître à personne l'étrange pensée de loger dans les astres des héros morts, & de leur en confier le gouvernement. L'écriture symbolique par l'abus que la cupidité en a fait, est la source du mal. Toutes les

Fvj

LE CIEL  
POETIQUE.

nations s'y sont empoisonnées en recevant les caractères de cette écriture sans en recevoir le sens.

Cette histoire des égaremens de nos peres offre au lecteur un objet déplorable. Mais elle peut, ce me semble, intéresser sa curiosité, non seulement par la nouveauté des ouvertures qu'elle lui présente pour parvenir à l'origine de ce culte insensé, mais encore plus par le concours des preuves de fait qui peuvent l'aider à concilier raisonnablement la fable avec la plus sûre tradition du genre humain. D'ailleurs elle intéresse encore plus la piété en mettant dans un grand jour la supériorité infinie des lumières du Christianisme sur celles de la Philosophie humaine. Nous allons voir celle-ci s'égarer d'âge en âge; accumuler de nouvelles erreurs sur les premières; perdre de vûe la vérité, ou la retenir dans une captivité criminelle; autoriser ensuite les hommes à adorer toutes les parties de l'univers; & enfin les porter à n'adorer plus rien. Cette histoire au contraire est la gloire du Christianisme, & elle nous donne par avance une haute idée de la puissance de l'Evangile, l'unique doctrine qui ait efficacement attaqué l'idolâtrie, avili les augures, décrédité l'astro-

logie, fait tomber les superstitions inquiètes qui tyranisoient l'univers, & sance des rectifié parmi nous la raison de ceux mé-DIEUX. mes qui ne croyent pas à l'Evangile.

L'avantage qu'on tiroit de l'écriture & des cérémonies symboliques en rendit de jour en jour l'usage plus fréquent & plus étendu: mais on se trouva bien-tôt arrêté par un inconvénient qui en étoit inséparable. Quelque soin qu'on prit de borner le nombre des symboles, & de faire adroitement servir le même caractère ou la même clé à une multitude de choses qui avoient entr'elles quelque rapport; en ajoutant, ôtant, ou variant seulement un attribut ou une pièce de la figure symbolique (comme la chose se pratique encore dans les caractères des Chinois); on s'aperçut que cette écriture devenoit à la fin presque impraticable par la quantité des figures qu'il falloit multiplier ou varier comme les objets, & même comme les jugemens que l'esprit porte de ces objets. C'est encore aujourd'hui le grand inconvénient de l'écriture Chinoise qui peint, non les sons de la voix, mais les objets de la pensée, par une multitude de lettres ou de clés différentes, & par des variétés innombrables dont on charge chaque clé

LE CIEL Il se trouva donc en Egypte ou ailleurs,  
 POETIQUE, & cela dès avant Cadmus (a) puis que ce  
 fut avant le siècle de Job & de Moïse,  
 L'écriture  
 courante. un esprit attentif, un génie heureux &  
 divinement inspiré, dont l'histoire ne  
 nous a pas conservé le nom, qui ayant  
 remarqué que les sons de la voix avec les-  
 quels nous pouvons signifier tout ce qu'il  
 nous plaît, sont en assez petit nombre;  
 s'avisâ de représenter ce petit nombre de  
 sons par un égal nombre de caractères.  
 D'où il arriva qu'en représentant avec  
 vingt ou vingt-quatre lettres, les vingt ou  
 vingt-quatre principaux sons & articula-  
 tions qui suffisent par leur mélange pour  
 former les mots, ou les signes des objets,  
 on pouvoit avec très-peu de caractères  
 faire naître la pensée de toutes les choses  
 que nous distinguons par la diversité de  
 ces sons.

Cette invention si simple & si féconde,  
 fit une fortune rapide. Elle passa chez les  
 Arabes, fut communiquée aux Hébreux,

(a) Il fut regardé chez les Grecs comme l'inven-  
 teur, de l'écriture, parce qu'il leur en communiqua  
 l'usage. Ce qui a fait dire de lui avec plus d'agrémens  
 que de vérité :

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux,  
 De peindre la parole, ou de parler aux yeux,  
 Et par les traits divers de figures tracées  
 Donner de la couleur & du corps aux pensées.

*Erèbus Pharsal.*

puis aux Phéniciens, & par ceux-ci aux LA NAIS-  
 Grecs, de-là aux habitans des îles : elle SANCE DES  
 pénétra jusques chez les peuples du Nord. DIEUX.  
 Les Chinois dont l'établissement est anté-  
 rieure à cette invention, & qui par une  
 foiblesse commune à tous les peuples spi-  
 rituels, croyent valoir mieux que le reste  
 des hommes, n'ont pas daigné admettre  
 cette écriture si commune qu'il auroit  
 fallu recevoir d'aussi. Ils conservent en-  
 core l'ancienne écriture représentative des  
 objets mêmes, & qui ne diffère de l'écri-  
 ture symbolique des Egyptiens qu'en ce  
 que les caractères Chinois sont d'une ins-  
 titution plus arbitraire : au lieu que les  
 symboles Egyptiens tenoient aux objets  
 représentés, par quelque rapport, soit de  
 nom, soit de ressemblance. Le serpent,  
 par exemple, ou l'anguille signifioit la vie,  
 par un rapport de nom, le mot héva étant  
 le même pour signifier une anguille, &  
 pour exprimer la vie. La femme signifioit  
 la terre par une ressemblance de fécondité;  
 & une barque signifioit la mort, par  
 une ressemblance de service, puis que la  
 mort & la barque nous passent où nous  
 devons arriver. On se trouva tout à un  
 coup délivré des efforts d'attention & de  
 mémoire qu'il falloit faire pour retenir



tant de caractères, & cette multitude de rapports. La nouvelle écriture formée d'un fort petit nombre de traits représentatifs des sons, réveilloit tout d'un coup avec l'idée du son la pensée de l'objet, ou du jugement qu'on attachoit à ce son. Elle devint en Egypte, & par tout, l'écriture courante & populaire. On n'en employa plus d'autre dans les affaires de la société, parce qu'elle étoit facile à apprendre, & avec cela d'un service très-expéditif.

L'écriture symbolique, qui dès son commencement tenoit à la religion, à l'astronomie, & aux ordonnances qui régloient la société, se trouvant comme consacrée par l'usage honorable qu'on en avoit fait d'abord, tant dans les lieux & dans les instrumens destinés au culte religieux, que dans les leçons des maîtres à leurs disciples, continua à être mise en œuvre dans les fêtes, sur les tombeaux, & sur les monumens publics. Elle devint l'écriture des savans & des prêtres. Elle se conserva dans quelques écoles, & encore plus dans le culte extérieur de la religion, dont le cérémonial une fois réglé se perpétue sans qu'il soit facile d'y toucher. Pour faire valoir l'écriture nouvelle, on ne crut

L'écriture  
Hiéroglyphique.

pas devoir effacer les figures de l'ancienne LA NAISSANCE DES DIEUX. ne qu'on trouvoit sur les tables sacrées, sur les grands vases employés à faire les offrandes, sur les obélisques, sur les tombeaux, & généralement sur tout ce qui avoit rapport à la piété, à l'instruction des peuples, & aux bienfaisances du service religieux. Les caractères de cette écriture se nommèrent en Egypte *lettres sacrées* \*, ou *sculptures sacrées*, pour les distinguer des caractères de l'écriture commune.

\* ἱερογλυφικὰ

Celle-ci par son extrême commodité prit tellement le dessus que la première fut négligée dans l'usage. La difficulté de l'entendre, qui étoit très-grande quand on n'en avoit point d'autre, devint encore plus grande quand on ne prit plus de soin de l'étudier, & cette difficulté même acheva d'en rendre l'étude tout à fait rare. Quelle impression dût faire alors sur l'esprit des peuples la vûe de Mithras ou du Gouverneur de la nature parmi les Asiatiques; la vûe d'une statue environnée d'une trentaine de bras dans les assemblées des peuples du bord de l'Inde; la vûe d'Osiris, d'Isis, & de toutes ces figures d'hommes & d'animaux, dont le culte public & les monumens se trouvoient pleins en Egypte? Nous arrivons

LE CIEL à la naissance de l'idolâtrie. Mais est-elle POETIQUE. donc l'effet de l'écriture symbolique ? & une invention innocente a-t-elle perverti le genre humain ? Non assurément. La cupidité seule a fait tout le mal.

Un adorateur froid, indifférent pour la justice, & qui a le cœur plein de passions n'est pas un idolâtre : je l'avoué : mais il est déjà bien loin de Dieu, & de nouveaux égaremens peuvent succéder au premier, Dieu permettant que les ténèbres deviennent la punition des cupidités criminelles (a). Le même attachement aux biens terrestres, la même injustice envers le prochain, en un mot la même cupidité qui fait le Juif & le mauvais Chrétien, corrompoit le culte que les premiers hommes rendoient publiquement à Dieu. Ils venoient régulièrement faire leur offrande & prier les genoux devant les figures infructives, qui les entretenoient de Dieu & de leurs devoirs. Leur action étoit bonne, & ils trouvoient dans l'appareil de leur religion une multitude de leçons utiles. Mais leur cœur ne tenoit qu'à la terre, & étoit tout livré aux objets de leurs passions. L'abondance qu'ils venoient demander

(a) *Spargens pœnales castitates super illicitas cupiditates.* Augustin, Cont.

plûtôt que la justice ; la longue vie qu'ils LA NAIS- regardoient avec complaisance comme SANCE DES l'effet & le prix de leur piété, en étoient DIEUX, aussi tout le motif. S'ils célébroient certaines fêtes avec plus de pompe & de vivacité que d'autres, l'esprit de religion y avoit peu de part : c'est parce qu'elles les intéressoient par quelque symbole particulier à leur pays, & sur-tout par la figure de l'animal qui faisoit leur richesse, ou qui caractérisoit le tems précis de leur moisson. Au lieu de mesurer l'étendue de leur piété par l'étendue de leur amour pour leurs frères, ils croyoient avoir tout acquitté, quand ils avoient été fidèles aux rubriques d'une dévotion machinale & toute extérieure, dont l'observation coûte peu en comparaison de la réforme du cœur. Ils s'attachoient méthodiquement à un cercle de menues pratiques, dans la pensée que le mérite en étoit sûr & les succès bien éprouvés. Ils se persuadoient en conséquence que leur prospérité ou leurs petits avantages personnels étoient une justice que Dieu leur rendoit, & un payement dont il devoit être occupé par préférence. Avec des dispositions si grossières il est peu étonnant que les premiers hommes aient aisément perdu de vûe leur Créa-

LE CIEL teur, & la véritable piété. Ce que les POETIQUE. symboles publics leur enseignoient les avoit peu touchés, lorsque le sens en étoit encore entendu. Une telle indifférence ne les conduisoit pas à en chercher le sens lorsqu'il commença à s'oublier.

Nous pouvons à présent juger des impressions que doivent faire les figures symboliques sur l'esprit de nos adorateurs ignorans ou passionnés. Ceux que leur cupidité a corrompus abusent de tout: & l'écriture destinée à les instruire va, par l'effet de leur indifférence, & en punition de leur malignité, les mener de méprise en méprise, & devenir pour eux l'occasion des chutes les plus funestes.

Parmi ce peuple qui se présente dans le lieu de l'assemblée, presque personne ne fait lire l'écriture vulgaire: on peut bien assurer qu'aucun d'eux ne s'est mis en peine d'entendre ce que signifie l'ancienne. Les assistans se trouvent environnés de symboles tracés avec appareil. Ce sont toutes figures d'hommes, de femmes, & d'animaux parfaitement connus. Il est vrai qu'il y en a de bizarres, & qui ne peuvent réveiller en eux aucune idée bien distincte. Mais la vue du soleil qui paroît

soit souvent au haut de leurs tableaux, & LA NAISSANCE DES DIEUX. sur la tête des figures, réveille en eux l'idée du soleil. Un homme ou un oiseau dans ces peintures les faisoit songer à un homme ou à un oiseau. Ils se bernoient stupidement à la figure qui étoit devant eux, ou au nom du gouverneur, de l'épervier, de la huppe ou à tel autre son, dont leur oreille étoit frappée: & n'allant pas plus loin, ils manquoient le sens qui étoit l'objet de ce langage, & l'ame de cette écriture. Il n'est personne qui ne présente aisément les étranges suites de cette méprise. On apperçoit sans nouvelles preuves que c'est là la première source des figures bizarres & des idées absurdes de l'idolâtrie universelle. Mais les monumens des anciens peuples du nord & de ceux du fond de l'orient n'étant guères parvenus jusqu'à nous, ou ayant été la plupart dans une variation continue, nous ferons bien de borner nos recherches de détail aux Divinités des Egyptiens, des Syriens, & des Grecs, parce que les figures de leurs Dieux sont connues; que nous en sommes environnés; que leur idolâtrie est devenue celle de nos peres; & qu'elle est encore un peu la nôtre par la place honorable que nous lui laissons dans nos peintures & dans notre langage.

*Dieu, le soleil, & Osiris confondus.*

Comment les  
idées de Dieu  
& du soleil se  
font confon-  
dus.

Les Egyptiens voyoient part-tout, & principalement dans le lieu des assemblées religieuses, un cercle ou la figure du soleil. Cette figure étoit souvent au haut de chaque tableau destiné à les instruire, souvent sur la tête des oiseaux, des serpens, & des personnages symboliques les plus distingués. Comme le soleil étoit le corps de ce symbole, ils le nommoient souvent le soleil : & l'Être tout-puissant étant l'ame ou le sens de la lettre, au lieu de nommer cette figure le soleil, ils l'appelloient également *l'être, l'éternel, le pere de la vie, le fort, le très-haut (a)*. C'étoit sur-tout devant cette figure qu'ils se prosternoient dans leurs sacrifices. Ils adressoient leurs remerciemens & leurs prières au Très-haut dont cette écriture devoit les entretenir. Mais l'œil, l'oreille, & l'esprit étant toujours occupés du soleil dans les actions publiques de religion, le peuple rapporta tous ces grands titres, ses remerciemens, & son adoration au soleil même. Dès que Dieu fut confondu avec son ouvrage, une première illusion

(a) Tebova, lievee, el, eleah, hélion.

ouvrit la porte à mille autres extravagances. LA NAISSANCE DES DIEUX.

A côté du soleil qu'on présentait au peuple sur la tête des figures symboliques, & au haut des peintures sacrées, se voyoient tantôt une ou deux anguilles, caractère de la vie dont Dieu est l'auteur; tantôt certains feuillages, symboles des libéralités dont il est le distributeur; tantôt des ailes de scarabée, symbole des changemens de l'air dont Dieu est le dispensateur. Toutes ces choses tenant à l'objet de ses adorations, il conçut une sorte de vénération pour l'anguille ou le serpent, qu'il voyoit d'ailleurs placé honorablement dans le coffret mémoratif de l'état des premiers hommes, & dans d'autres cérémonies dont le sens se perdoit de vûe. Il prit de même une idée avantageuse du scarabée, du lotus, & de certaines plantes. Il les honora sans y rien comprendre. On chercha ensuite des raisons pour autoriser le rang & l'estime qu'on leur accorderoit. Les explications allèrent toujours en se multipliant; & bien entendu en empirant.

Le peuple Egyptien après avoir déjà pris l'habitude de confondre le Très-haut avec le soleil, qui en étoit le signe, prit peu à peu le symbole du soleil même, l'Os-

LA NAISSANCE DES DIEUX.

Comment les animaux & les plantes participèrent au culte religieux.

Comment le soleil fut confondu avec un homme mort.

LE CIEL *ris*, le modérateur de l'année, ou le POËTIQUE *gouverneur de la terre*, pour ce qu'il précétoit à l'œil, c'est-à-dire, pour un homme. Ils prirent de même *Isis* pour une femme; & l'enfant qu'elle nourrit avec une tendre affection, ils le prirent pour un enfant, pour le fils d'*Osiris* & d'*Isis*. C'étoit entièrement pervertir l'usage de ces figures. Car un homme symbolique n'est point destiné à signifier un homme. *Isis* n'étoit pas une femme; & *Horus* soit enfant, soit homme fait, soit qu'il fût armé d'une flèche, ou qu'il portât une cruche de vin, étoit toute autre chose qu'un enfant, ou un homme fait, ou un chasseur, ou un bûveur. Prenant donc ces figures au pié de la lettre, ils les regardèrent comme des monumens de leur histoire nationale. Ils ne délibérèrent pas long tems sur l'application qu'il en falloit faire. Ils prirent la figure la plus distinguée, l'*Osiris*, le roi, ou le modérateur des saisons, pour le conducteur & le pere de toutes leurs colonies qui étoit *Cham*, & qu'ils appelloient *Ham*, *Amoun*, *Hammon*, & *Thammus*, selon les diverses prononciations des provinces.

*Osiris*, de lettre ou de personnage symbolique qu'il étoit auparavant, étant devenu

venu dans l'esprit des peuples une personne réelle, un homme qui avoit autrefois vécu parmi eux, on fit son histoire relativement aux attributs que portoit la figure. On la mêla de quelques traits de la vie de *Cham*: on devina le reste, & on imagina autant de faits qu'il y avoit de pièces à expliquer dans le symbole, ou de cérémonies dans les fetes où l'on portoit le caractère du bel astre par lequel Dieu nous distribue les secours de la vie. *Diodore de Sicile*<sup>a</sup> & *Plutarque*<sup>b</sup>, tout judicieux qu'ils sont, nous ont conservé ces ennuyeuses légendes. Etant, comme vous voyez, venues après coup, & lorsqu'on avoit perdu la signification du symbole, elles ne sont guères que des contes populaires & des puétilités dont il n'y a aucun profit à tirer. Souvent ce sont des infamies scandaleuses, & conformes aux inclinations détestables de ceux qui les ont imaginées.

Les Egyptiens qui avoient pris l'habitude d'adorer le soleil comme Dieu, comme l'auteur de tout bien, & de regarder *Osiris* comme leur fondateur, donnèrent dans un troisième précipice. Ils savoient par un souvenir confus & par un usage universel que cette figure d'*Osiris* avoit rapport au soleil, & ce n'étoit en

Les person-  
ges symboli-  
ques pris pour  
des monu-  
mens histori-  
ques.

<sup>a</sup> Biblioth. l. 1.  
<sup>b</sup> De Isid. &  
Osir.

effet rien autre chose dans sa première institution. Ils voyoient de plus le cercle, la marque de Dieu assez souvent placée sur le front d'Osiris. Ils unissoient donc perpétuellement l'idée d'Ammon avec celle du soleil, & toutes les deux avec celle de Dieu, de l'Etre tout-puissant & bien faisant. Ils n'honorèrent plus ni Dieu, ni le soleil sans chanter en même tems les bienfaits d'Osiris ou d'Ammon. L'un tenoit toujours inséparablement à l'autre : ce qui leur fit publier qu'Ammon ou Osiris avoit été transporté dans le soleil pour y faire sa résidence, & que de là il ne cessoit de protéger l'Egypte, se plaisant à répandre une plus riche abondance sur le pays qu'habitoient ses descendans, que sur aucune autre contrée de l'univers. Ainsi après avoir peu à peu attribué la divinité & offert leurs adorations à ce roi représentatif des fonctions du soleil, par un nouveau surcroît d'absurdité, ils le prirent pour leur premier roi. De là cet assemblage étrange de trois idées incompatibles, je veux dire, de Dieu, du soleil, & d'un homme mort, qu'il est cependant certain que les Egyptiens confondoient perpétuellement.

## I I.

*Jehou, Ammon, Neptune, Pluton.*

Cette religion qui flattoit grossièrement l'amour propre & la vanité des Egyptiens, prit aisément faveur, & s'enracina dans l'esprit des peuples. Tout le reste des symboles prit le même tour. On chercha qui étoit le Poséidon ou le Neptune, c'est-à-dire, l'Osiris marin, symbole du retour annuel des flottes, & l'on en fit un dieu qui se plaisoit dans la mer comme Osiris au ciel. L'Osiris funèbre qui annonçoit l'anniversaire des funérailles, eut aussi son histoire : & comme toutes les cérémonies mortuaires au lieu d'être prises dans leur vrai sens pour des instructions publiques sur le repos des justes après la mort, avoient été peu à peu regardées comme la peinture des traitemens réels que les morts éprouvoient sous terre, dans des jardins délicieux, on fit du Pluton ou du symbole de la délivrance des justes, un dieu qui présidoit au séjour des morts.

Le prétendu dieu Neptune qui devint le Dieu favori des peuples maritimes, ne fut presque point connu ou honoré des Egyptiens qui haïssoient la mer, & qui étant dans l'abondance de tout, ne for-

Neptune.

Pluton.

Herodot. in  
Emerp.

LE CIEL étoient guéres de leur pays. Comme ils POETIQUE, étoient au contraire fort réguliers dans la pratique extérieure de leurs cérémonies religieuses, les anniversaires, qui revenoient fréquemment, rendirent Pluton beaucoup plus célèbre parmi eux.

On voit souvent autour de la tête du Pluton Egyptien \* une couronne rayonnante, & autour de son corps un serpent, quelquefois accompagné des signes du zodiaque; ce qui signifie sensiblement la durée d'un soleil, c'est-à-dire, d'une année. Et si l'Auteur des Saturnales a prétendu que Pluton, & bien d'autres dieux, n'étoient originairement autre chose que le soleil, on voit ici combien il avoit raison de le penser, puisque Jupiter Ammon, Neptune, & Pluton ne sont dans la vérité que le symbole d'une année solaire, diversifié selon les circonstances. On ne perdit pas tout-à-fait devue l'unité de leur origine en les personifiant: car on en fit trois freres qui avoient, disoit-on, partagé entre-eux l'empire du monde. Le souvenir du partage de la terre entre Cham & ses deux freres a pu aider cette attribution, ou faciliter du moins parmi les peuples la reception de cette fable.

Cham ou Hanunon étant communément appelé *dieu* Jehov, Jehov-Am-

mon, la ville de Thèbes où il avoit fait LA NAISSON plus long séjour, & qu'on nommoit SANCE DES anciennement le *sejour d'Ammon* \*, fut DIEUX.

par la fuite appelée la *ville de Dieu* †.

\* Ammon-na  
† Diospolis.

Ce mot Jehov, dans l'usage primitif, signifioit le *pere de la vie, l'Être suprême*. Les Grecs le rendirent par celui de *Zeus* ou de *Dios* (a); & les Romains par celui de *Deus*: tous noms dont le sens est le même, si ce n'est aussi le même son, varié selon la prononciation des peuples. Ils y joignoient quelquefois le nom de *Pere*, qui n'en étoit que l'interprétation, & l'appelloit *Diospiter* ou *Jov-piter*. Les respects & les adorations qu'on adressoit au pere de la vie ne devinrent criminels que quand ce titre incommunicable eût été appliqué au soleil, & à un homme qu'on se figura y avoir été transporté pour gouverner le genre humain. L'Ammon confondu par un amour plein de stupidité avec Dieu & avec Osiris ou l'astre modérateur des saisons, devint le célèbre *Jov-Ammon*, ou le *Jupiter-Ammon*, & fut toujours en possession des premiers honneurs, après que les autres symboles eurent été convertis de même en autant de

(a) Ils changèrent quelquefois ce mot en celui de *Élé*, qui vient de *Élé* & *Élé*, *vivre*. C'est toujours le même sens.

LE CIEL POETIQUE. personnages célestes & de divinités puissantes. La raison de cette prééminence est fondée sur ce qu'ils attachèrent l'idée de ce fondateur de leur colonie au plus brillant de tous leurs symboles, je veux dire, à leur Osiris.

## I I I.

*Isis, la Reine du ciel.*

Après le roi symbolique, ou le caractère du soleil, les Egyptiens n'avoient point de marque qui parût plus fréquemment dans leurs assemblées que l'Isis, symbole de la terre, ou plutôt l'affiche des fêtes successivement désignées par les productions de la terre dans chaque saison. Un croissant de lune ou une face pleine, posée sur la tête d'Isis, ou autrement, pouvoit, comme nous l'avons vu, annoncer une néoménie, ou la fête du milieu du mois de la sénaison, des semailles, de la moisson ou de telle autre partie de l'année, selon qu'on y joignoit le symbole d'une saison ou d'une production particulière, & propre à un certain tems de l'année. Cette écriture n'étoit pas uniforme. Les ministres de quelques cantons affectoient d'écrire différemment des autres : & au lieu d'exprimer la néoménie, ou les autres

parties du mois par la figure de la lune dans telle ou telle phase, ils choisirent pour symbole de cet astre, l'animal qui voit dans les ténébres, & qui fait fescourfes durant la nuit : c'est le chat. \* Vu de profil, il marquoit le croissant : vu de face, il signifioit la pleine lune. Cette figure se mettoit quelquefois sur la tête d'Isis plus communément au haut du sistre, qui étoit un petit cerceau de métal traversé par des verges de fer, & servant dans les fêtes à marquer par une certaine cadence la justesse de la danse & du chant \*. Cet instrument de joye étoit donc le symbole des fêtes : & placé dans la main d'une Isis qui portoit les marques de telle ou telle saison, il annonçoit la solennité particulière à cette saison.

Les Egyptiens accoutumés à voir dans leurs assemblées ces figures d'Isis qu'on continuoit à montrer cérémonieusement & pour la forme, sans en entendre le sens, donnèrent, en cherchant l'origine de cette femme, dans le même égarement qui leur avoit fait prendre le gouverneur de la terre le symbole du soleil pour Ammon leur pere commun. Isis fut regardée comme sa femme : elle participa aux titres du mari, & étant devenue dans leur esprit une personne réelle, & une puissance im-

LATHE' G.  
GONIE.

\* Pintarch.  
de Isid. &  
Ofir.

Le chat.

Le sistre.

\*Voy. Fig. 7.  
Planch. XVI.



LE CIEL portante, ils l'invoquèrent avec confiance : ils la nommèrent honorablement la Dame, la Reine, la Gouvernante, la Mere commune, la Reine du ciel & de la terre.

Les instrumens & les parures d'Isis n'étoient plus que des décorations d'un ancien usage dont on avoit négligé le sens & le juste arrangement depuis l'invention de l'écriture courante; on les prit pour des monumens historiques des secours qu'Isis avoit procurés au genre humain. Chaque signe, chaque attribut, & le nombre n'en étoit pas petit, donna lieu à autant d'histoires, ou plutôt de contes frivoles. Plutarque ne peut rapporter ces historiettes sans perdre patience, ou sans en rougir. Il ne s'en tire, pour l'ordinaire, qu'en y cherchant quelque moralité ennuyeuse, ou une physique fort inutile, & plus communément encore quelque allégorie forcée.

Ce qui séduisit le plus les Egyptiens, frappés des atours singuliers de cette femme toujours présente dans leurs assemblées, ce fut l'union fréquente d'un croissant ou d'un plein de lune, avec les parures de sa tête. Ils en prirent occasion de publier que la femme d'Osiris, la mere commune des Egyptiens, avoit la lune

pour demeure. Les fêtes du Très-haut LA THEO- n'avoient été fixées à la néoménie ou au GONIE- plein, ou à telle autre partie du décours, que parce que ces phases étoient une indication naturelle, & un moyen aisé de rassembler les peuples en un jour convenu & affiché. Ils perdirent de vue l'Être adorable, unique objet de ces fêtes: ils les crurent consacrées à la lune elle-même, & à cette femme imaginaire qu'ils y croyoient résidente, & fort attentive à leurs besoins. Il n'y avoit pas jusqu'aux taches de la lune, qui par une fausse apparence de visage humain ne servit à fortifier leur illusion.

On voit aisément que comme l'Osiris, diversifié selon le besoin des significations a donné lieu d'imaginer un homme devenu gouverneur du soleil, un autre de la mer, & un troisième des enfers; de même Isis diversément parée, & ayant des attributs dont les uns avoient rapport au cours de la lune, les autres aux productions des saisons, pour diversifier les annonces des fêtes, donna occasion d'imaginer autant de déesses, soit célestes, soit terrestres, ou même infernales, qu'Isis changeoit de figure & de nom. Quand Isis portoit sur sa tête, ou autrement, les marques ordinaires de l'astre qui éclaire

LE CIEL la nuit, on la regardoit comme la femme POETIQUE. d'Osiris, & on l'appelloit la Reine du ciel. On en fit ainsi une divinité du premier ordre. Ensuite autant il y avoit d'Isis, ou d'indictions particulières à chaque mois, & peut-être spécialement chéries dans certains cantons, parce que les fêtes qu'elles annonçoient y étoient plus célèbres qu'ailleurs, on en fit autant de déesses subalternes. Un ou deux exemples suffiront d'abord pour rendre le principe intelligible, en attendant les détails qui acheveront de le prouver.

L'Isis ou la lune de Juin, qui entenant un vase suspendu à son bras \* avertissoit de faire bonne provision de grain roti, suivant l'usage de ces tems là, & de tous les vivres nécessaires pour la longue durée du débordement, passa pour une nouvelle divinité, parce qu'elle portoit alors un nouveau nom. On la nommoit Calliope, qui signifie *provision de vivres* (a), ou le *grain préparé*. De même la lune ou l'indiction de la néoménie d'Octobre, qui annonçoit le *dessèchement*.

(a) De קָלִיפָה *cali, testum, grain roti*; & de מַעֲבָדָה *opér pistor, celui qui prépare la beaulté, le pain, ou d'autres viandes*; vient מַעֲבָדָה *caliopeh, testum pistoris, la provision pour faire le pain ou le grauu. Quand David va trouver les hétes au camp, il leur porte une provision de grain roti, cali. 1. Reg. 17: 17.*

& qui avertissoit de remercier Dieu de LA THEOLOGIE. la *délivrance des eaux*, portoit par cette raison le nom de Némésis. On oublia la fonction de ce signe, & l'on en fit une troisième déesse. Le rapport qu'avoit son nom avec celui de la langue Gréque qui signifie *l'emportement & la vengeance*, fit imaginer aux Grecs que Némésis présidoit dans les enfers à la punition des coupables.

Avant que d'éclaircir plus au long les abus qu'on fit des affiches de chaque fête, continuons à indiquer les sources générales d'où sont sorties les divinités les plus bizarres & les opinions les plus monstrueuses.

## I V.

*Horus, l'établissement des loix. Menès, fausseté de la chronologie Egyptienne.*

La troisième clé usitée dans les annonces publiques étoit Horus, le fils bien aimé d'Osiris & d'Isis\*. Ce symbole des différens travaux de l'année en changeant de figure ou d'attributs & de noms, produisit à son tour un grand nombre d'autres dieux & de demi-dieux. Commençons par quelques-uns de ceux-ci. Les autres qui tiennent un rang plus dif-

\* Figure 2.  
Planche XLV.

LE CIEL tingué au font leur article à part. L'Horus POETIQUE, qui paroïsoit à l'ouverture de l'année & au retour des vents de Nord, après l'entrée du soleil au cancer, étoit assis sur une aigle ou sur un épervier. Pour abrégé la peinture, on unissoit la tête de l'oiseau au corps d'Horus\*. Comme cette figure avertissoit les habitans de l'arrivée des vents caniculaires qui faisoient croître les eaux, & du besoin de tenir leurs terrasses d'une hauteur convenable, on donnoit à Horus différents noms qui exprimoient ces avis. On l'appelloit Picus & Ganimede, dont le premier signifie la crue des eaux (a); le second signifie les terrasses d'une juste mesure (b). Cet Horus surnommé Ganimede, & placé à côté du gouverneur Osiris, a donné lieu aux Grecs d'imaginer l'enlèvement d'un jeune chasseur par l'aigle de Jupiter.

En juillet, quand les plaines d'Egypte étoient inondées sous le signe du lion, & que les laboureurs étoient désœuvrés, ou tout au plus occupés à chanter & à fe

(a) De פִּקֻּחַ pikah assuere, Ezech. 47 : 2.

(b) De גַּנִּימֵד גַּנִּימֵד ganimis, septa, les clos, les jardins, les terrasses; & de מִדָּה mad mensura, vient גַּנִּימֵד ganimad, les terrasses de mesure, les terrasses suffisamment hautes. La plaine d'Egypte est naturellement unie. Les retraites des habitans sont des levées faites, demain d'hommes.

réjouir de voir l'eau à sa hauteur, alors on LA THEO-peignoit Horus jouant de la lire ou du sifflon. On le peignoit à côté d'un lion apprivoisé. Ou bien il paroïsoit comme nous l'avons vu Planché XI. couché & renversé sur un lion. Le travail durant le passage du soleil sous le signe du lion étoit comme mort & renversé, & on lui donnoit relativement à la figure le nom d'Orphée (a), qui signifie tué ou mis à la renverse.

L'usage où l'on étoit de chanter alors, faute de pouvoir sortir & s'exercer, donna lieu de faire pour ce tems de l'année des collections de chants qui en ont pris le nom d'hymnes d'Orphée. Le travail se terminoit ensuite, ce qui donna lieu à la fable d'Orphée revenu des enfers.

L'Isis qui se voit à côté du lion devenu deux & traitable se nommoit Euridice (b)

(a) אֶרֶפֶה oreph, le dos, le derrière de la tête. Le même mot signifie à la renverse. Notre Vulgate a conservé dans le pséume 17 : 41, toute la simple cité de cette expression : inimicos meos dedisti mihi (oreph) dorsum. Vous avez mis mes ennemis à la renverse.

(b) De אַרְיֵה ari lion, & de דַּעַד daea domus, vient אַרְיֵה דַּעַד aridaca, le lion vaincu, le lion adouci. Comment se pourroit-il faire que le concours des noms de Calliope, d'Orphée, & d'Euridice, avec la figure du lion paisible dont nous rapporterons trois monuments, Planché XI. n'eût point donné lieu à la fable d'Orphée, fils de Calliope, qui adoucissoit les lions, & qui épousa Euridice. Il suit de là que les histoires qu'on a voulu tirer des fables deviennent extrêmement suspectes. Si Janus avec ses deux têtes, & Picus avec la tête d'épervier, ont

Orphée.

LE CIEL qui veut dire le lion adouci, les traverses  
POËTIQUE. du signe du lion surmontées. La fable  
en a fait l'épouse d'Orphée.

Après cette longue inaction, le travail  
enfin *déliuré des eaux*, sembloit renaître  
& commençoit l'arpentage des terres def-  
séchées : l'affiche en prit le nom de Moyse  
ou de Musée, dont chacun connoit le  
sens.


Musée.

Sur la fin de l'Automne les habitans  
débarrassés des travaux de la campagne  
fabriquoient à *laveillée* le fil & latoile de  
lin, qui faisoient une de leurs principales  
richesses. L'Horus qui en faisoit l'an-  
noncée prit de là le nom de Linus (a), qui  
signifie *la veillée*. Le nom en est demeuré  
à l'astre de la nuit, & à la matiere même  
qu'on façonnoit à *la veillée*.

Linus.

Horus changeant ainsi de nom & d'at-  
tribut, selon les opérations particulieres à  
certaines saisons & à certains pays, a

passé pour deux princes qui avoient regné de compagnie  
& en bonne intelligence au Latium ; c'est parce des Orien-  
taux y ont porté les symboles de l'ouverture de l'année &  
des vents caniculaires qui l'accompagnoient. De même si  
Orphée a passé pour avoir chanté dans les montagnes de  
Thrace, adouci les lions de ce pays sauvage, & épousé  
une princesse de Thrace nommée Lucilice, c'est parce  
que les symboles apportés en Thrace par des Voyageurs,  
arrachés aux coutumes de leur pays, furent peu à peu  
personifiés & convertis en autant d'histoires merveil-  
leuses.

(a)  *lyn, veiller.*

visiblement fait naître les contes de Li-LA THEO-  
nus, de Musée, d'Orphée, de Picus, GONIE.  
de Ganimede, & de biens d'autres pré-  
tendus heros ou législateurs, dont il est  
inutile après cela de vouloir fixer la chro-  
nologie & la demeure.

C'est déjà un profit de s'épargner des  
recherches inutiles. Mais nous trouvons  
ici un avantage beaucoup plus grand, qui  
est de découvrir la fausseté & le ridicule  
des commencemens de l'histoire Egypti-  
enne, dont les Dèistes se plaisent à op-  
poser la longue durée à la nouveauté du  
monde, & au petit nombre des généra-  
tions que nous trouvons dans l'écriture.  
Non seulement tous ces dieux & demi-  
dieux que les Egyptiens font regner dans  
une antiquité fort reculée sont des idées  
absurdes & provenues de l'abus de leurs  
hiéroglyphes; mais même leurs premiers  
rois, ceux qu'on trouve uniformement  
à la tête des catalogues de toutes leurs  
dynasties, sont visiblement les princi-  
pales clés de leur ancienne écriture, pri-  
sées pour des monumens historiques. En  
voici une premiere preuve.

Le travail des champs ne recommen-  
çant en Egypte que quand le Nil avoit  
quitté la plaine, on donnoit par cette  
raison à l'affiche du labourage le nom

LE CIEL de Musée, (delivré des eaux) & nous verrons, quand il en sera tems, qu'on donnoit pour le même sujet le nom de *POETIQUE*. Horus aux neuf lunes durant lesquelles Horus-Apollon, ou le labourage, continuoit ses exercices.

La coûtume où l'on étoit d'annoncer les divers réglemens de police, & les opérations de chaque saison par les diverses attitudes du fils d'Osiris, le faisoit communément nommer *Ménès* (a), c'est-à-dire la *régle du peuple*, ou le *legislateur*. Les Egyptiens réalisant encore ce nouveau titre, se mirent dans l'esprit que Ménès avoit été leur législateur, l'auteur de leur police, l'instituteur de leur année & de leurs loix. En conséquence ils mirent ce fondateur imaginaire à la tête de toutes les listes des rois. de leurs différens cantons. Comme ils le croyoient très légitimement provenu du mariage d'Osiris ou Ammon & d'Isis, ils le nommoient tantôt Chemmis \*, ou le fils de Cham; tantôt Osiris le jeune \*, ou tout simplement Osiris. Souvent ils réunissoient les noms du pere & du fils en un seul, & le nommoient \* Menofiris. Plus communément on l'appelloit Memnon, ou Memnon, Menophis, ou Mne-

(a) De מנא manah, nombrer, regler, ordonner.

\* Plutarch. de Isid.

\* Ibid.

\* Ibid.

vis, selon les divers accens des Provin-LA THEO-ces. Ce nom, qui signifioit proprement *GONIE*. le *calendrier* ou la *régle du peuple*, s'est conservé chez les Arabes, chez les Phéniciens, chez les Grecs, & chez les Romains, dans la plupart des noms (a) qui ont rapport à la suite des mois, aux images & représentations qu'on y exposoit de mois en mois dans l'assemblée des peuples, & aux prêtresses qui portoient ces symboles en cérémonie.

Le fils d'Osiris, ou l'enfant symbolique, ainsi changé par l'opinion des Egyptiens en un prince qui avoit le premier policé leurs colonies, ne fut plus un signe employé dans leurs fêtes à leur marquer la suite des opérations de la société, dont ils étoient suffisamment instruits par la coûtume & par le secours de l'écriture courante. Il devint lui-même l'objet des fêtes: on crut qu'il n'y paroïsoit que pour recevoir des respects &

(a) *pejor* Men Luna. *pejores* Menis, *Menfo*. *Menfura*. *veqetivus* Neomenia, *novus luna*. *Manali* & *Manach* en Hébreu & en Arabe signifient compter, ordonner, sacrifier, & célébrer. *Almanach* calendrier. *Ménades* celles qui portoient dans les fêtes les figures des dieux. Le mot *Manie* signifioit d'abord les fêtes & les images, c'est à dire les annonces, ou les marques des fêtes: ensuite il a signifié les convulsions & les extravagances que ces fêtes introduisirent; parce qu'on en avoit conservé & ouïré les formules, les gestes, & tout le cérémonial sans en comprendre le sens.

LE CIEL  
POETIQUE.

des témoignages de reconnoissance. Ce qu'on disoit de lui comme signe, devint la matière d'autant d'éloges, & de récits. On y chantoit le fils de Jehov, *le fils par excellence, l'enfant auteur de tout bien, liber pater*, l'inventeur des loix, l'instituteur des sacrifices & des fêtes. Et c'est parce qu'on n'avoit pû oublier le rapport étroit qu'avoient les figures d'Isis & d'Horus avec les réglemens des sacrifices, des réjouissances publiques, & des opérations du labourage, que ces prétendus dieux furent honorés par des solennités qu'on appelloit par tout la *légalisation, la promulgation des loix, les réglemens de la société* (a).

Il n'y a personne qui ne sente la justesse du motif qui fit donner le nom de Moyse ou de Musée, à l'annonce du renouvellement du labourage. Ce mot qui signifioit *le dessèchement*, faisoit partie du calendrier: c'étoit le précis d'une ordonnance de police. Il revenoit tous les ans dans la bouche du peuple après la rentrée du fleuve dans ses bords. Ce n'étoit donc pas le nom d'un homme. Mais si Ménès & Musée ne sont qu'une même chose, s'ils ne sont que les noms de la même enseigne, que devient alors le

(a) θεσμοί, θεσμοφορία.

premier roi d'Egypte, le fondement de LA THEOLOGIE. leur histoire. Il perd en ce moment toute sa réalité. Deux des plus sçavans hommes de l'antiquité, Eusebe dans sa Préparation \* Evangelique, & Saint Clément dans son Exhortation aux Gentils, nous ont aidé à démêler au juste ce que c'est que le célèbre Ménès, en nous conservant l'ancienne formule par laquelle on excitoit les initiés dans les mystères à prendre des sentimens de religion, & à aimer le travail. Les leçons de conduite qu'on y donne sont adressées au travail même. Il y est appelé *fils de l'astre du jour*, parce que le labourage ne peut rien sans le soleil. Il y est appelé Musée, parce qu'en Egypte, d'où venoit cette formule, le labourage ne recommençoit ses opérations qu'après la retraite des eaux. Enfin il y est surnommé Ménès (a), c'est-à-dire, la règle du peuple. Ainsi ce prétendu fondateur de la monarchie Egyptienne n'a pas plus de réalité qu'Osiris son pere, ancien caractère du soleil, & que Musée autre caractère du retour de la culture des terres & du travail des semailles.

[a] οὐ δ' ἄνευ Φαισφορίας ἔχοντες Μηνίης

Μησαφ. écoute à Ménès Musée, fils de l'astre du jour.

*Anubis, Thor, Esculape.*

La fausseté de l'ancienne histoire d'Égypte achève de se démontrer par l'abus qu'ils firent encore de la quatrième clé de leur écriture symbolique. C'étoit une figure d'homme portant une tête de chien, assez souvent avec une perche entortillée d'un ou de deux serpens. L'avis de se sauver, & d'être attentif à la profondeur du débordement, pour régler le labour & pour s'assurer la vie & la subsistance, voila le sens de l'affiche qu'on mettoit dans l'assemblée au lever de la canicule. Les noms qu'on donnoit à cette affiche étoient *Anubis l'aboyeur, le donneur d'avis, ou Tahaut le chien, ou Esculape l'homme chien (a)*. C'étoit toujours le même sens ou la même annonce : mais c'étoient trois noms pour un. C'en fut assez pour en tirer trois personnages de leur histoire, dont la chronologie va encore s'allonger & fournir des armes puissantes contre la Religion Chrétienne. Ils font régner le demi-dieu Anubis avant Ménès, sans

(a) De אִישׁ *aish* homme, & de כֶּלֶב *caleph* chien, est venu אִישׁ כֶּלֶב *aish caleph* l'homme chien. Les Grecs l'appelloient ἀστρονομός, l'astro chiu.

nous dire où. Ils font de Thor ou Thaa- LA THEO-  
tes fils de Ménès, leur second roi d'É- GONIE.  
gypte. Ils en font le conseiller de Ménès. ils lui attribuent l'introduction des lettres, l'invention de la musique & de la danse, avec quantité d'autres belles découvertes : ce qui est fondé sur ce que la canicule ouvroit l'année, ramenoit une nouvelle suite de fêtes, & paroïsoit à la tête de toutes les lettres ou figures symboliques qui exprimoient l'ordre annuel. Quoiqu'Esculape ne fût encore que le signe de l'étoile caniculaire, les Egyptiens en firent un troisième roi qui s'étoit appliqué à procurer le salut de ses sujets en étudiant la médecine : idée venue du salut ou de la conservation de la vie qu'exprimoit le serpent entortillé autour de la mesure du Nil. Telle est l'origine du serpent d'Epidaure, & la raison fort simple qui a toujours retenu le serpent auprès du dieu de la Médecine, à laquelle ni l'homme ni l'animal n'avoient originairement aucun rapport. Plusieurs historiens cités par le Chevalier Marsham dans sa règle des tems\*, \* *Chronicus canon.* attribuoient l'invention des lettres à Esculape, aussi bien qu'à Tahaut. C'étoit rendre justice, puisque l'un n'est point différent de l'autre. Marsham qui a pour

LE CIEL ces contes Egyptiens plus d'estime & de  
 POETIQUE. prédilection que pour la Sainte Ecriture, se fâche tout de bon contre ceux qui ont ainsi confondu les choses & altéré l'histoire, en attribuant à Esculape l'invention qui fait la gloire de Thor. Il recommande cela le mieux qu'il peut. Mais les moyens de conciliation étoient ici fort superflus, puisque l'Esculape ou *l'homme chien*, & le Tahaut, ou la canicule, n'étoient, comme Anubis, que les noms d'une figure qu'on mettoit dans l'assemblée du peuple pour l'avertir qu'on voyoit paroître l'étoile dont le lever seroit bien tôt suivi du débordement.

La quatrième clé de l'écriture symbolique a produit encore d'autres personnages, qui viendront à leur tour : & toutes les quatre conjointement, ont donné naissance à des essains de dieux, parmi lesquels nous ferons choix des plus célèbres, de ceux que nos peres ont adorés ; non seulement parce que nous avons roûjours entendu parler de ces dieux sans pouvoir en démêler l'origine ; mais sur tout, parce que les mêmes faits qui nous aident à les démasquer, rendent un témoignage perpétuel à la vérité de la révélation.

## VI.

*La propagation des dieux Egyptiens.  
 Progres de l'idolâtrie.*

Après avoir trouvé dans l'abus des figures symboliques prises pour des objets réels, l'origine des habitans que l'Egypte a imaginés & placés dans le ciel, s'il se trouve encore que les dieux des autres nations les plus célèbres, & les autres superstitions dont nous n'avons point parlé, soient une propagation sensible des idées & des pratiques Egyptiennes ; la facilité de rappeler tant d'égaremens à un principe fort simple, fera voir de nouveau la justesse du principe, quoique dès à présent il paroisse suffisamment démontré.

Mais est-il si aisé de prouver que les Phéniciens, les Syriens, les Grecs, & tous les Occidentaux dont nous connoissons les dieux, ayent été les copistes des Egyptiens ? Ceux-ci voyageoient peu. Contens pour l'ordinaire de l'abondance dont ils jouissoient chez eux, ils se pouvoient passer des étrangers (a), & n'alloient pas chercher ailleurs ce qu'ils re-

(a) *Terra suis contenta bonis, non indiga mercis.*  
 Pharfal, l. 8.



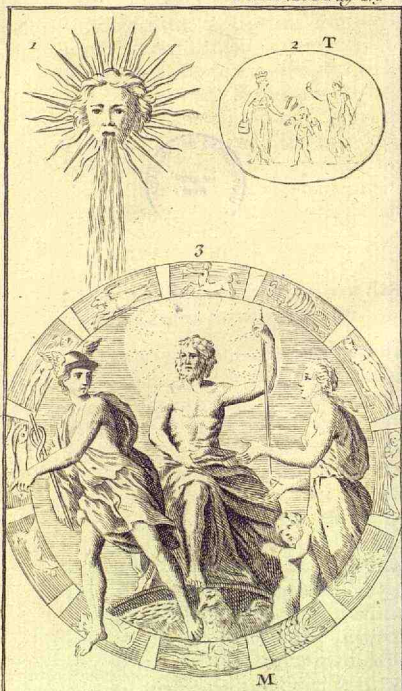
LE CIEL cueilloient sans peine dans leur propre  
 POETIQUE, pays. Par cette raison ils paroîtront peu  
 propres à servir de modèles aux autres  
 peuples, ou à leur communiquer leurs  
 opinions. C'est cependant l'Égypte qui  
 a répandu parmi nous l'idolâtrie & les  
 superstitions. Commençons par examiner  
 quel a été le moyen de communication :  
 nous verrons ensuite les progrès du mal.

## V I I.

*Les dieux d'Égypte communiqués à l'Asie  
 & à l'Europe par les Phéniciens.*

L'Égypte a toujours été, & est encore,  
 le pays du monde le plus fertile. La re-  
 colte presque certaine, & ordinairement  
 supérieure de beaucoup aux besoins des  
 habitans, donnoit lieu d'y faire d'amples  
 amas de blé qui étoient la ressource des  
 Arabes, des Chananéens, des Syriens,  
 & des Grecs dans les années stériles. Les  
 voyageurs que le besoin ou la curiosité y  
 conduisoit, mais sur-tout les Phéniciens,  
 qui n'occupoient qu'une petite côte ma-  
 ritime auprès du Liban, & qui n'avoient  
 point de grenier plus sûr que l'Égypte,  
 étoient tous également frappés de la po-  
 lice qui régnoit dans ce beau pays, du  
 caractère paisible des habitans, de l'air  
 mystérieux





### L'Armée des Cieux.

Gravé par J. P. L. Bas, rue de la Harpe à Paris, sous le buste de Perceus.  
 1. La source du Nil du Cabale d'Égypte. 2. Les trois clés de l'écriture antique à la manière des Égyptiens. 3. Les cinq principales clés de l'écriture antique à la manière des Grecs, savoir un roi, une mère féconde, un enfant cheri, un messager, symbole de la Grèce, et un operrier, symbole de la ville d'Égypte.

mystérieux des cérémonies & des fêtes LA THEO-  
 qu'on y célébroit avec grand appareil; & GONIE.  
 enfin de l'abondance qu'ils regardoient  
 comme miraculeuse dans un pays où il  
 ne pleuvoit pas. L'idée qu'ils avoient de  
 ce fleuve dont la source demouroit incon-  
 nue, & dont les débordemens leur pa-  
 roissoient contraires à l'ordre commun de  
 la nature, leur faisoit dire que Dieu lui-  
 même versoit sur l'Égypte ces eaux bien-  
 faisantes (a). Les Égyptiens peignoient  
 cette merveille par la figure de Dieu,  
 c'est-à-dire par un soleil, de la bouche  
 duquel il sort un fleuve (b), & les étran-  
 gers comme les Égyptiens publioient par-  
 tout qu'une félicité si singulière étoit la  
 récompense de la piété des habitans. Peut-  
 être même les Syriens & les Chananéens

\* V. Fig. 1.  
 Planche IV.

(a) *Αἰθέρας ὠκεανὸς, fluvius à Deo missus.* Odyss.  
 4. v. 581. Voyez Fig. 1. Planche XIV.

(b) C'est la raison pour laquelle ils donnoient à Dieu  
 ou au soleil entr'autres titres celui de *Πηγή πηδ* phé-  
 phébus *Φεῖβος*, qui signifie la bouche de Os, c'est-à-  
 dire, la source du débordement, des deux mots *Πη* piété  
 os, la bouche, & de *Πηδ* ob, l'ensifure, le débordement.  
 C'est l'ancien nom qu'ils donnoient au Nil sorti de ses  
 bords, comme nous le démontrérons dans la fable d'An-  
 dromède & de Niobée. Peut-être cette figure rayonnante  
 qui verse un fleuve de sa bouche, n'étoit-elle qu'un Os-  
 ris qu'on plaçoit en Juin dans l'assemblée du peuple,  
 pour signifier l'annonce ou l'avis du débordement. Cette  
 écriture a pu faire naître par la suite des opinions singu-  
 lières sur l'origine du Nil, quoiqu'il provienne de la  
 pluie comme tous les autres fleuves.

LE CIEL ont-ils tout d'abord reçu des Egyptiens symbolique. & mis en usage parmi eux l'écriture vulgaire leur en aura fait perdre l'intelligence sans en supprimer les figures : en forte que ces symboles étant toujours de cérémonie & exposés publiquement dans les fêtes, chacun y attacha l'idée ou l'histoire qui lui parut la plus vraisemblable. L'Égypte fut ainsi la coupe où étoit le poison de l'idolâtrie ; & les Phéniciens sont ceux qui, en voyageant par tout, ont présenté cette coupe funeste à la plupart des nations de l'Occident. C'est même la raison pourquoi les noms des dieux & les termes usités dans les fêtes payennes ont un rapport si sensible à la langue Phénicienne. Assurément on parloit en Égypte une langue différente de celle du pays de Chanaan\* : & quoique le fond des deux langues pût être le même, comme on en a diverses preuves, elles étoient peut-être plus éloignées l'une de l'autre dans leurs terminaisons & dans leurs tours, que ne le sont les langues Espagnole, Françoisé, & Italienne dont le fond est le même. Mais les Phéniciens en transportant sur toutes les côtes de la Méditerranée les cérémonies Egyptiennes, en ont traduit en leur lan-

Pourquoi les noms des dieux ont rapport à la langue Phénicienne.

\* P<sup>s</sup>al. 80:3.

gue la plupart des termes. Par ce moyen LA THEOLOGIE nous y retrouvons encore un sens CONGONIE. forme à l'intention des premiers instituteurs. Or ce sens se trouve presque toujours étroitement lié avec les réglemens de la société. Au contraire le sens de ces mots n'a aucun rapport ni à des dieux, ni à des déesses. Nous sommes donc dans le chemin du vrai, & nous ferons bien de ne point quitter cette route.

Les voyageurs & les marchands étoient infailliblement frappés dans leur séjour en Égypte de l'extérieur des fêtes & de l'abondance qui en paroissoit être le fruit. Ils ne rapportoient pas chez eux cette multitude de symboles & de pratiques où ils ne comprenoient rien. Mais ils ne manquoient guères de regarder avec vénération les trois ou quatre symboles principaux que les Egyptiens honoroient comme des puissances bien-faisantes, & comme les auteurs de tout le bien qui leur arrivoit.

Le gouverneur, la femme, l'enfant, & le messager, ou le donneur d'avis, paroissant toujours, quoiqu'avec variété dans toutes les fêtes ; les étrangers s'accoutumèrent sur-tout à ces trois ou quatre objets les plus distingués de tout le culte : & les Phéniciens qu'un besoin per-

LE CIEL POÉTIQUE. pétéuel ramenoit dans le port du Phare, furent les premiers à mettre en œuvre chez eux le même cérémonial, & à célébrer les mêmes fêtes. Le cercle ou le soleil accompagné de serpens, ou de feuillages, ou de grandes ailes, pour peindre l'esprit moteur de toutes choses, maître de l'air, dispensateur des saisons & des récoltes; quoique toujours placé au dessus des plus beaux symboles, attiroit moins les yeux que la brillante figure du gouverneur de la terre, ou que les diverses parures qu'on donnoit à la mere, & au fils bien-aimé. Rien ne contribua davantage à humaniser l'idée de Dieu, si cela se peut dire, ou plutôt à faire rapporter le culte & les adorations à des êtres semblables à nous.

## VII.

*Le roi, la reine du ciel, & l'armée des cieux.*

Les étrangers ne firent pas de grandes enquêtes sur la vie & les gestes de cet Ammon que le peuple Egyptien confondoit avec Osiris. L'idée qui leur demeurait dans l'esprit en voyant cet homme, symbole du soleil, est qu'il étoit le roi,

le maître du ciel, le pere de tout bien. LA THÉOLOGIE. Et si ce symbole a fait partie de l'ancienne écriture des Chananéens, il n'est pas surprenant que devenu dieu dans leur opinion, il ait été communiqué aux autres peuples sans aucun rapport à Osiris ou à Ammon qui étoient des appellations particulières à l'Egypte.

L'Isis qui étoit souvent à côté du grand roi, pour signifier les fêtes de chaque saison, avoit l'air & le nom d'une femme. Ses diverses couronnes étoient les parures d'une reine. Horus leur fils bien-aimé acquéroit autant de noms qu'il avoit d'habits & de figures. Ils en formèrent autant de personnages qui étoient à la suite du roi, & lui faisoient cortège. Les voyageurs ne reportèrent chez eux rien de plus uniforme que les figures & le culte du roi & de la reine du ciel, suivis de leur nombreuse cour. Les rois marchaient ainsi toujours accompagnés de la reine & d'une armée ou d'une suite d'amis & de gardes qu'on appelloit l'armée.

Telle est l'origine de ce culte du roi, de la reine & de l'armée des cieux contre lequel toute la loi de Moysé & les Prophètes avertisent si souvent les Hébreux de se précautionner. Cette armée des

LE CIEL  
POËTIQUE.

cieux qu'on appelloit *seba* (a), ou *saba*, a donné le nom à l'idolâtrie des Sabiens qui étoit universelle dans l'Arabie, dans la Phénicie, & chez tous les peuples de Syrie; si même elle n'est devenue celle de toute la terre, quoiqu'avec des changemens toujours nouveaux d'une contrée à l'autre.

## V I I I.

*Moloch, Baal, Adonis, & Achad.*

Le dieu, ou plutôt la figure du soleil, que les Egyptiens appelloient *Osiris*; ou le gouverneur de la terre, prit ailleurs un autre nom. Les peuples d'Orient qui l'avoient adopté, & qui regardoient leurs avantages temporels comme le fruit évident de cette dévotion, l'appellèrent les uns *Moloch*, ou *Melchom* (b), c'est-à-dire le roi; les autres *Baal*, ou *Adonai*, ou *Adonis*, ou *Hero* (c), tous noms qui fi-

(a) **שֵׁבָא** *seba*, exercitus. Voyez l'histoire du Sabianisme. *Maimonid. dux habitantium.*

(b) **מֶלְכֹם** *malac* ou *melc.*

(c) Voyez le nom de *hero* en ce sens dans l'interprétation de l'obélisque de Ramesses, par Ammian Marcellin, ou dans la règle des tems de Marsham. De ce *hero*, les Latins ont fait *herus* & *hera*, le seigneur, la dame. Les Philistins le nommoient le seigneur des hommes, *matnas*, du mot *mar on*, qui signifie le maître; & de *as*, qui signifie l'homme. Ce qui revient au sens des noms qui précèdent.

LA THÉO-  
GONIE.

gnifient le seigneur. D'autres le nommoient Achad (a), ce que les vieux habitans du Latium ont rendu par *sol*, l'unique; d'autres enfin Baalshamaim ou Belshamen (b), le seigneur des cieux. Mais c'étoit toujours le soleil que ces figures de roi, & ces noms signifioient immédiatement, plutôt que l'Etre tout-puissant, que ces peuples perdoient de vue ou confondoient avec le soleil. Ainsi l'attribution qu'ils faisoient au soleil du gouvernement du monde & d'une fécondité universelle, étoit un culte plein d'injustice & d'impiété, toujours réprouvé par l'écriture.

La grande dévotion par laquelle on honoroit la puissance de cet astre métamorphosé en roi du ciel, étoit de pénétrer de toute la force de ses feux les enfans qu'on vouloit lui consacrer par une espèce de purification imaginaire qu'on croyoit utile à leur santé. C'est dans cette vue qu'on les faisoit passer entre deux grands feux allumés devant Moloch. On confondit par la suite le culte de cette idole

Honneurs  
rendus à Mo-  
loch.

(a) **אֲחָד** *achad*, unicus, & par une prononciation adoucie, *adad*, un, l'unique, le seul. Les anciens rois de Syrie qui se disoient ses enfans, prenoient le nom de *Benadad*, fils de dieu. Voyez *Maarob. Saturnal.* l. 1. c. 24.

(b) **בַּעַל שָׁמַיִם** *Dominus calorum.*

LE CIEL avec celui qu'on rendoit à Saturne : & POETIQUE. l'usage étant d'offrir à Saturne des victimes humaines pour les raisons qu'il sera tems de déduire quand nous en serons à son article, le culte de Moloch devint également sanguinaire ou cruel. On brûloit en son honneur les enfans qu'on avoit de trop, & dont on vouloit se défaire saintement en les consacrant à leur Dieu tutélaire pour le plus grand bien de la famille. Souvent même dans les occasions importantes, dans un péril éminent, c'étoit l'aîné, l'enfant bien-aimé qu'on devoit à Melchom. Rien de plus connu, ni de plus défendu dans les loix de Moysé. Cette pratique abominable a duré long-tems chez les Chanéens dans un lieu voisin de Jérusalem nommé *la Gehenne*, c'est-à-dire *la vallée* de la famille de *Hemnon* à qui ce lieu appartenoit anciennement. On l'appelloit aussi la vallée de Thopher, c'est-à-dire la vallée du tambour ; parce qu'on y livroit les enfans à ces dévotions inhumaines, tandis que leurs freres & sœurs dansoient au son du tambour, pour ne pas entendre leurs cris.

## I X.

LA THÉOGONIE.

*Le char du soleil, les équipages des dieux.*

Le fouré qu'on mettoit à la main d'Osiris, à la droite du Jupiter d'Heliopolis qui est le même, & à la droite du Jupiter de Syrie (a), qui n'en est point différent, faisoit évidemment de ce dieu le cocher ou le guide de l'année, des astres, & de toute la nature. L'idée de cocher n'avoit alors rien de bas : c'étoit au contraire une fonction très-honorable dans l'antiquité que celle de gouverner un char. C'étoit l'exercice cheri des rois & des plus grands guerriers\*. Les Grecs plus imaginatifs que les autres peuples, en adoptant la figure du soleil, ne se contentèrent pas de lui mettre un fouré à la main : mais au fouré qui étoit très-suffisant pour signifier la conduite de l'année dans l'ancienne écriture, ils ajoutèrent un char, des chevaux pleins de feu, & un équipage complet\*. Ils peignirent leur dieu soleil avec

\* V. l'*Illiad.* d'*Hom.*\* V. *Ovid.* *Métam.* 2.

(a) *Dextra elevata cum flagro in auriga modum.* Macrob. Saturnal. l. 1. c. 21. L'auteur nomme ce Jupiter, Assyrien. Mais Assyrien dans cet endroit est pour Syrien, comme on en peut juger par son nom d'Adad qui étoit le nom de Dieu en Syrie, & entroit dans le nom des rois de cette contrée, Benadad. La même méprise se trouve dans Virgile & dans Horace.

une face rayonnante assis sur un char, & gouvernant, le fouët dans une main, & les rênes dans l'autre, quatre chevaux ailés. Voilà Osiris ou Ammon fort embellis. Mais quoiqu'on lui ait ôté son air Egyptien, & qu'il acquière d'autres ornemens d'un pays à l'autre, il conserve le caractère de gouverneur: & au travers de cette pompe on reconnoît Osiris. Ce n'est toujours que le signe du soleil, auquel ils joignent l'idée de la toute-puissance. Les Phéniciens le nommoient Helion (a), le Très-haut. Les Grecs le nommèrent Helios. C'est toujours le même nom, & le même blasphème.

Depuis que les Grecs eurent multiplié leurs dieux, comme les symboles qu'ils laissoient introduire chez eux sans en comprendre le sens, ils donnèrent à chacun de ces prétendus dieux un équipage à peu près semblable, pour leur procurer à facilité des transports, & le soutien de leur dignité. Ils varièrent les ornemens, la livrée, & l'attelage selon la bienfaisance du rang & de l'état.

Le comble de toutes ces folies, & c'est une folie qui devint universelle, étoit non-seulement de confondre Dieu avec

(a) Ἡλιος ἰσίδιο, Helios; Ὑπερίων, Hyperion, le Très-haut.

ce gouverneur des astres & de la terre, LA THÉOGONIE. c'est-à-dire, avec le soleil; mais même de chercher parmi leurs héros ou leurs fondateurs, ce roi devenu le conducteur de la nature. Ainsi les Egyptiens y trouverent leur Ammon, les Syriens leur Bélus, les Crétois leur Astérius, les Arcadiens un autre Jupiter. Ou plutôt ce Jehov, parce qu'il avoit une forme humaine, passoit pour avoir été roi de tous les pays où son culte étoit reçu, quoiqu'il n'eût réellement vécu nulle-part, puisqu'il n'étoit que le signe de la course du soleil.

## X.

*Isis, Balsamina, Hamalta, la reine du ciel, Aseroth, Asteroth, Aphrodité.*

La réception qu'on fit à Isis dans les pays étrangers ne fut pas moins favorable que celle qu'on avoit faite à Osiris. De femme représentative des productions de la terre selon les saisons & les fêtes que les saisons amènent, elle devint une femme réelle; mais une femme incomparable, une reine bien faisante & la mère de l'abondance.

D'abord par droit de communauté elle eut part à tous les titres de son mari. On appelloit celui-ci Ammon: on la nomma

Ammonia. Il se nommoit Achad, Hero ou Herus, Baal, Moloch, & Belsamen : Isis fut en conséquence traitée de Achata ou Hecatè, l'unique ; d'Architis <sup>a</sup>, de Baaltis, Baaletth, ou Belta <sup>b</sup>, ou Hera <sup>c</sup>, la dame. Car tous ces noms reviennent au même sens. Par la même raison on l'honoroit des titres de Belsamina, la reine du ciel, ou tout simplement du beau nom de Malchet & Amalacta, la reine. On reconnoît à ces traits la Junon des Latins, & l'Hera ou la dame, celle qu'Homère & tous les poètes donnent pour épouse à Jupiter, & qui fit si mauvais ménage avec lui.

C'étoit anciennement un usage universel de faire les sacrifices & les prières publiques sur des éminences, & spécialement dans de grands bois, pour mettre le peuple à couvert des ardeurs du soleil. Quand l'Isis qui indiquoit les fêtes, & dont les figures faisoient une des plus belles parties du cérémonial, en fut devenue l'objet, & eût été regardée comme la dispensatrice des biens de la terre dont elle porte toujours les marques; ses figures qui n'annonçoient que l'abondance & la joye devinrent les plus agréables au peuple toujours avide, toujours crédule sur cet article : le faux sens qu'on donnoi

à ces figures les accrédita comme le plus sûr moyen d'obtenir d'amples moissons. Ces simulacres furent fêtés & placés dans les plus beaux bois. Le peuple courut en foule aux dévotions de l'aimable reine qui les combloit de biens. C'étoit elle, sans doute, de qui ils tenoient tout. La fraîcheur & la beauté du lieu où elle étoit honorée ne faisoit pas moins d'impression sur les assistans, que les parures de la déesse : & au lieu de l'appeller la reine du ciel, ils la nommoient souvent la reine des bois (a), ce qui se trouve plusieurs fois dans l'écriture : & c'est parce que la coutume de s'assembler dans des lieux environnés de grands bois étoit devenue une occasion d'idolâtrie, que la loi de Moïse défend de planter des bois pour y célébrer aucune fête. La coutume en étoit anciennement innocente & universelle, parce qu'on ne s'y assembloit que pour louer Dieu. Mais elle fut prohibée comme une profession publique d'idolâtrie,

(a) De מלכת malchet, regina; & de אשרות asheroth, la ges. . Paralipom. 33 : 3. d'où vient le mot Grec ἄσραφα, neus, bois sacré. Les Latins ont fait de lucus qui y répond leur Lucina, qui signifie exactement la présente des bois. Mais une peire équivoque, je veux dite le rapport du mot Lucine avec celui de lux, la fit invoquer dans les couches, comme si elle se mêloit de faire arriver les enfans à la lumière. Juno lucina fer opera Terent.

Lucine, de lucus, grand bois.

<sup>a</sup> Macrob. Saturnal. l. i. c. 11.  
<sup>b</sup> Plutarch de Isis.  
<sup>c</sup> 182.



LE CIEL lorsque le symbole des fêtes y eût été honoré comme une reine bienfaisante, & dont le pouvoir se faisoit sentir dans le ciel, & sur la terre. Bientôt après elle acquit deux ou trois autres noms qui engendrèrent autant de nouvelles déesses, & celles-ci firent encore autant & plus de bruit dans le monde que la reine des bois.

*Asterié,  
Atergatis, &  
Aphrodité.*

La faucille, les cornes de taureau ou de capricorne, la queue de poisson, & les autres parties du zodiaque qu'on unifesoit à la figure pour désigner chaque saison, mais qu'on n'entendoit plus, portoient les esprits à l'attente de la prospérité des troupeaux, à la richesse des moissons, ou de la pêche. C'est ce qu'elle sembloit promettre, & c'étoit là l'objet des souhaits des peuples: elle devint donc la reine des troupeaux (Asteroth (a)), le grand poisson, ou reine des poissons (Adirdagar (b)), & sur-tout la dispensatrice de la

(a) De **אֶסְתֵּרוֹת** *hammalcher-asteroth*. Judic. 2 : 11. & 1. Reg. 31 : 10. Les armes de Saül furent suspendues par les Philistins dans le temple de la déesse des troupeaux, Asteroth.

(b) De **אֲדִיר** *adir*, magnificus; & de **דַּג** *dag*, poisson, vient **אֲדִיר־דַּג** *adirdag ih*, dont les Grecs ont fait Atergatis & Dertero. Lucien avoit vu cette figure: & Diodore de Sicile *Biblioth. liv. 7.* nous la montre de même à Afcalon, **דֹּג מַיִם אֲדִיר־דַּג** *dog mayim adirdag*.

fertilité, *Appherudoth* (a), ou par excellenc LA THEO-  
ce la reine, *Amalthea*. Ces mots qui étoient GONIE.  
fréquens dans la bouche des Phéniciens établis en Grèce, furent bien reçus comme les dévotions & les figures d'Isis, que la pompe & la joye des fêtes avoient accréditées. Les Grecs amollirent les sons de ces mots, & leur donnèrent le pli ou le tour de leur langue. La reine des troupeaux devint Astarté: la reine des poissons devint Atergatis: & la mere des blés devint l'Aphrodité des Cypriots & des Grecs. Le nom d'Appherudoth, la mere des moissons, converti d'Aphrodité, n'étoit plus qu'un son vuide de sens. Mais paroissant aux Grecs venir d'un mot de leur langue (b), qui signifie

**דֹּג מַיִם אֲדִיר־דַּג** *dog mayim adirdag*. Faciem quidem habet mulieris, etiam reliquam corpus piscis.

Definit in piscem mulier formosa superne.

(a) De **אֶסְתֵּרוֹת** *am mater* la mere & de **פִּרְוֹת** *pherudoth*, grana, les blés. Joel 1 : 17. s'est formé *appherudoth*, la mere des moissons.

(b) De **אֶפְרוֹדִיט**, écumé. Platon dans le Cratyle avoue que bien des mots Grecs viennent des Barbares, c'est-à-dire des Orientaux. Il remarque ailleurs, de *Legibus Dial. 13.* *epinam*, pag. 1012. édit. Francfort, que le nom de l'étoile du soir, qui est *aphrodité*, étoit venu de Syrie ou de l'Orient, ce qui confirme parfaitement l'Éty-mologie que j'en ai donnée. Les Orientaux exprimoient encore le même sens par le nom de Britomartis, qui vient de **בְּרִית** *beris*, cibus; & de **מַרְת** *marat*, domina & la reine des blés.

LE CIEL l'écume de la mer, ils fabriquèrent là-dessus la merveilleuse histoire de la déesse engendrée de l'écume de la mer, & sortant tout à coup du sein de l'onde au grand étonnement des dieux & des hommes. Les philosophes cherchèrent ensuite dans les profondeurs de leurs connoissances sur la génération du monde, des moyens d'expliquer le mystère de ce qui n'étoit qu'un jeu de mots, ou une allusion frivole du mot aphrodité à un terme de leur langue, qui n'y ressembloit que par le son (a).

Nous avons déjà remarqué que les sculpteurs Grecs ne pouvoient souffrir sur la tête de leurs simulacres épouvantables cornes du taureau, ou du capricorne, qui caractérisoient le printemps & l'hyver par les parties les plus remarquables de ces deux signes du zodiaque, & qui servoient de support tantôt à une, tantôt à trois bottes de légumes, ou à des serpens, ou à des épics, ou à d'autres marques symboliques qu'on y ajoutoit. Les inventeurs de ces figures, par l'union de plusieurs pièces abrégées & rapprochées,

(a) Voyez un exemple de ces sublimes spéculations, dans un livre intitulé, *Telluris Thiboria sacra*, de Thomas Burnet, qui prétend trouver dans l'écume, dont Venus est née, les sédimens des poussières dont il se figure à la Cartésienne que la terre s'est formée peu à peu.

avoient prétendu écrire ou donner au LA THEO-peuple des marques pour se régler : au GONIE. lieu que les Grecs en imitant ou répétant ces figures, se propoisoient de plaire. Ils firent donc main basse sur les cornes, & sur tout l'atirail de cette étrange coëffure. Mais ils se gardèrent bien d'ôter à la déesse aucun de ses attributs. C'eût été un sacrilège d'une dangereuse conséquence : il n'y alloit pas moins que de la perte des moissons & de la mort de tous les petits des troupeaux. Ainsi sans lui faire perdre aucune de ses parures, on prit seulement soin de les arranger avec plus d'art & plus de goût.

Ils pegnèrent l'Amalcta, l'Aphrodité, la reine des moissons, embrassant de la main gauche une longue corne de chèvre dont ils faisoient sortir des épics, des légumes, & des fruits. De la droite elle tenoit une faucille ou quelque autre attribut. Ils unissoient ainsi sans raison la marque de l'ouverture des moissons avec la corne de la chèvre sauvage qui signifioit anciennement la fin de toutes les récoltes, & l'entrée de l'hyver. Voilà donc l'origine fort simple de la corne d'abondance, & de la chèvre amalctée. Cette corne pour être toujours pleine, comme elle en avoit visiblement le privilège, ne pou-

La corne d'abondance. La chèvre amalctée.

LE CIEL voit provenir que d'une chèvre qui eût POETIQUE. rendu quelque service important. On imagina que cette chèvre avoit nourri Jupiter. Mais il en est du dieu comme de la nourrice. L'un a aussi peu vécu que l'autre. Ce seul exemple est très-suffisant pour prouver que la plupart des récits des poëtes sont de petits contes fondés sur de pareilles équivoques, & inventés pour avoir quelque chose à dire sur des figures toûjours présentes dans certaines fêtes, & que l'on n'entendoit plus. On fit de toutes ces figures autant de divinités tutélaires. Chacun voulut avoir la sienne. Les Syriens s'affectionnèrent à la déesse des troupeaux, dont ils firent leur Astarte. L'Aphrodité des Cypriots se mêla par la suite de bien d'autres affaires que de la maturité des moissons. Les habitans de la côte de Sidon mirent leur pêche sous la protection d'Atergatis, dont la figure devoit être de leur goût. Mais la vue de cet objet dans leur fête inspira aux prêtres de ces quartiers la dévotion de s'abstenir de l'usage du poisson, & de se borner à celui du bœuf & de la volaille.

Les pêcheurs de Crète au lieu de donner comme les Syriens la figure d'un poisson à l'Isis qui annonçoit la fête de la grande pêche, paroissent lui avoir mis un

filèt à la main; d'où lui a pu venir par la LA THEC- suite le nom de Dictynne (a). Les figu-GONIE. res que le cérémonial avoit attachées inseparablement à certaines fêtes, de vinrent ainsi les divinités chéries dans les lieux où ces fêtes étoient célèbres: & l'on ne douta point qu'on ne leur fût spécialement redevable des avantages naturels & particuliers au pays, au lieu d'en remercier la Providence qu'on ne connoissoit plus.

## X I.

*Deio, Dioné, Diane, Hecaté, Artémise.*

C'est de tout tems, & par toute terre, que le petit peuple aime les équivoques & les jeux de mots. Si le changement de la figure a souvent fait plusieurs dieux d'un même symbole varié, la seule diversité des noms, ou même la différence de prononciation a souvent produit une semblable multiplicité. L'Isis prise pour la reine du ciel, ou pour la lune, se nommoit Echét, Hecaté, ou Achaté, l'unique, l'excellente (b). Chez quelques peu-

(a) De *Dictyna*, filète. Ce qui a donné lieu à la fable de Dictynne, qui étant pourfuite, se sauva sous un amas de filès.

(b) *Ιστη γίγναι λυγα μινωτα.*

LE CIEL ples de Syrie le même symbole, par une POETIQUE. légère inflexion de nom fut nommé Achot (a), la sœur. Celle dont on avoit déjà fait la femme de Jehov, ou du soleil, ou de Jupiter (car jusqu'ici c'est la même chose) devint aussi sa sœur.

... Ego qua divam incedo regina Jovisque  
Et soror & conjux .....

Encore un peu de patience & nous la verrons devenir fille du même Jupiter; puis la mere de tous les dieux. Toute cette bigarrure d'états & de généalogies provient sensiblement de la diversité des attributs & des noms qu'on donnoit à un même symbole.

Nous avons appris de Diodore de Sicile; & quand ce lavant voyageur ne nous l'aurait pas dit, c'est une vérité qui se fait aisément appercevoir, que l'Isis Egyptienne est la même que la Cérés de Phénicie & de Sicile. C'est le symbole de la terre: c'est la terre elle-même, la nourrice, la mere des vivans. En Syrie & dans l'Ionie on la nommoit encore Dei, ou Deio, ou Deione (b), l'abondance, ou Rhoea (c), la mere de l'abondance, celle

(a) אַחֹת achot, sœur.

(b) De ἰς dei sufficientia. Δείω Διουτήτης.

(c) De רעה rahib, pascere; roh, pascens.

qui nous donne la nourriture; ou bien DÉ-LA THEOMÈTER, la suffisance de pluie (a), parce que la pluie qui n'opère rien immédiatement sur l'Egypte, est ailleurs la cause ordinaire de la fertilité. Tels sont les noms que toute l'Asie & la Grèce donnoient au Simulacre qui avoit un si beau temple à Ephèse. Les Grecs nomment toujours Deio & Démèter, celle que les Occidentaux nommoient Cères. Ainsi Cères, Deio, & Deioné, sont la même chose que Diane, dont la célèbre statue d'Ephèse portoit encore le nom. Or cette statue, à en juger par les petites tours dont on la couronne, par les mamelles, & par les têtes d'animaux dont on lui environne le corps, n'est point différente de l'Isis Egyptienne. Ce sont donc les différentes parures & les différens noms de l'ancienne Isis qui ont multiplié l'état & les belles histoires de la grand-mere Rhoea, de Dioné femme de Jupiter, & de Diane la fille.

Il n'est point plus difficile de deviner comment la même Diane est tantôt une divinité terrestre, tantôt la lune, tantôt la reine des enfers. Par la première institution elle avoit rapport à la terre: elle en marquoit les productions. Le faux sens

(a) De dei la suffisance, & de מטר mater la p. nio.

LE CIEL qu'on donna au croissant, & à la pleine lune qu'elle portoit sur la tête pour annoncer les fêtes, la fit prendre pour la lune. Enfin par le tems qu'elle demeure invisible\*, entre le dernier croissant & le retour de la nouvelle phase, elle ne laissoit pas lieu de douter qu'elle ne fût allée faire un tour dans le séjour d'Adès, ou de l'invisible, dans l'empire des morts.

Mais voici sur-tout ce qui contribua le plus aux idées étranges qu'on se forma de cette triple Hécate, qui étoit la terre, la lune, & la femme de Pluton. Si-tôt qu'on avoit apperçu à l'entrée de la nuit le premier croissant de la nouvelle lune, des ministres préposés l'alloient annoncer dans les carrefours & dans les places publiques, & la fête de la néoménie se célébroit ou ce soir-là même, ou le lendemain, suivant l'institution des lieux. Quand le sacrifice se devoit faire au soir, on plaçoit une Chouïette à côté de la figure qui l'annonçoit. L'Isis se nommoit alors *Lilith*, c'est-à-dire, la Chouïette; & voilà l'origine visible de cette Lilith nocturne dont on a fait tant de contes. On y mettoit un coq lorsque le sacrifice se devoit faire le matin. Rien de si simple, ni de plus com- mode que cette pratique. Mais quand l'I-

\* *Interlu-  
vium.*

לילית

נעמנה.

sis divinisée eût été regardée comme une LA THEO-femme, ou une reine placée dans la lu-GONIE. ne, & concourant avec Osiris ou Adonis au gouvernement du ciel; l'annonce du retour de la nouvelle lune, qui étoit une chose fort simple auparavant, prit un air mystérieux & important. Hécate étoit devenu invisible depuis plusieurs jours. On attendoit en cérémonie son retour. La déesse quittoit enfin l'empire des morts pour revenir dans le ciel. L'imagination avoit grand champ pour s'exercer, & puisqu'Hécate visitoit tour à tour très-régulièrement ces deux districts; on ne pouvoit pas douter qu'elle ne régnaît dans le ciel, & dans le séjour invisible. D'une autre part on ne se pouvoit cacher le rapport sensible qu'elle avoit à la terre, & à ses productions dont elle portoit toujours les différentes marques, ou sur sa tête, ou dans ses mains. Elle devint donc la triple Diane, qui est tout à la fois, 1°. la terre; 2°. la lune ou la dame du ciel; & 3°. la reine des enfers.

*Tergeminamque Hecaten, tria virginis ora  
Diana.*

L'ancienne publication de la nouvelle phase qui se faisoit à haute voix, pour annoncer le commencement de la néoménie, dégénéra peu à peu en des cris per-

LE CIEL sans qu'on jettoit par superstition & par POETIQUE, rubrique à l'entrée des carrefours. On fa-  
luoit la déesse des morts au sortir de l'af-  
freux manoir. La musique & les idées  
étoient d'accord. Mais l'ancienne annon-  
ce de la néoménie étoient l'origine de ces  
hurlemens si devots & simériteries.

*Nocturnis Hecate in triviis ululata per urbes.*

*Artemise.*

Toute l'antiquité payenne, après avoir  
confondu le symbole des nouvelles lunes,  
& des fêtes relatives aux différentes sai-  
sons, avec l'astre qui régle la société par  
ses phases, attribua à la lune un pouvoir  
universel sur toutes les productions de la  
terre, & généralement sur toutes les opé-  
rations des hommes. On se persuada aussi  
qu'elle connoissoit parfaitement l'avenir,  
& qu'elle ne paroïssoit jamais sans annon-  
cer par des marques sûres, ce qui devoit  
arriver aux laboureurs, aux familles, &  
aux royaumes entiers. On n'est pas enco-  
re trop bien revenu de la persuasion où  
l'on étoit anciennement des influences &  
des présages de la lune.

À le bien prendre, la lune n'a été mise  
dans le ciel que pour être consultée par  
les hommes sur ce qu'ils doivent faire ;  
puisque le Créateur ne lui a donné diffé-  
rentes phases que pour être dans le ciel  
la

LA THEO-  
GONIE.  
la mesure publique du tems, & la régle  
sensible de tous les travaux. On compte  
sans peine par son moyen la juste durée  
qu'il faut donner à chaque opération.  
Mais la méprise est de croire que l'astre  
qui sert à nous montrer le commencement  
& les progrès de ce que nous entrepre-  
nons, y influe pour rien, & en ait la  
moindre connoissance. C'est cette mépri-  
se qui a fait donner à Isis, regardée com-  
me la lune, le beau nom d'Artemise, qui  
veut dire, *celle qui a une pleine connoissan-  
ce de l'avenir (a).*

Mais qui a pu porter les poètes à imagi-  
ner une Diane amie de la solitude ; à lui  
donner des mœurs si chastes ; & à mettre  
sous sa protection les bois & les chasseurs ?  
C'est encore ici un pur jeu des poètes,  
ou du peuple. Les têtes d'animaux dont  
tout le corps d'Isis ou de la Diane d'Ephè-  
se étoit couronné en certains tems, an-  
nonçoient la grande chasse qui se devoit  
faire, ou sur la fin de l'automne, ou lors-  
que les animaux se multiplioient trop  
dans les forêts voisines. Peut-être signi-

(a) הרטום *hartom*, *sapiens, divinus* ; & de  
אישה *ishah*, *mulier*, הרטמשה, *artémisha*, *mu-*  
*lier sapiens, mulier futuri presaga*. Cela pourroit aussi  
être rendu selon un autre tout par ces mots : *oracula mu-*  
*lieris*, ou *responsa Isis*.

LE CIEL  
POETIQUE.

fiot-elle les nourritures de toute espèce, comme le blé qu'elle donne aux hommes, le foin qu'elle donne aux animaux domestiques, & les forêts où elle retire les bêtes sauvages. Cette figure étoit d'ailleurs assez communément appelée *Aferoth* ou *Lucine la déesse des forêts*. C'est ce qui donna lieu aux poëtes de la peindre comme une divinité récluse, haïssant le monde, & ne s'accordant d'autre plaisir que celui de percer un chevreuil, ou de devancer un cerf à la course. Cette beauté sauvage ne déplût point. Il falloit bien avoir quelque exemple de sagesse que l'on pût opposer à la conduite ordinaire des dieux & des déesses dont les histoires n'étoient pas édifiantes.

Mais les poëtes peu d'accord avec eux-mêmes en ce point comme en tout autre, nous parlent souvent des visites nocturnes que Diane rendoit au berger Endymion. L'origine de cette variation n'est plus une chose obscure. On célébroit dans certaines fêtes la représentation de l'ancien état du genre humain. Le lieu de l'assemblée étoit une belle grotte, un bois sombre, ou le voisinage d'une fontaine. On y plaçoit l'annonce de la néoménie, l'Isis avec son croissant, & au-



Cybele. Ouverture de l'Année et de la moisson  
en Phrygie. sous le signe du Lion.

près d'elle l'Horus ou le symbole du tra- LA THEOM  
vail avec l'attribut convenable à la saison GONIE.  
ou à la fête. Pour peindre à la solennité  
de la représentation, le repos & la sécuri-  
té dont Dieu avoit recompensé le travail  
des hommes après bien des traverses, on  
plaçoit dans cette grotte un Horus en-  
dormi. Delà les bruits défavantageux qui  
ont couru sur la conduite de Diane. La  
preuve de la calomnie se trouve dans la  
traduction du nom de son prétendu ber-  
ger : c'est le nom du lieu même où l'on  
plaçoit ce dormeur. Endymion signifioit  
dans la langue orientale, la grotte de la  
représentation (a).

## XII.

## Cybèle.

L'Isis que nous venons de voir, est  
une fille d'une vertu sévère, & dont la  
virginité est au-dessus de tout soupçon.  
Passons en Phrygie : la même Isis y prend  
au gré des peuples un caractère tout dif-  
férent. Elle y est honorée comme la mère  
commune de tous les dieux. On la porte  
en triomphe dans les villes comme le mo-  
dèle d'une admirable fécondité, & les  
peuples la félicitent d'avoir tous les dieux

(a) De  $\text{IY}$  en, grotte, fontaine, & de  $\text{IIM}$   
dormir, ressemblance. Psalm. 17 : 12. Heb.



LE CIEL  
POÉTIQUE du premier ordre pour ses enfans, & de pouvoir embrasser cent petits fils (a).

Les tours dont elle est couronnée nous la font reconnoître pour une Isis Egyptienne, pour l'ancien symbole de la reconnaissance que les peuples doivent témoigner dans les fêtes à celui qui leur donne de quoi se nourrir, se couvrir, & se loger. Les tambours ou les flûtes qui accompagnent Cybèle, étoient le caractère d'une fête : & comme la principale fête ou l'assemblée qui intéressoit tous les peuples situés loin de l'Egypte, étoit celle qui se tenoit en été pour faire l'ouverture de la moisson; on la désignoit par une clé & par un lion, signe sous lequel étoit alors le soleil. Telle est l'origine des tours, des instrumens de musique, de la clé & des lions qui sont les marques de Cybèle.

*Hinc juncti currum domina subiere leones.*

Atys.

On pourra me demander qui est cet Atys qui accompagne ordinairement la Cybèle de Phrygie. Il ne diffère d'Osiris que par le son. Les savans conviennent que ce mot signifioit *seigneur* en Phrygien. On voit des monumens où Atys est

(a) . . . . *Invehitur Phygias turrita per urbes,  
Lata deum patrem, centum complexa nepotes.*

appelé le très-haut (a), & placé à côté de Rhœa la mère commune. Mais ce qui montre que cet Atys est Osiris ou le soleil, & que Rhœa ou Cybèle qui est inséparable d'Atys, est la même qu'Isis; c'est que cet Atys éprouve les mêmes traitemens qu'Osiris. Une telle ressemblance entre les malheurs du mari d'Isis & de celui de Cybèle, suffiroit pour faire voir que l'un est une copie de l'autre. Le reste de leur histoire est un tissu de fadaïses & d'infamies, dont la grossièreté des Phrygiens a pu s'accommoder; mais qu'on me pardonnera aisément de passer sous silence. Le nom de Cybèle passe pour venir des monts Cybèles en Phrygie (b), où les fêtes de cette Isis étoient célèbres. Mais il y a bien plus d'apparence que c'est la statue qui a donné son nom aux lieux où ces fêtes étoient devenu solennelles; & que le nom de Cybèle étoit celui que portoit Isis en Egypte & en Syrie, quand elle étoit représentée toute

(a) *ἐντέροι τῶν πτωτῶν Πάρις Ἀπιδ' Ὀσίω. Α*  
Rhœa la mère commune de tous les dieux & de tous les hommes) & à Atys le très-haut. *Gruter inscript. p. 82 : 1.*

(b) *Κυβέλα Cybela, montes Phrygia, ubi antra & thalami Cybèles matris deorum. Hézychius, Virgile la nomme la grande-mère qui habite le mont Cybèle, mater cultrix Cybels, au lieu de Cybèle qui ne fait point de sens, selon la remarque du P. Catrou, *Æneid. 3**

LE CIEL couverte de mamelles pour annoncer une  
POETIQUE. année heureuse, & un revenu double de  
l'ordinaire: car le mot *cepel* signifie le  
double (a).

## XIII.

*Vénus, Illiſſye, Myliſta.*

Après avoir paſſé par des états ſi diffé-  
rens, Iſis prit une nouvelle forme: elle  
devint la célèbre Vénus. Celle-ci fait dans  
l'antiquité, & encore aujourd'hui dans le  
douceux langage de nos romans & de  
nos théâtres, deux perſonnages fort dif-  
férens. Tantôt elle eſt Vénus la populaire,  
la déeſſe des ſens, & la mere des plaiſirs:  
tantôt elle eſt Vénus la céleſte qui n'inſ-  
pire que la ſageſſe, & qui élève l'eſprit  
aux plus ſublimes ſpéculationſ, ou aux  
beautés intellectuelles. Qui peut avoir  
donné lieu à un conſtraste ſi bizarre?  
Trouverons-nous dans notre Iſis l'origine  
de deux déeſſes auſſi éloignées l'une de  
l'autre par leurs inclinations & par leurs  
fonctions, que le ciel eſt de la terre?  
Rappelons-nous les attributs ou les pa-  
rures d'Iſis, & nous y verrons d'abord  
l'origine de ces brillantes niaiserieſ.

(a) 74) cepel. duplum, copula. Couple en provence.  
Job. 41 : 4. ibid. 11 : 6.

Iſis porte ſouvent ſur ſa tête des attri- LA THEO-  
buts céleſtes, par exemple un croiſſant GONIE.  
de lune, l'étoile de la canicule, quelqu'un  
des ſignes du zodiaque. Voilà Vénus <sup>Vénus Ura-</sup>  
<sup>nia.</sup>  
Uranie. Qui pourra la ſouſçonner de n'é-  
tre pas occupée de l'étude des aſtres, &  
de ne pas ſ'appliquer aux plus hautes  
ſciences? La choſe étoit évidente: & à  
juger de Vénus Uranie par de pareils at-  
tributs, toutes ſes penſées étoient dans le  
ciel.

Une autre Iſis portoit des attributs ter- <sup>Vénus la po-</sup>  
reſtres, par exemple, des têtes de diffé- <sup>populaire.</sup>  
rens animaux, un grand nombre de ma- <sup>πρωδ ήμεσ.</sup>  
melles, un enfant ſur ſes genoux. Le peu-  
ple qui n'entendoit plus rien à ce langa-  
ge, crut le comprendre parfaitement. Il  
prit cette femme pour une mere féconde:  
& tout ce qui l'accompagnoit ayant rap-  
port à la génération & à la nourriture des  
animaux & des hommes, il prit cette  
déeſſe pour la patronne de la fécondité,  
& pour une puiſſance toute occupée du ſoin  
de porter tous les animaux aux plaiſirs.  
Quelques philoſophes firent leur cour à  
la première: mais les temples de Vénus  
*la populaire* ou *la terreſtre*, furent tout  
autrement fréquentés. Il n'eſt pas conce-  
vable combien la cupidité & la philoſo-  
phie accumulèrent de fauſſes ſpiritualitéſ

LE CIEL & de désordres honteux dans l'interprétation d'une figure dont l'emploi dans son origine, étoit d'annoncer les saisons & les fêtes de chaque saison.

Je ne crois pas qu'on puisse ne pas reconnoître l'origine de ces différens emplois de Vénus dans les caractères des parures d'Isis, qui tantôt ont rapport au ciel, & tantôt à la terre. Mais d'où est sorti ce nom de Vénus que les Latins ont donné à la prétendue déesse de la fécondité ?

Origine du nom de Vénus. Les jeunes filles qui en certains pays portoient (a) processionnellement les corbeilles couronnées de fleurs & de fruits, dans lesquelles on renfermoit les symboles du premier état du genre humain, étoient spécialement attachées à ces cérémonies, & dévouées d'une façon particulière à la mere des moissons, à la nourrice des animaux & des hommes. Elles résidoient dans une tente ou dans un grand bois qui lui étoit consacré. Ces filles dans les commencemens, & dès avant l'introduction de l'idolâtrie, étoient employées à tenir les lieux de l'assemblée, & les ornemens qui servoient aux sacrifices, dans une propreté parfaite. On leur donnoit aussi, comme nous l'avons vû dans l'his-

(a) κωνίφοροι, κισθίφοροι

LA THEOLOGIE.  
toire d'Erichthonius, des noms & des fonctions symboliques. On voit par-là que tout tendoit à instruire, & que tout l'appareil de la religion étoit une vraie prédication. Quand le sens des symboles & des cérémonies fut perdu, tout se convertit en mystères, ou en autant d'histoires merveilleuses : tout fut interprété d'une façon arbitraire : & l'erreur fut suivie par tout de cérémonies superstitieuses, ou même de pratiques infiniment criminelles.

Les Cistophores\*, ou les filles des temples de Vénus la céleste, faisoient profession d'une chasteté parfaite : mais celles qui servoient dans les temples de Vénus la populaire, prirent des inclinations conformes à celles qu'on prêtoit à la déesse. On peut voir dans Herodote a, dans Strabon b, & dans la prophétie de Baruch c, en quels excès & en quelle infame prostitution l'ancienne religion avoit dégénéré. Depuis que la cupidité autorisée par la coutume eût converti les plaisirs les plus déréglés en autant d'actes de dévotion, les temples & les bois de la déesse de la génération se remplirent de filles qui y faisoient leur résidence. Ces lieux par cette raison furent nommés les pavillons des fil-

\* Les porteuses de corbeilles.

a Herod. in div. num. 35.

b Geogr. lib. 16.

c 6: 42.

LE CIEL *les (a)*. Les Européens ne pouvoient pro-  
POETIQUE. noncer le mot Phénicien, Vénoth, *les*  
*filles*, qu'en disant Vénos ou Vénus; &  
entendant souvent parler des tentes de  
*Venos*, ils prirent ce dernier mot pour le  
nom de la déesse même, ou pour le nom  
de la génération.

C'est pour exprimer ce dernier sens que  
les Syriens donnoient encore à la même  
Isis les noms de Mylitta, ou d'Ilithye *(b)*,  
& les Arabes celui d'Alitta ou d'Halilat.

(a) סוכות בנות סוכות venoth, tabernacula pue-  
larum. Comme de במות bamoth, les lieux hauts, les  
Occidentaux ont fait *Boiæus homos*, autel, lieu élevé,  
de même de succot ou succora Venoth, tentoria puella-  
rum, on a fait Vénos ou Vénus. Voyez. *A. Reg. 17: 30.*  
On trouve *Venus genitrix*, dans une médaille de *Julia*  
*Augusta*, recueil d'Aldophe Occo. p. 366. Les Cartha-  
ginois avoient une ville: qu'ils appelloient dans leur lan-  
gage Phénicien Succora Vénos: ce que les Latins ren-  
doient par *Sicca-Veneris*. Voyez. *tabul. geograph. in noti-  
tiam ecclesiasticam Africa*, par Guill. de l'Isle. En sorte  
qu'on ne peut raisonnablement douter de la justesse de  
cette étymologie que je dois à Selden *syntagm. de Diis*  
*Syria.*

(b) De ילד jeled, generare, vient ילדה, &  
מולידה mylid a. On disoit en Grèce *Ειδεσθαι*. Les  
Latins l'ont très-bien rendu par *genitalis diva*, la déesse  
de la génération.

Rite maturos aperire partus,  
Lævis, Ilithya, tuere matres,  
Sive in Lucina probas vocari,  
Seu genitalis

Divæ: producas soboles: patrumque  
Prosperæ decreta, super sagandis  
Fœminis, prolisque nova seracis  
Lege maritæ.

Hotat. catm. scrucl.

LA THEO-  
GONIE.  
Quand on lit le poëme séculaire d'Ho-  
race, on est un peu surpris que ce poëte,  
qui connoissoit si parfaitement toutes les  
bienféances, adressé à Diane des deman-  
des, dont l'accomplissement ne paroît  
guères de la compétence ni du caractè-  
re de la chaste déesse. Il la supplie d'aider  
les meres dans leurs couches: il l'appelle  
*Ilithye & déesse de la génération, genitralis*  
*diva*: il lui recommande sur-tout de faire  
prosperer par une fécondité heureuse,  
les loix & les réglemens que le Sénat ve-  
noit de faire pour remettre le mariage en  
honneur. C'étoit-là l'emploi de Vénus,  
ou plutôt de Junon. Diane ne présidoit pas  
au mariage, & elle passoit pour ne pou-  
voir souffrir le nom d'épouse ni celui de  
mere. Comment se peut-il faire qu'il y  
ait un si grand fond de ressemblance entre  
ces déesses, qu'on puisse adresser à l'une  
les qualités & les fonctions, dont les au-  
tres sont le plus jalouses? On ne trouve  
sans doute que contradictions & qu'em-  
baras, quand on veut leur assigner à cha-  
cune leur juste département, & empêcher  
les querelles. Mais notre explication qui  
les rappelle toutes à Isis, concilie aisé-  
ment ces démêlés. Elles sont différentes,  
parce qu'elles ont changé de pays, d'ha-  
bit, & de nom: mais quoiqu'on en ait de

LE CIEL même diversifié les histoires, les inclinations, & les emplois, elles sont au fond la même chose. La sévère Diane ne veut point perdre à Rome les titres d'Illithye, & de déesse de la génération qu'on lui donne en Orient. Junon, Vénus, & Diane ont ainsi les mêmes prétentions; & leurs conflits de juridiction attestent ici l'unité de leur origine. Toutes sont provenues du symbole des fêtes où l'on louoit Dieu des effets de sa fécondité.

Nous ne nous arrêterons pas ici à faire la recherche de l'origine des autres dieux ou des déesses que l'Orient a honorés. Il ne seroit pas fort difficile de deviner d'où proviennent le Chamos des Moabites, le Camésès des Africains, tous les Baals, les Camanim, l'Anamélec, & plusieurs autres divinités, tant masculines que féminines des Arabes & des Babyloniens. On pourroit aussi bien les ramener à l'Osiris & à l'Isis des Egyptiens, qu'on y ramène aisément la Cybele des Phrygiens, qui pleure son Atys; & l'Aphrodité des Phéniciens & des Cypriots, qui pleure son cher Thammus \* ou Adonis blessé par un monstre. Mais la plupart des dieux d'Orient étant peu connus & rarement nommés dans les monumens de l'antiquité, on peut bien négliger d'en rechercher

\* Ex. eccl. 3: 24.

l'histoire, & juger d'eux par l'origine des LA THEOLOGIE.

Il suffira d'observer ici, en passant, que plusieurs de ces simulacres que l'antiquité appelloit communément déesses, telles que l'Isis Egyptienne, l'Astarté ou la grande déesse de Syrie, l'Atergatis de Sidon, étoient assez indifféremment dieux ou déesses (a), parmi certains peuples qui en avoient adopté les figures; & qu'une façon spéciale de les honorer consistoit en ce que les hommes prenoient un habit de femme, & les femmes un habit de guerrier pour entrer dans leur temple. C'est ce qui fait que l'écriture défend si sévèrement \* aux Israélites ces sortes de déguifemens, lesquels non-seulement

\* Deuteronomie 22: 5.

(a) *Ἰσοπεποιθῆσαι θεοῖσιν*, Plutarch. de Iside. *Sive in deus es, sive tu dea*, Arnob. advers. gent. l. 3. *Lunus & Luna*, Tertullian. apologet. c. 13. Dans la version des LXX. on trouve souvent ἰ Βαάλ, au lieu de ἰ Βαάλ, & de même, ad Rom. c. 12: 4.

Origine des  
 Amazones.

lée en guerrière : mais quelle raison a-t-on pu avoir dans l'antiquité pour donner des armes à l'Isis, à la femme symbolique qui ne devoit annoncer que des fêtes & des remercimens pour les biens de la saison ? Isis en cet équipage étoit apparemment l'annonce d'un sacrifice qui devoit précéder une expédition militaire, pour laquelle on se devoit tenir prêt dans telle lune ou à tel jour de la lune.

XI V.

*Pallas, Palès, Minerve.*

La célèbre Pallas qu'on honoroit à Athènes, & qui est la même que la Palès des anciens Sabins, ne diffère point non plus de l'Isis Egyptienne. Quel rapport, quelle ressemblance, vont d'abord dire les savans, entre la Pallas Athénienne présidant à la guerre & aux arts, la Palès des Sabins présidant aux fêtes rustiques, & l'Isis Egyptienne qui est la lune, ou la reine du ciel ?

Que Pallas l'Athénienne, & Palès la déesse honorée dans les Palilias, soient la même chose ; on en peut juger par la ressemblance de fonctions, & de noms.



1. Pallas ou Isis armée. 2. Le symbole de Dieu, ou d'une fête. 3. La marque du sacrifice du soir. 4. L'annonce d'une expédition au retour du vent éolien ou aux approches de l'été. 5. L'oiseau tenant l'Étrusque, l'annonce des ouvrages de Trésorerie.

Palès donne des loix aux laboureurs d'I-LA THEO-  
 talie : Pallas enseigne la culture conve-  
 nable aux Athéniens. L'un & l'autre nom  
 signifie l'ordre public (a). Or l'emploi d'I-  
 sis n'étoit autre chose que de régler l'or-  
 dre public & le détail de l'année par une  
 diversité d'atiches, ou d'attributs parti-  
 culiers à chaque saison. D'ailleurs nous  
 apprenons dans l'histoire, & par le té-  
 moignage de Diodore de Sicile \*, que la  
 religion & le peuple d'Athènes, prove-  
 noient originairement d'une colonie sor-  
 tie de Saïs, ville de la basse Egypte ; &  
 que la Pallas des Athéniens étoit armée de  
 pié en cap, parce que l'Isis de Saïs étoit  
 ainsi honorée toute armée.

\* Biblioth. P. s.  
 & Plato in.  
 Tim.

La conformité de coutumes & de reli-  
 gion, entre les Athéniens & les habi-  
 tans de Saïs, a été parfaitement démon-  
 trée par plusieurs savans (b). La conformi-  
 té d'occupation n'est pas moins facile  
 à prouver. Les Athéniens cultivoient  
 tout particulièrement l'olivier & le lin.  
 Ils n'avoient point de revenus plus sûrs.  
 A les entendre c'étoit Pallas qui leur en  
 avoit montré l'usage, & qui leur avoit

(a) 475 billet & palat ; régler les citoyens ; pelisab  
 l'ordre public.

(b) Voyez Herodote, Diodore, Marsham, & Porrey.  
 On peut aussi lire l'ouvrage de Samuel Petit, sur les  
 Loix des Athéniens.

enseigné la manière de faire la toïle, comme aussi de planter l'olivier & d'en pressurer le fruit. Le même arbre faisoit la richesse de Saïs, dont il est bon de remarquer que le nom en langage Phénicien, signifie *olivier* (a). Nouvelle preuve de l'affinité de la langue d'Égypte, & de celle de Chanaan.

(a) מן  
זאית, ou Saïs,  
oliva.

Mais pourquoi l'Isis de Saïs étoit-elle armée? Diodore peut nous aider à trouver la réponse. Il observe qu'il y avoit à Athènes, comme en Égypte, trois états différens; 1°. les sénateurs qui en Égypte se nommoient les prêtres; 2°. les laboureurs; 3°. les artisans. Il ajoute que c'étoit uniquement dans l'ordre des laboureurs que se prenoient tous les soldats. Les habitans de Saïs qui étoient tous de l'ordre des laboureurs uniquement occupés à la culture de l'olivier, & des plus distingués par le nombre des bons soldats qu'ils fournissoient, honorèrent par préférence l'Isis armée, ou telle qu'on l'habilloit anciennement pour annoncer la levée ou la marche des troupes.

Une nouvelle preuve que cette prétendue guerrière n'étoit qu'un signe, c'est que les habitans de Saïs unissoient ordinairement à la cuirasse ou au bouclier de leur Isis un autre attribut qui n'étoit en-

core que l'affiche ou l'annonce de leur grande fête, de la fête particulière de leur canton. Cette solennité où les habitans de Saïs louoient Dieu de leur procurer l'abondance par le fruit de l'olivier, se célébroit au soir, à la pleine lune, après le pressurage des olives. Ils marquoient l'entrée de la nuit & le sacrifice nocturne, par une chouette qui a coutume de sortir alors de son nid. Ils exprimoient la circonstance de la pleine lune, en mettant sur la tête ou sur le sein d'Isis, une lune pleine. Pour faire entendre que l'intention du sacrifice étoit de louer Dieu de leur avoir donné leur subsistance par l'excellente huile qu'ils recueilloient, ils environnoient cette face ou cette lune, de plusieurs serpens, symboles communs de la vie: & il y avoit si peu de mystère à cela, que pour faire mieux entendre le tout, ils donnoient à cette affiche le nom de *Meduse*, qui signifioit simplement le *pressurage des olives* (a).

On donnoit encore à la même figure le nom des deux roues qui servent à écraser les olives. On l'apelloit *Golgal* (b) ou

(a) De מושב *dush*, *triturare*, fouler; מושב *medusha*, le pressurage. *Isai.* 15: 10.

(b) גלגל *galgal*, *rota*. Il y avoit en Chypre une Vénus ou une Isis, surnommée *Golgo*; & une ville de



LE CIEL Gorgo, d'où est venu le nom de la Gorgone. Mais les fruits murissant inégalement, la cueillette s'en faisoit à diverses reprises, & l'indiction étoit double. Ces annonces faites en deux différentes fois se nommoient les Gorgones. Mais comment une figure destinée à signifier des choses si simples s'est-elle convertie en un monstre capable de glacer d'effroi ceux qui le regardoient ? Les sculpteurs Grecs ne comprenoient rien à la signification des serpens qui accompagnoient la Méduse, ou l'annonce *du pressurage*. Ils ne crurent pas devoir donner des traits fort gracieux à une tête qui portoit une pareille coëffure. La laideur des traits, jointe à l'aspect des serpens, donna beau jeu à l'imagination des poètes. On disoit du pressurage qu'il changeoit les fruits en pierre. Les noyaux des olives sont en effet une espèce de pierre, & en portent le nom dans plusieurs langues. Riche matière à équivoquer. De-la sont venus les contes de la Méduse, & des Gorgones, dont l'aspect hideux glaçoit d'effroi & convertissoit en pierre, ceux qui les regardoient. Il y a bien d'autres traits dans la

ce nom. *Stephan*. Les Arabes dans la Sphère ont conservé à la Méduse le nom d'Algol, qui dans leur langue signifie *la roue*.

fable des filles de Phorcus (a), dont LA THEOGONIE on trouve l'origine dans le double sens des termes Phéniciens qui servoient à l'exprimer. Mais ces menus détails de mythologie sont trop éloignés de notre objet. Revenons à la Théogonie, & cherchons l'origine de Minerve.

Les Athéniens faisoient grand usage des habits de lin\*, aussi-bien que les Égyptiens leurs peres. C'est ce qui leur fit conserver avec respect un autre Isis, qui portoit à la main droite l'ensuble ou la longue pièce de bois, autour de laquelle les tisserands roulent les fils de la chaîne, ou la liste de leur toile. La vûe de cet instrument du métier le plus nécessaire aux Athéniens, dans la main de la déesse imaginaire, fit dire qu'elle avoit pris soin de leur montrer l'usage du lin, la fabrique des étoffes, & l'invention des arts : & le nom de *Minerve* qu'on lui donna dans cette attitude ne signifie autre chose qu'une *ensuble* (b) dans la langue Orientale.

\* *Thucydide*  
lib. 1.

(a) De פרח *pharach*, *florere*, vient פרחוה *pharchoh*, qui signifie la fleur des arbres. Les années où la fleur manque, la cueillette & le pressurage manquent. L'un est la suite de l'autre.

(b) מנורה & מנור *manor* & *manovar*, ou *minerva*. *Manovar* *bergim*. *Licetiorium toxicarium* 1. *Reg.* 17 : 7.

LE CIEL On voit d'anciennes Pallas avec cet instrument (a).

Mais si Pallas ou Minerve n'a jamais vécu, elle n'a jamais rien enseigné. Comment donc s'est-on avisé de lui mettre en main cette maîtresse pièce du métier le plus utile à la société? Cette Minerve n'est qu'une Isis qui annonçoit le tems de l'année où les laboureurs débarassés de tout autre travail se devoient mettre à la fabrique de leurs toiles de lin, dont ils faisoient grand commerce.

Ce qui achève de rendre cette conjecture très-recevable, c'est que le nom d'Athéné qu'Homère donne toujours à cette déesse, & qu'on donna à la ville dont elle passoit pour être la patronne, signifie précisément *le fil de lin* qu'on roule sur le métier autour de l'ensuble pour faire de la toile. L'écriture sainte donne le nom d'Athen au *fil de lin* qui se fabriquoit en Egypte (b) : & Thucidide nous apprend que les Athéniens étant originaires d'Egypte n'avoient porté que des habits de lin jusqu'à la guerre du Péloponèse. Rien de plus ordinaire dans l'éta-

(a) Voyez-en une dans la collection de gravures faite par les soins de M. de Crozat.

(b) אֶתֵן *aten* ou *etoun*, ou אֶתֵן *atena*, *linum*, *linum* *EGYPTIACUM*. Proverb. 7 : 16.

blissement des anciennes colonies que LA THEODONIE de leur faire porter le nom du premier objet auquel elles prenoient un intérêt particulier.

Cette Pallas Athéné lorsqu'elle annonçoit le travail les toiles ou les fêtes qui en faisoient l'ouverture avoit à côté d'elle l'infecte qui a l'industrie de se faire une toile. De-là est venue la métamorphose de la célèbre ouvrière Arachné (a), qui ayant osé vanter son adresse & sa toile, comme supérieures au travail de Pallas, fut changée en un animal qui conserve toujours les mêmes inclinations.

Nous nous bornerons à ces exemples des dieux & des déesses, auxquels les figures d'Osiris & d'Isis ont donné naissance. Passons aux divinités qui doivent leur être à la troisième clé de l'ancienne écriture Egyptienne, je veux dire à l'Horus, qu'ils nommoient aussi Ménès, ou l'instituteur du labourage, parce qu'il en étoit la règle.

XV.

*Dagon.*

Des différens dieux, héros, ou demi-dieux qui ont été imaginés sur le modèle

(a) Aragne de אַרַנֶה *faire de la toile*.

LE CIEL d'Horus, le premier que je trouve sur POETIQUE. ma route en sortant d'Egypte est le Dagon des Philistins de la ville d'Azoth. L'Ecriture sainte nous apprend que cette idole avoit une forme humaine, sans la caractériser par aucun attribut. Mais on a lieu de croire que Dagon portoit des marques relatives au labourage, puisqu'il son nom signifie le blé (a). C'est le sens que Philon de Biblos (b) donne à ce mot, & il pouvoit mieux que personne en être instruit, étant né sur la côte voisine. Eusebe, qui le cite, étoit Evêque de Cesarée dans le voisinage d'Azoth, & nous trouvons dans ce qu'il continue à rapporter de la Theologie Phénicienne, que Dagon passoit pour être le dieu du labourage (c). C'est sans aucune preuve solide qu'on confond ce dieu avec Atergatis.

## X V I.

## Minos.

Passons du continent dans une des plus belles îles de la Méditerranée, & l'une des premières qui se rencontrent au for-

(a) דגון dagon, frumentum.

(b) Δαγών ὡς ἴσ. Σίλων.

(c) ἡ Δαγών ἐπειδὴ ὄρε σίτων καὶ ἄροτρον ἐκλήθη. Ζεὺς ἄροτρον. Dagon pour avoir inventé l'usage du blé & de la charrue fut appelé de ce nom; c'est-à-dire, le dieu du labourage. Prepar. Eviang.

tir de l'Egypte, je veux dire l'île de Cré-LA THEO-  
re. La bonté de ses productions, & l'éten-GONIE.  
due du terrainy attirèrent de bonne heu-  
re grand nombre d'habitans, qui étoient  
ou originaires d'Egypte, ou grands ad-  
mirateurs de la religion Egyptienne,  
puisque nous retrouvons parmi eux tout  
le cérémonial & toute la police de l'E-  
gypte.

Avant que de le prouver, rappelons nous que c'étoit un usage universel dans la plus haute antiquité de célébrer des fêtes sur le tombeau des hommes chers à la patrie, & de renouveler leur anniversaire. Nous trouvons de fréquens exemples des ceremonies funebres dans l'histoire des Patriarches, & dans les auteurs profanes. La pratique s'en est perpétuée d'âge en âge. Les premiers Chrétiens si attentifs à éviter toute superstition, s'assembloient tous les ans pour prier & pour célébrer le saint Sacrifice sur le tombeau des Martyrs. Cet usage fondé sur la foi des anciens patriarches, & plus digne des respects que des plaintes de nos freres séparés est encore en honneur parmi nous.

Depuis que l'Egypte se fut prévenue de cette idée ridicule que les statues d'Osiris, d'Isis, & d'Horus, qui servoient à régler la société par leurs significations respecti-

LE CIEL POETIQUE. ves, étoient des monumens de leurs fondateurs ; qu'Osiris avoit vécu en Egypte, & qu'il y avoit été enterré ; on fabriqua des histoires conformes à cette créance. Au défaut d'un tombeau qui contint réellement le corps d'Ammon ou d'Osiris, on se contenta d'un cénotaphe (a). Le concours devint grand à ces cercueils simulés, & l'on y célébra avec pompe une fête annuelle. Plutarque nous parle souvent des fêtes du tombeau d'Osiris, & nous apprend que quand on reprochoit aux Egyptiens de placer dans le tombeau ; leur dénouïment étoit que les corps de ces dieux avoient été embaumés & enterrés dans l'Egypte ; mais que leurs ames

\* de *Isid.* & résidoient dans les astres\*. Le grand anniversaire d'Osiris se célébroit au tombeau de Jupiter-Ammon à Thèbes ou Diospolis la grande. On avoit aussi un tombeau de Jupiter ou d'Osiris à Diospolis la petite. La ville de Busiris paroît avoir pris son nom particulièrement du tombeau d'Osiris où l'on immoloit quelquefois des victimes humaines. Strabon raconte fort sérieusement que l'intention d'Isis, en multipliant les tombeaux de son mari, qui ne pouvoit être déposé que dans un

(a) Cercueil vuide, & de pure représentation,

seul,

LA THEOGONIE. seul, avoit été d'empêcher qu'on ne le pût dérober. C'étoit, comme faisoient les Egyptiens en toute rencontre, expliquer par une fable des cérémonies dont on ignoroit l'origine & l'intention. Ces tombeaux, quoique purement représentatifs, étoient devenus une partie nécessaire du cérémonial. Les Crétois étant originaires d'Egypte eurent leur fête d'Osiris ou de *Je-hov*, la fête de leur *di:u* ; ils eurent par conséquent le cercueil vuide qui étoit inséparable de cette fête. Ils eurent par la suite que Jehov, dont ils célébroient la fête, avoit vécu en Crète. Son tombeau qu'ils montoient avec complaisance en étoit la preuve sensible : & ils étoient flatés que le maître du ciel eût été leur compatriote. Il est vrai qu'on leur reproche quelquefois (a) d'être des menteurs à leur ordinaire, en montrant le tombeau d'un dieu qui n'avoit pu mourir. Mais les Crétois n'étoient pas plus embarrassés que les Egyptiens pour la réponse : & la vue d'un tombeau vuide n'étoit rien moins qu'incompatible avec l'histoire d'un dieu, qui après avoir d'abord vécu sur la terre, avoit été transporté dans le

(a) Voyez le mot de Callimaque qui traite de ce sujet les Crétois de menteurs, *Kētrōs dōi ψόδοις Hymn. in Jov. v. 3.*

LE CIEL le soleil. Voilà donc deux *Jupiter*, l'un POËTIQUE, mort en Egypte, l'autre en Crète, avec le monument historique de la vérité de leur existence. Aussi se multiplièrent-ils bien ailleurs sans qu'il y ait un mot de vérité dans l'histoire d'aucun d'eux.

A côté de Jehov ou du *Jupiter* Crétois, nous trouvons la mere Idéenne, la même qui est appelée *Cybele* en Phrygie. Virgile en nous apprenant que le culte & les fêtes de cette déesse des Phrygiens venoient de Crète\*, nous apprend que l'*Isis* étoit honorée en Crète; puisque *Cybele* & *Isis* sont évidemment le même symbole différemment historicié selon le génie des peuples.

Enfin le fils bien-aimé de *Jupiter* & d'*Isis*, l'*Horus*, ou le *Ménès*, à qui *Jupiter* fit part de sa confiance, & à qui il inspira de bonnes loix pour la félicité des peuples, ne fut pas oublié dans le cérémonial Crétois. Qui ne voit du premier aspect que le *Ménès* Egyptien avec ses révélations, ses loix & sa police, est le moule où a été jettée la fable de *Minos* & des loix qu'il donna aux habitans de Crète? *Jovis arcanis Minos admissus*\*. Toutes les pièces de l'histoire Egyptienne & de l'histoire Crétoise sont évidemment les mêmes, & le nom de *Minos* ne différe

\* Horat.  
Carm. l. 1. ode  
Te macis &  
tostæ.

de l'autre que par le son des voyelles qui LA THEO varient aisément, & sont assez sans con- GONIE. séquence dans les langues orientales.

Les savans parlent quelquefois de *Minos* & de ses loix, comme si le code en avoit été conservé dans des archives publiques, & comme s'ils savoient exactement la généalogie & la vie du législateur. Mais qu'en faut-il penser à la vûe des circonstances qui se présentent ici d'elles-mêmes? Un roi adoré après sa mort, un tombeau vuide auprès duquel on s'assemble pour chanter ses louanges, une femme honorée comme la mere de la fécondité, un fils bien-aimé qui devient le législateur des habitans : joignons à cela l'exacte conformité des noms de *Ménès* & de *Minos* : une telle ressemblance à tous égards entre les fêtes Crétoises & les fêtes Egyptiennes, nous fait assez voir que les premières sont une copie des autres; & que tous ces personnages, dont on y racontoit fort sérieusement l'histoire, n'ont jamais existé, mais ne sont que les anciens symboles personifiés. La seule vérité qui se soit conservée dans cet obscurcissement du sens des fêtes d'*Horus* ou *Ménès*, c'est qu'elles avoient pour but la législation ou les réglemens publics de la société.

En ôtant à Minos le rang qu'il occupoit dans l'histoire; & le réduisant, comme tout le ciel poétique, à une figure prise à contre-sens, je ne prétens faire aucun tort, ni porter aucune atteinte à la réalité de Minos second, de qui, dit-on, descendoit Idoménée qui régnoit en Crète dans les environs du mont Ida vers le tems de la guerre de Troye. Ces Princes ont pû se faire honneur du nom de celui qu'ils croyoient fils de Jupiter, & l'auteur de leur race. Il n'est pas inutile d'observer dans le nom d'Idoménée les restes sensibles du nom de Ménès, qu'on voit par-là être la même chose que celui de Minos.

Si tous nos simulacres Egyptiens portés en Crète y ont pris un tour historique, on voit sans peine que c'est parce qu'ils étoient de nature à paroître autant de monumens des choses passées, étant pris à la lettre, & qu'ils n'ont pas en Egypte plus de réalité qu'ailleurs. Ce point de critique répandant un nouveau jour sur tout ce qui a précédé, il est bon de l'éclaircir de plus en plus, & de le fortifier par d'autres circonstances qui achèvent d'en démontrer la certitude.

C'est parce que les Crétois tiroient leur origine & leurs usages religieux de l'E-

gypte, qu'ils eurent d'abord un labyrinthe LA THEOGONIE.  
ou un palais distribué en autant d'appar-temens qu'il y avoit de mois à l'année, & où l'on plaçoit les figures significatives qui avoient rapport à chacun de ces mois, pour apprendre aux jeunes prêtres qu'on y clevoit, l'ordre du ciel & la police Egyptienne. Cette demeure des prêtres & ces figures ne devinrent des mystères qu'avec le tems, & par l'ignorance de leur premier sens. Ce qui est si vrai, qu'anciennement ces figures & les cérémonies des initiations ou des instructions se montroient à découvrir à tout le monde (a). C'est Diodore de Sicile qui nous l'apprend, & tout ce que nous avons établi jusqu'ici, le suppose.

C'est encore parce que le Crétois tiroient leur origine & leur police de l'Egypte qu'ils étoient partagés en trois classes; 1<sup>o</sup>. les prêtres; 2<sup>o</sup>. les laboureurs ou habitans des bourgs; 3<sup>o</sup>. les forgerons ou les ouvriers. Ces ouvriers étoient le moindre nombre, & les plus pauvres de la colonie. Ils s'appliquoient à la recherche

(a) *ὅτι Κρητῶν νόμιμον ἐστὶν ἀρχαῖον ἐν Φαισθῶν τὰς τοιαύτας αὐτὰς πύρι παραδίδοσθαι. Il étoit anciennement d'usage dans la ville de Gnoilus (en Crète) de pratiquer ces cérémonies à découvrir, & d'y admettre tout le monde, Diod. l. 5.*

LE CIEL des mines, & à la fonte des métaux. Ils demeuroient dans les bois, & sur-tout dans les valées du mont Ida, où ils trouvoient un minerai abondant, & tout le bois nécessaire tant pour purifier le cuivre & le fer, que pour en forger les outils nécessaires aux habitans. On donnoit à ces ouvriers le nom de Daçtyles (a), c'est-à-dire, *les pauvres de la colonie*. Ce que Diodore de Sicile \* & les Marbres d'Arondel racontent de ces Daçtyles, qu'ils inventèrent l'usage du fer, du feu, & de la forge, est uniquement fondé sur le rang qu'ils tenoient dans la colonie. Ils en étoient les forgerons.

Le gros de la colonie étoient les Curètes (b), c'est-à-dire, *les habitans des villes*, occupés à cultiver un excellent pays, & qui par cette raison donnoient le nom à l'île entière. Ce qui la caractérisoit dans l'antiquité, c'étoit le grand nombre de ses villes.

Enc. d. l. 3. *Centum urbes habitant magnas uberrima regna.*

Le corps ou la classe la plus distinguée

(a) De דָּאָץ *daç*, *pauper*; & de יָדַי *yal*, ou יָדַי *yal*, *migratio*. *Ultima Tule, ultima migratio*. דָּאָצְטֵילִים *Daçtylim*, *pauperes migratois*. Les Grecs ont donné le nom de, ἀδακτύλοι *Daçtyloç*, aux doigts de la main, parce que les doigts sont nos ouvriers.

(b) De קֶרֶת *Keret*, *crovitas*, *oppidum*; קֶרֶתִים *keretim*, *les habitans des bourgs*.

étoit enfin celle des prêtres qui étoient LA THEO-  
spécialement occupés des sacrifices, de GONIE.  
la pompe des fêtes, du chant, & des danses sacrées qui se faisoient au son de leurs tambours. On les appelloit Coribantes (a), c'est-à-dire, *les sacrificateurs*. Mais il paroît que ceux des prêtres, qui étoient chargés de l'administration des choses sacrées parmi les forgerons du mont Ida, ou dans d'autres corps d'artisans, prirent le nom de Daçtyles; & que ceux qui étoient dispersés dans les villes se nommoient Curètes: car ces anciens noms de Curètes, de Daçtyles, & de Coribantes, se donnent assez indistinctement aux prêtres de Crète, de Phrygie, de Lemnos, & de Samothrace. Cette confusion est peu surprenante dans des tems postérieurs où tous ces noms étoient conservés & révévés, quoiqu'on eût perdu de vûe le fondement de ces distinctions (b).

(a) Du mot קָרִיב *coriban*, *oblatio*, *donum*, *sacrificium*. Levit. 6 : 20. & Marc. 7 : 11.

(b) On peut encore remarquer ici que le Minos Crétois n'est pas un homme qui ait existé, puisque ses collègues Radamante & Éaque ne sont que deux mors, qui signifioient toute autre chose que des hommes, mais dont on ne sçavoit plus le sens. Depuis que le nom de Ménès ou de Minos eût été communément employé pour signifier l'assemblée mortuaire; en parlant du jugement qui se Crète, comme en Egypte, devoit précéder l'enterree.

*Dionysius, Bacchus.*

Dans le tems où l'on s'exprimoit par des symboles, & qu'on en varioit les piéces pour se faire entendre, bien loin d'y vouloir cacher aucun mystère; la figure d'Horus changeoit de nom & d'attributs, selon l'exigence des circonstances où elle étoit mise en œuvre. Le premier usage qu'on en faisoit dans certaines fêtes étoit *la représentation du passé*. Le second étoit l'instruction & les réglemens convenables au peuple.

10. Quand on montreroit au peuple les signes commémoratifs de l'ancien état des hommes, *l'enfant* symbolique qu'on y mettoit avec un serpent se nommoit *l'enfant de la représentation* (a) (*ben se-*

ment, on l'appelloit le jugement de mort, le jugement de douleur, ou le jugement de ceux qui dorment, ou le jugement du long sommeil. Or tout cela s'exprimoit par les trois mots de *Minos, Esaque, & Radamante*. Minos & les *manes*, se prenoient dans le même sens par l'assemblée funèbre, & pour la figure représentative de la personne morte; parce que toutes les figures symboliques portoient anciennement le nom de *manes*. עקוּא *aca* signifie la douleur la plus amère; רדמים *redamim*, signifie ceux qui dorment profondément; & רדמת *redamet*, signifie le grand sommeil.

(a) בן *ben*, fils; כמלה *simelah*, imitation, d'où viennent *similis* & *simulacrum*.

*mélé*). Cette imitation de l'enfance, ou LA THEODÉ de la foiblesse du labourage, passa avec GONIE. les mêmes fêtes & les mêmes noms chez les Grecs. Ceux-ci n'entendoient point ce terme *sémélé*; & prenant cet enfant symbolique pour un enfant réel, ils traduisirent *ben semélé* par l'enfant de Sémélé, le fils de Sémélé. Ainsi celui qui étoit déjà devenu par la stupidité des Egyptiens le fils d'Osiris & d'Isis, quoique les prétendus pere & mere ne fussent que deux lettres, devint encore par la méprise des Grecs le fils de Sémélé, dont on racontoit très-sérieusement toute la parenté. On ne manquoit pas dans les hymnes qu'on chantoit en l'honneur de l'illustre enfant, de dire qu'il étoit le fils de Jehou ou Jupiter, & de le dire en langage Oriental (a). Les Grecs prirent encore cette façon de parler au pie de la lettre, & imaginèrent que Sémélé, grosse de cet enfant, avoit souhaité de voir Jupiter dans toute sa gloire; mais qu'elle avoit été consumée par les éclairs, & par les flammes qui accompagnoient Jupiter dans son équipage céleste; que par un mouvement de compassion Jupiter avoit sau-

(a) *Egressus è portis ferocis*, comme il est dit des enfans de Jacob יצאו ירידו יצאו *qui egressi sunt ex semore Jacobi*. Genes. 46 : 26.



LE CIEL vé l'enfant encore à tems ; l'avoit couflu dans sa cuisse ; & qu'enfin après le tems d'une grossesse régulière, l'enfant étoit sorti de la cuisse de Jupiter.

J'épargnerois ces fades plaisanteries au lecteur judicieux si elles n'étoient rachetées par une preuve nouvelle de ce que nous avons déjà observé, qu'une infinité de fables n'ont point d'autre origine que l'ignorance où étoient les Grecs du vrai sens des mots Phéniciens, ou le plaisir que les Phéniciens prenoient à équivoquer sur les termes qui pouvoient avoir un double sens, en choisissant toujours celui des deux sens qui avoit un air merveilleux ou ridicule.

La représentation de l'ancien état ne consistoit pas seulement en ces signes commémoratifs qu'on portoit ou sur un van, ou dans le cofrèt dont nous avons parlé. On y joignoit des cérémonies ou des formules de prières qui avoient rapport à la même intention. On y invoquoit le nom de dieu avec de grandes lamentations. On l'appelloit le fort, la vie, le pere de la vie. On imploroit son secours contre les bêtes, & on feignoit de leur donner la chasse en courant çà & là, comme pour les aller attaquer : ou même on y alloit de bonne guerre & les armes à la main.

Ces cérémonies & les formules d'invocation étoient simples. La piété les avoit fait naître. Mais depuis que l'enfant représentatif fut devenu un dieu dans l'esprit des peuples, on lui fit l'application de tout ce qu'on faisoit & disoit à l'honneur de l'Être suprême. C'étoit la coutume de dire en soupirant : *crions au Seigneur*, io terombé, ou disterombé. Pleurons devant le Seigneur, ou Dieu voyez nos pleurs, io Bacché, io Bacchoth. *Vous êtes la vie, l'auteur de l'être. Vous êtes Dieu & le fort : Jehova, hevan, hevoe, & eloah.* On disoit sur-tout en Orient : *Dieu est le feu, & le principe de la vie. Vous êtes le feu ; la vie vient de vous : hu esh : atta esh (a).* Tous ces mots & bien d'autres qui étoient les expressions de la douleur & de l'adoration se tournèrent en autant de titres qu'on donnoit sans les entendre à cet enfant, à ce dieu imaginaire. Il fut donc appelé Bacchos, Hevan, Evoc, Dithyrambe, Jao, Eleleu, Vès, Attès. On ne favoit ce que tout cela vouloit dire : mais on étoit sûr que le Dieu de la fête aimoit tous ces titres. On ne manquoit pas de

(a) Hu esh וְהוּ אֵשׁ ip e est ign's. Deuteron. 4 : 24. Atta esh אֵשׁ אֵתָהּ en vita ei. Voyez Strabon l. 10. Suidas ; sur ces mots אֵשׁ ou אֵשׁ, & וְהוּ ; ou Bechart, Chanaan, l. 1. c. 17.

LE CIEL les lui livrer, & ces expressions de dou-  
POETIQUE. leur devinrent ainsi des cris de joye, ou  
des hurlemens infensés.

En allant en course contre les bêtes  
qui traversoient les efforts des labou-  
reurs, on s'écrioit : *Seigneur, vous êtes*  
*pour moi une armée*, io *Saboi*. *Seigneur,*  
*soyez mon guide*, io *Nissi*, ou avec un ac-  
cent différent, *Dionissi*. De ces cris de  
guerre qui se répétoient sans être enten-  
dus, on en fit les noms de *Sabafius* &  
*Dionysus*.

Celui de tous qui fut le plus en usage  
en Italie fut *Bacchoth*. L'oreille délicate  
des Grecs, ennemis des sons durs, s'ac-  
commoda mieux du nom de *Dionysus*.  
Ces différens titres, & la kirielle en étoit  
longue, produisirent autant d'histoires.  
Ainsi l'on donnoit à ce dieu le nom de  
*Dionysus*, parce qu'il étoit fils de *Jov*  
ou *Jupiter*, & qu'il avoit pris naissance  
à *Nyla*, ville d'Arabie. On le nommoit  
*Evius*, parce qu'étant aux prises avec  
un des géants, *Jupiter* l'encourageoit en  
langue Greque, & lui... Mais si nous re-  
nons la vérité nous pouvons négliger le  
détail de ces contes. Peu nous importe  
de savoir ce qu'on a imaginé sur chacun  
de ces noms (a) faute de les entendre

(a) On peut voir ces fables dans les hymnes anti-

On pourroit m'arrêter & m'objecter ici LA THEO-  
que *Bacchus* n'étoit pas un nom en l'air GONIE.  
comme je le pense, & qu'il exprimoit au  
moins un homme célèbre qui avoit réel-  
lement vécu; puisqué les Orientaux &  
les Occidentaux conviennent tous du  
voyage de *Dionysus* aux Indes, & que la  
durée de son expedition étoit attestée par  
l'établissement d'une fête qui revenoit de  
trois ans en trois ans\*.

\* *Trieteria*  
*Orgia*.

Ceci ne détruit rien de ce que j'ai avan-  
cé, mais seulement me donne lieu de  
chercher dans l'histoire qui est cet hom-  
me célèbre dont on s'est figuré peu à peu  
que les *Bacchanales*, étoient le mémo-  
rial. Plusieurs nations ayant cru trouver  
*Cham* & son épouse dans l'homme & la  
femme symboliques, qui servoient à an-  
noncer l'année solaire & l'ordre des fêtes  
annuelles, ont cru appercevoir dans le  
*l'ber* (a), dans le fils bien aimé d'Élisée à  
son tour, quel qu'un des fils de *Cham*. Les  
*Egyptiens* le prirent pour celui des enfans  
de *Cham* qui avoit le premier gouverné  
& policé l'*Egypte*. Quelquefois ils le  
nomment *Ménès*, qui est le nom d'un

buées à *Orphée*, & à *Homère*; dans les poèmes d'*Hésiode*  
& d'*Ovide*; dans les hymnes de *Callimaque*; dans les  
mythologies de *Noël le Comte*, ou autres.

(a) C'est la traduction de *Ἰβεν*, l'enfant, le fle-

LE CIEL symbole, & non d'un homme : quelque-  
 POETIQUE. fois ils le nomment Méfori : ce qui  
 revient à celui de Meftraim, que l'écriture  
 donne à ce chef des colonies Egyptiennes.  
 Les Orientaux paroissent avoir fait l'application  
 de cet enfant bienfaisant, & de ce législateur  
 aimable à Nembrod qui s'étoit rendu célèbre  
 du côté de l'Euphrate. Il étoit fils de Chus, & par  
 conséquent issu de Cham, pere de celui-ci. Il  
 étoit sorti du Chusistan, province de de-là le  
 Golphe Persique, qui conserve encore, comme  
 on le voit, le nom du pere de Nembrod. On prit  
 de-là occasion de confondre Nembrod avec  
 Bacchus, & d'attribuer à celui-ci une chasse,  
 & des victoires célèbres au-delà du Tigre, &  
 jusqu'aux Indes. Le rapport de ressemblance  
 entre Bacchus & Nembrod, est fondé sur ce  
 que les fêtes qui portent le nom de Bacchus  
 sont des représentations des anciennes chasses,  
 & que Nembrod avoit été un puissant chasseur,  
 qui avoit souvent mené la jeunesse en course  
 contre les bêtes dangereuses, & avoit délivré le  
 pays en renouvelant ces chasses de trois ans  
 en trois ans. L'idée que l'Ecriture sainte nous  
 donne de Nembrod favorise cette application.  
 Il étoit, dit-elle, appelé par excellence : *le puissant chasseur devant*

le Seigneur, ou le chasseur dont Dieu bé-  
 LA THEO- nit les entreprises. Je ne sai sur quoi est  
 GONIE. fondé le déchainement des interprètes  
 contre Nembrod. L'Ecriture n'en parle point  
 d'une manière desavantageuse. Les succès de  
 ses chasses, utiles à toute la contrée, lui  
 attirèrent la confiance des habitans du  
 voisinage de Babel : & étant souvant à leur  
 tête, il commença à former un petit royaume,  
 qu'on a confondu sans raison avec les  
 commencemens de la puissance Assyrienne.

Quoique l'application de quelques traits de  
 Nembrod à Horus ne fût pas destituée de  
 vrai-semblance, on sent combien elle est  
 fautive. Horus, ou Osiris le jeune, ou  
 Ménès, ou Bacchus de quelque façon qu'on  
 le nomme, tient mal son rang dans l'histoire.  
 Comme fils d'Isis il est né en Egypte.  
 Ensuite il vient au monde à Nysa en Arabie.  
 Une troisième légende le fait naître  
 auprès de l'Euphrate. D'un autre côté il  
 est indubitable que Sémélé, femme bien  
 connue en Béotie, lui a donné le jour.  
 Enfin il vient au monde en tant de lieux  
 qu'on voit sans peine que ses généalogistes  
 & ses historiens ne savent ce qu'ils disent.

Passons au cortège de Bacchus, nous y  
 trouverons la preuve que Bacchus n'est Le cortège de Bacchus.

LE CIEL qu'un masque ou une figure, & non un POËTIQUE, homme qui ait jamais été.

Pour rendre la représentation des anciennes chasses, & du premier état des hommes plus ressemblante, on y paroïsoit avec les habits que les hommes portoient vers le tems de la dispersion, ou un peu auparavant, lorsque tout manquoit; & que l'alternative des saisons jointe au bouleversement universel, arrivé au déluge dans les dehors de la terre (a), forçoit les hommes par de nouveaux besoins à chercher des fourures, à se construire des abris, & à inventer de nouveaux arts.

..... *Curis acuens mortalia corda*

*Ut variis usus meditando extunderet artes.*

On avoit retenu de l'ancien monde l'usage de se couvrir légèrement d'une simple peau de bête, & de se garantir des ardeurs du soleil sous des tentes faites avec des peaux cousues, invention d'un des enfans de Lamech\*. Ces secours depuis le déluge se trouvèrent trop foibles contre la pluie pénétrante, & contre la rigueur du froid ou des grands vents. On

(a) Il est attesté par des preuves de fait d'un bout du monde à l'autre. Voyez la lettre qui finit le troisième tome du Spectacle de la Nature, & ce que nous en avons dit ci-dessus dans l'histoire de l'écriture symbolique

\* Jabel. Genes.  
4 : 20.

se couvrit en entier de la peau des animaux dont on se nourrissoit ordinairement, sur-tout de celle des boucs & des chèvres qui est plus souple que toute autre. La chasse fournissoit quelquefois des habits moins communs, & même des parures honorables. Celui qui paroïsoit sous la peau d'un lion ou d'un tigre attiroit tous les yeux, & annonçoit une victoire utile. Le tems & l'expérience apprirent aux hommes à filer la laine des brebis, & le poil des chèvres, à se donner des habits plus doux & plus faciles à laver.

Lorsque les arts furent inventés & perfectionnés par de nouveaux essais, le souvenir de la grossièreté des premiers tems, & la comparaison des peines que le genre humain avoit d'abord éprouvées, avec les commodités & les inventions des tems postérieurs, rendirent les fêtes rurales, ou les fêtes de la représentation de l'ancien état, plus animées que toutes les autres.

Un des points les plus essentiels à cette fête, étoit donc d'y paroître couverts de peaux de boucs (a), de daims, de tiges

(a) C'est ce que les Latins exprimoient par *Thyasæ inducere* : former des chœurs de gens habillés en boucs, & en bœufs. תישין *thiasa birci & arietes*. Genes. 30 : 35.

ou autres animaux, soit domestiques, soit sauvages. On s'y barbouilloit le visage de sang pour porter les marques du danger que l'on avoit couru, & de la victoire qu'on avoit remportée.

Au lieu de sang, on avoit souvent recours à une légère couche de lie, ou au jus de mûres, qui étendu sur un visage, dégoûtoit un peu moins l'acteur que n'auroit fait le sang des bêtes, & embellissoit tout autant.

\* Virgil. *Sanguineis frontem moris & tempora pingit* \*.  
Éclog. 6.

Tel est le fard d'un des principaux acteurs des Bacchanales, lorsque Virgile le fait paroître sur la scène. La lie plus facile à trouver à l'entrée de l'hiver où ces fêtes se célébroient, étoit mise en œuvre par les personnes qui formoient le cortège ou la pompe de Bacchus; & par les acteurs (a) des représentations dramatiques qui n'étoient qu'une suite ou une extension des bacchanales, fêtes dont la nature & l'institution étoient de représenter le passé.

Tout y dégénéra de la sorte en mascarades, en courses insensées, en hurlemens, & en fureur: c'étoit à qui seroit

(a) *Perunt illi facibus ora*, Horat. de art. poet.

le plus de folies. Au lieu de porter une LA THEO-  
peau de bouc ou de chèvre, on crut beau-  
coup mieux faire de s'habiller en chèvre,  
ou en tigre; de s'affubler la tête des cor-  
nes d'un chèvrenil, ou d'un jeune cerf;  
de se couvrir le visage d'écorce d'arbre  
de façon à imiter le nê camard & les oreil-  
les pointues du chèvreau & du bouc,  
sans négliger les autres ornemens de la fi-  
gure (a). Peu à peu au lieu d'un enfant  
de métal porté mystérieusement dans un  
coffre, on prit la coutume de choisir un  
gros garçon bien nourri, pour faire le  
personnage du dieu imaginaire. Avec le  
tems on lui donna un char: & pour ren-  
dre le tout plus merveilleux, les préten-  
dus tigres s'offrirent à le traîner, tandis  
que les boucs & les chèvres gambadoient  
à l'entour. Les assistans déguisez & masqués  
de la sorte, portoient des noms confor-  
mes à l'action qu'ils faisoient. On les  
nommoit saryres, mot qui signifie des  
hommes déguisez (b), ou faunes, c'est-à-

Origine des  
saryres, des  
faunes, & de  
Pan.

(a) *Oraque corcibus sumunt horrenda cavatis*.

Georgic. ..

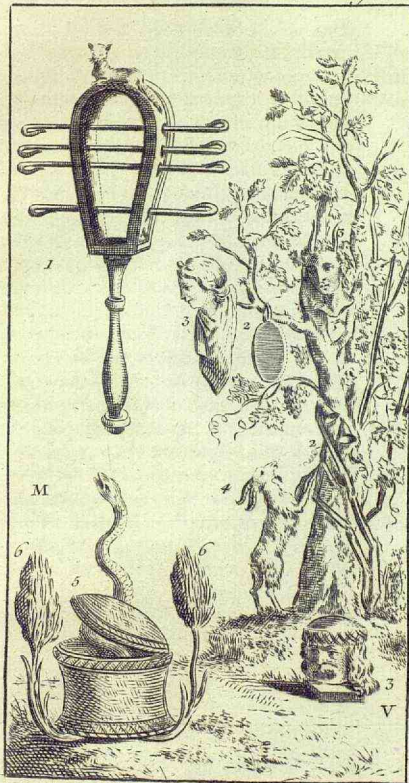
(b) סתור *satur*, caché, déguisé; פנים *panim*  
ou *phanim*, faces, *απορώματα*, *persana*, d'écaille, des  
masques. Ces *panim* ou ces masques hideux ne pouvoient  
manquer d'épouvanter les enfans. C'est pour cela que les  
frayeurs occasionnées par des apparences de mal, sans  
réalité, ont été appelées *terreurs paniques*. Telle est l'ori-  
gine fort simple du nom qu'on donna au dieu de Men-

LE CIEL dire des *masques*. Ces étymologies fort POËTIQUE, simples & étroitement liées avec ce qui précède ; se trouvent confirmées par l'usage où étoient les assistants des fêtes rurales, de consacrer à Bacchus, & de suspendre à l'arbre sous lequel se faisoit la dernière station, le masque d'écorce ou autre dont ils s'étoient couverts pour prendre part à la cérémonie (a). Les fêtes de Bacchus ont été abolies par la prédication de l'évangile : mais on voit ce qu'il en reste encore parmi nous dans les réjouissances de l'hyver. C'est la même saison, le même intérêt, & à peu de chose près, la même idolâtrie.

On donnoit à ceux qui suivoient ou accompagnoient le char de Bacchus, les noms de Bacchants ou de Bacchantes, c'est-à-dire, de pleureurs & de pleureuses, parce que la fête commençoit par des regrets, par des lamentations, & par

dés, c'est-à-dire, du nom de Pan, dans les cornes & les poils duquel les philosophes ont cru trouver une très-belle emblème de la nature universelle. Ceux qui sont curieux de ces merveilleuses conceptions, peuvent les aller chercher dans les explications allégoriques de Plutarque, de Jamblique, de Mellus, de l'empereur Julien, & de Platon. Nos déistes qui ont quitté la révélation pour faire leurs délices de ces lectures, se sont donnés pour maîtres les interprètes d'une ridicule mascarade.

(a) *Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis*  
*Et te Bacche vocent per carmina lata, sibi que*  
*Oscilla ex alia suspendant molis a pinis.*  
*Virgil, ibid.*



1. Le Sistre. 2. Le Tambourin et les clochettes. 3. Les masques d'écorce ou autres, suspendus après la fête. 4. Le Capricorne symbole des approches de l'hyver. 5. Le Coffre de la représentation. 6. les pins ou le memorial des premières torches.

des invocations fréquentes du secours LA THEO-  
de Dieu.

GONIE.  
*Les Ménades.*

Les femmes qui portoient le cofrèt ou les corbeilles sacrées, ou du moins un tyrsé, c'est-à-dire, tantôt une pique, en mémoire des premières chasses; tantôt une torche de bois résineux, en mémoire de la nouveauté de l'hyver, se nommoient Ménades, Tyades, & Bassarides. On les appelloit Ménades, c'est-à-dire, *celles qui portent les affiches*, parce que les fêtes ou les réglemens, & toutes les figures sacrées qui en étoient inséparables, se nommoient *Manes* en ancien langage, c'est-à-dire réglemens: ce que les Grecs ont rendu par *Theismoë*. Les attitudes égarées de ces femmes qui encherissoient à l'envi sur les lamentations, & sur les gestes représentatifs autorisés par l'usage, en prirent le nom de *Manie*. Ces femmes se nommoient Thyades (a), c'est-à-dire, *Les Thyades*, *vagabondes*, quand elles se dispersoient sur les montagnes comme autant de chasseuses. On les nommoit Bassarides *Les Bassarides*, ou vendangeuses (b); parce que ces fêtes se célébroient après les vendanges, &

(a) De תועה *thonah*, *vagari*; de-là vient *Théon*, sacrifier, & notre mot *tuor*, parce que ces courtées ne tendoient qu'au massacre des bêtes.

(b) De בצר *basar*, *vindemiare*.

LE CIEL quand on commençoit à pouvoir faire  
POETIQUE. usage du vin nouveau.

Après les courses & tout le train , paroissoit en dernier lieu un vicillard monté sur un âne (a) , & qui s'avançoit d'un air tranquille en offrant du vin à la jeunesse fatiguée , & invitant chacun à prendre quelque repos. Peut-on savoir ce que c'est que cette figure qui fait la clôture de la fête : En jugeant du personnage par sa paisible monture , par la coupe ou la tasse qui pend à son côté (b) , par l'exhortation obligeante qu'il fait aux chafseurs , & par son nom de *silens* ou *silvan* , qui signifie *salut* , *repos* , ou *leçon* de repos , on devine sans peine que la part qu'il prend à la représentation , est de peindre l'état des vicillards que leur âge dispensoit de cette course , & la sécurité qui devenoit la récompense des soins du labourage , & de la chasse donnée à propos aux bêtes de la contrée. Ainsi toutes les parties du tableau avoient une exacte correspondance , & rien n'étoit oublié dans la représentation. Mais ce personnage devint historique , ainsi que tout le reste : & comme il invitoit tout le monde

{ a } *ibat pando Silenus aſſillo.*

{ b } *Gravis attrita pendebat ceteris armâ.*  
Virgil. Eclég. 6.



J. P. Le Bas F.

1. *Silenus et les Satyres.* 2. *Lalage* . ou *le Lezard* . 3. *Anubis* ou *Mercur*e à la manière des *Græcs* . *Le Lezard* et *la Tortue* avoient rapport à la demeure des *Egyptiens* au bord de l'eau après le lever de la *Camélu*.



à la jubilation, l'on fit de ce docteur com- LA THEO-  
mode le précepteur de Bacchus : tel dif- GONIE.  
ciple, tel maître. On peut voir dans la  
sixième éclogue de Virgile quelques  
traits de la morale de Silène : ils sont  
parfaitement d'accord avec la matérielle  
physique qu'on lui prête.

Quelquefois ce vieillard est appellé  
Sylvain, ce qui est toûjours le même  
nom, & le même sens. Il tient dans ses  
mains un jeune arbre avec ses racines (a).  
Ce nouvel acteur exprimoit très-bien par  
cet attribut les progrès du jardinage &  
de l'agriculture, dont la liberté & les  
succès étoient dûs aux soins que la jeu-  
nesse avoit pris de s'attouper pour cou-  
rir sus aux animaux malfaisans.

*Sylvain de  
Se. au salut.*

2°. Après la représentation de l'ancien  
état du genre humain, dont le sens fut  
entièrement perverti par la métamorpho-  
se qu'on fit de ces personnages symboli-  
ques en autant de dieux, les fêtes d'Ho-  
rus ou du labourage contenoient encore  
les diverses leçons ou les réglemens des  
travaux annuels, dont il étoit impor-  
tant que le peuple sçût les commence-  
mens & la durée. C'est ce qu'on lui an-  
nonçoit dans cette fête & dans d'autres  
par les divers habillemens ou attributs

*Les instruc-  
tions de Bac-  
chus.*

( a ) *Et ten:ram ab radice ferens, Sylvano, cupressum;*

LE CIEL qu'on donnoit à Horus. Chaque vent, POETIQUE. chaque opération, chaque précaution d'expérience avoit sa marque & son affiche propre. Nous ne répéterons point ce que nous en avons dit: mais ce qu'il est nécessaire de remarquer ici, c'est que le Ménès, ou le symbole des réglemens de la société, est devenu le docteur du genre humain, le législateur Bacchus (a). Horace qui se plaisoit à ses leçons (b), n'en parle qu'avec enthousiasme, & comme du plus parfait de tous les maîtres. Mais parlons sérieusement: on trouve encore tous les éloges du labourage dans les miracles ridicules que les poètes attribuent à Bacchus; & ceci nous fournit une nouvelle preuve de la conversion des symboles en autant d'objets réalisés & traités historiquement.

C'est en effet le labourage & non Bacchus, puisque celui-ci n'est qu'un mot, ou une idée; c'est le labourage qui fait se précautionner contre les débordemens des rivières, & contre les marées violentes. C'est le labourage qui a donné un frein ou des digues aux torrens, & qui a étudié la hauteur des grandes crues

(a) *νομοδότης, νομοδότης, legislator.*

(b) *Vidi docentem. Credite posteri.*

CAEM. 1. od. 19.

pour

pour garantir les habitans par des terrasses LA THEOLOGIE. suffisamment relevées.

*Tu flestis annes, tu mare barbarum.*

C'est le labourage & non Bacchus qui enseigne aux hommes à faire couler des ruisseaux de vin, de miel, & de lait, dans des pays déserts ou couverts de ronces, & où tout paroïssoit condamné à une affreuse stérilité.

*Fas pervicaces est mihi Thyadas  
Vinique fontem, lacus & uberes  
Cantare rivos, atque truncis  
Lapsa cavis iterare mella.*

C'est le labourage & non Bacchus qui a vaincu le géant Ræchus, c'est-à-dire, le vent (a) & l'inondation qui en étoit la suite, en observant l'entrée du soleil dans le lion, & en réglant les opérations champêtres par des expériences certaines.

*Ræchum retorsisti leonis  
unguibus horribilique mala.*

C'est le symbole du labourage, & non un homme divinisé après sa mort, qui a long-tems annoncé dans les fêtes les différents travaux qui devoient être les soutiens de la vie, & les moyens propres à

(a) *רַחַח ruach.*

Tome 1.

L

LE CIEL faire subsister toutes les familles. On ne vouloit dire autre chose en portant un serpent d'or dans les bacchanales, & en le jetant tour à tour dans le sein de tous les assistans \*. On leur faisoit entendre qu'il n'y avoit point de subsistance, ou de recolte à espérer pour eux, s'ils ne pratiquoient exactement ce qu'on leur marquoit d'une saison à l'autre. Mais ce serpent, symbole de la vie, prit un air merveilleux chez les poètes toujours imaginatifs. Il devint la marque du pouvoir admirable de Bacchus. Tous ceux qui assistoient à la fête pouvoient le manier sans risque. Les Bacchantes s'en servoient comme d'un ruban pour nouer leurs cheveux. Une telle sécurité annonçoit sans doute que rien ne pouvoit nuire à quiconque honoroit le dieu du vin.

*Tu separatis vvidus in jugis  
Nodo coerces viperino  
Bistonidum (a) sine fraude crines.  
Dulce periculum est*

*O Lenæ sequi deum\*  
Cingentem viridi tempora pampino:*

C'est le symbole du labourage, & non un homme mort, ou son idole, qui por-

(a) Les Bistones étoient les plus grands bûveurs de Thrace, & leurs femmes les plus dévotes aux fêtes de Bacchus.

\* V. Potter's  
Antiquity.  
supr. & S.  
Elem. cohert.  
ad gent.

\* Carm. 3.  
ad. 13

toit dans les assemblées publiques la corne LA THEODORUM, soit simple, soit double, avec cornu GONIE. decorum, pour annoncer aux laboureurs la fin de leurs travaux, l'abondance, le repos, & les jours de fête que l'entrée du soleil au capricorne leur ramenoit. Ce symbole embellit de toutes les marques des différentes recoltes, n'apportoit que la joie.

*Laetitia dator.*

C'est la diversité des circonstances par lesquelles passé le labourage, & non aucune aventure tirée de la vie d'un homme, qui faisoit peindre Horus, tantôt sous la forme d'un homme armé contre les ennemis de ses travaux, tantôt sous la forme d'un homme jouissant de l'abondance, & invitant tout le monde à la joie.

*Quamquam choræis aptior & jocis  
Ludoque dictus, non sat idoneus  
Pugna feræbaris: sed idem  
Pacis eras mediisque belli.*

C'est enfin le symbole du labourage, & non aucun homme qui eût jamais vécu, qui donnoit des leçons à toutes les familles; & en se mettant le bout du doigt sur la bouche, faisoit la plus salutaire de toutes les prédications à qui vouloit l'entendre. Ce symbole étoit donc très-judicieu-

LE CIEL sement appellé Harpocrate , puisqu'en  
POETIQUE, recommandant la modération & la paix ,  
il étoit vraiment le docteur , le curateur ,  
& le médecin de la société.

Si quelqu'un se plaignoit de ce que  
cette explication de l'origine des baccha-  
nales ne mèt pas un rapport assez sensible  
entre le vin & les fêtes de Bacchus , que  
route l'antiquité a regardé comme l'inven-  
teur & le propagateur de la vigne , au lieu  
que nous le réduisons à être l'annonce de  
quelques instructions nécessaires au peu-  
ple ; à cela je répondrois que les fêtes de  
Bacchus & de Cérès sont nommées par  
tout chez les Grecs & chez les Romains ,  
les fêtes des *réglemens* ; parce qu'on se  
souvenoit confusément que l'intention  
des figures d'Isis & d'Horus , étoit de ré-  
gler la conduite du peuple. Mais je prie-  
rois en même tems celui qui trouveroit  
nos fêtes un peu trop sages , d'envisager  
ce qu'Horus porte sur sa tête à la sole-  
mnité des Phamylics , ou à l'entrée de l'hy-  
ver. Entr'autres objets capables de plaire,  
paroissoient trois grandes cruches de vin.\*  
C'étoit-là le beau du cérémonial : on sen-  
toit le cellier garni , & les fêtes où cette  
liqueur couloit en abondance ne pou-  
voient manquer d'être les plus animées.

\* Planché  
XIII.

## XVIIII.

Appollon , Bélénus , Latone.

On voit quelquefois les figures d'Anu-  
bis & d'Isis accompagnées d'une tortue ,  
ou d'un canard , ou d'un lézard amphi-  
bic\*. Le propre de ces animaux est de se  
mettre à portée de la terre & de l'eau qui  
leur sont également nécessaires , & de se  
loger sur un terrain plus élevé à mesure  
que l'eau monte. Un lézard de cette es-  
pèce placé dans la main d'Isis , ou une  
figure moitié femme & moitié lézard ,  
avertissoit du tems où il falloit gagner les  
terrains élevés , & faire provision d'oli-  
ves , de figures sèches , de farine , de  
grain rôti , & d'autres nourritures de  
garde pour subsister pendant la longue  
durée du débordement. J'ai d'abord  
soupçonné que c'étoit-là le symbole que  
portoit l'Isis Egyptienne aux approches  
de l'inondation , & qu'on lui donnoit  
alors le nom de *Léto* (a) , ou Latone qui  
est le nom du lézard amphibie. Mon  
soupçon s'est changé en une espèce de  
certitude , lorsque j'ai trouvé dans les  
monumens de l'antiquité cette Isis , ayant

\* Fig. 2. &  
3. Planché  
XVIII.

(a) לֵטוֹ לֵטוֹ , לֵטוֹ ; & לֵטוֹ לֵטוֹ , Incerta  
Levitic. II : 30.

LE CIEL la tête & les épaules d'une femme, avec  
POETIQUE. les pattes, le corps, & la queue d'un

\* V. l'Aniq. léto, ou d'un lézard\*.

expli. rom. 2.  
pl. cxxvii.

fig. 5.

Quand l'eau du Nil se retiroit assez  
rôt de dessus les plaines pour les laisser  
libres un mois avant l'entrée du soleil au  
fagittaire, le laboureur Egyptien étoit sûr  
de pouvoir à loisir reconnoître par l'ar-  
pentage les limites de ses champs, & de  
semer avant l'hiver sans avoir aucun sujet  
d'inquiétude jusqu'à la moisson. C'étoit  
maîtriser le Nil. C'étoit remporter une vic-  
toire complète sur l'ennemi\*. On expri-  
moit cette particularité si flatteuse pour  
l'Egypte par un Horus armé de flèches,  
& remportant la victoire sur le monstre  
Python. Horus alors s'appelloit indiffé-  
remment Horus le laboureur, ou Hores  
le conquérant, le destructeur (a). Isis pré-  
noit de son côté le nom de Deione ou  
Diane l'abondance, & l'on mettoit en sa  
main la figure d'une caille, dont le nom  
signifie aussi salut, sécurité (b). On ne  
pouvoit peindre la sécurité, mais on mon-  
troit un objet dont le nom en réveilloit la  
pensée.

(a) הורס *hores*, dispersens, destructor. *דודודוור*  
*idém.*

(b) שלו *selaw*. Les mots Latins, *salus* & *salvus*,  
en viennent. Il signifie aussi *contournis* une caille. Quel-  
ques fois on trouve deux cailles aux pieds d'Isis, pour signi-  
fier une entière sécurité.

V. planch. XXI.  
fig. 3.

Ces figures portées par quelques voya- LA THEO-  
geurs dans l'île de Délos, donnèrent ap- GONIE.  
paremment naissance à la fable de Latone.

On imagina qu'un ennemi cruel la pour-  
suivoit, & l'environnoit des eaux de  
l'Océan; qu'heureusement elle avoit ap-  
perçu le terrain de la petite île de Délos  
plus élevé que l'eau; qu'elle s'y étoit sau-  
vée, y avoit vécu d'olives, de dattes, &  
de quelques fruits qu'elle y avoit trouvés;  
qu'elle y avoit mis au monde Horus &  
Deio; qu'Horus s'étoit armé de flèches,  
& avoit tué Ob, ou Phyton (a); que  
pour cette raison il avoit été nommé  
*Apollon* (b), le conquérant; qu'enfin La-  
tone avoit été changée en ortyx\*, c'est-  
à-dire en caille, & avoit donné le nom  
d'Ortygie à l'île qui lui avoit procuré une  
retraite. Mais ces figures & ces noms por-  
tés par des Phéniciens dans les Cyclades  
(c), n'étoient point tellement liés à  
l'île de Délos, qu'on ne trouvât la même  
chose ailleurs. Les Ephésiens avoient aussi  
chez eux l'olivier & le palmier mêmes  
qui avoient soulagé Latone dans ses pei-

(a) De peur qu'on ne doutât de la vérité de ces faits,  
on monroit à Délos l'olivier & le palmier qui avoient  
nourri Latone; & l'on donnoit au petit fleuve, qui arrose  
une partie de l'île, le nom d'Inop, ou de retraite du  
Dragon *Ἰν* in, sons; & *Ἄρκ* Ob, ou Python.

(b) *Dispersens*. C'est la même chose qu'*hores*.

(c) Îles du midi de l'Archipel.

LE CIEL nes. Ils avoient un lieu nommé Ortygie ,  
PORTIQUE. & ils soutinrent le plus sérieusement du  
monde devant Tibère, qu'ils revendiquoient,  
titres en main, la naissance d'Apollon & de Diane que les habitans de Délos leur prétendoient enlever\*.

\* Tacit.  
Annal. 3.

Nous avons déjà vû les idées, ou les figures des Egyptiens prendre en Crète, en Béotie, en Afrique, en Phrygie, & ailleurs, des formes toutes nouvelles, & s'y convertir en autant d'histoires, particulières à chacun de ces lieux. Isis & Horus portés dans l'île de Délos, & en Ionie, donnèrent lieu à la naissance d'Apollon & de Diane dans cette île, & à Ephèse. La victoire d'Horus, ou du laboureur sur le monstre ennemi, par lequel il étoit traversé, donnoit occasion en Egypte à des réjouissances raisonnables. On en continua la fête à Délos, & par toute la Grèce, comme si cette victoire eût été particulière au pays. On solemnisa par-tout la fête d'Apollon Pythien; & je ne sçai si on ne montroit pas quelque part la peau de l'horrible serpent, le monument irréfragable du service qu'Apollon avoit rendu au genre humain en exterminant Python. Il ne falloit pas même tant de preuves pour mettre le peuple en mouvement. On chantoit: on dansoit:

on donnoit des spectacles dans les fêtes LA THEO-Pythiennes. C'en étoit assez pour les faire CONI-observer religieusement.

Le monstre aquatique, le dragon à longs plis qui fut exterminé par Horus, avoit auparavant maltraité & fait disparaître quelque tems Osiris, qui enfin s'étoit remonté, & avoit pris le dessus. On confondit en Grèce Osiris & Horus, & l'on n'y connut qu'une déesse de Python. Le démêlé d'Osiris & de Python avoit rapport au déluge. Celui d'Osiris le jeune étoit particulier à l'Egypte. Mais toutes ces idées se confondirent par-tout, & même en Egypte. On n'oublia pas à la vérité qu'Osiris étoit le soleil: mais il en arriva qu'Apollon confondu avec Osiris le premier vainqueur de Python, devint aussi le soleil, sans cesser d'être le fils de Jupiter. Celui-ci, par une suite nécessaire, eut un autre département. On lui laissa le septre & l'empire du ciel & de la terre. On assigna le char, le fouet, & les rênes à Apollon. De là vient qu'on retrouve si communément dans un dieu les caractères d'un autre. L'Horus Apollon qui n'avoit rapport qu'à l'année rustique, ou à l'ordre des travaux, fut d'autant plus facilement pris pour le soleil qui régle la nature, que l'on mettoit le fouet

LE CIEL & les attributs du soleil dans les mains  
 POËTIQUE. d'Horus, pour faire une abbréviation des  
 marques de l'année solaire & des travaux  
 convenables à la saison. Horus devint  
 ainsi la même chose que le Moloch des  
 Ammonites, l'Adonis de Biblos, le Bel  
 des autres villes de Phénicie, & le Bélénus  
 rayonnant qu'on honoroit dans les  
 Gaules. Ce conducteur du char qui éclai-  
 re le monde, est le fils de Jupiter: mais  
 le fils de Jehov, le fils par excellence, *li-*  
*ber*, n'est autre chose qu'Horus, ou Bac-  
 chus, ou Dionysus. Voilà donc Osiris,  
 Horus, Apollon, Bacchus, & le Soleil  
 confondus. L'auteur des Saturnales l'a  
 assez bien démontré. Virgile lui-même ne  
 distingue point Bacchus d'avec Apollon  
 ou le Soleil, en donnant à Bacchus & à  
 Cérés ou Isis, le gouvernement de l'an-  
 née & de la lumière.

. . . . Vos ô clarissima mundi  
 Lumina, labentem crelo que ducitis annum,  
 Liber & alma Ceres\*.

Georgic. 1.

On sentoit, mais confusément, le rap-  
 port de ces signes avec l'année, dont en  
 effet ils caractérisoient chacun à part les  
 diverses parties: & malgré le chaos d'hi-  
 stoires mal assorties qu'on y attacha, on  
 y retrouve toujours les vestiges sensibles  
 de leur commune origine.

LA THÉO-  
 GONIE.  
 Les Egyptiens sont de toutes les na-  
 tions celle qui en croyant le mieux con-  
 noître l'antiquité, la connut le moins.  
 Ils prirent des images significatives pour  
 des hommes réels qui avoient régné chez  
 eux: ils oublièrent jusqu'au déluge, dont  
 ils avoient en main la représentation dans  
 la fête d'Osiris disparu<sup>a</sup>, puis retrouvé<sup>b</sup>.  
 Ils ne savoient pas même que la défaite  
 de Python par Horus armé de flèches,  
 fut la victoire du labourage parvenu à ar-  
 penter, semer, & moissonner, malgré  
 les traverses du débordement. En histo-  
 riant ces symboles, ou en les convertissant  
 en autant d'histoires, ils couvrirent l'anti-  
 quité de ténèbres horribles: ils changè-  
 rent le sens de leurs cérémonies & de leur  
 écriture sacrée, en rapportant le tout à  
 leurs folles histoires: en sorte qu'il est to-  
 talement inutile de vouloir expliquer ce  
 qu'ils entendoient par leur table Isaque,  
 & par ces monumens sans nombre qui  
 nous restent des Egyptiens du moyen &  
 du dernier âge. Ils n'y entendoient que  
 les actions, ou les prétendus bienfaits de  
 leurs dieux, & n'arrangoient le tout  
 que selon les idées d'une philosophie fri-  
 vole, & venue après coup depuis qu'ils  
 eurent laissé périr la signification primi-  
 tive des symboles. C'est donc peine per-

LE CIEL due que de courir après l'intelligence de  
POËTIQUE. ce second usage de l'écriture symbolique :  
& il nous suffit de voir en général quelle  
en fut la première destination, & le pre-  
mier sens.

Quoique les Grecs & bon nombre d'O-  
rientaux tinssent leur mythologie des Egy-  
ptiens, ils conservèrent mieux que les  
Egyptiens le souvenir du déluge. Nous  
en verrons les preuves dans la fable de  
Saturne. Mais celle d'Apollon nous en  
fournit une très-sensible. Les anciens My-  
thologues grecs & latins regardoient la  
victoire d'Apollon sur Python comme  
une emblème de la victoire du soleil sur  
la fange que l'eau du déluge laissa par  
toute la terre : & après avoir conté l'hi-  
stoire du déluge, ils ont coutume de  
mettre de suite la défaite de Python\*.

L'origine à laquelle je rappelle la for-  
mation des dieux du paganisme, a donc  
cela d'avantageux, qu'elle rend raison  
pourquoi les idées des Egyptiens sont si  
bizarres & si contraires à la vérité de l'hi-  
stoire; pourquoi les dieux de la fable ont  
tant de rapport l'un avec l'autre, qu'on  
les prend aisément l'un pour l'autre; &  
enfin pourquoi dans cet épouvantable  
amas de pensées & d'objets si mal liés,  
il se trouve des traces de vérités, & une

conformité sensible avec le fond de l'hi-  
LA THEO-  
stoire Sainte. GOMIE.

## XIX.

*Mars. Herus.*

Continuons à rechercher l'origine de  
quelques-uns des autres dieux les plus dis-  
tingués : & au lieu de les rappeler,  
comme font les Mythologues à des hom-  
mes qui ayent vécu quelque part, ce  
qu'il n'est pas facile de justifier, rame-  
nons-les avec le plus de vraisemblance qu'il  
nous sera possible, à autant de signes  
& d'instructions populaires que les colo-  
nies Egyptiennes ou Phéniciennes pou-  
voient en avoir besoin, selon les diffé-  
rentes circonstances où elles se trouvoient.  
Ce qui précède nous autorise à suivre  
cette méthode.

Diodore nous a appris que tout le peu-  
ple Egyptien se partageoit en trois classes ;  
savoir, les prêtres, les laboureurs, & les  
artisans, & que cette division s'étoit com-  
muniquée aux Athéniens, & apparem-  
ment à bien d'autres peuples. Il ajoute  
que la principale classe des Egyptiens, ou  
la plus nombreuse, étoit celle des labou-  
reurs, qui étoient chargés de la culture  
des terres, du commerce, ou des échan-

\* V. Ovid.  
*Metamorph.*  
1.



LE CIEL ges, & de la défense de l'Etat. Ce dernier article les flattoit tout particulièrement. Les prêtres étoient déchargés de la milice pour vaquer librement à l'étude du ciel & des loix. On ne prenoit point de soldats parmi les artisans : ce qui contribua à avilir ce corps, & donna un air de distinction à celui des laboureurs qui fournissoient seuls les gardes, ou les milices toujours subsistantes, & les levées extraordinaires. Horus & Isis étant les clés qui annonçoient les assemblées générales, & les travaux communs à toutes les villes, changeoient de forme, selon l'exigence des cas. Nous avons déjà une Isis habillée en guerrière pour annoncer les sacrifices qui devoient précéder une expédition. Horus de même prenoit le casque & le bouclier, quand il falloit annoncer une levée, ou des recrues. On le nommoit alors Harits (a), c'est-à-dire, *le fort, le redoutable*. Les Syriens adouciroient ce mot, & prononçoient Hazis (b) : d'autres

(a) חַרִּיץ haritz, violentus. Job. 15 : 20.

(b) Ἄζις Ἄζις ὁ δεσπότης τῶν οὐρανῶν τῶν Ἐδεσσοῦν. Les habitans d'Edesse (ville de Mésopotamie), donnoient le nom d'Aziz à celui que les Grecs nommoient Arès. Discours de l'empereur Julien sur le soleil.

On retrouve le même mot hazis ou hésus pris pour signifier, *le terrible dans la guerre* Pl. 24 : 8. Hébraïc. On l'appelloit aussi en Syrie חַרִּיץ אֵב ab guerribus

LA THEO-  
GONIE.  
le prononçoient sans aspiration, & di-  
soient Arès; d'autres avec une aspiration  
très-rude, & prononçoient Warets. Cette  
figure d'Horus en guerrier devint le dieu  
des combats. Il est évidemment l'Asis des  
habitans d'Edesse, l'Hézus des Gaulois,  
l'Arès des Grecs, le Warts ou le Mars  
des Sabins, & des Latins. Les peuples  
les plus belliqueux, sur-tout les Thra-  
ces, en firent leur divinité favorite : ils  
prirent de la meilleure foi du monde ce  
prétendu guerrier pour un ancien Preux  
de leur contrée, qui depuis son apothéose,  
étant chargé du gouvernement des batailles,  
ne pouvoit manquer d'en user  
honorément avec ses compatriotes, & de  
mettre en pièces tous leurs ennemis.

## XX.

## Hercule.

Quand les animaux malfaisans se multiplioient trop, & qu'il y avoit quelque bête furieuse, ou quelque insigne voleur qui troubloit la contrée, alors on mandoit non une armée entière, ni une nouvelle levée, mais seulement les plus expérimentés dans le métier de la guerre, ceux qui

ab garus, le pere des combats. D'où vient le gradus ou gradivus. Aneid. 2.

LE CIEL avoient acquis les rangs les plus distingués, ou peut-être les volontaires, ceux qui se présentoient sans contrainte pour l'expédition. En ce cas un Horus armé d'une massue, & placé dans l'assemblée publique, réunissoit promptement à un certain jour, les plus distingués d'entre les jeunes guerriers. Je juge de l'intention du symbole par le nom qu'on lui donnoit. On le nommoit Héracli, ou Hercule, c'est-à-dire les illustres dans la guerre, les enfans distingués, ou plus exactement encore les gens d'armes (a).

Ce qui étoit le précis de l'indiction, ce que chacun disoit en voyant l'Horus armé en course, devint le nom de ce symbole. Mais cet Hercule qui n'étoit qu'une enseigne, devint, comme les autres, un dieu tout occupé de la destruction des monstres, des bêtes, & des larrons qui troubloient les habitans.

Toute l'antiquité fait naître Hercule

(a) De הרמ *herim*. Ecl. 10 : 17. *Heroes*, & Neliem. 6 : 17. *Illustres, liberi, les enfans distingués* ; & de קלי *Keli, clava, armatura*. הרמ *hereli* ou *heracl*, les gens d'armes, les plus distingués dans les armes. C'est de ce mot *herim* que l'on a fait celui de *heris*. La ville de Héropolis, située à l'extrémité de la Mer Rouge, étoit très-vraisemblablement un corps de jeunes gens, ou de troupes réglées pour défendre ce passage important, & pour courir sus aux bandes d'Arabes, qui ne pouvoient exercer leur brigandage en Egypte, qu'en y entrant par l'isthme où étoit cette ville.

en Egypte. Ciceron \* en trouve un second LA THEO- en Crète, & un troisième en Phénicie, GONIE. lequel alla jusqu'aux colonnes qui portent son nom, & dont le culte fut longtemps célèbre à Cadix. Les Grecs se sont aussi attribué le leur. On ne peut guères douter qu'il n'en soit d'Hercule comme des autres symboles, & que les Crétois ou les Phéniciens le voyant souvent parmi les instrumens de leurs indictions, & de leur culte, ne l'aient pris pour un dieu de leur patrie, & ne lui aient fait son histoire propre. Que si on vient à rapprocher, & à réunir un corps d'histoire, les travaux & les merveilleuses expéditions de tous ces Hercules locaux, je laisse à penser quel roman il en résultera.

Je ne disconviens point qu'il n'y ait eu en Grèce, un peu avant la guerre de Troie, un fameux aventurier, un dé-faiseur de forts, un grand affommeur de brigands, auquel on a fait honneur de tous les traits qu'on attribuoit dès auparavant à plusieurs Hercules imaginaires. Il paroît que cet Hercule a eu une postérité qui s'est établie à diverses reprises au Péloponnèse. Mais il en est de la plupart de ses exploits, comme de sa généalogie, qui n'est qu'un pur jeu des Phéniciens. Ils nommoient leur Hercule

\* De nar.  
Deur.

LE CIEL Ben-Alcum, ou Ben-Alcmen (a), le fils  
 POETIQUE. *invincible*. Voilà fort vraisemblablement  
 ce qui a fait dire de l'Hercule grec qu'il  
 étoit fils d'Alcuméne ou Alcémène. Son  
 histoire est pleine de traits dont toute la  
 merveille se réduisant semblablement à  
 l'interprétation équivoque de quelques  
 mots Phéniciens, prouve que la plupart  
 de ces aventures n'ont aucun fondement  
 dans l'histoire. Je crois en avoir suffisa-  
 ment convaincu le lecteur. Sans le charger  
 de menus exemples qui le fatiguer-  
 roient, contentons-nous de voir naître les  
 dieux l'un après l'autre, & de juger par  
 leur naissance purement imaginaire, du  
 peu de cas qu'il faut faire des actions qu'on  
 leur attribue.

## XXI.

*Vulcan, Ephaisfos, Mulciber.*

A quel usage emploierons-nous l'é-  
 trange figure qui se présente? C'est un  
 marmouset qui a une jambe tournée en  
 dedans, & beaucoup plus courte que l'autre.  
 Il tient en main un marteau ou des  
 tenailles, ou quelque autre outil de for-

(a) בן אלכומה *ben Alcum. Melet alcum*, est  
 un roi indomtable, *Proverb.* 30: 31. La Pallas d'Alal-  
 coméne en Béotie paroit n'avoir été autre chose qu'une  
 Isis armée, symbole que nous avons expliqué, & dont  
 on a fait Minerve l'invincible.

geron. On le fait mari de Vénus, & on lui LA THEO-  
 donne les noms de Vulcain, d'Ephaisfos, GONIE.  
 ou de Mulciber. Les Lemniens le disoient  
 fils de Jupiter; & racontaient que Junon  
 sa mere, peu contente de sa figure, l'avoit  
 jetté d'un coup de pié hors du ciel; qu'il  
 avoit mistrois jours à tomber jusqu'à terre;  
 & qu'en arrivant dans leur île, il s'étoit  
 cassé une jambe de la violence de la chute.  
 Ils ajoûtoient qu'une rare industrie le dé-  
 dommagoit de sa laideur; & qu'il se con-  
 foloit de son exil, en s'appliquant dans les  
 antres du mont Mofycle à la fonte des  
 métaux, & à la fabrique de toutes fortes  
 d'ouvrages de la main. Les Siciliens & les  
 habitans de Strongoli dans les îles Lipari,  
 prétendoient, aussi-bien que ceux de Lem-  
 nos, être honorés de la présence de ce  
 dieu, qui avoit choisi par préférence leur  
 volcan pour en faire sa boutique. Autant  
 en disoit-on dans les forges du mont Ida  
 en Crète, & dans celles de l'Ida de  
 Phrygie.

Quelle raison peut-on avoir eue pour  
 donner le nom de dieu des machines (a),  
 ou de surintendant des forgerons à cette  
 figure grotesque. Diodore nous ouvre  
 une voye aisée pour arriver à l'origine de

(a) ὁ θεὸς μηχανῶν, *Deus machinator.* Euseb. Præp.  
 Evang. lib. 1.

LE CIEL cette bizarre apothéose. Il nous apprend POETIQUE. que les forgerons, ou les artisans, formoient un des trois corps de la police Egyptienne. Nous ne pouvons pas douter que l'Horus avec les attributs que nous venons d'examiner dans les articles précédens, n'eût rapport aux travaux des laboureurs. Dans le nouvel équipage que nous lui voyons, il avoit rapport à la classe des artisans. Changeant d'attributs & d'instrumens, il annonçoit le commencement & la durée de certains ouvrages, les fêtes particulières aux forgerons, la vente d'une espèce d'outils dans un tems, & d'une autre sorte de provisions de ménage dans un autre. Cette figure placée à côté d'Isis dans les assemblées, en étoit apparemment ôtée, lorsque la guerre empêchoit certains ouvrages, & certaines foires. Mars ou l'annonce de la levée, & de la marche des troupes, paroissoit alors à côté d'Isis. Il déplaçoit Vulcain, & donnoit beau jeu au badinage des assistans. Ces plaisanteries se convertirent en histoires : & notre dieu enfumé, devenu le mari de la déesse de la beauté, eut à se plaindre bien amèrement de la conduite

\* L'adultère de Mars & de Vénus.

Ce que je viens d'avancer, que l'Horus habillé en forgeron avoit rapport à la

classe des artisans, ou de ceux qui ma- LA THEO-  
nioient les métaux, se trouve confirmé GONIE.  
par le sens des noms qu'on donnoit à cette figure. Quand Horus annonçoit aux laboureurs le repos de l'hyver, & la paix qui devoit régner dans les familles, on le nommoit *le curateur des villes*, Harpocrate : ou bien on le peignoit tenant en main des têtes de pavots, desquelles on exprime l'opium, liqueur assoupissante & propre à calmer le sang. On le nommoit alors (a) Morphée, c'est-à-dire, *le rétablissement des forces*. Quand il étoit armé d'une massue pour aller en course contre des bêtes furieuses ou contre des brigands, on le nommoit Hercule, c'est-à-dire, *la marche des jeunes gens*; ou Melicerte, *la défense des villes*. Quand il est habillé en forgeron, il porte trois noms qui ont tous un rapport exprès à la classe des artisans. On le nomme Mulciber (b) *le gouvernement*

(a) De מרפא au partie. en hiplil מרפא Marphé ocium faciens, *form. un inducens*. Son nom se retrouve dans celui de *μορφή*, Morphé forme, & dans celui de *Metamorphose*, parce que le sommeil donne naissance aux bizarres figures des songes. Les enfans portent le nom du pere.

(b) De מלך malac, *regere*; & de בר ber, ou בחר beer, *antrum, subterranea* מלכבר מלכבר, *le roi des mines, ou la règle des forges*.

LE CIEL *des forges* ; assez souvent Hephaistos (a) le POËTIQUE, *pere du feu* : & pour rendre les artisans moins méprisables aux laboureurs , on donnoit à la figure du travail ou du labourage une jambe écourtée avec le nom de Vulcain : ce qui signifioit que le labourage est boiteux sans l'aide des artisans ; mais' que par leur secours, *l'ouvrage* est extrêmement *diligenté*. Vulcain n'est ni Tubalcain, ni aucun homme qui ait vécu sur la terre , mais un mot composé de deux autres qui signifient *Pourrage diligenté* (b).

## XXII.

## Atlas.

Y auroit-il un symbole particulier pour l'ordre des prêtres , comme nous venons d'en voir de destinés pour les laboureurs , & pour les forgerons : Ce symbole propre à régler les prêtres n'étoit pas exposé apparemment dans les assemblées publiques, mais dans la tour , dans le labyrinthe. S'il se trouve encore un Horus qui ait ce caractère , ou qui soit sensiblement propre à

(a) De אֵשׁ *aph. ou eph*, le pere ; & de אֶתְנָתָא *esto*, ou *v. fia*, le feu. אֶתְנָתָא אֶפְהַיִסְתָּ *ephaisto*, le pere du feu.

(b) De לָלַע *wall, operari* ; & de כֹּוּן *coon* ; ou כֹּוּן *canan*, *xpedire, maturare*, vient עֲלָוָה *Wolcan, opus maturatum*.

l'instruction de l'ordre sacerdotal , toutes LA THÉONOS conjectures précédentes en tireront GONIE. une nouvelle forcée par la liaison du tout.

On fait par le rapport d'Herodote , de Diodore , de Plutarque , & de bien d'autres anciens , que l'étude étoit la principale fonction des prêtres d'Egypte , qui menoient une vie fort retirée. Ils s'appliquoient à connoître l'ordre des étoiles , le cours des astres & de l'année , les mouvemens de l'air , & les retours de certains vents , les crues du Nil , les marées du Golphe Arabique , la disposition des continens , des îles , des pays & des mers éloignées , la succession des fêtes , le cours particulier de la lune , les éclipses , l'aspect des planètes & des étoiles , la géométrie , & sur-tout l'arpentage : en un mot ils faisoient une étude assidue & pénible de la terre , de la mer , du ciel & de toute la nature. C'est apparemment ce qu'on a voulu dire par l'Horus surnommé Atlas. Jugeons-en par le nom , par la figure , & par les métamorphoses auxquelles son nom & sa figure ont donné lieu.

1°. Le nom d'Atlas signifie (a) les peines , les grands travaux.

(a) (אֶתְנָתָא) *relash*, & avec emphase , en ajoutant l'article Phénicien אֶתְנָתָא *atlab*, les fatigues , les travaux le plus rudes , exod. 17 : 8. C'est de-là que vient

LE CIEL 2°. Mais quels sont ces travaux si pénibles, ces fatigues si difficiles à soutenir ? Elles sont exprimées par l'attitude ingénieuse d'Atlas qui porte le ciel sur ses épaules. Probablement ce ciel étoit une sphère, ou du moins un disque dont on changeoit les points & les lignes selon la nature des leçons qu'on vouloit donner aux jeunes élèves; ou selon l'actuelle disposition du ciel qu'on vouloit montrer à toute la classe sacerdotale.

3°. Les vestiges de ce que j'avance, se retrouvent dans les fables auxquelles le nom & la figure d'Atlas ont donné occasion. D'abord Atlas, selon la fable, étoit un habile maître d'astronomie, un docteur qui connoissoit toute la nature, & en faisoit des leçons. Dans le vrai, c'étoit là la fonction & la première destination de notre symbole. C'est pour cela qu'Homère nous donne Atlas pour un dieu très savant (a) qui connoissoit toutes les courbures des côtes, & toutes les profondeurs de la mer. C'est pour la même raison que Virgile rappelle aux leçons du grand Atlas la connoissance qu'on avoit

Ἐθλοῖσιν ἀθλοῖσιν, des Grecs, qui signifie, grandes d'assauts, rudes combats; & l'amlare laborem, des Latins, surmonter de grands obstacles.

(a) Ἀτλαντὶς θυγάτηρ ὀλοφρονος ὅς τε θυλάκος ἰσάσης βέντεν εἶδει. Odyss. l. 1.

acquise

LE CIEL  
du soleil, & de tout l'ordre de la nature POETIQUE.  
(a). Ensuite le nom d'Atlas signifiant également (b) une suspension, un support, les Phéniciens le prirent communément dans ce dernier sens, qui étoit aussi aidé par l'attitude: & le nommant le soutien du ciel, celui qui porte le ciel, ils donnèrent lieu d'imaginer la métamorphose du docteur Atlas en une colonne ou montagne élevée qui appuie la voûte du ciel de sa cime, & l'empêche de tomber sur la terre (c).

Enfin les mêmes Phéniciens dans les voyages qu'ils recommençoient de trois ans en trois ans à Tarfis, c'est-à-dire, à Cadix & dans la Bétique (d) par la Mer Rouge, & en faisant le commerce de toutes les côtes d'Afrique (e), voyoient

(a) . . . . . Citarâ crinitus Iopas  
Personat aurata decuit-que maximus Atlas.  
Hic canit errantem Iunam, solisque labores, &c.  
Ancid. lib. 1.

(b) De תלה telah, suspendere. Job 26 : 7. תלה  
atlah, soutien, appui; סלה, stole, colonne.

(c) . . . . . ἔχει δὲ τε κινούσιν αὐτὸς  
μακρὸς, αἱ γὰρ αὐτὸς ἐξ ἄραγον ἀμφὶς ἐχούσιν.  
Odyss. ibid.

(d) Aujourd'hui Andalouise, midi de l'Espagne.

(e) Voyez l'Histoire de la Physique expérimentale, dans le Spectacle de la Nature, tom. 4. part. 2. Entr. 2.

Tome I.

M

LE CIEL souvent les hautes montagnes de Mauritanie dont la cime est toujours couverte de nuées, & paroît unie au ciel. Le nom d'Atlas ou de colonne, donné à cette montagne, y fit appliquer la fable d'Atlas. Ils le disoient roi de Mauritanie, grand astrologue, & grand géographe, enfin changé par les dieux en une montagne (a) qui va de la terre au ciel.

Les Hyades  
& les Pleiades.

Les Hyades ou Huades qui ont reçu leur nom de la figure V qu'elles tracent dans le front du taureau céleste, & les Pleiades qui forment ce petit peloton d'étoiles fort remarquables à côté des précédentes, sont de toutes les constellations du zodiaque les plus connues & les plus faciles à démêler. Elles servoient particulièrement à régler les leçons qu'on donnoit aux disciples des prêtres par le moyen d'un Atlas, c'est-à-dire d'un Horus portant une sphère céleste. Atlas

(a) *Oceani sineu juxta slemque cadentem.  
Ultimus Ethiopum locus est, ubi maximus Atlas  
Aeem humero torquet stellis arde tibus aptum.*  
Aeneid. 4.

..... Latera ardua cernit  
Atlantis dari, caelum qui vertice fulcit;  
Atlantis, cinctum assit ne cui nubibus atris  
Pimiferum caput, & vento pulsatur & imbri.  
Nix humeros infusa regit. Tam sumina mentis  
Precipitant, ens, & glacie riget horrida barba.  
Ibid.

humanisé, devint le pere des Hyades & des Pleiades. Orion qui se lève immédiatement après elles, passa aisément dans l'imagination des fabulistes pour un libertin qui ne cesse de les poursuivre.

L'ATHE'ONGONIE.  
Les poursuites d'Orion.  
Le jardin des Hesperides.

Parmi les autres fables que les voyageurs Phéniciens avoient tout le loisir d'imaginer dans leurs courses, ou de conter à leur retour, les deux plus belles, sans doute, sont celles du jardin des Hespérides, & celle d'Atlas soulagé par Hercule du fardeau du globe céleste. Quelle peut être l'origine de la première? Trois nymphes placées au tour d'un arbre qui produit des pommes d'or, & maîtresses de disposer de ce merveilleux fruit; un dragon qui veille pour empêcher l'usage & l'accès à tout autre; une chèvre sauvage qui broute au pié de l'arbre; ou enfin au lieu de la chèvre, une corne d'abondance placée, soit au pié de l'arbre, soit dans la main d'une des trois nymphes; voilà la représentation du jardin des Hespérides.

Cette peinture fabuleuse en apparence, n'est que l'ancien symbole du riche commerce dont les Phéniciens faisoient les préparatifs en hyver. C'étoit le commerce de l'Hespérie ou des pays occidentaux & particulièrement de l'Espagne, d'où

LE CIEL ils tiroient des vins exquis, de riches métaux, & cette laine délicate que les Syriens teignoient en pourpre\*. Ils rapportoient les plus beaux blés de la côte d'Afrique; & quand ils faisoient le tour de ce continent en prenant par la Mer Rouge, ils échangeoient des ouvrages de coutellerie, ou de taillanderie sans valeur contre de l'ébène & d'autres bois précieux, contre de la poudre d'or & des provisions de toute espèce. Cette branche de leur commerce étoit la plus estimée. Heureux qui y pouvoit avoir part! C'étoit le meilleur lot. Mais comme le voyage étoit le plus long de tous ceux qu'ils entreprenoient, il falloit être prêt pour l'ouverture du printemps. Les associations & les cargaisons se faisoient en hyver. C'étoit là le grand objet qui occupoit alors les Phéniciens, & on ne manquoit pas d'en mettre l'annonce dans les assemblées. On voit aisément ce que signifie l'arbre qui donnoit de si riches productions. Le grand dragon qui environnoit l'arbre tournoit l'esprit du côté de la subsistance & des profits dont il étoit le signe. Le capricorne ou seulement une corne de cet animal placée au pié de l'arbre, étoit le caractère de la saison. Les trois lunes durant lesquelles se formoient les compagnies

POETIQUE.  
\* V. Diad. & Strabon, ou le Spectacle de la Nature t. 4. part. 2. Ent. 2.

pour ce commerce le plus avantageux LA THEO-  
de tous, tiroient comme l'Occident en-  
GONIE.  
tier, leur nom d'Hespérides & d'Hespérie,  
du terme qui signifie la bonne part, le  
meilleur lot. (a)

Quant à la fable d'Hercule qui sou- Atlas dé-  
lage Atlas; si nous connoissons Atlas & chargé.  
Hercule, nous n'aurons plus de peine à entendre la décharge du fardeau de l'un sur les épaules de l'autre. Atlas signifie l'étude pénible, ou les leçons d'astronomie que donnoient les prêtres. Hercule veut dire la jeunesse armée en course. C'est le nom que conserva cette jeunesse de Sidon qui alla s'établir à Cadix. Ce nom y fut pris par la suite pour celui d'un héros, fondateur de la colonie. Les jeunes Phéniciens qui firent cet établissement, si éloigné de leur patrie, furent contraints d'étudier eux-mêmes l'ordre du ciel pour régler leur route: & souvent faute de prêtres & de leçons, Hercule se chargeoit des fonctions d'Atlas, & prenoit le fardeau sur ses propres épaules.

## XXIII.

Héros, l'Amour, & l'Hyménée.

Personne n'ignore que c'étoit un usage universel dans l'antiquité d'aller le jour

(a) אֶשְׁפֵּר אֶסְפֵּר 1. Sam. 6: 19.



LE CIEL des nôces audevant de l'époux, & de  
 POETIQUE. l'épouse, avec des lampes & des flam-  
 beaux. Les amis de l'époux portoient une  
 torche de bois résineux : les jeunes filles  
 amies de l'épouse portoient une lampe.  
 Il n'y a personne qui n'ait lû & admiré  
 la description que l'Évangile fait de la  
 marche des dernières, & il est inutile de  
 rien citer de plus. Chacun attendoit le  
 moment auquel l'époux seroit prêt pour  
 aller chercher l'épouse chez ses parens,  
 & pour l'amener chez lui avec tous ceux  
 & celles qui devoient l'accompagner,  
 & être admis dans la salle du festin. Dès  
 qu'il paroïssoit, les deux chœurs des jeu-  
 nes gens s'écrioient en prenant leurs lam-  
 pes : *Voilà la fête, voilà l'époux*. De mê-  
 me qu'on annonçoit une pompe funèbre  
 en mettant sur la porte de la maison du  
 mort une parure lugubre, & très-pro-  
 bablement un chien à trois têtes, pour  
 marquer les trois adieux des amis ; on  
 annonçoit le jour des nôces en ornant  
 de fleurs & de feuillages, la porte de l'é-  
 poux & de l'épouse, en y mettant la fi-  
 gure d'un jeune homme portant une  
 lampe ou une torche, à côté de laquelle  
 étoit une Isis marquant le jour de la lune  
 auquel la cérémonie étoit fixée. Ce jeu-  
 ne homme portoit le nom d'Hyménée,

qui signifie *voilà la fête* (a), *voilà l'époux* LA THE'O-  
 qui vient. GONIE.

Ceci ne paroît d'abord qu'une conje-  
 cture. Mais remarquons que l'usage des  
 annonces gayer ou lugubres par la diver-  
 se parure des portes, a passé de la plus  
 haute antiquité jusqu'à nous. Les niches  
 destinées à recevoir certains symboles où  
 les marques d'une fête, soit au coin des  
 carrefours, soit au-dessus des portes des  
 particuliers, ont été appliqués parmi  
 nous à un autre usage : mais on les re-  
 trouve encore. Nous avons encore retenu  
 quelques restes de la même coutume  
 qu'avoient les anciens (a) de mettre des  
 couronnes & des feuillages sur la porte  
 des maisons où l'on étoit dans la joie,  
 & de varier ces couronnes à la naissance  
 d'un enfant mâle ou d'une fille ; d'en  
 mettre d'autres pour annoncer un ma-  
 riage ou d'autres fêtes. C'étoit en parti-  
 culier la coutume des Egyptiens de me-  
 tre au haut de leur porte la figure & les  
 feuillages propres de la fête à laquelle

(a) De מנחם hu, ipse est, ecce ; & de מנחם menéh, fe-  
 stum, sacrificium. מנחם hu-menéh, ipsam esse fe-  
 stum. Festivitas instat. Ecce sponsus venit. C'est de-là  
 que le chandès fêtes a pris le nom d'hymne.

(b) Voyez *Mensis Græcia ferata*, au mot *Amphi-  
 dremia* ; & *Athènes* au mot *corona*.

LE CIEL ils prenoient part : & nous verrons dans POLITIQUE, l'article des animaux honorés en Egypte , que la veille ou le soir du jour auquel les Egyptiens célébroient la fête du bélier , & mettoient sur leurs portes des feuillages & des fleurs , les Hébreux teignent le haut de leur porte du sang de l'animal que l'Egypte adoroit.

Sachant, comme nous le savons, que les dieux n'étoient originairement que des signes, nous pouvons sans hésiter ramener l'hymen avec sa lampe ou son flambeau à une affiche toute simple de la cérémonie, ou de la pompe nuptiale, à laquelle les parens & amis étoient invités. L'Isis étant devenue dans l'opinion des peuples une déesse puissante, & la mere des plaisirs, l'enfant qui l'accompagnoit partagea les honneurs de la divinité, & donna lieu aux plus belles histoires. On lui prêta des fonctions conformes aux inclinations de la mer. On le nomma en conséquence Eros ou l'amour : & ce nom plut si fort qu'on ne lui en donna plus d'autre. Cet enfant paroissoit sans doute suivant l'ancien usage, tantôt avec les ailes du vent Étésien, tantôt avec la massue d'Hercule, quelquefois armé de l'arc & des flèches

d'Appollon ou du sagittaire, ou bien assis LATHE'ON. sur un lion, ou conduisant un taureau, ou attachant un bélier, ou tenant dans ses filets un grand poisson. Ces signes des différentes parties de l'année donnèrent lieu à autant d'histoires. L'empire d'Eros embrassa le ciel & la terre. Qui pouvoit douter après cela qu'il ne regnât jusqu'au fond de l'humide élément ? Les marques des travaux de chaque saison, jointes au flambeau nuptial, passèrent pour les monumens de ses victoires. Il avoit desarmé tous les dieux, & leurs attributs dans ses mains devinrent la matière du badinage des poètes, puis des profondes réflexions des philosophes, mille fois plus ridicules là-dessus que les poètes.

Cette coutume de transporter processionnellement des figures symboliques, & de les placer ou sur les portes de ceux qui prenoient part à la fête, ou dans le lieu de la station, a fait regarder par la suite l'arrivée des figures portatives comme une visite des dieux. De-là les invitations à Cérès de visiter la grange ; à Pan de venir jeter un regard favorable sur les petits des troupeaux, ou de s'en aller sans leur nuire ; à Vénus & au jeune porte-flambeau qui l'accompagne,

LE CIEL de se transporter dans telle ou telle mai-  
POETIQUE. son.

O Venus regina .....

..... vocantis

Thure te multo Glyceræ decoram

Transfer in adam.

Fervidus tecum puer.

#### X X I V.

##### Protée.

Selon la fable, Protée étoit le nourricier des phoques ou des chevaux marins qui tirent le char de Neptune. Il en faisoit le dénombrement auprès de l'île du Phare : il leur donnoit à toutes également à repaire : & quand on l'abordoit, il se changeoit en homme, en femme, en brebis, en cheval, en liqueur, & en telle figure qu'il lui plaisoit.

Selon la vérité, Protée étoit l'annonce de l'échange des fruits de l'Egypte contre des esclaves, des troupeaux, des métaux, du vin, & autres marchandises que les vaisseaux Phéniciens apportoient dans l'île du Phare, l'unique port d'Egypte qui fût alors bien accessible. Ces vaisseaux prenoient là leur provision de blé, de lin, & de toutes les productions de l'Egypte. Nous avons déjà vû que le retour annuel de ces vaisseaux aux extré-

mirés de l'Egypte, étoit annoncé par un LATHE'ON  
Osiris qu'on nommoit Neptune. Depuis GONIE.  
l'introduction de l'idolâtrie, les Egyptiens qui haïssoient la mer, n'honorèrent point Neptune : mais ils conservèrent son nom qui signifie *l'arrivée de la flotte*, & le donnèrent aux extrémités de l'Egypte, ou au bord de la mer. C'est Plutarque qui nous le rapporte. Protée allant aux extrémités de l'Egypte, & vers le Phare, compter les courriers marins, & les pourvoir de tout, ne peut être que la vente qu'on alloit faire au Phare des denrées de l'Egypte à l'arrivée des barques Phéniciennes. Le nom de Protée le confirme. Il ne signifie autre chose que *l'abondance des fruits*, ou *la production de la terre* (a). Le nom de Poret ou portée a produit évidemment ceux de *port* & de *porter* : parce que ce sont les fruits de la terre qui ont été le premier objet des transports d'une côte à l'autre. Et si l'on a feint que Protée en arrivant au port du Phare, faisoit le dénombrement des phoques, puis prenoit diverses figures ; c'est parce que l'on venoit à bord de toutes les barques apporter les provi-

(a) De פרה parah, pario ; & de פרי peri, fructus, vient פרת poret, partus, facultas, copia fructuum, Genes. 49 ; 22.

LE CIEL  
POÉTIQUE.

sions nécessaires à l'équipage, & faire les échanges des marchandises, en quoi consistoit le commerce des anciens. On peut croire aussi que cette fable eut son fondement dans la figure, tantôt d'un esclave, tantôt d'un cheval, d'un tonneau, ou de telle autre, qui étant mise dans les assemblées Egyptiennes, annonçoit ce que la flotte apportoit de considérable; & qui par cette raison, étoit appelée Protée, ou l'échange des fruits de la terre.

XXV.

*Mercure, Hermès, Camille.*

Voilà un assez grand nombre d'hommes, & de femmes fort célèbres que nous avons, ce me semble, acquis le droit de rayer dans l'histoire. Il n'en faut plus chercher ni le pays, ni la date, ni la généalogie, puisque nous avons prouvé qu'ils ne sont tous rien de plus que l'Osiris, l'Isis, & l'Horus Egyptiens; c'est-à-dire, les trois principales clés de l'écriture ancienne, ou les symboles de l'année solaire, de l'année civile, & de l'année rustique.

Nous connoissons une quatrième clé qui est le Toth, ou Taaut, c'est-à-dire,



J. P. Le Bas F.

1, 2, Le Lever de la Canicule. 3, L'ouverture de l'année  
4, L'ouverture des échanges en été. Le Capricorne ou  
l'Hyver en étoit la clôture

le chien. De là sont encore fortis quant à la Théogonie. tité de rois & de dieux, dont nous allons démêler, en peu de mots, les noms, les rangs, & les occupations.

Je ne répéterai plus pourquoi les Egyptiens donnoient à la brillante étoile, dont le lever les avertissoit des approches du débordement, le nom de Toth, ou Taaut qui dans leur langue vouloit dire chien, & qui est encore celui que la Vénérice conserve pour animer ou pour rappeler les chiens.

Taaut.

Les Egyptiens des tems postérieurs ne manquèrent pas d'en faire un de leurs rois qui avoit été transporté dans ce bel astre. Ils le font fils de Ménès, & petit fils d'Osiris. Ils lui attribuent l'invention des lettres symboliques. Ils en font le conseiller de Ménès, & disent qu'il l'aïda à regler l'ordre de leurs fêtes. Mais cette belle histoire est uniquement fondée sur ce qu'on disoit anciennement en Egypte que c'étoit Toth qui introduisoit les Manes & renouvelloit les indications. Il ouvroit l'année en effet, & c'étoit au lever de la canicule qu'on la commençoit. Le premier de leur mois en prit le nom de Thot. Ce n'est que par superstition que les Egyptiens s'abstinrent de compter exactement l'année sacrée ou

Athotes ou  
Taaut.

LE CIEL civile, lorsqu'ils eurent la connoissance POETIQUE. qu'avec 365 jours, il y avoit encore un quart de jour à mettre pour exprimer l'entière révolution. Quatre quarts de jour négligés faisoient un jour au bout de quatre ans : & négligeant après les quatre ans d'intercaler un jour, ou de compter 366, au lieu de 365, leur année civile en commençoit un jour trop tôt, & en rétrogradant s'éloignoit de la valeur d'un jour entier du calcul de l'année naturelle. Elle s'en éloignoit de deux jours au bout de huit ans, & de trois après douze ans. Ainsi l'ouverture de l'année sacrée parcouroit successivement tous les jours de l'année dans la durée de 365 fois quatre ans qui font 1460 ans. Ils croyoient par là benir, & faire prospérer toutes les saisons, en les faisant jour tour-à-tour de la fête d'Isis qui se célébroit conjointement avec celle de la canicule; quoiqu'elle fût souvent fort éloignée du lever de cette constellation : & c'est par un effet de l'ancienne coûtume de célébrer la fête d'Isis, ou le renouvellement de l'année au lever même de la canicule, qu'on ne manquoit pas en quelque saison que la fête arrivât, d'y faire paroître non-seulement la figure du chien, mais même des chiens vivans

qui précédoient toujours le char d'Isis (a): LA THEO-circonstance que je prie mon Lecteur GONIE. de remarquer. Ils se plaisoient ainsi dans les tems postérieurs à chercher en tout du merveilleux, ou du mystereux. Le calcul que nous venons de voir, & bien d'autres qu'ils tenoient des prêtres leurs devanciers, étoient des choses extrêmement simples. Ils les prirent par la suite pour les différentes durées des rois qu'ils logeoient dans la canicule, & dans d'autres astres. L'un avoit vécu 1460 ans, un autre tant de milliers d'années. Les calculs astronomiques fondés sur différentes suppositions & sur différentes combinaisons des astres, étoient une des principales occupations des prêtres. Ces calculs trouvés dans les registres des savans les plus laborieux étant toujours unis à des noms d'hommes, tels qu'Anubis, Thoth, Ménès, Osiris & autres qu'on logeoit dans les astres, passèrent pour être la durée de la vie terrestre de ces Dieux. Telle est l'origine de cette antiquité de l'histoire des Egyptiens qu'on faisoit remonter si haut. Leurs anciens rois ne font que les noms des astres, & la durée de leur vie n'est qu'une supputa-

(a) τὰς ἰσθίαις ἀφ' ὀροπέδου τὰς κυνάς ἔχ' τὴν  
 σωματί. Diod. l. 1.

LE CIEL tion du tems qu'il faut pour ramener  
 POETIQUE une planète au point du ciel d'où elle  
 étoit partie. C'étoit abuser aussi grossiè-  
 rement de leurs calculs astronomiques,  
 que de leur écriture; & il est sensible  
 après cela que si on retranche de la sa-  
 gesse des Egyptiens un peu d'astronomie,  
 de géométrie, & de grandeur de goût  
 en fait d'architecture, toute leur sagesse  
 en matière d'histoire & de religion,  
 tombe & dégénère en extravagance.

Le Phénix.

A l'occasion de la rétrogradation de  
 la fête d'Isis, & du retour de cette fête  
 au vrai lever de la canicule après 1460  
 ans, n'oublions pas de remarquer qu'ils  
 regardoient la 1461<sup>e</sup> année comme pri-  
 vilégiée, comme une année d'abondance  
 & de délices. C'est parce que cet évène-  
 ment si rare & si important, selon eux,  
 concouroit avec le soufle désiré des vents  
 Etréfiens, qu'ils exprimoient le tout par  
 un oiseau d'une singulière beauté qui se  
 faisoit admirer parmi tous les autres, &  
 qui arrivoit en Egypte après avoir passé  
 1461 \* sans y paroître. Ils ajoutoient que  
 cet oiseau y venoit mourir sur l'autel du  
 Soleil, & que de ses cendres il naissoit  
 un vermisseau qui redonnoit la vie à un  
 oiseau semblable au précédent. Ils lui  
 donnoient le nom de Phénix, qui signi-

\* Tacit.  
 Annal. 6.

fi ce qu'ils prétendoient être attaché au LA THEO-  
 concours de l'ouverture de l'année & du GONIE.  
 vrai lever de la canicule, je veux dire  
*l'abondance la plus délicate* (a). Voilà  
 donc encore une figure emblématique  
 convertie en une merveille dont il n'étoit  
 point permis de douter.

La canicule nous a déjà donné deux Camille, Ja-  
 ou trois divinités, l'une résidante dans nus, Hermès,  
 la belle étoile voisine du cancer, sous & Mercure.  
 le nom de Thot ou d'Anubis, & fort oc-  
 cupée à faire croître & décroître le Nil;  
 l'autre uniquement livrée à la médecine,  
 & à la surintendance de la santé sous le nom  
 d'Esculape. Voyons présentement éclore  
 de la même figure le Camille des Etruf-  
 ques, le Janus des Latins, l'Hermès des  
 Grecs, & le Mercure des Phéniciens. Non-  
 seulement l'observation de la canicule  
 avoit mérité d'être désignée par la figure  
 du serpent, symbole de la vie qu'elle avoit  
 assurée aux Egyptiens: mais comme elle  
 leur avoit procuré l'abondance, ou plû-  
 tôt une surabondance de blé qui les met-  
 toit en état d'aider les étrangers, & de  
 s'enrichir par la vente de leurs provi-  
 sions; la figure d'Anubis fut souvent  
 accompagnée d'une bourse pleine, dont

(a) 720 Phœnix *deliciss abundans*. V. Proverb. 29  
 25.

LE CIEL la vûe réjouissoit les peuples ; ce qui lui POETIQUE. valut le nouveau titre de Mercure, qui signifie le négociant, l'intrigant, ou simplement le commerce (a).

Une nouvelle preuve que Mercure n'est que le symbole de la canicule, ou de l'avertissement de la retraite, & non un homme qui ait rien enseigné, ni inventé, c'est qu'on lui mettoit en main la marque de la crête du Nil, & aux pieds les ailes qui avertissoient de prévenir le débordement par une prompte fuite.

La marque de la crête étoit une perche croisée : cela est fort simple : & le serpent qu'on y entortilloit ne marquoit dans la main de cette figure que ce qu'il signifioit par-tout, la vie, la subsistance. Etant double il annonçoit une subsistance très-abondante, qui peut suffire aux Egyptiens & aux étrangers. On terminoit ce bâton par deux petites ailes ; symbole

(a) De רכל *racal* ; *negociari*, *destrahere dolose*, la *senior supripere*, vient מרכל *marcol* ou *marcor* ; & מרכלת *marcolet*, *mercatura* Ezech. 27 : 24. *Dulus destrahio*. Levit. 19 : 16. La réunion de ces sens a fait donner à Mercure le privilège de fourber aussi-bien que de commercer.

*Callidum quidquid placuit jocosè*

*Candere furo*. Carm. l. 1. od. 10.

Horace dans l'hymne si édifiante qu'il adresse à Mercure n'a garde d'en faire un voleur : mais il tourne ses vols en plaifanteries. Le tout étoit pour réjouir la cour céleste.

du vent qui régloit la crête des eaux. LA THEO- Toutes ces significations furent ou-GONIE.

bliées, & le *Moniteur* étant devenu dieu, comme les autres figures, on changea son nom d'Anubis \* l'aboyeur, en celui \* Hanno. d'Hannabi l'orateur. Son geste & le bâ-beah, Ifai. ton qui étoit dans sa main facilitèrent cette métamorphose. On prit cette sonde 16 : 10. pour un bâton d'honneur, pour la marque d'un conducteur, d'un interprète, d'un ambassadeur. De-là les qualités de guide, d'intendant des routes, de porteur de bonne nouvelle, & tant d'autres semblables qu'on donnoit à Mercure, & dont on trouve la collection dans l'histoire des dieux de Giraldi \*. De-là l'usage de mettre les chemins sous sa protection, & de placer sa statue à l'entrée des grandes routes. Mais quelle est l'origine du nom de Caducée qu'on donne au bâton de Mercure ?

En Orient toute personne constituée en dignité portoit un sceptre (a), ou un

(a) La preuve de cette coutume se trouve fréquemment dans l'Ecriture sainte. Lorsque la prophétesse Debora félicite dans son cantique les capitaines, ou le chef de la demi-tribu de Manassé qui demouroit au-delà du Jourdain, d'être venus au secours du peuple de Dieu contre l'ennemi ; elle nous les représente comme ayant en main leur bâton de commandement, Quand les Tribus murmurèrent de voir le sacerdoce demeurer dans la famille d'Aaron, les chefs des tribus reçurent ordre d'apporter



LE CIEL bâton d'honneur, & quelquefois une  
POETIQUE, lame d'or sur le front, qu'on appelloit

leur sceptre au tabernacle. Celui de Levi que portoit Aaron, se trouva fleuri le lendemain, & l'écriture remarque que les autres chefs reprirent chacun leur sceptre ou leur bâton de commandement. Cette distinction étoit tellement affectée au chef de chaque grande famille, que dans la langue Orientale une tribu n'a point d'autre nom que ce ui du sceptre auquel elle est subordonnée. Ainsi les douze sceptres de Jacob, signifient les douze tribus des Israélites; & pour dire la tribu de Levi, ou la tribu de Juda, on ne pouvoit dire autrement que le sceptre de Lévi, le bâton de Juda. Pour marquer de quelles tribus étoient les deux excellens ouvriers que Moïse employa à la conduite des ouvrages du tabernacle, l'écriture (Exod 31.) dit d'Hoëliah qu'il étoit du sceptre de Dan, & de Bézéléel qu'il étoit du sceptre de Juda. Ici mon Lecteur me pardonnera, je l'espère, une digression que je crois lui devoir être utile. C'est de lui faire observer à l'occasion du bâton d'honneur, qu'on a entièrement obscurci la célèbre prophétie de Jacob, en prenant le sceptre dont il y est parlé pour un sceptre royal: au lieu qu'en jugeant du sceptre par celui qui le doit porter, c'est à dire, par le chef (*Dux*) de la tribu de Juda dont il est parlé aussitôt, on ne trouve plus de difficulté dans l'application de la prophétie. Il n'est promis qu'à la tribu de Juda de conserver ses chefs, & son bâton d'honneur, jusqu'à la venue du Messie. Les autres tribus pourront être dispersées, ou presque oubliées & perdues, comme les dix qui composeroient le royaume d'Israël; ou presque détruites comme celle de Benjamin. La seule tribu de Juda aura les assurances de conserver ses généalogies en bon ordre sous l'inspection de ses chefs, & sera toujours distincte connue, jusqu'à ce que le *Salvateur vienne & que les nations lui obéissent*: afin que par-là sa naissance soit constatée publiquement, & qu'on connoisse qu'il est fils de David, de Juda, de Jacob, d'Isaac, & d'Abraham. L'événement a parfaitement répondu à la prophétie, & l'accomplissement est aussi simple que la promesse. Lorsque les nations viennent au fils de Marie, & que le descendant de Juda leur a fait connoître le vrai Dieu, la tribu de Juda dès-lors a acquiescé à destination. Aussi estoit-ce aussitôt après la conversion des Gentils au Christia-

Cadosh ou Caducée & qui signifioit un LA THÉO-  
homme saint (a), pour avertir que celui GONIE.

qui portoit ce bâton ou cette marque, étoit un homme public, qui devoit aller & venir en liberté, & dont la personne étoit inviolable. Telle est l'origine du nom qu'on donne à la baguette que porte Mercure. On a fait ainsi le guide des voyageurs, l'interprète \* & l'envoyé des dieux, d'une figure dont on savoit confusément que la fonction étoit d'avertir de se mettre en chemin. Ignorant entièrement le rapport qu'avoit cette longue mesure avec le Nil, on la convertit partout en un bâton d'ambassadeur, pour mettre quelque liaison entre la fonction de l'Envoyé & le bâton qu'il portoit.

Souvent au lieu de la mesure du Nil, on lui mettoit en main une clé, & on lui donnoit deux visages, l'un de jeune homme, l'autre de vieillard, en environnant le tout d'un serpent qui se mordoit la queue. Le serpent, symbole de la vie ou du tems, marque ici l'année

même que la tribu de Juda tombe en désolation. Elle est chassée de la terre promise, & dispersée par tout. Les restes de cette tribu, qui avec ceux des autres doivent un jour reconnoître celui que leurs parens ont rejeté, sont aujourd'hui sans sceptre, sans chef, sans registre, & hors d'état de justifier la descendance du Messie qu'ils attendent, & de faire voir par des actes authentiques, qu'il est fils de David, de Jacob, & d'Abraham.

(a) שִׁטְרֹן *cadosh, sanctus, separatus.*

\* *Evangelii*  
*interpretes,*  
*εὐαγγελιστῶν*  
*nuncios sancti.*

Fig. 3. plan-  
che XLIX.

LE CIEL qui forme un cercle perpétuel, & la révolution des astres qui reviennent au point du ciel d'où ils étoient partis un an auparavant. Notre portier, qui fait ici la clôture du vieil an, & l'ouverture du nouveau, n'est que la canicule dont le lever ou le dégageant hors des rayons du soleil marquoit la nouvelle année solaire. Je dis solaire, ou naturelle, parce que l'année sacrée, faite de compter & d'évaluer un quart de jour avec les 365 jours, commençoit plutôt d'un jour entier au bout de quatre ans, de deux jours au bout de huit ans : & en continuant de même il arrivoit que le commencement de l'année sacrée parcourroit toutes les saisons. Mais on y observoit toujours la coutume de faire précéder la pompe d'Isis, qui étoit la première fête de l'année, par le dieu Annubis qui étoit le *portier des fêtes*, ce qui fait voir que le tout étoit plus astronomique qu'historique. Voilà sans difficulté le Janus des Latins qui avoit les mêmes attributs avec le nom de *portier*. Son compagnon ordinaire, le bon roi Picus avec sa tête d'épervier, à l'air trop Egyptien pour douter un instant que l'Egypte, & ait été au lieu du Latium la patrie de l'un & de l'autre.

Janus

Anubis étoit réellement, comme si-LA THEOGONE, la règle des fêtes, & l'*introducteur* de toutes les figures symboliques qu'on montroit successivement au peuple durant l'année. Devenu dieu il en fut fait l'inventeur & l'ordonnateur. Or ces fêtes se nommoient les *manes*, parce que les figures qu'on y présentoit aux assistans étant originairement destinées à régler les travaux du peuple, se nommoient les *manes*, c'est-à-dire les *réglemens, les signes, les enseignes*. On en fit là la plus belle fonction d'Anubis, & c'est relativement à cette opinion frivole que la pompe d'Isis, ou l'ouverture des fêtes annuelles, étoit précédée par un chien. Mais les néoménies de chaque saison, & les fêtes particulières qui prévenoient ou suivoient chaque récolte ayant des noms propres qui les distinguoient, le nom général de *manes*, d'enseignes, ou d'images, demeura aux assemblées funébres, qui revenoient fréquemment; & les noms de *manes*, d'images, de simulacres, & de morts se confondirent. Mercure qui *faisoit l'ouverture & la clôture* des *manes* (a), devint ainsi le conducteur des morts. Il conduisoit les ames la baguette haute. Roi ou

(a) Ψυχοποιός, manium dux, ductor animarum.

LE CIEL berger, il falloit suivre la troupe : il leur POETIQUE, ouvroit le triste séjour, le fermoit sans miséricorde, & tiroit la clé sans permettre à personne de sortir (a). C'est encore ce que les Phéniciens & les Arcadiens vouloient dire quand ils l'appelloient le Cyllénien (b). Ce mot signifioit la clôture, ou celui qui termine l'année, & qui finit pour toujours la durée de la vie.

La persuasion où l'on étoit qu'il avoit inventé la musique, la lyre, la lute, & tous les exercices qui forment le corps (c), est fondée sur ce que toutes ces choses étant inséparablement unies aux anciennes fêtes, on l'en a cru l'ordonateur & l'inventeur comme des fêtes mêmes. En ouvrant les fêtes, il en introduisoit toutes les suites.

Quant à la généalogie de Mercure, elle confirme tout ce que nous avons dit. Il est fils de la belle Maia, & petit fils d'Atlas. Maia est la Pleiade ou le peloton

(a) *Tum virgam capit. Hæc animas ille vocat orco,*  
Æneid. 4. & Horat. Carm. l. 1. od. 10. & od. 24.

(b) ΠΥΣ cillation, ultima consummatio. Mai 10: 22.  
Item, clausura, coercitio: de-là Cyllénien aies, Cyllénia proles. Æneid. 4.

Ἑρμῆος ὁ Πυκνῶς Κολυμβῖος ἑξἑκακλῆστε.  
Hermes Cyllentus animas evocabat. Odyss. 6.

(c) *Qui seros cultus hominum recentium*

*Vocæ formasti catus. & decora*

*Mare Pala, 76. Horat. ibid.*

d'étoiles

d'étoiles connu du peuple même, & placé LA THEO- au dos du taureau. Les Orientaux nom- GONIE. moient ces étoiles Mæah (b), c'est-à-dire, la centaine, la multitude. Les Grecs tantôt leur conservoient leur premier nom, & les nommoient Maia; tantôt traduisoient ce mot par ceux de Pleiades & de Pleione qui signifient de même la multitude. Ces étoiles si remarquables étant des plus propres à régler l'étude du ciel, & les premières qui attirassent les yeux avant le lever de la canicule dont elles devenoient ainsi le signe avant-coureur, étoient avec les Hyades les premières qu'on prenoit soin de faire connoître aux jeunes élèves des prêtres Egyptiens, dans la sphère d'Atlas. Ce symbole devenu dieu, on historio comme lui toutes ses leçons. Les étoiles qui servoient de règle pour connoître les autres, devinrent les filles chéries du docteur Atlas. Maia se dégageoit alors des rayons du soleil lorsqu'il étoit dans les gémeaux, c'est-à-dire, au mois de May, auquel elle paroît avoir donné son nom. La plus belle étoile qui s'en dégage un mois après, ou un peu plus, est la canicule, ou l'Anubis, dont il leur plut de dire que Maia étoit la me-

(a) ΠΥΣ maa.

LE CIEL re, parce que l'étoile d'Anubis lui succède  
POETIQUE. doit la première.

\* Fig. 4.  
Planche XLIX. Pourrions-nous pour achever ce qui regarde Mercure, rendre encore raison de l'usage où étoient les anciens de placer communément un coq & un bouc sauvage à côté de Mercure, sur-tout quand ils lui mettoient en main une bourse pleine. Il est indubitable, à la vérité, qu'ils arrangeoient ces pièces selon les idées vaines de leur mythologie, & raportoient le tout aux ridicules histoires qu'ils attribuoient à Mercure. Mais ce que nous cherchons ici est autre chose. Ces figures étoient antérieures à la mythologie, & c'est à la première signification des symboles que nous voudrions parvenir.

La canicule se levoit tantôt à l'entrée de la nuit, tantôt au cœur de la nuit, tantôt avant le lever de l'aurore. Ces différences pouvoient aider à fixer l'ordre de l'année, & avoient une marque particulière. Le lever de la canicule avant l'aurore étant la plus importante de toutes les observations pour l'Égypte, avoit à plus forte raison son caractère abrégé & distinctif, savoir un coq à côté d'Anubis. La bourse pleine qu'on lui met à la main pour désigner les échanges, est souvent accompagnée dans les monu-

mens, d'une tête de capricorne; ce qui annonçoit fort simplement la vente des productions de l'été & de l'automne jusqu'à l'entrée du soleil au capricorne en Décembre. Lorsqu'Anubis, d'affiche qu'il étoit, fût devenu le dieu du commerce & des intrigues, tous ces symboles si simples se changèrent en autant d'histoires, de superstitions, ou d'allégories également misérables. On les trouve partout: voyez là-dessus, si vous en avez la patience, ou Noël le Comte, ou Carrari.

## XXVI.

*Dédale & Icare.*

Après que les Egyptiens eurent converti en autant d'objets d'un culte abominable, ces figures qu'ils n'entendoient plus, chaque canton eut la sienne par prédilection. Tel dieu guérissoit de telle maladie en tel endroit. Telle déesse un peu plus loin étoit de ressource pour tel autre besoin. Enfin toute l'Égypte se trouva pleine de Cérés, de Latones, de Minerves, de Cybéles, & de Dianes, qui toutes n'étoient que l'Isis, la clé des différentes fêtes.

Toute l'Égypte se trouva pleine de patronnes & de dieux turésaires, com-

LE CIEL modes, affectionnés, & dont les fonctions ou les occupations étoient réglées par les besoins des habitans. Les symboles avoient subi le même sort en Phénicie & en Syrie. Toutes ces extravagances se répandirent avec les Phéniciens sur toutes les côtes de la Méditerranée, où elles passèrent pour autant de traits de l'histoire Nationale, & prirent encore des formes nouvelles selon le génie & le tour d'esprit des différens peuples. C'étoit, par exemple, la coutume de dire en Egypte, soit par des figures symboliques, soit dans le langage familier, que quand la canicule où Anubis se monroit avec de grandes ailes d'épervier, c'est-à-dire, avec un vent bien soutenu, l'eau seroit *suffisamment haute*, & qu'Erigone se réjouiroit, ou qu'il y auroit assurance d'une moisson abondante. Alors ils donnoient à Anubis le nom de Dédale qui signifie *hauteur suffisante* (a), ou suffisance de profondeur. Mais si Anubis, si la canicule laissoit tomber ses plumes, c'est-à-dire, si le vent Etésien venoit à tomber ou à manquer au lever de la canicule; ils donnoient alors à Anubis le

(a) De דָּאֵי *daï*, *sufficiens*, *saties*. Levit. 5 : 7. & de דָּלָה *dalah*, *attollere*, *exaltare*. Ps. 30 : 2. Hébraïc. ou de דָּל *dal*, *altitudo*, vient דָּדַיִל *Daidal*, Δαίδαλος ou Δαίδαλος *sufficiens altitudo*.

nom de Mériticar (a), c'est-à-dire, le LA THEON *désespoir du laboureur, ou triste nouvelle* GONIE. *pour le laboureur.* Ils ajoutoient qu'Erigone en étoit inconsolable, qu'elle mourroit de faim, & perdoit toute espérance. Ces idées & ces images portées en Crète & en Attique, y prirent deux formes nouvelles, & devinrent la matière de deux histoires.

En Crète, le Dédale ou l'Anubis dont le vol se soutient, & le Mériticar ou l'Anubis dont les plumes tombent, devinrent le sujet de la merveilleuse histoire, selon laquelle Dédale se fit & à son fils Icare, de ses ailes qui sauvèrent l'un & ne purent soutenir l'autre. Si Dédale, dans la fuite de la fable, se sauve de Crète en Sicile; si Minos roi de Crète qui étoit, dit-on, offensé contre lui, le poursuivit jusques dans cette île; si pour ses menus plaisirs il s'amuse à bâtir en Sicile la belle ville de Minoa; ce n'est pas qu'il puisse y avoir, ni là, ni ailleurs, aucuns monumens du passage de Minos qui n'est qu'un être de raison non plus que Dédale. Mais les mêmes noms & les mêmes symboles se retrouvant en Sicile & en Crète, on

(a) De מָרָה *marah* *amertume*, *angoisse* Ruth 1 : 20. ou *désespoir*. 2. Sam. 2 : 26 & de יָכָר *Icar*, *laboureur*. Jerem. 51 : 23. & Isai. 61 : 6.

LE CIEL tâcha de lier le tout à l'aide de ces belles histoires qui ont fait long-tems l'amusement, & ensuite la grande science des Grecs. On connoissoit en Sicile comme en Crète, les manes ou les fêtes, & les réglemens. On y tenoit les mêmes discours dans les fêtes sans en entendre le sens. C'étoit des formules de cérémoniel & d'habitude. On donnoit aux nouvelles villes des noms tirés du culte public, ou des cérémonies qu'on avoit le plus à cœur : & ces noms se trouvant les mêmes en des lieux fort différens, on imagina des faits & des voyages d'une côte à l'autre, pour rapprocher & coudre par ces rapports, des choses entièrement indépendantes.

Dans l'Attique & dans les îles de l'Archipel, on connoissoit Icare : mais c'étoit sous des idées différencées de la créance de Crète. On se souvenoit dans ces îles qu'Icare étoit un laboureur : on y avoit une idée confuse du rapport de *Métra* avec la *canicule*, quand les vents *Étésiens* n'en accompagnoient pas le lever, & de l'état déplorable où *la chute d'Annus* jettoit *Erigone* : c'est-à-dire, de la tristesse où l'on étoit sous le signe de la vierge, quand le vent *Étésien* n'avoit pas ensé le Nil dans les jours caniculaires. Mais n'en-

tendant rien à toutes ces choses qui ne pouvoient être intelligibles qu'en Egypte, voici l'histoire qu'ils fabriquèrent en unissant toutes ces pièces tant bien que mal.

Icare, disoient-ils, étoit un laboureur qui avoit montré aux bergers de l'Attique la manière de semer, de planter la vigne, & de faire le vin. Ceux qui n'avoient pas encore bû de cette liqueur, voyant les autres faire des extravagances dans l'ivresse, tuèrent Icare, persuadés qu'il avoit empoisonné leurs amis. *Son chien Métra* vint en heurlant apprendre cette mort à *Erigone* fille d'Icare, qui se vit réduite à une extrême pauvreté, & en mourut de désespoir. *Métra* inconsolable mourut à son tour auprès d'*Erigone*. Mais *Jupiter* touché de leur sort, plaça le chien au ciel, où il est connu sous le nom de la *canicule* : il y logea aussi la jeune fille sous le nom de la *Vierge qui porte des épis* & son pere Icare sous le nom de l'*Arcture*. Depuis la mort d'Icare, les vents *Étésiens* ne souffoient plus au lever de la *canicule*. Mais après bien des sacrifices, les dieux accordèrent enfin le retour des vents de Nord, ou le soufle égal des vents *Étésiens*, pendant les quarante jours qui suivent le lever de la *canicule*, & qu'on nomme les jours

LE CIEL caniculaires : ce qui ramena l'abondance POËTIQUE. 5c.

On me dira peut-être que cette histoire, malgré les idées fabuleuses qu'on y a mêlées aux objets qui intéressoient l'Égypte, confirme si nettement tout ce que j'ai avancé sur l'origine des dieux, qu'elle paroît faite exprès pour moi, & devient suspecte par l'abondance même de lumière qu'elle jette sur l'interprétation des figures Égyptiennes. Mais tous les traits que je viens de rapporter, se trouvent dans les recueils des mythologues anciens (a).

(a) Voyez Hygini fabula, c. 130. & Hygini astronomici, lib. 2. voce Arctophylax. Arati phenomena Germanico Cesare interprete, voce canis. Pour épargner au Lecteur la peine de chercher ces recueils, je me contenterai de citer ici le passage des astronomiques d'Hygin qui peut suffire. Nonnulli hoc dixerunt Icarium, Erigone patrem, cui propter justitiam & pietatem estimatur Liber Pater vinum & vitem & vitem tradidisse, ut ostenderet hominibus quomodo sereretur & quid ex eo nasceretur, & cum esset natum id, quomodo uti oporteret. Qui cum scivisset vitem & . . . . vinum accepisset, statim sursum aleno in plaustrum inposuisset: hac etiam Booten appellatum. Qui cum perambulans Atticorum fines passeribus ostenderet, nonnulli eorum aviditate pleni, nocere potius, indulti somno conspiciuntur. Atque ut alii aliam se in partem recidunt ut semi-mortua verbera facientes, alia ac decebat loquebantur; reliqui eorum arbitrari venenum ab Icaro datum passeribus, in puteum deiecerunt . . . . at Erigone Icarus filia permota desiderio Parentis cum eum non redire videret ac persequi eum conaretur, canis Icarus, cui Mera fuerat nomen ululans rediit ad Erigone. . . . neque puella timida suspicari debebat nisi patrem interfectum qui tot dies ac mensos

Par l'histoire de Dédale, & par celle LA THEO- de nos deux Icares, il est aisé de juger GONIE. combien la fable est un fonds suspect, & quels mécomtes on peut faire en y cherchant de l'historique, puisque les personnes mêmes y sont aussi peu réelles que leurs aventures.

On a cependant quelque peine à s'accommoder de cette pensée, que Dédale ne soit qu'une emblème Égyptienne convertie, comme bien d'autres, en un personnage à évènements extraordinaires. Au travers des fables & du merveilleux dont les Phéniciens & les Grecs étoient si avides, ne retrouve-t-on pas l'histori-

abesse . . . . quod filia simul ac vidit, desperata spe, sell' rudi ac pauperie oppressa . . . suspensio, ortu sibi conscivit. Cui mortua canis spiritum suo parentavit . . . quorum casum Jupiter miseratus, in aëtris corpora eorum deformavit. Itaque complures Icarium Booten, Erigone Virgineum nominaverunt. Causam autem sua appellatione & specie caniculum dixerunt. Hygin rapporte ensuite les malheurs arrivés aux Athéniens en punition du meurtre de Icare, & l'établissement des sacrifices expiatoires, où l'on représentoit le fils accidenté de la mendicant d'Érigone, allant de côté & d'autre avec le chien Mera rechercher son pere. Il ajoute : Præterea canicula exortiens aëstorum loca & agros fructibus orbabat . . . quorum rex Aristem, Apellini & Cyrenes filius . . . petit à parente quo pacto calamitatem evitatem posse liberare. Quem Deus jubet nullis hostiis expiare Icarus mortem & ab Jove petere ut quo tempore canicula exortiret, dies quadraginta venium daret, qui aëstem canicula moderaretur. Quod jussum Aristem conscivit & à Jove impetravit ut Erigone flerent. On trouve le même conte dans les Di-nynaques de Nonnus.

LE CIEL que? Tous les anciens conviennent que  
 POËTIQUE. Dédale étoit un architecte industrieux.  
 On lui fait l'honneur de l'invention du  
 compas & de l'équerre. On ajoute que  
 c'est à lui qu'on est redevable de la sta-  
 tuaire, & même on caractérise la nature  
 des progrès que ce bel art commença à  
 faire sous lui par des circonstances qui  
 rendent la chose extrêmement croyable.  
*Jusqu'à Dédale*, selon que le rapporte  
 Diodore de Sicile (a) les statues avoient  
 » les yeux fermés, & les mains collées sur  
 » les côtés. Mais Dédale apprit à leur don-  
 » ner des yeux ouverts, à en tenir les jam-  
 » bes séparées, & à détacher les mains du  
 » corps. » Ce qui le fit admirer par tout.  
 Quantité d'autres auteurs attestent l'ancien  
 usage de tenir les piés des statues  
 embarrassés, ou même confondus & réunis  
 en un. Ces commencemens grossiers,  
 perfectionnés par Dédale, sont en quel-  
 que sorte avérés par plusieurs statues an-  
 tiques. On peut citer pour exemple, cel-

(a) Οἱ πρὸ τῆς τεχνίτης κατασκευῆς τῶν  
 ἀγάλματι τοῖς μὲν ὀμμοῖσι μνησκόμεναι (niscitan-  
 tes) τῶν δὲ χειρῶν ἐχόντων καθεμμένας, & τῶν πλοῦ-  
 ραῖς κεκολλημένας. πρὸς δὲ Δαίδαλον δι' ἀνομιαν  
 (oculis statuas instruens) ἵδ' ἀνομιαν τὰ  
 σκέλη ποιήσας, ἐπὶ δὲ χειρῶν διατίθεσθαι πάλιν  
 εἰκίτας ἐδωμάσαστο παρὰ τοῖς ἀνδράποισι. Diad.  
 sicul. bibliorb. l. 4.

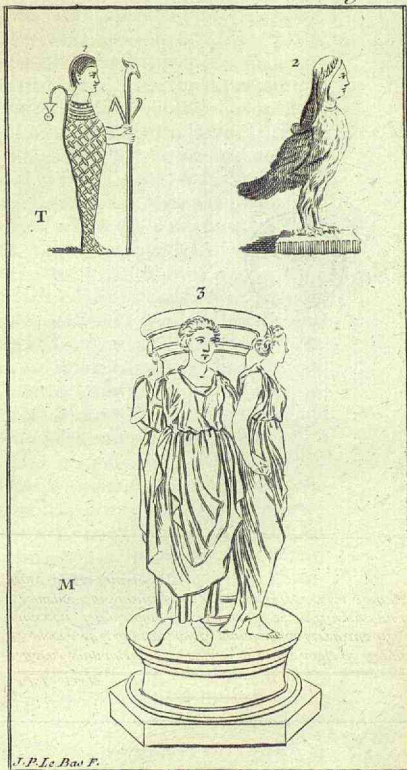
le de Ménophis ou Memnon qui ren- LA THE'O-  
 doit un son très-sensible, au lever du so- GONIE.  
 leil, & une foule d'autres qui se trou-  
 vent par-tout, dont les piés & les mains  
 sont en effet engagés & collés comme en  
 une masse informe. Le récit de Diodore  
 se trouve donc attesté par des monumens.

Voilà ce qu'on peut dire de plus vrai-  
 semblable pour résumer l'histoire de Dé-  
 dale. Malheureusement & l'histoire &  
 les statues qui ont les piés collés, de-  
 viennent la preuve de l'origine que je  
 donne à Dédale. Le compas & l'équerre  
 dont on le fait inventeur, ne font que le  
 compas & la fausse équerre qu'on met-  
 toit à la main d'Anubis \* ou d'Horus  
 pour avertir les laboueurs, quand les  
 vents avoient été bons au lever de la ca-  
 nicule, de se tenir prêts à mesurer leurs  
 terres; à prendre des angles pour les  
 reconnoître, & à semer aussitôt l'arpen-  
 tage fini. On le fit ainsi l'inventeur des  
 instrumens symboliques qu'on lui voyoit  
 en main. Les statues dont les mains &  
 les piés sont souvent emmaillottés, & qui  
 se trouvent par-tout dans les cabinets des  
 curieux, ne sont que les statues d'Osiris,  
 d'Isis, & d'Horus, telles qu'on les mon-  
 troit au peuple dans le tems du débor-  
 dement. Alors il n'y avoit rien à faire :



LE CIEL l'inaction étoit universelle. La cessation  
 POETIQUE. des travaux rustiques ne pouvoit être  
 mieux marquée que par un Horus em-  
 maillotté, ou privé de l'usage de ses piés  
 par le débordement; & n'employant ses  
 bras qu'à montrer la mesure de l'eau, un  
 instrument pour prendre le vent, un au-  
 tre pour prendre des angles, & un cor-  
 nèt pour annoncer l'arpentage général.  
 Il est bon d'observer que cette figure  
 étant sans piés & sans appui, avoit tou-  
 jours à son dos un crochèt pour la sus-  
 pendre, & pour la tenir ferme au mi-  
 lieu de l'assemblée. Ce crochèt avec son  
 bouton tantôt arrondi, tantôt allongé  
 en pointe, a paru au divin Platon une  
 portion de cercle accompagnée d'un tri-  
 gone pour signifier la production du  
 monde matériel, comme un écoulement  
 de la Sagessè divine qui est le trigone  
 archétype. Ces grandes idées ont pu ve-  
 nir avec le tems. Mais nous en sommes  
 ici au premier usage du crochèt.

Notre Horus immobile & sans piés,  
 étoit l'enseigne naturelle de l'inaction où  
 l'on demeurait en Egypte, depuis le le-  
 ver d'Anubis, jusqu'au tems de l'arpen-  
 tage. Et cette inaction devoit être la  
 même le reste de l'année, si la crüe des  
 eaux n'étoit pas venue à une hauteur sus-



J. P. Le Bas F.

1. Horus emmaillotté et portant la girouette à tête de flûpe l'Equerre, et le Clavier, toutes annonces de la retraite des eaux et de l'arpentage qui la suivait. 2. La Harpyie ou la Nééménie concourant avec le retour des insectes destructeurs. 3. Les Charites



*fisante*. Mais après le vol de *Dédale*, LA THEO-  
c'est-à-dire, après qu'Anubis, par le GONIE.  
souffle des vents Etéliens, continués un  
bon nombre de jours, avoit procuré une  
*profondeur d'eau convenable*, on présen-  
toit les statues d'Isis & d'Horus sous une  
forme plus dégagée. Le laboureur retrou-  
voit ses yeux, ses piés, & ses bras. Voilà  
donc l'origine de notre admirable scul-  
pteur. Il est vrai que par la suite, les Egyp-  
tiens n'entendant plus le sens de ces sym-  
boles, que l'ancien rituel faisoit repa-  
roître dans leurs fetes, ils y cherchèrent de  
grands mystères, & multiplièrent tout  
particulièrement ces figures emmaillot-  
tées qui avoient un air plus singulier que  
les autres: en sorte qu'on les trouve par-  
tout (a). Mais on voit par leur multitude  
même qu'elles sont des tems postérieurs,  
& elles ne justifient pas le moins du  
monde la réalité de l'histoire de *Dédale*.  
Quant aux idées que les Egyptiens atta-  
choient à ces maillots, nous nous en  
mettons peu en peine. Ce sont toutes  
niaiseries qui avoient rapport aux histo-  
ires imaginaires de leurs dieux, ou à des  
allégories aussi imaginaires & aussi ré-  
centes.

(a) Voyez la *Table d'Isis*, & les *Recueils du R. P. de Montfaucon*.

LE CIEL. On se plaindroit, avec raison, de mort  
POËTIQUE. silence, si je négligeois de répondre à  
l'objection tirée de la célèbre statue de  
Memnon ou de Ménophis qui, suivant  
le rapport de Philostrate, avoit les pieds  
réunis en masse, & qui parloit ou réso-  
noit au lever du soleil, Qui ne voit que  
c'est une statue d'Horus surnommé Mé-  
nès ou Ménof, le même que Pline ap-  
pelle Ménon, & qui fut pris pour le  
législateur des Egyptiens, parce que cette  
statue étoit la règle du peuple. Si l'on a  
dit que cette figure avoit une sympathie  
si grande avec le soleil, c'est parce qu'en  
effet Horus n'étoit destiné à autre chose  
qu'à avertir les laboureurs de ce qu'ils  
avoient à faire chaque jour de l'année. Il  
n'avoit rien à leur dire pour la nuit. Ses  
leçons n'étoient que pour régler ce qu'il  
falloit faire selon la saison à chaque le-  
ver du soleil. On prit de là occasion de  
dire d'abord en plaisantant, & par la  
suite fort sérieusement, que c'étoit une  
statue parlante, & que sa voix se faisoit  
entendre au lever du soleil.

## XXVII.

*Les Cabires de Samo brace.*

Les trois principales figures du céré-  
monial Egyptien furent portées à Bérice\*

\* V. Euseb.  
prep. Evang.  
l. 2.

en Phénicie, & de là dans différentes îles LA THÉO-  
de la Mer Egée (a). Le culte en devint GONIE.  
célèbre, sur-tout à Lemnos (b), & dans  
l'île de Samothrace (c) qui en est fort  
voisine. On les y nommoit les Cabires (d),  
c'est-à-dire, *les dieux puissans* : & leur  
nom de Cabires, qui est Phénicien, n'é-  
toit pas moins en usage dans l'Egypte  
que dans la Phénicie même : ce qui mon-  
tre perpétuellement le mélange des ter-  
mes Phéniciens dans la langue Egypte-  
tienne, si le fond n'en est le même.

Les figures de ces dieux, étant origi-  
nairement destinées à former certains  
sens par un assemblage de pièces qui ne  
se trouvent guères ensemble, ne pou-  
voient manquer d'avoir un air fort sin-  
gulier, ou même ridicule, quand on  
n'en comprenoit pas la signification. Ces  
feuillages, ces cornes, ces ailes, & ces  
globes si ordinaires sur la tête d'Osiris,  
d'Isis, & d'Horus, devoient étonner ou  
faire rire ceux qui n'y étoient pas accou-  
tumés. Aussi Herodote \* remarque-t-il  
que les Cabires, aussi-bien que la figure  
éclopée de Vulcain, apprêtèrent fort à

\* In Thaliis.  
nom. 77.

(a) Aujourd'hui *Archepe*.

(b) Aujourd'hui *Stralimene*.

(c) Aujourd'hui *Samadrachi*, à l'entrée du détroit  
des Dardanelles.

(d) כבירים *Cabirim*, puissans.

LE CIEL rire à Cambise, lorsqu'il entra dans leur POËTIQUE. temple & dans celui du dieu forgeron.

Les principaux dieux de Samothrace & d'Imbro, qui en est voisine, étoient au nombre de trois, savoir Axiéros, Axiocherfa, & Axiocherfos. M. Bochart après nous avoir très-bien expliqué l'origine de ces mots, a cru y voir, selon la pensée de quelques auteurs anciens, la déesse Cérés dans Axiéros, le dieu Pluton dans Axiokerfos, & Proserpine dans Axiokerfa. Mais tâchons d'y voir la vérité. Axiéros (a) ou Assuerus, dont le nom signifie le modérateur de la terre, est le nom même d'Osiris. Axiokerfos & Axiokerfa, signifient également le frein du ravage, ou la règle du débordement, & conviennent, dans le même sens, à un homme & à une femme. Peut-on méconnoître là les figures d'Osiris, d'Isis, & d'Horus, qui enseignoient au peuple la manière de se précautionner contre les ravages de l'eau ? Aussi trouve-t-on souvent dans les auteurs que les Cabires étoient, Jupiter, Cérés, & Bacchus, ou Dionysus le jeune.

Souvent ils en ajoutent un quatrième

(a) אֲחִי־עֵרִיס Ochozi eres; Osiris, dominium terra.

(b) אֲחִי־קֵרֶס Ochozi keres, ou Axiokerfos; dominium excelsi, frantum diluvii.

qu'ils nomment tantôt Mercure, tantôt LA THE'ON Cadmille, ou Casmille, & Camille, qui-GONIE. chez les Etrusques & au Latium, signifioit un ministre, ou un messager. C'est, à-dire, que nous retrouvons encore ici les quatre principales clés de l'ancienne écriture Egyptienne changées, à cause de leur figure humaine, en autant de dieux intellectuels & puissans.

### XXVIII.

*Apollon, les Muses, & les Graces.*

Quelque variété que le caprice des particuliers, & la différence des goûts, aient pu introduire dans le cérémonial Egyptien, & dans les signes qui servoient à annoncer tout ce qui intéressoit le public, on retrouve par-tout le même fond, parce que les besoins étoient les mêmes, & que les pratiques étoient fondées sur ces besoins. Depuis que le sens de ces signes eût été perverti, jusqu'à changer les figures significatives en autant de dieux qui n'étoient occupés que du soin de pourvoir aux besoins des Egyptiens, ou de leur annoncer ce qui les intéressoit; chaque canton honoroit d'un culte spécial l'une ou l'autre de ces figures. Certaines villes au contraire affectoient de les réunir pres-

LE CIEL que toutes. On honoroit, par exemple, POETIQUE. en certains lieux, l'Horus-Apollon, qui ayant mis bas ses flèches & prenant en main sa lyre, se délassa de ses travaux, & se félicita de n'avoir plus d'ennemi. Ce symbole si simple des fêtes & du repos, dont le laboureur jouit en Egypte durant les mois de Décembre, de Janvier, de Juillèt, Août, & Septembre, ayant été pris pour un dieu qui préside à l'harmonie; les autres figures qui l'accompagnoient pour signifier les diverses circonstances de chaque saison furent prises dans un sens conforme à l'idée qu'on s'étoit faite d'Apollon. Les neufs Ius qui annonçoient les néomnies où les premiers jours de chacun des neufs mois où l'Egypte est *délibrée* du débordement, portoient dans leurs mains des symboles particuliers ou convenables à chacun de ces mois; par exemple, un compas, une flûte, une trompette, un masque ou tel autre attribut, pour annoncer la fête qui précédoit l'arpentage des terres inondées; celle où l'on sonnoit de la trompette ou du cor pour aller à une expédition de guerre ou de chasse; celle où l'on prenoit le masque pour représenter l'ancien état du genre humain; ou quelque autre fête célèbre. Toutes ces figures

enseignoient réellement aux hommes ce que LA THEOGONIE. qu'ils avoient à faire. On se souvenoient généralement que c'étoit là leurs fonctions. Mais devenues autant de déesses, on s'imagina qu'elles présidoient à la musique, à la géométrie, à l'astronomie, à toutes les sciences. On les réunit en grand chœur au musicien Apollon: & au lieu de voir dans les instrumens qu'elles portoient, les caractères particuliers des fêtes ou des travaux de chaque mois, on crut y voir, & l'on aida à y mettre les marques spécifiques de tous les beaux arts. On les appelloit en Egypte les neuf Muses, c'est-à-dire, les neuf mois *sauvés des eaux*, ou *délibrés de l'inondation*: étymologie dont la justesse se trouve démontrée par le nom de Moïse ou de Mésé, qui signifie *sauvé des eaux, dégagé de l'eau* (a). Tel est le nom commun qu'on leur conserva. Mais les Grecs chez qui ce chœur de divinités savantes fut porté, leur donnèrent à chacune un nom propre. Ces noms, s'ils sont tirés de leur langue, conformément aux idées ridicules qu'ils avoient de ces figures, ne nous éclaircissent rien, & ne méritent

(a) Erod. 1: 10. On voit encore ici la preuve du rapport de langue Egyptienne & de celle des Phéniciens, quoique la diversité de la prononciation & d'autres altérations en fissent des langues différentes.

LE CIEL point que nous nous arrêtons à les tra-  
 POËTIQUE. duire Acôté des neuf Iſis qui désignoient  
 les neuf mois où l'on pouvoit aller, venir,  
 & agir en liberté, paroissoient aussi les  
 trois Iſis qui annonçoient les trois mois  
 pendant lesquels l'eau demouroit sur les  
 plaines, & empêchoit la libre commu-  
 nication d'une ville à l'autre. On les pei-  
 gnoit tantôt comme emmaillotées & ne  
 pouvant faire usage ni de leurs piés, ni  
 de leurs bras; tantôt moitié femme &  
 moitié lézard, ou moitié poisson, parce  
 qu'il falloit alors demeurer sur la terre  
 au bord de l'eau. Enfin, & cette dernière  
 forme fut plus du goût des Grecs, on les  
 représentoit comme trois sœurs oisives,  
 sans aucun attribut, & se tenant par la  
 main, parce qu'elles désignoient l'inac-  
 tion des trois mois du débordement qui  
 se suivent sans interruption: & comme  
 ces trois mois rompoient la communica-  
 tion ordinaire d'une ville à l'autre, dans  
 un tems où l'on n'avoit pas encore élevé  
 les magnifiques chaussées qu'on y a fai-  
 tes depuis, les trois Iſis qui annonçoient  
 les néoménies de ces mois d'une entière  
 séparation, se nommoient *Chéritout* (a),

(a) De כרת charat, abscondere vient כריתות  
 cheritout; repudium, scisso, interruption du commerce.  
 Voyez le mot *cheritout*. Isai 50: 1. & Deut. 24: 1.

c'est-à-dire, le divorce, le tems de la sépa-  
 ration. Ce mot avoit un rapport de son GONIE-  
 avec le mot *charites*, qui en Grec signifie  
 tantôt les actions de grâces, tantôt les  
 bienfaits ou des manières gracieuses. Ce  
 qui donna lieu aux poètes Grecs d'ima-  
 giner que ces trois déesses présidoient à  
 la reconnoissance ou aux agrémens exté-  
 rieurs.

Quelque soin que les villes eussent pu  
 apporter au mois de Juin pour se pour-  
 voir de toutes les provisions nécessaires,  
 elles ne pouvoient en bien des rencon-  
 tres se passer du secours les unes des au-  
 tres, & l'on avoit recours à la commo-  
 dité des barques, & de la voile. La bar-  
 que avec sa voile étoit désignée en Egy-  
 pte & en Phénicie par la figure d'un  
 courfier qui a des aîles. C'est pour cela  
 que les peuples de Cadix, qui étoient  
 originaires de Phénicie, donnoient an-  
 ciennement le nom (a) de cheval à un  
 vaisseau, soit grand, soit petit; & que  
 les pauvres comme les riches, en parlant  
 de leurs barques, les appelloient leurs  
 chevaux. Que peut donc signifier la fi-

(a) Γαδερῖτων. . . . τὸς μὲν ἑμπόρους μεγάλα  
 εἶδεν πλοῖα, τὸς πένυτος μικρὰ, ἃ καλεῖται πωρε.  
 Gaditanorum mercatores ingentibus uti navibus, pau-  
 peres parvis: quas equos appellant. Strabon, geograph.  
 l. 2. p. 99. edit. Reg.

LE CIEL gure de Pégase, ou d'un cheval ailé qu'on mettoit à côté des trois graces, & des neuf Muses? Si ces déesses président à la reconnoissance & aux sciences; notre cheval ailé devient inintelligible. Mais si nos Charites sont les trois mois de séparation, ou l'interruption de la libre communication d'une ville à l'autre, Pégase vient ici au secours: & si les neuf Muses sont les neuf figures qui annoncent ce qu'il faut faire durant les neuf mois où l'Egypte est delivrée de l'eau; la figure du cheval ailé, c'est-à-dire la barque, placée auprès d'elles, annonce la fin de la navigation & le retour des travaux ruffiques. C'est pourquoi on donnoit à cette figure le nom de Pégase, qui signifie (a) *la fin de la navigation.*

(a) De  $\text{Πηγάς}$ , cessat, cessatur, & de  $\text{Πηγάς}$  sus *cursor*, navis, vient  $\text{Πηγάς}$  *pegasus*, *navigationis intermissio*. La tête d'un coursier placée sur les épaules d'Isis avec un poisson dans une main & une colombe dans l'autre; étoit visiblement l'annonce d'une fête qui avoit la navigation lorsque le soleil quittoit le signe des poissons, & ramenoit les zéphirs, dont cette colombe marquoit la douceur. Les Athéniens avoient une ancienne sculpture où l'on voyoit Isis accompagnée d'un olivier, & Neptune accompagné d'un cheval. Ils bâtirent là-dessus la fable du démêlé de Pallas-Athéné avec Neptune, pour savoir qui des deux seroit un plus beau présent à la nouvelle Ville & mériteroit par là de lui donner son nom; d'où il étoit arrivé que l'olivier étant plus utile que le cheval, la déesse étoit demeurée victorieuse. Mais le sens de cette sculpture étoit tout simple. Elle signifioit, ou les deux moyens que les Athéniens avoient pour sub-

Une colonie Egyptienne, ou Phénicienne, qui avoit toutes ces figures dans le cérémonial de sa religion, les transporta avec elle dans la Phocide aux environs du Parnasse & de Delphes. Elles n'y formoient plus de sens; elles n'avoient rapport à rien qui convint au pays: cela est vrai. Mais il y avoit longtemps qu'on les honoroit avec leur président comme des divinités bienfaisantes, & c'en étoit assez pour perpétuer l'usage de ces figures, & des beaux contes qu'on avoit imaginés pour rendre raison de tout.

Il n'est pas inutile, pour appuyer ce qui vient d'être dit, de remarquer que dans les figures antiques on trouve souvent les trois Graces sous la conduite de Mercure, parce que le lever de la canicule est suivi en Egypte des trois mois d'inondation; & les neuf Muses sous la conduite d'Horus-Apollon, parce que Horus, ou le travail, mêt à profit les neuf mois suivans.

Mais pourquoi cet Apollon rendoit-il

L'oracle de Delphes.

filtrer; savoir l'agriculture & la navigation; ou la préférence qu'ils devoient donner à l'agriculture sur la navigation. Deux ou trois traits de cette espèce peuvent éclaircir suffisamment toutes ces anciennes figures que Pausanias nous détaille, dans sa description de la Grèce avec les fables qui en furent les suites.

LE CIEL des oracles, & annonçoit-il l'avenir ?  
 POETIQUE. C'étoit là sa première destination. Horus  
 ne servoit qu'à apprendre par ses attributs ce qu'il falloit faire, & ce qu'il falloit attendre selon les vents & selon les années. On ne perdit jamais de vûe que ces figures servoient d'annonces & de règle pour guider le travail de l'homme. Mais quand on en eût fait des dieux ; au lieu de les regarder comme des indications ou des signes commodes par lesquels des hommes pleins d'expérience régloient les travaux du peuple, & lui marquoient par avance ce qu'il y avoit à faire de mois en mois, ils s'imaginèrent que ces figures connoissoient l'avenir, & le leur annonçoient (a). Cette matière de la divination étant fort importante mérite un chapitre à part.

Les termes d'Hippocrène, d'Aganippé, de Castalie, de Parnassé, d'Helicon, & autres semblables, n'ont apparemment rapport qu'aux particularités & aux agré-

(a) Ne seroit-ce pas là ce qui a valu à Horus-Apollon, la qualité de *paan* ou *paana*, *revelator*, l'interprète des choses cachées, l'oracle. C'est le même nom que Pharaon donna dans sa langue à Joseph. Il l'appella (Genes. 41 : 45.) *tsaphnat paanach* l'interprète des choses cachées. Ces mots Egyptiens ont grand rapport avec les deux de la langue phénicienne qui signifient la même chose *ṭṭāḥ* *paanah* observer, appercevoir, & *ṭṭāḥ* *isaphan* cacher. Nouvelle preuve du rapport de ces langues.





J. P. Le Bas F.

1. La Parque, ou l'annonce de la Trésorerie. 2. La Sirène, ou l'annonce des mois d'inondation et de repos. 3. Euménide, ou la furie, annonce du présage. 4. Les serpents Symboles de subsistance. 5. La torche Symbole d'un sacrifice. 6. Les Cailles Symbole de salut et d'abondance, ce qui achève de fixer le sens de cette Figure.

DU CIEL. 313  
mens de la Phocide: l'explication en se-LATHE' o-  
roit étrangère à mon sujet. GONIE.

## XXIX.

*Les Furies, les Parques, les Harpyes.*

La distribution que nous venons de voir des douze Isis en trois Charites, ou trois nymphes desœuvrées, qui sont conduites par Mercure, & neuf autres nymphes agissantes, qui sont conduites par Horus, se trouve confirmée par une autre distribution, qui toute différente qu'elle est, a un rapport juste avec la précédente. C'est celle de trois Graces, de trois Furies, de trois Parques, & de trois Harpyes. Cette seconde douzaine de figures si étranges n'est encore que la suite des mois d'Egypte, caractérisés selon les saisons.

Les Charites sont, comme nous le venons de voir, les Isis ou les marques des mois de Juillèt, Août, & Septembre.

Les Furies ou les Euménides avec leurs têtes environnées de serpens, & leur torche au poing, n'ont paru propres dans la Grèce qu'à tourmenter les impies dans le Tartare: & c'est l'emploi que les poëtes leur donnent, à moins qu'ils ne les en fassent sortir pour venir inspirer quel-

Tom. I.

O

LE CIEL que mauvais coup, ou pour porter les POLTIQUE. peuples à la fureur.

Toutes ces fables sont fondées sur leur figure : mais l'intention de l'instituteur est toute différente. Ces figures sont les mêmes que les gorgones ou la méduse, & ne signifioient rien autre chose que les trois lunes d'autonne qui sont comme les *nourices* de l'Egypte, tant par la bierre qu'on brassoit alors, que par le *pressurage* des raisins, des olives, & des pommes. On connoît la signification des serpens. Les torches marquoient l'annonce d'un sacrifice. Les deux cailles, dont le nom signifioit *sécurité*, achèvent de montrer l'intention de la figure. Quant aux noms des trois lunes de cette saison, ils avoient rapport aux boissons qu'elles donnent à l'Egypte. Le nom de *furies* (a) signifioit les *pressoirs*, & celui d'*eumenides* (b) signifioit les *nourices*.

Les Parques sont les trois lunes de Janvier, Février, & Mars : ce sont trois filandières en Egypte comme en Grèce.

(a) De פורס *for torcular*. פורים *surim*, torcularia. D'où les Lacins ont fait les furies.

(b) De אמאן *aman, nourrice*. אומנות *omenoth, nutrices*. Voyez Ruth. 4:16. Les Grecs les nomment *Eumesides*, les *Eumenides*, les bien intentionnés. Ce qui ne quadre en rien avec les fonctions qu'ils leur prêtent. Ajoutons que les noms particuliers de chacune des trois furies ont un rapport très-simple avec les vendanges. On les nomme

On leur mèt en main l'ensuble, la que- LA THEO- nouille, le fuscau, des ciseaux, ou tels GONIE. autres instrumens qui ont rapport à la fabrique du fil ou de la toile, qui n'étoit jamais plus animée que dans ces trois mois; d'où vient qu'on leur donna le nom de *park*, lequel signifie la *toile*, ou un *rideau*, ou la *voile d'un vaisseau* (a).

V. fig. 1. pl. XXI. & fig. 5. pl. XVI.

Les Grecs ne comprenant rien au travail de ces trois prétendu-déeses, leur attribuèrent la fonction de filer la vie des hommes, & de couper sans miséricorde le fil de celui d'entre-nous dont le billêt est tiré de l'urne fatale où nos noms sont jetés, & sans cesse agités. Il étoit difficile de rien imaginer de plus spirituel sur ce qu'on n'entendoit pas.

Les trois lunes d'Avril, de May, & de Juin, sur-tout les deux dernières, étant sujettes à des vents orageux qui renversoient quelquefois les plans d'oliviers, & à amener du fond de l'Afrique & des bords de la Mer Rouge, des fauterelles

Aleto, Tisphone, & Mègère, qui signifient, la *cucullette*, l'*entonnement*, & la *clarification* du vin. אלקטא Aleto de לקט *leker, cueillir*. צפנה Tisphone de צפן *tsaphan cacher, enfermer*, & מגרה Mègère, le *temi* de renfermer le vin dans les cruches. מגרה Mègère vient de מגר *migher précipiter*, & מנהרה *migherah, la chute de la lie, la clarification* du vin.

(a) פיר *park*; & פרוכה *paroket, tela, velum*, Ezod. 26 : 31.

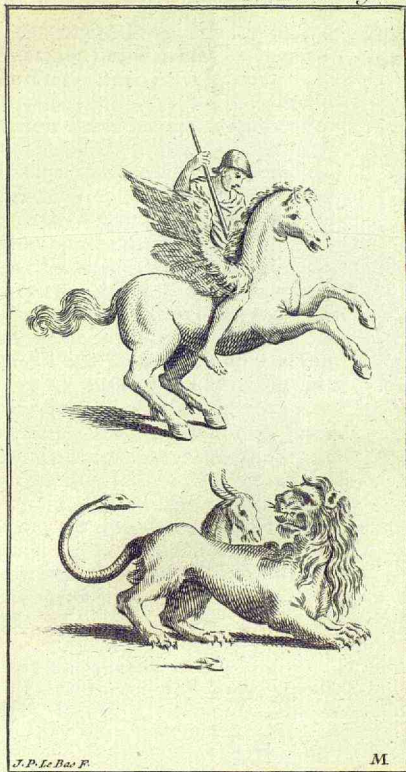
LE CIEL & des hannetons qui ravageoient & fallif-  
 POETIQUE. soient tout ; les anciens Egyptiens don-  
 nèrent aux trois Isis qui annonçoient ces  
 trois lunes, un visage féminin, avec un  
 corps & des ferres d'oiseaux carnaciers \*.  
 V. Fig. 2. plan- Les oiseaux étoient la clé ordinaire de la  
 che XX. signification des vents. Et le nom de Har-  
 pyes qu'ils donnoient à ces vents, étoit  
 sans mystère, comme tous les précédens :  
 il signifioit les *sauterelles*, (a) ou les *in-  
 sectes rongeurs*, que ces vents faisoient  
 éclore.

## XXX.

*Bellerophon, Persée, Andromède.*

Jene doute point que mon Lecteur ne  
 soit un peu surpris de trouver les Har-  
 pyes changées en insectes, de voir les  
 Furies devenues les annonces du pressü-  
 rage, & de rencontrer le symbole de la  
 navigation sur les rochers du Parnasse.  
 Mais la singularité de l'emploi qu'on a  
 fait des figures Egyptiennes, ne prouve  
 pas que mon principe soit faullement  
 appliqué. Elle montre seulement com-  
 bien l'idolâtrie est absurde ; & que ces

(a) De **ערב** *haraph* ou *harop*, que la Vulgate a  
 rendu par *musca gravissima*, l'insecte le plus malfaisant,  
*Exod. 8 : 14.* ou de **ארבה** *arbeh*, locusta, *Exod. 10.*



*Bellerophon et la Chimère.*

figures une fois tirées de leur première LA THEO-  
signification, conduisirent les hommes GONIE.  
d'extravagances en extravagances.

Les fables de Bellérophon & de Persée viennent naturellement à la suite de Pégase, puisqu'il a servi de monture à Bellérophon pour aller attaquer l'épouvantable chimère; & à Persée, pour voler au secours d'Andromède, exposée à être dévorée par un monstre.

La chimère (a), selon les fables, étoit un monstre né en Lycie, & composé d'une tête de lion, d'un corps de chèvre & d'une queue de serpent (b). Selon la vérité, c'étoit la marque du tems où l'on faisoit les transports de blé & de vin, savoir depuis l'entrée du soleil au lion jusqu'à son entrée au capricorne. Cette annonce des provisions nécessaires étoit agréable aux Lyciens, que les mauvaises nouritures & la stérilité de leur país obligeoient de recourir à l'étranger. Mais que ferons-nous de Bellérophon? Irons-nous chercher sa famille à Corinthe (c)? Travaillerons-nous à fixer dans la période Julienne la date précise de ses

(a) χίμαιρα, chèvre sauvage.

(b) ἀσπίδων, ἐπιδερὶς δράκων - μεσσηνὶς χίμαιρα Iliad. Z.

(c) Voyez Homère ibid. & Pausan. in Corinth.

LE CIEL aventures ? Bellérophon & son cheval  
 POËTIQUE. ailé ne sont qu'une barque, ou le secours  
 de la navigation, qui apportoit à la co-  
 lonie Lycienne des rafraichissemens &  
 des nourritures saines. Bellérophon signi-  
 fie, à la lettre, des *nourritures saines*,  
 ou des *provisions pour rétablir la santé des*  
*habitans.* (a).

Le conte de Persée & d'Andromède,  
 n'est, de même, qu'un langage popu-  
 laire dont on a fait une fable. C'étoit  
 un tour ordinaire de la langue Hébraï-  
 que & Phénicienne, de dire qu'une vil-  
 le ou une contrée étoit fille des rochers,  
 des déserts, des fleuves, ou des monta-  
 gnes qui l'environnoient, ou des objets  
 qui y paroissoient le plus. C'est ainsi que  
 Jérusalem est souvent appelée *la fille de*  
*Sion*; c'est-à-dire, *de la sécheresse*, ou *la*  
*fille des collines stériles*; qu'elle contenoit  
 dans son enceinte. La Palestine propre,  
 au rapport de Strabon, (b) n'étoit qu'une  
*longue côte* maritime composée de ro-  
 chers, & d'une plage sablonneuse. Elle  
 étoit bordée de roches, ou de falaises  
 escarpées, depuis Joppé ou Japha, pres-

(a) De בֵּלִיל belil, pabulum, nourriture; & de  
 מַרְפֵּאִים marpa'im, sanatio, rétablissement; ou מְרַפְּאֵם  
 m'rapa'im, sanans, & sanitas, vient מְרַפְּאֵם Bellero-  
 phon, pabulum sanationis.

(b) Geogr. l. 18. pag. 759. edit. Reg.

que son unique port, jusqu'à Gaza. Le LATHEO-  
 reste en retournant sur le bord de l'ARA-  
 GONIE.  
 bie Petrée, jusqu'au lac Sirbonide, &  
 au mont Cassius, n'étoit, selon le même  
 Strabon, qu'un bord stérile & couvert de  
 fable (a), où se terminoit l'inondation qui  
 couvroit l'Egypte en venant mourir dans  
 ces sables. De-là vient qu'on disoit de  
 cette longue côte, qu'elle étoit fille de  
 Céphée (b) & de Cassiobé (c). Chacun  
 fait que Céphé signifie une pierre. Le  
 mont Cassius, jusqu'au pié duquel s'é-  
 tendoit l'inondation du Nil, un peu  
 au-dessus de l'ancienne Peluse, ou de la  
 moderne *Damiette*, a pris son nom d'un  
 mot qui signifie *la borne* ou le terme de  
*cette inondation*. Et c'est parce que le lac  
 Sirbonide qui en est voisin, demuroit  
 encore plein des restes de l'inondation,  
 lorsque l'Egypte étoit à sec, qu'on a dit  
 que Typhon alloit mourir dans ce lac.  
 Il étoit même si plein de bitume & de  
 matières huileuses ou combustibles,  
 qu'on imagina que Jupiter y avoit per-  
 cé Typhon d'un coup de foudre, ce qui

(a) Ἀπὸ τῆς ἀλασθῆτος ὕδατος ἐ ἀμεμώδους  
 ἰβίδ.

(b) סִיפָה sepha, petra.

(c) De קָסִי cassi, terminus; & de אֹרֵב ob, hostis,  
 pyton, ou débordement. מְרַפְּאֵם cassib, terminus  
 pythii.

LE CIEL avoit rempli de souffre tout ce grand  
POETIQUE. marais. L'ancien nom de Typhon étoit

*Ob*, enlûre, débordement: d'où vient que la côte sablonneuse, voisine du tombeau de Typhon & du mont Cassius, se nommoit Cassiobé, le terme du débordement. La côte entière qui s'étendoit depuis là jusqu'au dessus de Joppé, n'étoit qu'une grande lisière sans largeur. Or si on vouloit dire en Phénicien une longue côte, une grande lisière, on diroit Andromède (a). Pour justifier cette situation étroite des Philistins, on peut se rappeler que les Iduméens occupoient le midi de ce pays; & qu'après l'expulsion des Chananéens, les tribus de Juda, de Dan, & de Simeon, s'étendoient jusqu'aux portes des villes de Joppé, Azot, Alcalon, & Gaza, qui étoient voisines de la grande mer. Comment les Philistins pouvoient-ils donc tirer leur subsistance des sables du Midi, ou des roches de la côte de Joppé? Ils étoient exposés au plus cruel de tous les ennemis, à la famine. La palestine étoit perdue sans le secours des barques & des pilotes qui alloient chercher au Phare & à Saïs du blé, des olives, de l'huile, des

(a) De אָדָר *adar*, grand; & de מֵדָה *mad*, mesure, lisière, on a fait אֲדוֹמֵדָה *Adromad*, la longue côte.

LATHÉO-  
GONIE.  
légumes, & des provisions de toute espèce. Nous avons vû qu'une barque se nommoit en langue vulgaire un cheval. Nous pouvons ajoûter, sans crainte, qu'un pilote se nommoit *Persee* (a), c'est-à-dire, un coureur, un cavalier: & pour caractériser les lieux où les barques de Joppé alloient faire leurs provisions, les lieux qui étoient l'unique ressource assurée de la Palestine; on ne se contentoit pas d'y peindre la figure d'un cheval, comme Strabon nous apprend qu'on le faisoit sur la poupe des barques Phéniciennes (b). Mais avec le cheval ailé, marque naturelle de la navigation, paroissoit un cavalier qui portoit le symbole particulier, & pour ainsi dire, les armes de la ville de Saïs: c'étoit la méduse, dont nous avons donné ailleurs l'explication. Je crois qu'à présent on entend ce que signifie Andromède fille de Céphée & de Cassiobé, exposée sur les roches de Joppé à un monstre cruel, & délivrée par un cavalier volant, à qui la déesse de Saïs avoit prêté l'horrible tête de Méduse pour pétrifier de peur tous les en-

(a) אָרֶשׁ *parash* ou *peresh*, eques.

(b) Α κελών ἵππες διὰ τῶν ἐν τοῖς καθ' ἑσπερινὸν ἑπιπέμων, *Quas* (naves) equos appellant à prore ἱπποκλήων. *Ibid.*

LE CIEL nemis. Quoique le merveilleux fût un  
POËTIQUE, peu outré dans cette fable, on la prenoit  
pour une histoire très-réelle : & de peur  
qu'on n'en doutât (a), les habitans de  
Joppé montroient encore les anneaux &  
les restes des chaînes qui avoient servi à  
attacher l'infortunée Andromède pour  
contenter les nymphes de la mer aux-  
quelles Calliopée avoit osé se préférer.

X X X I.

*Nyobée.*

Nyobée, disent les poëtes, insulta  
Latone : mais Apollon l'en. punit en  
perçant de ses flèches les quatorze en-  
fans de cette femme trop glorieuse de  
sa fécondité. Elle en devint inconsolable,  
& les dieux par compassion la chan-  
gèrent en rocher. Nous connoissons La-  
tone \*. Nyobée n'est pas plus difficile  
à reconnoître. Latone ou le lézard, ou la  
figure moitié femme & moitié lézard, si-  
gnifie la retraite des Egyptiens sur les  
terrains élevés. Nyobée signifie le séjour  
de l'ennemi (b), ou du fleuve débordé  
sur la plaine. L'insulte que Nyobée fait

(a) Voyez Joseph. de Bell. Jud. lib. 4. & Plin. Hist.  
Nat. lib. 5. cap. 13.

(b) De מן נוהב, habitare, séjourner ; & de  
נוב, exundatio, tumor, vient מן נוהב nyob, mors  
exundationis.

à Latone, est la contrainte & la nécessité LA THÉO-  
où elle mèt les Egyptiens de se sauver GONIE.  
comme des animaux amphibies sur des  
terrasses environnées d'eau. Les qua-  
torze enfans de Nyobée sont les qua-  
torze coudées qui marquent les crues  
du Nil\*.

\* Strabon.  
Geogr. l. 17.

Ces quatorze coudées se voient encore  
représentées par quatorze enfans dis-  
posés par étage sur les piés & sur les  
bras de la figure du Nil qu'on voit aux  
Tuileries. Horus-Apollon qui les tue à  
coup de flèches, est le travail qui de-  
venoit victorieux de ces obstacles en  
semant paisiblement après la retraite des  
eaux, & n'ayant plus rien à faire sous  
le signe du sagittaire ; n'ayant même à  
craindre après cela ni pluie, ni orage  
jusqu'à la moisson qui se faisoit en Avril.  
Enfin Nyobée est changée en pierre.  
Voici l'équivoque. Le séjour de l'enne-  
mi devient le salut de l'Egypte, *selaw*.  
Mais le même mot déguisé par une le-  
gère altération en celui de *selaw* (a),  
signifie une pierre. Ne comprenant plus  
ce que c'étoit que la mere des quatorze  
enfans changée en salut, ou devenue le  
salut de l'Egypte, ils la changèrent en  
un rocher, & ses yeux en deux fontaines

(a.) מן נוהב selaw, salut. מן נוהב selaw, flex.

LE CIEL qui continuent à répandre des larmes sur  
POËTIQUE. la mort de sa chère famille. Cela étoit  
bien plus touchant.

## XXXII.

*Les Argonautes.*

Les habitans de la Colchide étoient une très-ancienne colonie d'Egypte. Presque tous les auteurs nous l'assurent (a), & l'on en trouvoit la preuve, au rapport d'Hérodote \*, dans divers traits d'une ressemblance qu'il étoit impossible de méconnoître. Ils étoient barbares, & avoient les cheveux crépus comme les Egyptiens. Ils avoient conservé l'usage de la circoncision que les uns & les autres regardoient, non comme un acte de religion ; mais suivant le rapport d'Hérodote, comme utile à leur santé. Ils avoient apparemment admis parmi eux cette coutume dès le tems de Joseph, & lorsque sa famille leur étoit agréable par le souvenir encore récent du salut dont l'Egypte lui étoit redevable. Les Colques parloient le même langage, & avoient les mêmes usages que les Egyptiens, & en particulier ils s'ap-

(a) Herodot. lib. 2. Diony. Perieget. vers. 689. Valer. Flacc. Argonaut. l. 5. v. 420. &c.

pliquoient comme eux à travailler le lin. LATHÉO-Strabon (a) rapporte les mêmes mar-GONLE-ques de l'origine qu'on leur attribue ; & il ajoute un point que nous avons surtout intérêt de remarquer, qui est que (b) leur pays produisoit abondamment du lin, du chanvre, de la cire, & de la poix ; que la fabrique de leur lin (linourgia) étoit fameuse, & qu'on transportoit leurs toiles de tout côté. Personne n'ignore d'ailleurs que le Phasis qui traversoit la Colchide, entraînoit des paillettes d'or qu'on alloit recueillir sur les bords avec des peaux de brebis ou des étoffes velues, comme il se pratique encore, parce que les paillettes s'embarassoient dans les poils, & y demeurent. Il ne nous faut rien de plus que ce petit nombre de particularités propres à la Colchide, pour rendre raison de la célèbre fable des Argonautes.

Puisque les Colques avoient les mêmes usages que les Egyptiens, ils annonçoient sans doute les ouvrages communs par des marques publiques, pour en fixer l'ouverture & la durée. Leur

(a) Géogr. lib. 2. pag. 498. édit. Reg.

(b) Αγαθή ἢ ἔτιν ἢ χάρα.... λίγον τὴ ποίση πολλὸν ἔ κάραιεν, κὶ κηρον, ἔ πισσω. ἠδὰ λινοῦ γὰρ κὶ τερσρόμητον.



LE CIEL fleuve n'engraissoit pas les campagnes ; POËTIQUE. comme le Nil faisoit en Egypte. Mais en certaines saisons, il amenoit sur ses bords des paillettes d'or, dont la cueillette enrichissoit les habitans, & contribuoit à leur *subsistance*. Quand le tems propre à faire cette recherche étoit venu, on avoit grand intérêt de ne pas laisser emporter cette matière précieuse jusqu'à la mer. Il falloit donc se disperser à propos sur les bords du Phasis, & se hâter d'étendre au tour des rochers, sous les racines des grands arbres, & dans toutes les anfrs de la rivière, des peaux de brebis encore garnies de leur laine pour arrêter les paillettes. On annonçoit le moment de ce travail si important par un bouclon, une marque publique, un étendard : & cet étendard étoit une toison accompagnée d'un serpent. On monroit une toison : rien n'étoit plus naturel que ce signe en pareil cas. On la nommoit la toison d'or : chacun en voit la raison. On l'accompagnoit d'une figure de serpent, symbole ordinaire de tout ce qui contribuoit à la subsistance ou à la prospérité des habitans.

Quand la recherche de l'or étoit faite, & qu'il falloit rappeler le peuple à un travail plus nécessaire, tel qu'étoit celui

de filer le lin, & de fabriquer des toiles, LA THE'OGONIE. on changeoit d'affiche. L'Isis qui annonçoit l'ouverture du travail des toiles portoit dans sa main une navette, & prenoit le nom d'argonioth (a) le travail des navettes. Quand les Grecs qui alloient faire emplette de cordes ou de toiles dans la Colchide, vouloient prononcer ce nom, ils disoient *Argonaus*, qui dans leur langue, signifie le navire Argo. S'ils demandoient aux Colques ce que c'étoit que cette barque dans la main d'Isis ; car en effet, la navette des tisserands a la figure aussi-bien que le nom d'une barque ; les Colques répondoient apparemment que cette barque servoit à régler le peuple ; que chacun la consultoit, & qu'elle apprenoit ce qu'il falloit faire. Voilà le premier fondement de la fable du Vaisseau *Argo*, qui rendoit des réponses à tous ceux qui le venoient consulter. Il nous suffit d'avoir vû le premier canevas de la fable. Les broderies qui y ont été ajoutées par l'imagination des poètes ou des navigateurs : desceuvrés, ne sont plus de notre sujet.

(a) De ארגן *arag* ; & de ארני *oni*, *navis*, on a fait ארגוניות *argonioth*, opus navicularium, opus textorium, le travail des navettes, la fabrique des toiles.

*Argus.*

L'explication de la fable précédente nous en fait entendre une autre, qui, toute puéile qu'elle est, a souvent exercé les plus grands poètes & les plus habiles peintres. C'est la fable d'Argus.

Juno piquée de la conduite de son mari, lui enleva la belle Isis, & l'ayant changée en genisse, la confia à la vigilance d'Argus qui avoit cent yeux, dont les uns veilloient, tandis que les autres dormoient. Mais Mercure voulant tirer la genisse des mains d'Argus, endormit, en chantant, tous les yeux du gardien, & emmena Isis. A quoi ce conte peut-il avoir rapport ? En voici l'origine, si je ne me trompe.

La tissèranderie étoit célèbre à Athènes, dans l'île d'Amorgus (a), & dans la Colchide, aussi bien qu'en Egypte. Mais le tems de cette fabrique n'étoit point le même dans ces différentes contrées. En Egypte, on étoit fort occupé de travaux publics, comme du nétoyement des canaux, de la fénaïson, de la mois-

(a) Île de la mer Egée, ainsi appelée de אמר, am, mater, & de ארמיס, argim, venentes. אמרגים, amorgim, la Mere des Tisserans.

son, & du battage des blés, pendant les mois de Février, Mars, Avril, & LA THEG-Mai. Au contraire, à Athènes, à Amor-GONIE, & en Colchide, on continuoit pendant ces mois, la fabrique du fil & des toiles, commencées dès avant l'hyver. Et l'on quittoit la quenouille ou la navette en Juin, pour faucher le foin, & faire ensuite la moisson.

Si les habitans de la Colchide avoient, comme on n'en peut douter, les mêmes coûtumes que les Egyptiens; Isis, le symbole des fêtes, en annonçant les néoméniés, & les autres solemnités de l'hyver & du printems, étoit accompagnée d'un Horus propre à caractériser l'espèce de travail qui duroit six mois de suite. Cette figure étoit toute couverte d'yeux bien ouverts pour marquer l'ouvrage qui se fait particulièrement à la veillée: & c'est parce que cet Horus marquoit le besoin de veiller pour diligenter les toiles, qu'on lui donnoit le nom d'Argus, qui veut dire, la tissèranderie (a). L'Isis, après avoir quitté les cornes de la chèvre sauvage

(a) ארמיס, argim, ou argus, opus textivum, la tissèranderie. C'est de-là que viennent les noms ארגון, argon, opus, & ארגיא, &c. qu'on donne généralement à toute sorte d'ouvrages, celui de filer & de faire la toile étant le plus ordinaire.

LE CIEL par lesquelles elle marquoit l'hyver, POETIQUE. prenoit pendant tout le printems, celles d'une genisse, parce que c'est proprement le passage du soleil sous le signe du taureau, qui fait dans la Zone tempérée, la vraie beauté de cette saison. L'Isis printanière, la belle genisse, demuroit ainsi plusieurs mois de suite sous les yeux d'Argus, ou à côté de l'Horus aux yeux ouverts, jusqu'à ce que celui-ci fût supprimé, & la genisse emmenée par Mercure, c'est-à-dire, jusqu'à ce que les veillées, le filage, & la fabrique des toiles fussent finies par le lever de la canicule, ou d'Anubis. Le peuple en badinant sur ces figures, composa la fable d'Isis changée en vache, de son gardien Argus, & du bel exploit de Mercure qui en fut surnommé Argiphonte, le meurtrier d'Argus. On trouve dans Pierius que les Egyptiens donnoient aussi le nom d'Argus au Paon placé à côté de Junon ou d'Isis; & dans les mythologues, que Junon, après la mort d'Argus, prit les yeux qu'il portoit, & en embellit la queue de l'oiseau qu'on lui avoit consacré. Ce paon placé auprès d'Isis, n'est qu'un attribut propre à désigner le tems des veillées, par une agréable imitation, ou du ciel

L'oiseau de Junon.

étoilé, ou plutôt d'une multitude d'yeux LA THE' O-  
 toujours ouverts. Le nom d'Argus, c'est-  
 à-dire de *tisseranderie*, qu'il portoit alors, en est la preuve, & montre l'intention de l'enseigne (a).

## XXXIV.

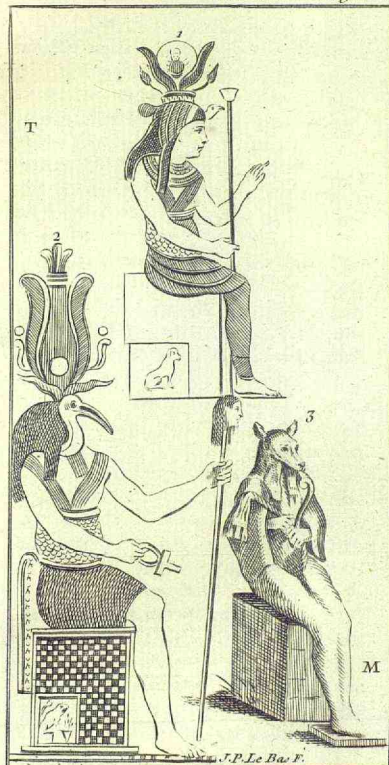
## Circé.

La même Isis portée en Italie avec ses divers accompagnemens, donna lieu à une fable d'un caractère fort différent.

(a) Il y a grande apparence que la fable de Phaëton a pris naissance dans quelque país renommé pour ses blanchisseries. Tous les termes de cette métamorphose y ont rapport. Les trois Phaëtuses sont apparemment les trois lunes de Mai, Juin, & Juillet durant lesquelles se fait le blanchiment des toiles. On les nommoit Albanoth ou Lebanoth מלכות *Les blanchisseries*. Mais le même mot signifie *des peupliers*, équivoque qui a donné cours à la métamorphose de ces trois sœurs en peupliers. Leur ami commun qui fut changé en cygne n'est autre qu'un symbole de blancheur placé à côté d'elles. Au lieu d'y joindre séparément les symboles du soleil & du travail de la saison, on abrégé en mettant dans la main d'Horus le fouet d'Osiris: & pour marquer que ce travail se continuoît sous le soleil le plus ardent, il paroissoit environné de flammes: ce qui avec les noms qu'il portoit de fils du soleil, & de בן תמרה *climab*, l'osant du hâle, a fait naître la pensée d'un fils du soleil & de Climène, qui avoit entrepris de conduire le char du soleil, & répandu par tout l'incendie. Le nom propre de cette annonce étoit Phaëton, l'ordonnance des toiles, ou le blanchiment du lin. Des mots פה *pha*, la bouche, l'annonce, l'indiction, ou l'ouverture, & און *aton*, le lin, les ouvrages de lin; de même que Phœb signifie l'annonce du débordement.

LE CIEL Elle y devint l'enchanteresse Circé, qui  
 POETIQUE, la baguette en main, changeoit les hom-  
 mes en lions, en serpents, en oiseaux, en  
 pourceaux, & en telle figure qu'elle vou-  
 loit leur faire prendre. Par quel caprice  
 imagina-t-on de pareils contes ? Les My-  
 thologues ont cru qu'elle étoit une em-  
 blème de la volupté qui réduit les  
 hommes à la condition des bêtes. Il  
 étoit difficile de rien dire de plus rai-  
 sonnable en ne remontant pas à la vraie  
 origine de ces fictions. Circé n'est autre  
 chose que l'Isis Egyptienne, qui tantôt  
 avec une mesure du Nil, tantôt avec une  
 quenouille, ou une quenouille, tantôt  
 avec une lance, paroissoit toujours d'une  
 façon distinguée dans les annonces pu-  
 bliques. Elle étoit toujours accompa-  
 gnée des figures d'Horus & autres, qui  
 varioient de mois en mois, & souvent  
 d'un jour à un autre jour. Elle étoit la  
 principale pièce de l'énigme, & à laquelle  
 les autres pièces énigmatiques étoient  
 subordonnées. On la retrouvoit toujours:  
 au lieu qu'elle avoit auprès d'elle & sous  
 sa baguette, tantôt un chien, tantôt un  
 homme à tête de chien, tantôt un lion, puis  
 un serpent, ou une tortue, quelquefois un  
 enfant entier, une autre fois une tête  
 d'enfant sur un corps de serpent, &

v. la planche  
 XXIII.



T. Circé, ou Isis avec le Cix entre deux cornes de Lotus et deux feuillets de Persée portant de plus sur sa tête le Symbol d'un vent. La mesure du Nil en main et ayant sous son trône la Canicule. 2. Isis à tête de Cygne. 3. Isis à tête de Loup.

ſucceſſivement les animaux du zodiaque, LATHE' O-  
ou d'autres qui annonçoient le retour des GONIE.  
divers travaux ruſtiques. En un mot elle  
convertiſoit tout ce qui ſe trouvoit au-  
près d'elle en différens animaux. L'Iſis &  
tout ce qui l'accompagnoit, étoit donc  
une vraie énigme à deviner, une emblê-  
me à développer. Mais que ſignifie Cir-  
cè (a) ? *l'enveloppe, l'énigme.*

Allons plus loin. Iſis n'a très-proba-  
blement reçu le nom de Circè, qu'à  
cauſe du *circ*, ou cercle ſolaire qu'elle  
portoit ordinairement ſur ſa tête. Ce cer-  
cle étoit la marque de l'Etre ſuprême dont  
Iſis annonçoit les différentes fêtes. Mais  
pourquoi ce ſoleil étoit-il appelé *circ*,  
*l'énigme* ? C'eſt parce qu'on ne pouvoit  
peindre Dieu, & que le diſque ſolaire  
étoit l'énigme de Dieu. C'étoit *l'énigme*  
par excellence, le *circ*. L'endroit de l'Italie  
où cette Iſis, avec ſon cercle ſur ſa tête,  
fut anciennement apportée & honorée,  
ſe nomme encore aujourd'hui *monte*  
*circello*. Pour annoncer certaines fêtes  
ou certains ſacrifices qui ſe célébroient  
peut-être le ſoir au lever de la nouvelle  
lune, ou le matin au lever d'une étoile,  
ou de la planète de Vénus, lorsqu'elle  
jette un éclat admirable un peu avant  
l'arrivée de l'aurore; on poſoit ſur la

(a) כרך *circ, involucrium.*

LE CIEL tête d'Isis au lieu du disque du soleil, POETIQUE, celui d'une étoile, ou de la planète connue, ou un croissant, ou une lune pleine. Ces figures & les prières qu'on chantoit en vieux langage au retour de chaque fête, firent imaginer que Circé par ses enchantemens, ou par des paroles mystérieuses, avoit le pouvoir de faire descendre les étoiles & la lune sur la terre. Il n'est pas moins sensible que les divers feuillages qu'elle portoit dans sa main, ou sur sa tête à coté de la figure de la lune ou d'une autre planète, faisoient dire que la propriété de ces plantes étoit admirable; & que c'étoit par la connoissance de leurs vertus que Circé étoit parvenue à soumettre le ciel & la terre à son pouvoir. La figure sembloit le dire; & on le crut. Par la suite, ce fut là le privilège des magiciennes, même du commun: & le peuple est encore très-persuadé que les enchanteresses disposent à leur gré du chaud, du froid, de la grêle, & de toute la nature. Cette figure de Circé que l'ignorance convertit d'une énigme ou d'une enseigne populaire, en une magicienne qui change les hommes en différens animaux, & qui a la puissance de déplacer les astres, a un rapport très-sensible

avec les attributs énigmatiques d'Isis qui LATHE O. étoient un soleil, la lune, des étoiles, GONIE. certaines plantes singulières, & des animaux souvent monstrueux. Le reste de la fable par sa conformité avec cette interprétation, achève d'en montrer la justesse. Circé ou Isis étoit tellement l'annonce des fêtes & de tout l'ordre de l'année, qu'elle prenoit des habits & des parures conformes aux quatre saisons de l'année. Pour annoncer l'ouverture du printems qui tapisse la terre de fleurs & de verdure, elle portoit des tapis de différente couleur. Pour annoncer l'ouverture de l'été qui nous nourrit, elle portoit en main un panier & du pain. Pour annoncer l'automne, elle portoit une coupe. A l'entrée de l'hiver, elle portoit un réchaud ou un foyer posé sur son appui. Ces quatre figures donnèrent occasion à la fable rapportée par Homere\*, que Circé avoit quatre servantes, dont l'une étendoit les tapis de diverses couleurs pour recevoir les convives; la seconde préparoit la table, & y servoit de grands papiers; la troisième présentoit des coupes; la quatrième entretenoit le feu du foyer.

\* Odyss.  
v. 350.

*Les Sirènes.*

Toute la Grèce & toute l'Italie se sont remplies peu à peu de colonies & de pratiques provenues d'Égypte ou de Phénicie. Mais le rituel dont on avoit oublié le sens en Égypte même, jusqu'à prendre Osiris & Isis pour des Dieux, se désigna encore tout autrement parmi d'autres peuples; & lorsqu'une seule partie de la religion Égyptienne s'introduisoit quelque part, elle s'obscurcissoit de plus en plus faute de tenir aux autres pratiques qui servoient à former un tout. Les trois Isis qui annonçoient les fêtes durant les mois d'inondation, devant être présentées à des habitants qui sembloient devenir amphibies par leur long séjour au bord de l'eau, étoient quelquefois moitié femmes, & moitié lézards, ou moitié femmes, & moitié poissons. Une d'entr'elles avoit en main un instrument arondi par le haut, qu'on appelloit un sistre, & qui étoit le symbole des hymnes, des danses, & de la joie qui éclatoit par tout quand le Nil avoit la crûe désirée. On chantoit alors & l'on dançoit, comme l'on fait encore aujourd'hui au Caire & dans toute l'Égypte en pareil

V. la fig. 1.  
planch. XXI.

pareil cas. On donnoit à celle qui portoit LA THE' O- le sistre le nom de *chanteuse d'hymnes*, GONIE. parce que sa fonction étoit d'annoncer la bonne nouvelle & les hymnes de la grande fête. Voilà donc l'origine des Sirènes de la côte de Naples, dont le nom signifie *chanter des hymnes* (a). La figure qu'on leur donne à toutes trois est justement celle de nos Isis. Le nombre des Sirènes revient à celui des trois mois de l'inondation: & le sistre que porte l'une d'elles a été converti par l'ignorance en un miroir. Quant à ce qu'on dit qu'elles dévoreroient les étrangers qui osoient les venir entendre de trop près; cette fable est fondée sur ce qu'on disoit que les trois Isis d'été, c'est-à-dire, les trois mois d'été étoient funestes aux étrangers que l'air grossier & marécageux de l'Égypte avoit coûtume d'emporter quand ils s'y exposoient trop. Mr. de Maillet, & tous les voyageurs, conviennent que l'air des maisons est pour lors étouffant; qu'on n'y peut tenir, & que chacun se sauve sur les bateaux pour jouir de quelque fraîcheur. Il est donc évident que les étrangers avoient grand intérêt à éviter les trois Sirènes.

Ne quittons point cette matière sans

(a) De שיר *shir*, hymnus; & de רגל *ragal*, canere.

LE CIEL observer que ce nombre de quatre nymphes pour les quatre saisons, le nombre de trois nymphes pour les lunes de chaque saison à part, celui de neuf pour les neuf mois où l'on travaille en Egypte, leurs parures, leurs fonctions, & leurs noms sont des choses fort simples, liées entr'elles, & également d'accord avec la nature comme avec les monumens. M<sup>rs</sup>. Bochart, Huët, le Clerc & d'autres sçavans ont pensé sur ces différens sujets d'une manière ingénieuse, quelquefois même heureuse. Mais ce qu'ils ont dit est sans liaison. Les faits ne parlent point pour eux; & quand ils ont facilité l'accès de quelques mythologies à l'aide d'une première clé, ils ne peuvent nous mener plus loin sans mettre en œuvre une clé nouvelle, ou sans forcer tout. Si nous n'en employons qu'une & que la simple idée de signe suffise pour mettre du sens & des rapports entre des figures si disparates, n'est-ce pas parce que nous touchons à leur vraie origine, & à l'intention commune d'où elles sont provenues ?

## XXXVI.

*Les Métamorphoses & les Phantômes.*

Après ces exemples de fables évidem-

ment provenues en partie des figures Egyptiennes, en partie des discours populaires, des équivoques, ou des proverbes que la vûe de ces figures occasionnoit, nous avons acquis le droit d'affurer généralement que de la même source sont provenues les Métamorphoses, les Phantômes, & les Oracles.

Toutes les figures Egyptiennes n'avoient été établies que pour annoncer les fêtes & les travaux futurs. Quand on les eut changées en autant de dieux; tous ces dieux eurent le privilège d'annoncer l'avenir. D'où vient que Jupiter, Hercule, Minerve, Apollon, Diane, Mars, & sur-tout Latone, selon le rapport d'Herodote\*, rendoient des oracles aux Egyptiens. L'oracle de Latone devint le plus célèbre, parce qu'en effet Latone n'étant originairement que l'Isis moitié femme & moitié lézard, ou la vierge Erigone unie à un corps de lézard pour marquer la juste hauteur des crûes du Nil, étoit de toutes les figures la plus consultée. Tous les yeux étoient tournés vers cette mesure. Chaque jour & à toute heure on s'adressoit à Latone. Quand on en eut fait une déesse, le peuple qui la consultoit se persuada qu'elle sçavoit tout. Mais nous traiterons ce sujet à part, parce qu'il n'y a rien sur quoi il soit plus diffi-

Origine des oracles.

\* In Enterp. num. 52.



LE CIEL cile de faire revenir les hommes de leur  
 POËTIQUE. ancienne prévention que la prédiction de  
 l'avenir.

Des Phantô-  
 mes. La même source d'où sont venus les  
 oracles a donné naissance aux phantômes.  
 Les dieux qu'on s'étoit fabriqués étant  
 pour la plupart des figures monstrueuses,  
 & la crainte des maux qu'on les croioit  
 capables de faire ayant plus de part à la  
 religion des peuples que la confiance &  
 l'amour de la justice; les esprits ne s'oc-  
 cupoient des idées de leurs divinités &  
 des puissances qu'ils redoutoient, que sous  
 des figures hérissées de serpents, armées  
 de griffes ou de cornes, souvent la gueule  
 béante, & avec un aspect qui ne pouvoit  
 manquer d'altérer l'imagination & la rai-  
 son des enfans. Ces vains phantômes les  
 entretenoient dans une frayeur puérile  
 qui duroit autant que la vie.

Des Métamor-  
 phoses. Nous n'avons plus d'effort à faire pour  
 deviner l'origine générale des Métamor-  
 phoses. L'Egypte en est évidemment la  
 source. Un homme à tête de chien, ou de  
 loup, ou de bœuf, ou de lion; une femme  
 qui au lieu de piés a une queue de lézard  
 ou de poisson; un enfant qui a un corps  
 de serpent, & telles autres figures inven-  
 tées pour les besoins que nous avons ex-  
 posés, n'étant plus entendues; on ima-

gina autant de fables & de changemens LA THRO-  
 prodigieux qu'il y avoit de figures com-  
 posées. Ce goût pour les récits sur-  
 prenans devint universel en Phénicie, puis  
 en Grèce & par-tout. La moindre équi-  
 voque, les traits historiques abrégés, les  
 expressions courtes & proverbiales, tout  
 donna lieu à des transformations mer-  
 veilleuses.

Ce seroit ici le lieu propre à expliquer  
 toute la suite des Métamorphoses & à les  
 rappeler séparément à leur origine parti-  
 culière. Il y en a plusieurs dont j'entrevois  
 l'explication d'une façon qui me paroît fort  
 simple. Mais c'est assez de savoir comment  
 ce goût singulier a pris pié en Grèce & ail-  
 leurs: le détail de ces rêveries innombra-  
 bles deviendroit fatigant pour mes Lec-  
 teurs: & bien loin de les vouloir emba-  
 rasser d'une nouvelle tirade d'étymologies  
 Phéniciennes, j'ai une véritable crainte  
 d'avoir excédé en ce point, quoique je  
 fusse indispensablement obligé d'y avoir  
 recours. Il en est des anciennes langues  
 comme de la géométrie. Il faut les mettre  
 en œuvre quand on est dans la nécessité  
 d'en faire usage. Mais il est ridicule de  
 traiter des matières dont on n'a aucun be-  
 soin, pour avoir occasion de mettre en  
 œuvre ou l'érudition ou la géométrie.

Quoique les Egyptiens, en cherchant de grands mystères où il n'y en avoit point, aient défiguré l'histoire & la religion à un point qui les rend la plus ridicule & la plus sorte de toutes les nations; on ne peut leur refuser la gloire des bons réglemens pour la police, & pour tout l'ordre public. Tout ce qui étoit nécessaire, & qui devoit être fait en commun, n'étoit point laissé à la liberté des particuliers, mais fixé à un certain tems de l'année, & annoncé par des signes publics, à la vûe desquels les mêmes ouvrages, les mêmes ventes, les mêmes purifications des meubles, des maisons ou des canaux, se commençoient ou se finissoient par-tout.

Par exemple au commencement de l'hyver lorsque le peuple avoit quitté la campagne, on publioit la foire des ouvrages de ferrurerie & de chaudronnerie; apparemment par l'affiche d'un Vulcain, qui signifioit les outils à expédier l'ouvrage\*, & qu'on nommoit aussi *Agmon*, c'est-à-dire, le chaudronier (a).

\* *Supr. art. de Vulcain.*

(a) De **אגמן** *agam*, étrag, vient **אגמון** *Agmon* & *Agmon*. Job 41 : 11. *L'étrang de cuivre, la mer d'airain*, c'est-à-dire, les chaudières, les grands bassins. On donnoit à Vulcain le nom de l'instrument dont il annonçoit la venue.

Au commencement du printems, ou au retour des premières chaleurs qui se font sentir dans l'Egypte en Février, on purifioit les meubles, les maisons, & les étables. On mettoit en tas tous les fumiers qui ne pouvoient être qu'incommodes & entièrement inutiles pour les terres d'Egypte que le Nil engraisse suffisamment. On y joignoit tout ce qui pouvoit être *pourri*, les blés *gâtés*, tout ce qui sentoit l'altération ou la *moisissure* : & de crainte que ces amas n'infectassent l'Egypte, on les brûloit. Cette purification générale étoit annoncée par une Isis & un Horus qui avoient deux noms conformes à l'ouvrage de la saison. L'Horus s'appelloit Hur (a) ou Outim, le feu, les brandons; & l'Isis se nommoit Obs (b) ou Ops, la moisissure. Ces purifications portées de côte en côte sont encore d'usage par toute l'Europe vers le retour du beau tems en Février ou en Mars : & la pratique d'allumer des feux sur le soir, à certains jours du printems déterminés pour cela, est encore

(a) **אור** *our*, d'où les Latins ont formé le mot *our* ou *ver*, le printems. Ils avoient aussi leurs *februa*, c'est-à-dire, leurs purifications générales dans le mois de Février qui en a pris son nom.

(b) De **אבש** *abash*, putrescere, *muçidum fieri*, vient **אבשו פרות** *obsu phorodot*, les blés se gâtent. Joel 1 : 17.

LE CIEL l'amusement de la jeunesse dans une infinité de villes & de villages où l'on est toujours fidèle à la vieille rubrique sans en favoir la raison. En Egypte même où les fêtes solemnelles rétrogradant d'un jour de quatre ans en quatre ans, se trouvoient dans des saisons auxquelles elles n'avoient plus de rapport, on oublia le motif de l'institution de la fête des Brandons : mais on y fut toujours fidèle. La ville de Saïs, où l'abondance d'huile, & la multitude des lampes rendoient cette solemnité nocturne plus brillante qu'ailleurs, en fit sa fête particulière, & c'est apparemment pour cela que la Minerve de Saïs avoit une chouette à côté d'elle. Sur le soir les habitans de Saïs commençoient leur grande fête par une illumination. Aussi-tôt que les villes voisines l'apercevoient, elles allumoient de semblables feux. On en faisoit autant de proche en proche, & toute l'Egypte prenoit part à la fête par une illumination générale\*.

La lune de Février, outre la visite des maisons, annonçoit encore deux opérations qui étoient d'une extrême conséquence. L'une consistoit à nettoyer les canaux du Nil, & à profiter de ce tems où le fleuve est le plus bas qu'il puisse être, & pour ainsi-dire à sec, en creusant dans

\* Herodot. in  
Euterp. n. 50.

les lieux remplis de limon, pour faire rentrer plus promptement les eaux dans leur lit après le débordement.

La seconde opération & la plus importante de toutes, celle qui faisoit le grand ornement du printems, & qui précédoit immédiatement les moissons, étoit la décision des procès, ou l'assemblée des Juges. Les prêtres pendant l'année paroissent peu en public hors le tems des fonctions de religion. Mais ils sortoient au printems, c'est-à-dire en Février, & s'assembloient pour juger les affaires des particuliers, afin que ceux-ci pussent ensuite vaquer librement à leur travail. Ces Juges étant nourris aux dépens du public\* dans leur labyrinte, n'avoient ni ambition, ni intérêt, ni liaisons; & jugeoient le peuple avec une équité & une intégrité parfaite.

\* Herodot. in  
Euterp. n. 46.

L'écrèvement (a) des fossés, & des canaux étoit annoncé dans l'assemblée de la néoménie par une Isis qui portoit le nom de Tité ou Tétis, & par un Horus qu'on appelloit Titan, c'est-à-dire *la fange*, le remuement des terres (b).

L'assemblée des prêtres pour juger les

(a) Ce terme que j'ai risqué m'a paru faire ici un meilleur effet que *la cure*.

(b) *ἰσθῆσις* est, *canonem*, *lustrum*.

LE CIEL peuples étoit annoncée par un Horus POETIQUE, barbu, portant en main une faux, lequel étoit nommé à volonté Sudec, Keren, Chiun, & Chéunna, ou Saterin; & par une Isis mamelue & environnée de têtes d'animaux. Cette Isis portoit alors le nom de Rhoea. L'Horus barbu marquoit l'assemblée des vieillars. La faux dans sa main annonçoit la fenaison & la moisson qui suivoient immédiatement les assilés. On donnoit à cette figure le nom de Sudec (a), c'est-à-dire le juste: celui de Crone (b), c'est-à-dire la gloire, la dignité, la majesté, ou la couronne, le cercle des juges; celui de Chiun ou Chéunna (c), qui signifie l'assemblée des prêtres: enfin celui de Saterin (d) ou Setrun, qui signifie les juges ou l'exécution d's jugemens. Quant à l'Isis mamelue & environnée de têtes d'animaux pour annoncer les fêtes de la moisson, tant des foins que des blés, qui se faisoit en Mars, & en Avril, on lui donna le

(a)  $\text{סֹדֵק}$  sadic ou sudec, justitia, justus.

(b)  $\text{קֶרֶן}$  keren, splendor. C'est le nom que l'écriture donne à l'éclair & aux rayons qui paroissoient du visage de Moïse après son entretien avec le Seigneur. Exod. 34 : 29.

(c) De  $\text{כֹּהֵן}$  cohen, sacerdos, politia administrat, viene  $\text{כֹּהֲנָה}$  kéunnah, 1. Esdr. 2 : 62. &  $\text{כִּהָן}$  kihan, sacerdotalis functio, presbyterium, cœtus judicum.

(d)  $\text{שֹׂטֵר}$  sater, judex, soterim ou sotrin, judicis & principis. Josue 1 : 10. quelquefois excusores, satelites.

nom de Rhoea, qui exprime la crème & le lait qu'elle donne aux hommes, comme aussi la pâture de l'année entière qu'elle fournit aux animaux. Ce nom signifie fort simplement la nourrice (d), & aucune des Isis, ou des annonces, ne méritoit mieux ce nom. Après la décision des procès des particuliers, & pendant que le peuple étoit occupé à s'ier & à battre les blés, les Juges continuoient à tenir leurs séances pour pourvoir à tous les besoins de l'état par des réglemens généraux, & c'est parce qu'ils demeuroident assemblés le reste de l'année jusqu'au lever de la canicule en Juin ou Juillèr, que l'affiche des jugemens, le vieillard armé d'une faux, demeurait en place, jusqu'à ce qu'on vît paroître un nouvel Osiris, un nouveau soleil, c'est-à-dire, le nouvel an. Nous allons voir les étranges contes auxquels cette circonstance donna lieu.

On perdit peu à peu l'intelligence de ces figures si simples, & de ces noms qui étoient en usage dans les fêtes où le tout étoit devenu un cérémonial invariable. L'écriture courante en fit négliger le sens: & d'ailleurs rien ne contribua davantage à le faire oublier que la coutume de ne pas compter exactement l'année sacrée,

(d)  $\text{רֹחֵא}$  rabah, pasceat; roheah, pascons, nutrita.

LE CIEL mais d'en reculer toujours le commencement d'un jour entier de quatre ans en quatre ans; de sorte que les fêtes & les figures qui avoient rapport aux opérations du printems se trouvant placées en automne ou en hyver, & ainsi des autres, on ne comprenoit plus rien à ce que toutes ces choses vouloient dire. Toutes ces figures étant prises pour des hommes & des femmes dont on célébroit l'apothéose, on leur assigna une généalogie conforme à l'ordre de leurs fêtes. Osiris & Isis qui commençoient l'année, furent les deux grandes divinités qui tinrent le premier rang, & de qui l'on fit descendre les dieux & les déesses du second ordre, dont nous avons parlé. Mais de qui descendront Osiris & Isis, c'est-à-dire, Jupiter & sa femme: Ils sont comme leurs freres Neptune & Pluton les enfans de ce vénérable vieillard, qui étoit l'affiche qu'on voyoit paroître le plus long-tems sur la fin de l'année, & dont Jupiter venoit occuper la place. Selon l'ordre primitif, en Juin ou en Juillet, reparoissoit un nouvel Osiris & une nouvelle Isis, ou les affiches du nouvel an. Selon l'ordre des tems postérieurs routes ces figures se succédoient, à la vérité, de la même façon; mais dans des saisons & dans des mois auxquels elles

n'avoient plus de juste rapport. Ainsi Saturne devint pere de Jupiter & d'Isis. Rhoea fut leur mère, Tétis & Titan, furent leurs ayeux: les Titans furent regardés comme les enfans d'Uran ou *Urane*, & d'*Ops*. Plusieurs généalogistes s'en tiennent-là. D'autres, comme Diodore, font Uran & Ops enfans d'Acmon. Les Egyptiens dans leur généalogie remontent jusqu'à Vulcain. Or Acmon, le Chaudronnier, & Vulcain, sont la même chose.

Ainsi tous ces grands personnages qui ont peuplé le ciel, que chaque pays se flattoit d'avoir eu pour habitans, auxquels les poètes ont attribué des aventures tragiques, & tous les accidens de l'humanité; ces grands conquérans dont nos savans remanient les histoires, jusqu'à pénétrer dans les interêts de politique qui les faisoient agir, se trouvent être comme l'écrevissé & le capricorne, comme la balance ou la sphinx; des enseignes, des marques, des écriteaux qui servoient à diriger le peuple, à régler pendant l'année les fêtes & les travaux.

## SATURNE.

Je trouve encore les preuves de la même vérité dans les remarques que m'offre tout naturellement la fable de Saturne.

Au lieu de le peindre avec une faux pour marquer que les séances des juges doivent se tenir au tems de la moisson & de la fenaison, on le trouve quelquefois représenté avec des yeux (a) par devant & des yeux par derrière, dont les uns veillent, les autres sont fermés; & quatre ailes, dont deux sont étendues, deux sont abaissées: ce qui marquoit la pénétration & la continuité du travail des juges qui se relayoient ou se succédoient nuit & jour pour expédier les affaires du peuple & de l'état sans faire languir personne par des retardemens ruineux (b).

(a) *Sanchoniaton dans Enseb. Præp. Evange!*

(b) On peut remarquer que cette magnifique figure parée de plusieurs ailes, & toute couverte d'yeux, est le Chérub des Hébreux. C'étoit l'expression ou l'emblème la plus naturelle de la pitié ou de la religion: rien n'étoit plus propre à signifier des esprits adorateurs, & à exprimer leur vigilance, ou la promittude de leur ministère. Mais quoi! les Hébreux ont-ils emprunté des Egyptiens cette partie de leur cérémonial? Point du tout. Ils l'ont tiré de l'écriture ancienne qui avoit cours partout: & c'est pour cela que S. Paul donne à cet être le nom d'*elementum mandati*. C'étoit les leçons qu'on donnoit autrefois aux hom-

Une nouvelle preuve que Saturne est LA THE' O-  
un juge ou le symbole de la justice à la CONIE.  
pénétration de laquelle rien n'échappe,  
c'est que les poètes, & sur-tout Homere,  
l'appelle communément le pénétrant,  
le rusé, le clairvoyant (a) Saturne.  
C'est encore parce que Saturne signifioit  
dans son origine l'exécution des jugemens,  
ou la punition des criminels, qu'on disoit  
communément de Saturne qu'il emportoit  
quelqu'un tous les ans, & demandoit sa  
victime. De-là vient la persuasion ou l'ori-  
étoit que Saturne vouloit être honoré par  
l'effusion du sang humain, & la barbare  
coutume qui s'en répandit par-tout en  
passant de Phénicie en Afrique, puis dans  
toute l'Europe.

Culte cruel  
rendu à Satur-  
ne.

C'est parce que Saturne ou Crone avoit  
un rapport nécessaire avec la parfaite  
équité des jugemens qui se rendoient sans  
acception de personne, par une compa-  
gnie de juges isolés & désintéressés,  
qu'on disoit que Saturne avoit régné avec

Origine de  
l'âge d'or.

mes. Elles ont pu servir jusqu'au tems de la grace, jusqu'à  
la venue du Maître qui parle au cœur. Ces figures, ces in-  
structions régloient l'extérieur, & donnoient des avis: mais  
elles ne corrigeoient point le fond vicieux de la  
volonté. Cette œuvre étoit réservée à la grace du Sauveur,  
& c'est pour cela que les instructions précédentes, les  
chérubins, l'arche, & tout l'extérieur de la religion Ju-  
daïque sont nommés des leçons impuissantes, *vana &*  
*egena elementa*.

(a) *νεβουσα ἀκρολαμής*

LE CIEL une douceur & une intégrité parfaite. Si POËTIQUE. l'on ajoutoit que de son tems il régnoit un printemps perpétuel ; c'est parce que les séances des juges étoient anciennement inséparables du plus beau mois de l'année. Tel est constamment le mois de février en Egypte. Tous les voyageurs nous parlent des agrémens de ce mois, durant lequel l'Egypte est d'un bout à l'autre un grand tapis de fleurs. La coutume de compter l'année de 365 jours, sans intercaler un jour au bout de quatre ans, déplaça peu-à-peu toutes les fêtes, & fit oublier que les figures qu'on y voyoit, étoient relatives aux circonstances de la saison.

C'est par une imitation de cet usage que la justice se rendoit anciennement en Europe dans le plus beau de nos mois ; c'est-à-dire, en May. Il reste encore en une infinité d'endroits un vestige de cette coutume dans l'usage où sont les admodiateurs des droits & des recettes des seigneurs, de planter une ramée ou une saie de verdure devant le chef-lieu de la seigneurie, où se tenoient autrefois les assises, & où se font les exécutions. Cette pratique passe pour être, & est en effet, une reconnaissance du droit de haute justice du seigneur. Mais cet appareil est fondé sur la circonstance du tems où la justice

se rendoit dans la plus haute antiquité. LA THEO-C'ÉTOIT dans le plus beau de tous les mois. GONIE. Cette saie se nomme encore le May : & les termes de magistrat & de majesté, semblent empruntés du nom du mois où se tenoient en Europe ces assemblées respectables (a).

C'est parce que Saturne étoit le symbole des prêtres qui ne fortoient qu'au printemps de leur retraite, qu'on attachoit pendant l'année la statue de Saturne, & qu'on rompoit ses liens aux approches de sa fête \*. Celle-ci se célébroit à Rome en Décembre, parce que le commencement de l'année que cette fête devoit précéder suivant l'ancien usage, avoit été fixé par les Romains au premier jour de Janvier.

On retrouve encore une marque sensible du rapport de Saturne aux fonctions judiciaires de l'ordre sacerdotal, dans l'union du fisc & des archives avec le temple de Saturne (b). C'étoit une imitation de la méthode des Egyptiens, qui anciennement plaçoient le trésor public, & les registres des généalogies des familles dans la tour sous la garde des prêtres.

(a) Ce mois a reçu son nom de la pleiade, anciennement appelée Maia, qui se dégageoit alors des rayons du soleil, à l'état de trente degrés, & passait sous les gémeaux.

(b) *Ephes.* & *Lil. Greg. Gerad. Synagm.* 4.

Le liens de Saturne.

\* *Apollodor.*  
& *Macrob.*  
*Saturnal.* l. 8.

LE CIEL  
POETIQUE,

A présent que nous connoissons très-probablement le vrai Saturne, reprenons ses attributs & ses noms pour voir les contes étranges auxquels ils ont donné lieu faute d'être entendus.

Dès qu'on eût fait des personnages vivans d'Osiris & de Saturne, & que l'un eût été regardé comme le fils & le successeur de l'autre, parce qu'il le suivoit immédiatement ; tout devint matière à histoire. Les liens qui étoient la marque de la vie sédentaire & retirée des juges, furent pris pour un effet de la violence de Jupiter qui avoit emprisonné son pere, & s'étoit rendu maître de l'empire universel. On n'oublia pas non plus d'interpréter l'usage de la faux conformément aux vûes jalouses & inquiètes de l'usurpateur.

Saturne pris  
pour Noë.

La même faux donna lieu à un soupçon plus raisonnable parmi les Orientaux. Entendant parler de Saturne comme du pere des trois enfans qui avoient partagé le monde, ils crurent y retrouver le pere des trois enfans qui ont repeuplé la terre, Sem, Cham, & Japhet. Ils se souvenoient que c'étoit aux soins de ce patriarche qu'on étoit redevable du renouvellement de l'agriculture, & de l'usage du vin. Ils convertirent la faux de Saturne, tantôt en une faucille pour enseigner à moisson-

net ; tantôt en une serpette pour enseigner à tailler la vigne. Ainsi ce n'est ni l'Écriture sainte, ni l'histoire qui a servi de matière ou d'occasion aux fables. Mais l'idolâtrie & les fables étant nées, les peuples qui avoient encore des idées confuses de quelques anciennes vérités, en firent l'application aux fables qui sembloient y avoir quelque rapport. Le vrai & le faux se trouvèrent de la sorte mélangés : & c'est ainsi qu'on peut retrouver dans la fable des vestiges de l'histoire, ou même des témoignages qui déposent partout en faveur de l'origine du monde & des nations, telle que Moïse nous la rapporte.

Des peuples de Syrie parmi lesquels Abraham avoit laissé une grande réputation de probité & de justice, & qui n'ignoroient pas la disposition où il avoit été d'immoler son propre fils, crurent voir dans le nom de Sydec (le juste), & dans l'offrande d'une victime humaine qu'on faisoit tous les ans à Saturne, les vestiges de l'histoire d'Abraham. Mais Philon \* & d'autres savans ont reconnu que la coutume de sacrifier des victimes humaines, étoit antérieure à Abraham : & ils ont pensé que comme Dieu avoit usé de condescendance, & s'étoit accom-

LA THEO-  
GONIE.Origine de  
l'historique  
qu'on retrou-  
ve dans les  
Fables.Saturne pris  
pour Abra-  
ham.  
Ensch. Prop'  
Evang. l. 4.\* Περὶ  
Ἀβραάμ  
p. 274.



LE CIEL modé aux dispositions ou à l'éducation POËTIQUE, d'Abraham, lorsqu'en faisant alliance avec lui il avoit bien voulu passer sensiblement entre les pièces des victimes divisées pour se conformer humainement à la formule ordinaire des alliances; de même lorsqu'il avoit mis à l'épreuve la foi de cet excellent homme, il s'étoit conformé aux idées universelles & aux exemples populaires, en lui demandant s'il étoit prêt à lui sacrifier son fils bien aimé, comme les nations voisines sacrifioient leurs enfans les plus chers à leurs dieux Moloc & Saturne (a).

Voilà déjà bien des applications étranges auxquelles l'ignorance du sens de ce symbole, a donné lieu. Attendons-nous à bien d'autres bizarreries. Par exemple, pour faire entendre que l'assemblée des juges & la moisson finissoient l'année, & qu'il n'y avoit plus de fêtes ni d'annonces jusqu'au commencement de l'année suivante, tantôt ils mettoient au bras de Saturne un serpent qui se mord la queue \* : tantôt ils peignoient un vieillard qui semble mordre la tête de son fils (b) : quel-

\* *Lil. Greg. Girald. ibid.*

(a) Nous ne touchons ici qu'aux dehors & qu'à l'écorce de ce grand mystère. Ce n'étoit point le lieu de parler des rapports que Dieu a mis entre Haac & le fils bien-aimé qui survit à son sacrifice.

(b) Voyez Saturne, dans l'Antiq. expliq.

quelques fois ils disoient que Saturne, de vieillard devenoit enfant \*. Ce dernier trait ramène tout à une vérité simple & sensible : c'est le dénouement des figures. L'année vieillissoit, puis se renouvelloit. Il n'y avoit point là de mystère. Mais ceux qui vouloient du singulier, disoient en les voyant, que Saturne se plaçoit à dévorer des enfans, & même ses propres fils. Le mot Habben qui signifie un enfant, un fils, différant peu d'Haeben une pierre, ils allèrent de folie en folie, jusqu'à dire que Saturne grugeoit des pierres, & que Rhoea obligée à lui donner ce qu'elle mettoit au monde, avoit sauvé Jupiter en emmaillottant une pierre que Saturne avoit dévorée au lieu de son fils. C'est de ce ridicule jeu de mots que provient encore la fable qui rend raison de la dureté des hommes qui couvrent la terre, en les faisant tous sortir, non des enfans de l'homme & de la femme qui échapèrent au déluge, mais des pierres qu'ils jetèrent l'un & l'autre derrière eux.

Enfin rien ne prouve mieux combien on ignoroit le sens des figures qu'on prenoit pour des personnages divinisés, que l'idée toute nouvelle que les Grecs se firent de Saturne quand il fut apporté chez eux.

Le nom de Crone sous lequel il leur

LA THEOGONIE.  
\* *Martian. & Girald.*  
Saturne pris pour le tems.

LE CIEL étoit connu, signifioit fort simplement la majesté des assemblées judiciaires, la couronne ou le cercle des juges. Mais ne sachant ce que c'étoit que cette figure ni sa destination, & trouvant un rapport de son, entre le nom de Crone & celui de Chrono (a) qui parmi eux signifioit *le tems*, ils interpréterent tout le symbole en ce sens. La vieillesse y cadroit le mieux du monde. Que faire de la faulx qu'il tient en main ? Il s'en servira pour tout abatre. Les pierres sur-tout qu'on lui faisoit dévorer en Syrie, sembloient le caractériser parfaitement. Le tems mine tout, & ronge les pierres mêmes. Ainsi voilà le *pere des Dieux*, *Noé*, l'inventeur du la bourage, *Abraham*, un *jugé* d'une équité incorruptible, un *roi* plein de douceur, un *mangeur de petits enfans*, & le *tems*, qui se réunissent bon gré mal gré dans la personne de notre Saturne. Il est aisé de sentir qu'on n'a jamais imaginé ces folies à tête reposée ; mais qu'une figure fort ingénieuse qui seroit à annoncer & à faire respecter la justice, n'étant plus entendue, quoique toujours présentée à certaines fêtes, fut prise d'une façon par les uns, d'une autre par d'autres ; & que toutes ces

( a ) Κρονός & Κρονίου, Saturne, Κρονός le tems.

interprétations venant ensuite à se rapprocher, il s'en est formé un horrible mélange d'idées qui n'ont ni sens ni liaison.

## XXXIX.

*Origine des animaux sacrés, & de la Mésémpyrose.*

Ce qui me persuade que nous ne devons chercher l'origine de l'idolâtrie des Occidentaux que dans l'abus qu'on fit de l'écriture Egyptienne, ce n'est pas seulement l'extrême facilité avec laquelle le peuple grossier a pu prendre un homme, une femme, un enfant, un vieillard, pour ce que ces figures présentoient à l'œil, & les appeler le roi Osiris, ou le dieu Ammon, la reine ou la dame, & le fils bien-aimé, ou le Législateur d'Egypte : mais j'ai été particulièrement frappé de la liaison sensible qui se trouve entre cette première méprise & toutes les autres singularités du peuple Egyptien. Ses opinions monstrueuses & ses pratiques bizarres ne sont qu'une suite toute simple du faux sens qu'ils donnèrent à leur ancienne écriture.

On disoit tous les jours, & c'étoit l'ancien langage astronomique parfaitement d'accord avec les caractères de l'écriture

LE CIEL sacrée, on disoit que le gouverneur \* de POETIQUE. la terre avoit quitté le bélier, pour entrer dans le taureau, qu'il passeroit ensuite dans les chevreaux, dans l'écrevisse, dans le lion, & ainsi des autres signes du zodiaque. Prenant historiquement cet homme pour leur pere, ils prirent historiquement ce qu'on disoit de lui, & ils s'imaginèrent qu'on avoit donné tous ces différens noms aux étoiles sous lesquelles le soleil passoit, pour conserver la mémoire d'autant d'événemens importans qui étoient arrivés à leur gouverneur avant qu'il fût admis dans le soleil. Au sortir de son corps mortel, son ame, disoient-ils, entra d'abord dans un bélier : ensuite elle habita dans un taureau ; puis dans un bouc & passa de la sorte d'un animal dans un autre, jusqu'à ce qu'il eût pris possession du soleil où il regne, & d'où il jette sur l'Egypte des regards de complaisance.

Autant on disoit-on d'Isis. Comme on mettoit souvent sur ses épaules la tête de la canicule, ou d'un épervier, & vous savez pourquoi ; comme on ornoit souvent sa tête des cornes d'une génisse, ou avec un sifre surmonté de la figure d'une chatte, & qu'on y mettoit très ordinairement un croissant de lune, signe encore plus simple de la néoménie ; on prit de-  
là

là occasion de dire qu'après sa demeure LA THEO-  
dans le corps d'une chienne, d'une chatte, GONIE.  
d'une génisse, & d'autres animaux, Isis avoit enfin pris sa place dans la lune. Le peuple en fit ainsi la reine du ciel, la dispensatrice des mois, des saisons, & des fêtes.

Cette opinion absurde devint aussi commune que le langage & les figures qui en avoient été l'occasion. Ce passage des ames d'Osiris & d'Isis dans tels & tels animaux, avant leur arrivée dans les astres, trouva créance parmi le peuple, & fut regardé comme une histoire très sérieuse. Elle devint le modèle de la créance commune sur l'état des ames après la mort. Personne ne douta plus en Egypte que l'ame de l'homme ne passât au sortir de son corps dans celui d'un autre homme, ou d'une bête ; de celle-ci dans une autre, puis dans une troisième, & en continuant de la sorte par une longue circulation de pénitence à expier le mal qu'elle avoit pu commettre : après quoi purifiée de ses fautes, & dégagée de ses cupidités, elle passoit dans l'étoile ou dans la planète qui lui étoit assignée pour demeure.

Rien de si commode, ni de plus ingénieux que le langage astronomique,

LE CIEL  
POETIQUE.

qui caractérisoit tout d'un coup les saisons & les ouvrages qui y sont propres, en faisant entrer le gouverneur de la terre\* dans les douze maisons, nommées le bélier, le taureau, le lion, la balance, &c. tous noms qui avoient un rapport juste à ce qui se passoit successivement sur la terre dans le cours de l'année. Rien de si grossier ni de plus misérable que le sens historique que le peuple attacha par la suite à ce langage: & telle est visiblement l'origine du dogme ridicule de la transmigration des ames, que Pythagore rapporta d'Egypte en Italie comme une rare découverte. Ces fadaïses relevées des termes pompeux de Péricyclose<sup>a</sup>, de Palingénésie<sup>b</sup>, & de métempsychose<sup>c</sup> firent fortune parmi les philosophes. C'est encore la doctrine des docteurs Indiens, & nous connoissons plus d'un savant qui ne parle qu'avec respect de la transmigration.

<sup>a</sup> Tour, circuit.  
<sup>b</sup> Renouveaulement  
<sup>c</sup> Passage de l'ame d'un corps dans un autre.

## XL.

*Les animaux honorés d'un culte religieux.*

L'effèt naturel de cette opinion fut d'épargner le sang des animaux, quoique

Dieu ne les ait placés auprès de nous LATHE'ONGIE.  
que pour nous servir & pour nous nourrir. Il est vrai qu'on trouva de bonnes raisons pour ne point priver le peuple de la chair du bœuf, qui est une nourriture abondante & parfaite. Il est vrai qu'il y eut une espèce de convention tacite entre les provinces d'Egypte de faire usage l'une de la chair de brebis, l'autre de la chair de chèvreau, pour n'être pas privées d'un commerce utile, & de trop de secours à la fois. Mais les prêtres Egyptiens s'abstenoient communément de manger la chair de quelque bête que ce fût: & en général tous les animaux, dont les étoiles portent le nom, furent regardés par les Egyptiens avec vénération comme ayant été la première retraite de leurs dieux, & pouvant être celle des ames de leurs parens morts. On ne vit plus qu'avec une crainte religieuse ceux dans lesquels on savoit, à n'en pouvoir douter, qu'Osiris & Isis avoient fait leur demeure, comme le bélier, le taureau, la genisse, le bouc, & le lion. L'ancien usage où l'on étoit de porter en cérémonie dans les fêtes de certaines saisons l'animal qui donnoit son nom à la maison où le soleil entroit, disposa les peuples de certains cantons à

Qij

LE CIEL honorer particulièrement l'animal qu'on  
 POETIQUE. portoit dans la fête qui concouroit avec  
 la fin de leur moisson. Le bélier devint  
 ainsi l'animal chéri des habitans de Thé-  
 bes, dont la moisson finissoit vers l'en-  
 trée du soleil au bélier. Le bœuf & la  
 vache devinrent les animaux les plus  
 chers aux habitans de Memphis, dont  
 la moisson finissoit à l'entrée du soleil au  
 taureau. Ceux de Mendès voisins de la  
 mer, & dont la recolte arriroit plûtard,  
 vers l'entrée du soleil aux deux ché-  
 vreaux, avoient, au rapport d'Héro-  
 dote \* une vénération spéciale pour les  
 chèvres. L'extravagance alla enfin jus-  
 qu'à conserver dans un lieu honorabe,  
 & à traiter avec révérence le bélier, le  
 taureau, ou le bouc qui avoit fait par-  
 tie du cérémonial. Je ne sai pas si le  
 bélier de la fête étoit spécialement con-  
 servé dans la Thébaïde. Les monumens  
 qui nous restent du fond de l'Egypte vers  
 l'Ethiopie sont plus rares & plus obscurs.  
 Mais on révéroit un bœuf à Memphis,  
 & un bouc à Mendès. On les regardoit  
 comme des dieux. D'où leur a donc pu  
 provenir tant d'honneur ? Voilà tant de  
 symboles qui deviennent successivement  
 autant de dieux, que quand nous ver-  
 rons éclore de nouvelles divinités, nous

\* In Enterp.  
 num. 47. !

pourrons bien assurer qu'elles n'étoient LA THE'O-  
 originairement que des parties du céré- GONIE  
 monial symbolique. Le bœuf & le bouc  
 de Mendès avoient donc fait partie des  
 anciennes cérémonies avant que de de-  
 venir les objets d'un culte religieux : &  
 nous en trouvons la preuve de fait dans  
 le chien vivant qu'on faisoit marcher de-  
 vant la pompe d'Isis au grand jour de sa  
 fête. La canicule qui faisoit l'ouverture  
 de l'année avoit donné lieu à ce céré-  
 monial. Le chien par la suite devint l'ob-  
 ject particulier du culte d'une province  
 d'Egypte ; & c'étoit d'ailleurs un animal  
 respecté & sacré d'un bout de l'Egypte à  
 l'autre (a).

Si la figure du bœuf & de la vache  
 fut de tous les symboles celui qui se  
 trouva le plus du goût des peuples, c'est  
 parce que c'étoit l'animal qu'on voyoit  
 paroître à la fête de la moisson dans le  
 canton de l'Egypte le plus distingué, à  
 Memphis. L'idée de fertilité devint insé-  
 parable de la vûe du bœuf. On donna  
 au Nil une tête de bœuf, pour faire en-  
 tendre qu'il étoit le pere des moissons  
 de l'Egypte : & c'est la raison qui fit  
 peindre sous la même forme les autres  
 fleuves, qui sans se déborder comme le

Pourquoi  
 l'on peint les  
 fleuves avec  
 une tête de  
 taureau.

(a) *Oppida tota canem venerantur.* Juven. satyr 13.

LE CIEL Nil, ne laissent pas de fertiliser les campagnes qu'ils traversent (a).

## X L I.

*Origine d'Apis & de Mnévis.*

Le hazard ayant fait trouver à Memphis un veau qui avoit quelques taches d'une figure approchant d'un cercle ou d'un croissant, symboles si respectés parmi eux ; cette singularité qui n'étoit rien & ne méritoit pas plus d'attention que ces taches blanches qu'on voit au front des chevaux & ailleurs, ils la prirent pour le caractère d'Osiris & d'Isis, empreint sur l'animal que leurs dieux chérissoient. Une cervelle hypocondre s'avisa de croire, & de persuader à d'autres, que c'étoit une apparition du gouverneur, une visite que le protecteur de l'Egypte daignoit leur faire. Ce veau miraculeux, après avoir servi par préférence au cérémonial ordinaire, fut logé dans le plus bel endroit de Memphis. Sa demeure devint un temple. Tous ses mouvemens furent trouvés prophétiques, & le peuple y accourut de tout-part, son offrande à la main. On lui

(a) Sic tauriformis velvires aufidus.

donna le beau nom d'*Apis*, qui signifie le Fort (a), le Dieu puissant.

LATHE'OGONIE.

Après sa mort on eut grand soin de le remplacer par un autre qui eut à-peu-près les mêmes taches. Quand les marques désirées n'étoient pas nettes & précises, on les aidait d'un coup de pinceau. On prévenoit même à propos, & après un tems marqué, l'indécence de sa mort naturelle, en le conduisant en cérémonie dans un lieu où on le plongeait dans l'eau, puis on l'enterroit dévotement. Cette fête lugubre étoit accompagnée de bien des pleurs, & se nommoit avec emphase *Sarapis*, ou la retraite d'*Apis* (b), nom qu'on donna par la suite à Pluton, à l'Osiris infernal. Après l'enterrement d'*Apis* on lui cherchoit un successeur (c).

(a) C'est encore ici un trait de l'affinité qu'il y avoit entre la langue des Egyptiens & celle de leurs voisins. Apis est le même mot qu'*Abir*, prononcé à la façon des Egyptiens. Nous le voyons par le témoignage du prophète Jérémie, c. 46 : 15, où il se moque des Egyptiens en leur demandant ce qu'est devenu leur Apis, en hébreu leur *Abir*. מרוע נסתפ אכורך *mad. duvav nistaph abireca, quare ablatas est abir tuus?* Ce que les LXX. ont traduit par *ὁ ἄπις, ὁ μόνος, οὐκ οὐκ, & expliqué ensuite par ὁ κατακλιθεὶς ἐν. Διὰ τὴν ἐπιθυμίαν δὲ τῶν ἁπλῶν, ὁ ἄπις, ὁ μόνος, ὁ κατακλιθεὶς ἐν. Qu'il est devenu votre Apis, votre puissant veau, votre Dieu chéri?*

(b) *סור* *sur, recedere, סור אביר* *sar abir, recessit Apis. V. Judic. 16 : 20.*

(c) *Βους Apis in septo quodam al' tur & . . . pro deo habetur : Albus frontem & quasdam parvas corporis par-*

LE CIEL. Ainsi se perpétua cette étonnante dévotion. Un puissant motif y contribua beaucoup : elle étoit lucrative.

Origine de  
Ménévis.

Les habitans d'Héliopolis qui faisoient une dynastie à part, ou un royaume différent de celui de Memphis, se croyoient assez bien avec le soleil, dont leur ville capitale portoit le nom, pour avoir part à ses visites ou à celles de son fils. Ils eurent donc bientôt leur bœuf sacré aussi bien que ceux de Memphis. On lui donna le nom de Ménévis ou de Mnévis, qui est la même chose que *Ménès* : & en lui trouvoit un nom distingué, on lui fit trouver d'autres qualités & d'autres fonctions particulières qui n'attirèrent pas moins la foule.

\* Voyez ci-dessus.

Du moment que l'Egypte eût oublié le seul Être qui soit adorable & le culte spirituel qu'il demande, pour honorer un

*res, cætera verò niger : quibus signis judicant qui sit ad successionem idoneus, alio defuncto. Anie id scriptum, &c. Strab. Geogr. l. 17. M. de Maillët dans sa description de l'Egypte, lettre 7, a cru que Strabon vouloit dire qu'après la mort du roi régnant les prêtres connoissoient par la bigarrure de la peau d'Apis quel devoit être le roi successeur, & avoient trouvé par-là un moyen de se rendre maîtres de la succession à la couronne. Mais il s'agit visiblement dans cet endroit non du successeur du roi, mais du successeur qu'on devoit donner au bœuf Apis noyé en cérémonie, ou mort naturellement. Le choix de ce veau se décidoit par ses moucheures,*

vil animal qui broute l'herbe des champs LA THEOGONIE. (a), tous les animaux qui paroissent fréquemment dans les figures hiéroglyphiques eurent part à ses respects. L'Egypte & la Lybie se prosternèrent devant le bélier. Le culte du taureau devint universel. Les boucs qui donnoient leur nom au troisième signe (b) du zodiaque, eurent un temple à Mendès, & bien ailleurs. Le lion, la chèvre sauvage, les poissons (c), le loup, tous noms de constellations différentes ; le serpent si ordinaire dans leur écriture & dans les cérémonies ; l'hipopotame & le crocodile, quoiqu'ils fussent des symboles odieux & n'inspirassent que la crainte, trouvèrent chacun à part des adorateurs, même des cantons entiers qui leur étoient dévoués : & si ces animaux eussent été plus traitables, ils auroient fait une aussi belle fortune que le bélier, le veau, & le bouc, divinités naturellement fort accessibles.

Il n'est pas inutile de remarquer ici que c'est encore une figure symbolique usitée dans un canton de la basse Egypte Le culte du loup.

(a) *Mutaverunt (Deum) gloriam suam in similitudinem vitulis comedentis fenum. PE. 101 : 20.*

(b) Voyez la Sphère des barbares dans Hyde, de Relig. Pers.

(c) Hérodote en Euterpe & Pintaroch. de Hyd. & Osir.

LE CIEL pour exprimer l'année ou la succession  
 POETIQUE. des douze signes, qui n'étant plus entendue, y a donné lieu à honorer spécialement le loup \*, & en a fait porter le nom à la ville de Lycopolis, ensuite à la Lycie, au Lycée, & à plusieurs lieux de la Grèce, sur-tout en Arcadie. Chacun fait que les loups ont coutume de marcher à la file. On en a même fait un proverbe, & c'est une remarque ordinaire chez les naturalistes que les loups en passant une rivière se suivent sur une ligne, le second mordant la queue du premier, le troisième la queue du second, & ainsi des autres. Cette figure fut choisie pour signifier l'année, parce qu'elle est composée de douze mois qui se suivent sans interruption. Ce qui est si vrai que les Grecs donnoient à l'année le nom de Lycabas qui signifie *la marche des Loups.*

## X L I I.

*Preuves du culte rendu à ces divinités bizarres.*

Je ne puis disconvenir, me pourra-t-on dire, que la vûe de tous ces animaux symboliques dont on ne connoissoit plus la signification, & de plus la coutume

perpétuelle de dire qu'Osiris ou Horus LATHEO-  
 entroit dans le Bélier, dans le taureau, GONIE.  
 & dans les autres animaux du zodiaque n'ayent pû faire naître des travers dans l'esprit du peuple, & donné lieu à des contes pleins d'extravagance. Mais est-il concevable que les Egyptiens aient manqué de sens jusqu'au point d'adorer les animaux mêmes dont les figures leur avoient autrefois servi de lettres, ou de signes instructifs, & même jusqu'à encenser les plantes dont on ajoutoit les feuillages aux figures des animaux pour en varier le sens, & pour marquer les différentes saisons ?

Je n'entasseraï pas ici les passages de Lucain, de Silius Italicus, de Stace, de Juvenal, ni une foule d'autres témoignages des auteurs prophanes qui tournent en ridicule la petitesse des Egyptiens prosternés devant un bouc, ou pénétrés de respect devant un oignon. Mais je me bornerai à deux ou trois traits de l'écriture sainte dont l'éclaircissement peut intéresser mes Lecteurs, & les convaincre en même tems de la bizarrerie de ce culte dont on n'imagine pas que l'homme ait été capable.

L'art de la sculpture, ni celui de couler des figures en fonte, n'étoient pas gé-



LE CIEL généralement interdits aux Hébreux, puis-  
POETIQUE. que le fond du tabernacle & le couvercle

de l'arche qui renfermoit la Loi, furent ornés de plusieurs figures ailées, qui étoient autant d'images des esprits célestes, ou des symboles de l'adoration & de l'obéissance dûes à l'Être suprême. Ces figures n'étoient pas comme l'ont pensé certains savans, une imitation des divinités Egyptiennes; puisque Moïse traite par tout leurs animaux & leurs sculptures de choses abominables. Mais c'étoit un usage innocent & judicieux de l'ancienne écriture symbolique: c'étoit enseigner & parler par signe. (a) Ces figures, bien loin d'être une copie, de ce que l'Égypte adoroit, invitoient à l'adoration de l'Être invisible & présentoient à l'esprit le modèle de l'abaissement le plus profond, & de l'obéissance la plus agile. Le cas où la sculpture étoit interdite aux Hébreux, est celui où la figure taillée pouvoit devenir un objet de chûte, & porter le peuple à l'idolâtrie.

Pourquoi donc la mer d'airain ou la grande cuve qui servoit dans le parvis du temple de Salomon à laver les piés & les mains des ministres prêts à faire le sacrifice, étoit-elle appuiée sur la croupe de plusieurs taureaux de Bronze? Si le tau-

(a) Ce que saint Paul appelle *ele menta mundi*.

reau étoit l'objet chéri du culte populaire. LA THE'OGONIE. re, ces figures pouvoient devenir en Israël une occasion de scandale.

Le Bœuf étoit sans doute l'objet de la dévotion à la mode: mais le faire servir de support à la cuve où se lavoient les ministres du Dieu vivant, c'étoit avilir par le plus humble de tous les services, l'animal qui étoit adoré chez les peuples voisins. Et au contraire Jeroboam l'irréconciliable ennemi de Salomon, prétendit tirer profit de l'inclination des peuples pour cet animal, lorsqu'à son retour d'Égypte, il essaya de détourner les Israélites d'aller à Jérusalem en les attachant à Dan & à Béthel par l'érection des veaux d'or qu'il y plaça. D'où peut enfin provenir le culte que les Hébreux rendirent dans le désert à un taureau de fonte, sinon de l'impression vive que la pompe des fêtes d'Apis & de Mnévis avoit faite dès l'enfance sur leur esprit, lorsqu'ils étoient dans la terre de Gessen, voisin de l'Héliopolis & de Memphis?

Que le bélier & le bouc, l'agneau, & le chévreau aient été adorés en Égypte aussi-bien que le taureau, nous en trouvons un autre preuve dans le refus que fit Moïse d'user de la permission que Pharaon lui donnoit de célébrer la fête du Seigneur, sans sortir de l'Égypte, sans

LE CIEL aller, comme faisoient bien des peuples, POETIQUE, solemniser leurs fêtes sur des montagnes, ou dans des déserts éloignés de toute habitation. Les Egyptiens, dit-il au roi, nous lapideroient, s'ils nous voyoient im-

\* Exod. 8. *moler ce qu'ils adorent* \*.

Mais cette preuve est encore plus sensible dans les cérémonies de la Pâque. L'im-molation de l'agneau pascal, & tous les sacrifices de la Loi, ont à la vérité des rapports importans à une plus excellente victime. Ils sont principalement destinés à servir à jamais d'instructions à ceux qui ont reçu la réalité dont la loi Mosàïque n'étoit que l'ombre. Mais cette cérémonie avoit alors un rapport sensible & immédiat aux besoins présens du peuple Hébreu & aux circonstances où il se trouvoit.

C'étoit, comme nous l'avons déjà remarqué, la coutume des Egyptiens de porter dans les fêtes de chaque nouveau mois, les symboles qui y étoient propres, & sur-tout l'animal qui avoit rapport au signe où entroit le soleil. Ils célébroient avec une pompe particulière le retour de l'équinoxe du printems (a), & l'entrée

(a) *Ἐοφραζον μάλιστα τὸν ἡσπέρην ἰσημερινόν, Πλούτ. de Isid. & Osir.* Ce qui se trouve confirmé par l'Auteur de la Chronique Orientale, traduite par Arahauus Echellenensis, pag. 7. *Erant dies (Paschatis) iste quo sol ingressus est primum signum arietis; eratque dies illa solemnis ac celeberrima apud Aegyptios.*

du soleil au premier signe qui est le bé-LATHEO-lier. Ils faisoient les préparatifs de cette GONIE. fête avant la pleine lune voisine de l'équinoxe : & le quatorze de cette lune, toute l'Egypte étoit en joye : chacun mettoit des feuillages & des marques de la fête au-dessus de sa porte : on couronnoit de fleurs le bélier : on portoit en triomphe l'animal qui étoit propre à cette fête, & qui étoit devenu l'objet de l'encens & du respect des peuples.

Les Hébreux au contraire eurent ordre au tems de leur départ, & pour tous les ans à perpétuité au retour de l'équinoxe de prendre dans chaque famille un jeune belier, un agneau d'un an ; de le tenir prêt dès le dixième de la lune voisine de l'équinoxe, pour l'im-moler le quatorze ; de se contenter d'un chévreau au défaut d'un bélier, l'un & l'autre étant honorés des Egyptiens ; de persévérer jusqu'au quatorze dans la volonté de tuer ce qu'ils avoient vû adorer ; de le rôtir en présence de la famille ; de manger ensemble les chairs de cet animal le soir même du quatorze, qui étoit le jour auquel le bélier étoit couronné de fleurs & honoré des Egyptiens ; de n'en séparer aucune partie pour être mise en réserve jusqu'au lendemain ; &

LE CIEL sur-tout d'en manger la tête aussi bien POETIQUE. que le corps, pour faire en cela tout le contraire des Egyptiens. Un témoin oculaire \* de leurs anciennes pratiques nous a appris que les Egyptiens ne mangeoient la tête d'aucun animal; mais qu'ils la maudissoient, la consacroient aux divinités mal-faisantes, & la gardoient pour la vendre le lendemain sur la place aux étrangers, ou pour la jeter dans le fleuve au défaut d'acheteurs.

Une autre circonstance qui paroît singulière dans les réglemens de la pâque judaïque, est la défense de faire bouillir les chairs de l'agneau, & d'en rien manger de crû. Quel intérêt la religion des Hébreux pouvoit-elle avoir à rôtir la victime, plutôt qu'à la bouillir, & quel besoin de leur défendre de manger des chairs crûes dont on a naturellement horreur? Nous pouvons juger de la pratique des Egyptiens par celle des Athéniens qui étoient une de leurs colonies. Quand ils sacrifioient à Horus, ou aux heures, c'est-à-dire, aux saisons, divinités indubitablement venues d'Egypte; le rituel de cet acte d'idolâtrie étoit de faire bouillir les

chairs (a), non de les rôtir. On conserva LA THEOGONIE. à Athènes l'usage Egyptien dans le culte de ces dieux viiiblement Egyptiens: & les Hébreux eurent ordre de faire le contraire pour ne prendre aucune part aux actions & aux coûtumes de l'idolâtrie.

La défense de manger aucune partie de l'agneau, par exemple, les intestins, sans avoir cuit le tout, étoit fondée sur la coûtume extravagante par laquelle on croioit honorer Bacchus en mangeant les chairs, & surtout les entrailles des chèvres, & des autres victimes, sans les cuire (b). J'ai rapporté l'origine de ces pratiques furieuses.

Enfin la dernière cérémonie prescrite aux Hébreux dans l'immolation de l'Agneau pascal, étoit de rougir de son sang le dessus de leurs portes, tandis que

(a) Ἀθύνατοι τοῖς ἑσπέραις θύοντες οὐκ ἐβόων, ἀλλ' ἐψάρον τὰ κρέα. Αἰθηνάϊ, lib. 14. c. 20.

(b) Illic (in Orgiis Bacchi) inter ebrias puellas & vinolentas senes cum scelerum pampa procederet, alter nigro amittu ceter, alter ostense angue terribilibi, alter eructans ore, dum urva pecoris inembra discerpit, &c.

Julius Firmic. de errore profanarum religionum.

Plutarque dans son livre de la cessation des Oracles nous montre des fêtes où l'on mettoit les victimes en pièces, & où l'on les mangeoit toutes crûes, ἐν αἷσι μίεφαι τὰς ἐξ Ἀγοσπάρμοιο. Arnobe fait ce reproche aux Gentils, lib. 5. caprorum reclamantium viscera eructantis oribus dissipata.

LE CIEL les Egyptiens ornoient les leurs de feuilles & de figures conformes à la solennité du bélier. C'étoit donc en tout point rompre publiquement & sans retour avec les pratiques Egyptiennes. C'étoit renoncer solennellement à l'idolâtrie & au culte de toutes ces prétendues puissances célestes, qui les avoient pu séduire par l'éclat de leurs fêtes. C'étoit revenir au culte d'un seul Dieu, créateur, moteur, & conservateur de toutes choses. Ainsi avec la preuve de la profonde sagesse des loix de Moïse toujours diamétralement opposées aux pratiques Egyptiennes, nous avons aussi la preuve de l'extravagance des Egyptiens qui avoient commencé il y a beaucoup plus de trois mille ans, à prendre les noms du zodiaque, & les figures, soit de leur écriture, soit de leur cérémonial pour des objets importants, & qui cachotent de grands mystères, ou pour des monumens respectables de la vie, & de l'apothéose de leurs grands hommes.

## XLIII.

*Python ou Typhon.*

Le même fond d'amour propre qui avoit fait trouver aux Egyptiens Cham, son épouse, & leurs prétendus enfans. Mé-

nès & Toth, dans les caractères les plus honorables de leur ancienne écriture, leur fit chercher quelque ancien ennemi de leur colonie dans le monstre aquatique qu'ils nommoient Ob, & qu'ils regardoient comme l'ennemi d'Osiris. Ils y crurent trouver les marques distinctives du fondateur d'une nation voisine qu'ils haïssoient souverainement : c'étoit Phytou Phyton, frere de Mesraïm, & auteur des Phytéens qui habitoient l'intérieur de l'Afrique. Soit que Phyton se fût révolté contre son pere Cham, & eût troublé le repos de l'établissement de Mesraïm ; soit plutôt encore que tous les Phytéens leur fussent généralement odieux, parce qu'ils avoient des coutumes toutes contraires à celles des Egyptiens (a), tuant & mangeant tous les animaux que l'Egypte honoroit ; un faux zèle de religion leur rendit peu-à-peu le nom de Phyton qui étoit celui du fondateur de la colonie, universellement abhorré & digne d'exécration. Au lieu du nom de Ob qu'ils donnoient au monstre symbolique qui avoit privé Isis de son cher Osiris, ils s'accoutumèrent avec le tems à ne lui plus donner d'autre nom que

Genes. 10.

(a) Οὐδὲ νομοῖσι τοῖσι αὐτῶν ἡγομένησι  
Hérodote. in Melpomen.

LE CIEL celui de Phyt ou Phytou qui réveilloit toute leur haine : & ayant entièrement perdu de vûe l'histoire du soleil enlevé à la terre par le déluge, ils publièrent, suivant leur système grossier, que l'ame de Phytou au sortir de son corps étoit entrée dans un hippopotame, puis dans celui d'un crocodile, d'un aspic, ou de tel autre animal nuisible, & que c'étoit en mémoire de cette transmigration dans des animaux malfaisans comme lui, qu'on lui en donnoit la figure, si même il ne continuoit à y résider.

Origine de la faulle doctrine des deux principes.

De même qu'Osiris, devenu leur pere commun, fut peu-à-peu regardé comme le principe de tout le bien qui arrivoit à l'Egypte; lorsque Phytou fut devenu le nom du symbole qui signifioit le ravage des eaux, il fut regardé comme un esprit mal intentionné, comme un principe de contrariété, appliqué perpétuellement à les traverser & à leur nuire. Ils en firent le principe de tout désordre, & se déchargeoient sur lui de tout le mal physique qu'ils ne pouvoient empêcher, & de tout le mal moral qu'ils ne vouloient pas se reprocher à eux mêmes. De là est venue la doctrine des deux principes ennemis, également puissans, & toujours aux prises l'un avec l'autre, vaincus & victo-

Plutarch. de Isid. & Osir.

rieux tour-à-tour. Cette doctrine qui passa des Egyptiens aux Perles sous le nom d'Orosmaë, & d'Arimane est infiniment différente de la nôtre selon laquelle Dieu employe conformément aux vûes adorables de sa providence le ministère des esprits qui ont persévéré dans la justice, & laissé une mesure de pouvoir aux anges qui en sont déchus.

La haine des Egyptiens pour ce Phytou leur ennemi imaginaire, & toujours attentif, selon eux à les molester, alla si loin, qu'ils n'osèrent plus en prononcer le nom. On le retrouve cependant en son entier dans la langue des Hébreux qui avoient demeuré en Egypte, & qui y avoient appris à appeler ainsi le plus malfaisant de tous les serpens, l'aspic (a). On retrouve le nom entier de Phytou ou Python dans les fables du paganisme les plus anciennes & les plus célèbres. On y voit ce monstre terrible aux prises avec le Dieu qui éclaire le monde, & répandant par-tout la désolation. Ce qui étant bien entendu, ne signifie que le déluge ennemi du soleil & de la terre. Ovide même & les Mythologues ses devanciers, ont entrevu & conservé l'ancienne liaison qu'il y avoit entre le

(a) ἰθὺς peten.

LE CIEL déluge & cette figure, en placant la POETIQUE. défaite de ce serpent immédiatement après le déluge, & ils y ajoutent tout de suite la fable des géans qui, dans son origine, n'étoit, comme nous l'avons vû, qu'un tableau commémoratif des météores singuliers qui commencèrent après le déluge à troubler l'air, & à faire craindre de nouveau la perte du soleil. Rien de si vanté dans l'antiquité que la victoire du soleil. Rien de plus abhorré que Python, quand de monstre en peinture, il fut devenu un être appliqué à nuire. Les Egyptiens craignant de se fouiller par la seule prononciation de ce nom détestable, en renversèrent les lettres, & les changèrent en celui de Typhon.

Nous avons vû que la croix, soit entière, soit racourcie, étoit la marque de la crûe du Nil, parce qu'elle en étoit la mesure. Cette croix qui retenue par un chaînon, & arrêtée dans la main d'Osiris, ou dans les pattes de l'épervier, ou dans la main d'Horus, signifioit d'une façon fort simple le débordement du Nil réglé par le soleil, fortifié par le vent, & assujetti à des règles certaines, ou maîtrisé par la dextérité du labourage, prit un tout autre tour dans leur esprit. Cette

croix qui dans leur écriture vulgaire, LA THE O- comme aussi dans l'ancienne hébraïque, GONIE. dans la grecque, & dans la latine, étoit la lettre Tau, commençoit nécessairement le mot Typhon écrit en lettres courantes. En sorte que cette figure attachée à un chaînon, ou arrêtée par une main, leur parut un caractère abrégé pour signifier Typhon enchaîné ou déarmé.

Que la croix ou le T suspendu à un chaînon ait été pris par les Egyptiens pour Typhon arrêté, ou, ce qui étoit pour eux la même chose, pour la délivrance du mal, on peut s'en assurer en consultant leurs pratiques. Elles font le plus sûr interprète de l'opinion qui les régloit.

Ils suspendoient le Typhon retenu par une boucle au cou de leurs enfans & de leurs malades : ils l'appliquoient sur les bandelettes parfumées dont ils enveloppoient leurs momies, & où nous le retrouvons encore. Que peut signifier dans leurs idées un T enchaîné, auprès de ceux à qui ils souhaitent la santé ou la vie, sinon la délivrance de la maladie ou de la mort, qu'ils espéroient obtenir par ces pratiques superstitieuses ? On peut donc croire que ce T leur a paru être le commencement & l'abrégé du

LE CIEL nous en a donné la main POËTIQUE. ou l'attache qui le bridait leur paroïsoit être la marque d'une puissance secourable & attentive à détourner le mal. L'on voit par-là l'usage étrangement déplacé qu'ils faisoient de ces figures, qui dans leur première institution, avoient rapport au Nil, au labourage, & à des choses totalement éloignées de l'explication des tems qui ont suivi. Voilà très-vraisemblablement une première clé avec laquelle on pourroit essayer d'expliquer quelque partie de la signification que les Egyptiens des tems postérieurs attachèrent à leur écriture sacrée. Mais il est sensible que tout y avoit rapport aux fausses idées qu'ils avoient prises de ces anciennes figures : & il y a trop peu à gagner dans de pareils recherches pour y employer le moindre travail.

Origine des Amulettes.

Cette coutume de donner un frein aux puissances de l'ennemi, & de suspendre un Typhon captif au cou des enfans, des malades, & des morts, parut si salutaire & si importante, qu'elle fut adoptée par d'autres nations. Les enfans & les malades portoient communément une bulle où étoit le T qu'on regardoit comme un puissant préservatif. Avec le tems, à la place de la lettre T qu'on gravoit

LA THEOGONIE. gravoit d'abord dans cette bulle, mais dont les autres peuples ignoroient le sens & l'intention, on substitua d'autres caractères. Souvent on y mit un serpent, un harpocrate, ou l'objet des dévotions courantes ; quelquefois même des figures ridicules, ou de la dernière indécence. Mais le nom d'*Amulette* \* qu'on donnoit à cette bulle, & qui signifie l'*éloignement du mal*, représente très-naturellement l'intention des Egyptiens de qui cette pratique est venue.

\* *Amulmentum malorum.*

#### XLIV.

##### *Le secret des mystères Egyptiens.*

Quand on se veut instruire de ce qu'il est possible de sçavoir de cette religion Egyptienne qui irrite la curiosité par son appareil mystérieux ; on ne manque pas de lire avec avidité Hérodote, Diodore de Sicile, le traité d'Isis & d'Osiris, quelques autres de Plutarque, les ouvrages de Platon, de Porphyre, ou de tels autres savans qui avoient voyagé en Egypte, & fréquemment conversé avec des prêtres d'Isis, les plus mystérieuses gens de l'univers. On s' imagine que c'est dans de pareils livres qu'il faut chercher l'intelligence des figures symboliques, ou

LE CIEL qu'on ne la trouvera nulle-part. Mais  
 POËTIQUE. après les avoir lûs, on est étonné de n'y  
 trouver que des contes de petit peuple,  
 ou de fades allégories sans liaison, sans  
 dignité, sans utilité; ou enfin une méta-  
 physique guindée, dans les subtilités de  
 laquelle nos déistes aiment à s'égarer,  
 mais dont il est ridicule de penser que  
 la simple antiquité ait eu la moindre  
 connoissance. On regrette une lecture  
 longue, très-ennuieuse, & qui n'est ra-  
 chetée par aucune découverte tant soit  
 peu satisfaisante. Tout ce qu'on y ap-  
 prend d'une manière précise, ce sont les  
 erreurs & les folles idées des Egyptiens.  
 On les trouve, il est vrai, plus intelligens  
 que bien d'autres peuples en matière d'a-  
 stronomie, d'architecture, d'arts, de mé-  
 tiers, de police, & de gouvernement. L'E-  
 criture même fait l'éloge de leur sagesse à  
 cet égard. Quant à cette profonde con-  
 noissance qu'ils s'attribuoient de la reli-  
 gion, de la nature, & de l'origine des na-  
 tions, bien loin d'en trouver quelques  
 vestiges dans les ouvrages que je viens de  
 citer, on y rencontre à chaque pas les preu-  
 ves du plus étrange égarement: & le re-  
 proche que les Egyptiens faisoient aux  
 Grecs\*, d'être toujours enfans dans leur  
 histoire, nous paroît, après cette lecture,

\* Plato in  
 Tim.

pouvoir être fait avec autant & plus de LA THEO-  
 justice aux Egyptiens eux-mêmes; puis- GONIE.  
 que parmi eux les docteurs, comme le  
 peuple, avoient l'esprit plein de puérili-  
 tés, & se trompoient d'autant plus misé-  
 rablement, qu'ils attachotent des histo-  
 res & des traits arbitraires à des figures  
 destinées à signifier toute autre chose.

Mais, me dira-t-on, il ne faut pas s'en-  
 tendre que les prêtres d'Isis, ni Plutar-  
 que, ni les autres voyageurs qui les ont  
 entendus, nous puissent rien apprendre  
 du vrai sens des symboles. C'étoit une  
 théologie mystérieuse qu'on n'avoit gar-  
 dé de divulguer. Ceux qui y étoient ini-  
 tiés s'obligeoient par serment à ne rien  
 communiquer au peuple de ce qu'on  
 leur avoit révélé. Hérodote ne nous dit-  
 il pas souvent, qu'il ne lui est pas permis  
 de révéler les noms ni les honneurs qui  
 étoient affectés à certaines divinités, ou  
 ce que c'étoit que ces dieux? Le secret  
 sur ce point étant inviolable, faut-il être  
 surpris qu'ils ne se soient pas expliqués  
 sur le fond qui nous intéresse, & pou-  
 vons-nous juger de ce qu'ils ne nous ont  
 point dit?

Voyons donc, & c'est par où nous  
 finirons notre essai sur la religion des  
 Egyptiens, voyons ce que c'étoit que



LE CIEL  
POËTIQUE.

ces mystères tant vantés, & pénétrons, s'il se peut, dans ces secrets, malgré les voiles & les défenses qui les rendent inaccessibles.

Il n'y avoit rien de moins mystérieux que la religion des Egyptiens dans les commencemens. Elle étoit originairement la même que celle de Job & de Jéto en Arabie ; que celle de Melchisédec en Chanaan ; que celle d'Abimélec en Palestine. C'étoit en un mot la religion de Noé, & des Patriarches ses enfans, auteurs des premières colonies. Cette religion consistoit à adorer le Très-haut. On y recommançoit la justice & le travail : on y traitoit honorablement les morts : on y attendoit un meilleur avenir ; & bien loin que les figures qui étoient exposées aux yeux du peuple cachassent quelques mystères, on ne les lui présentoit en public que pour lui faire entendre & lui inculquer, par une espèce de prédication perpétuelle, ses devoirs envers Dieu, les avantages de la paix & de la douceur envers ses freres, la récompense de la justice après la mort, & l'ordre soit des fêtes, soit des ouvrages dont il falloit que chacun fût instruit. Les circonstances que j'ai rassemblées pour le faire voir, & que nous trouvons dans les cara-

DU CIEL.

ctères les plus distingués de l'écriture Egyptienne, sont si nombreuses, si simples, & tellement liées, que le hazard ne sauroit rien produire de pareil. Mais toute cette écriture dégénéra nécessairement en un amas d'idées monstrueuses, & de mystères absurdes, quand le sens en fut perverti. Il n'est pas fort difficile de voir ce qui introduisit peu à peu à cet égard la religion du secret, & des fermens.

Dès qu'une fois le peuple grossier, prenant les figures symboliques qu'il voyoit dans le lieu de ses assemblées de religion, pour des personnages & pour des objets réels, se fut infatué de cette idée qu'il avoit pour protecteurs ses propres ancêtres, morts à la vérité, mais transportés dans des astres (a), & toujours occupés des besoins de l'Egypte ; il se forma un langage & un corps de pratiques ou de dévotions conformes à leurs nouvelles idées, & à leurs inclinations. N'entendant plus les symboles, & se faisant un

(a) Αἱ γὰρ τῶν θεῶν τὰ σῶματα παρ' αὐτοῖς κείνη καμίνται, καὶ διαρρηδύονται, καὶ ἡ ψυχὴ ἐν ἕρανῳ δάμασσο ἀέρει. Ils disent que leurs dieux étoient morts, & que leurs corps étoient couchés dans des tombeaux, & honorés parmi eux ; mais que leurs âmes brilloient dans le ciel, & y étoient devenues autant de différens astres. Plutarch, de Isid. & Osir.

grand mérite de les conserver, ils ne purent que les arranger d'une façon arbitraire. Ils les mettoient sans doute en œuvre selon le sens historique qu'ils y avoient imaginé. Ainsi leurs monumens doivent être indéchiffrables dans le détail : témoin la figure de la canicule, du lion, de la vierge, & du labourage défœuvré qu'ils avoient grand soin de peindre sur les murs, parce qu'Horus y paroïssoit dans un état de mort (a). On voit par l'interprétation des figures de l'obélisque de Ramésès, conservée en partie dans l'histoire d'Ammien Marcellin, que dès le tems de cet ancien roi d'Egypte on regardoit Ammon comme le plus puissant des dieux; qu'Horus étoit regardé comme une autre divinité bienfaisante & affectionnée à Ramésès; qu'ainsi le premier sens des figures hiéroglyphiques étant oublié avoit dès-lors fait place à des interprétations pleines d'absurdité. On continua de mettre en œuvre les sculptures sacrées : mais ce fut suivant le sens moderne qu'on y avoit imaginé. Tout cet arrangement bizarre ne peut avoir rapport qu'à leurs fables, ou à une philosophie pitoyable, dont on

(a) Voyez l'Antiquité Expliq. Supplément, tom. 2. suite de la 37. planche.

trouve des échantillons dans l'interprétation des sculptures sacrées de l'Egypte que nous a laissée un grammairien nommé Horapollo, qui enseignoit à Alexandrie & à Constantinople sur la fin du quatrième siècle. Cette écriture qui étoit fort sentée quand elle enseignoit au peuple des choses très-simples & d'un usage journalier, devint, comme on le peut voir par l'ouvrage de cet Egyptien, un moyen de passer pour savant, en cachant sous des enveloppes mystérieuses une multitude de naïvetés, ou de choses extrêmement communes.

Dans les anciennes figures Egyptiennes il y en avoit quelques-unes qu'on ne pouvoit pas naturellement prendre comme les autres pour des dieux du ciel, & dont le sens ne pouvoit guères s'oublier, ayant été d'abord d'un usage infini parmi le peuple. Tels étoient, par exemple, le serpent, le canope, & l'épervier. Aussi voyons-nous par l'interprétation qu'en donne le grammairien Horapollo, qu'au quatrième siècle les prêtres Egyptiens exprimoient encore la vie ou l'éternité de leurs dieux par un serpent qui les entoure (a); qu'ils représentoient le dé-

(a) (ὄφιν) χρυσοῦν ποικίλους θεοῖς περιθίσασιν.  
Serpentem aureum Dns suis circumponunt. Horapoll. 1.

LE CIEL  
POËTIQUE.

bordement du Nil par trois cruches, & qu'ils désignoient le vent par un épervier qui étend ses ailes (a). Mais dès qu'une fois le peuple eut oublié le sens de l'écriture sacrée, & pris des figures humaines pour des puiffances célestes, on ne cessa d'inventer des histoires, & les prêtres qui conservèrent cette écriture, la conformèrent à leurs histoires, ce qui la rend digne de tous nos mépris, & toute différente de l'ancienne pour le sens.

On peut croire que dans les commencemens les prêtres qui avoient encore la clé de l'ancienne écriture avertissoient le peuple de la fausseté de ces interprétations, & le ramenoient à l'unité d'un Dieu auteur de tous leurs biens. Les prêtres conservèrent d'abord quelque partie des explications primitives. De-là vient le mélange de grand & de petit dans la théologie Egyptienne, & dans l'Eleusienne qui étoit la même. Il y demeura plus qu'ailleurs certaines traces des vérités qui faisoient le principal fond de la religion des Patriarches.

Mais il n'auroit pas été sûr pour les

(a) ἱεραὶ Ἀγροῦ μένος τῶν πτερυγῶν ἐν ἄετι . . .  
 ἀετῶν οὐρανῶν. Accipiter alis in aere protensis venturus  
 significat. Ibid.

ni le mouvement, ni la main de l'homme. LA PHY-  
 me, ni aucune cause imaginable, ne sique DE  
 pourra, dans la longue durée des an-MOÏSE.  
 nées, ajouter à l'œuvre de Dieu, ni le  
 moindre vermillon, ni le moindre  
 grain de terre ou de métal: parce qu'un  
 ver & un grain d'élément, sont des na-  
 tures connues de lui seul, & qu'il est  
 entré dans son repos, après avoir produit  
 tout ce qui étoit nécessaire pour la durée  
 du monde.

Cette philosophie de Moïse est autre-  
 ment satisfaisante que celle qui prétend  
 nous expliquer tout par des lignes, ou  
 par des nombres, par des tourbillons,  
 ou par des attractions. On peut faire  
 quelque étude de ces causes, si Dieu  
 les met en œuvre dans la nature. On  
 peut en faire usage pour expliquer con-  
 jecturalement avec le plus de vraisem-  
 blance qu'il est possible, la marche de  
 l'univers. Mais la science du mouvement  
 n'est point la science de la création.  
 Toute physique dans laquelle les causes  
 préparées pour entretenir le monde sont  
 regardées comme les causes mêmes des  
 différentes parties de la nature, nous  
 éloigne de la vérité; puisqu'elle rappelle  
 l'origine & la formation de tout à des  
 causes qui ne peuvent rien engendrer;

LA PHY- & nous dessèche le cœur en substituant  
SIQUE DE aux volontés & aux intentions adorables  
Moïse. du Toutpuissant, une mécanique ima-  
ginaire. Au lieu que dans la phylique de  
Moïse, la vertu est toujours compagne  
de l'exacte vérité.

Après qu'il a montré à l'homme ce  
qu'il doit à Dieu, en lui apprenant que  
tout ce qui est dans le ciel, sur la terre,  
dans la mer, & dans l'air, tient immé-  
diatement de Dieu sa nature, sa place,  
& son degré de bonté; après nous avoir  
fait sentir par l'orde des ouvrages du Sei-  
gneur dont l'homme est le dernier, que  
ce sont autant de préparatifs destinés  
pour nous; il nous inspire l'humilité à  
la suite de la reconnoissance, en nous  
apprenant la précaution que Dieu avoit  
prise pour empêcher que l'homme, si  
favorablement traité, ne devint l'admi-  
rateur de sa propre excellence. *Dieu prit,*  
*dit Moïse, du limon de la terre, & il en*  
*forma le corps de l'homme.* Cette vérité,  
comme toutes les précédentes, est encore  
confirmée par l'expérience. Lorsque le  
corps de l'homme se dissout après sa  
mort, il n'en demeure que ce qui en  
faisoit la première base; un peu de cen-  
dre. Le néant & la poussière; voilà notre  
origine, & le terme de notre vie terrestre.

On voudroit, je l'avoue, que Moïse, LA PHY-  
en nous apprenant ces vérités si touchan- SIQUE DE  
tes, nous eût appris aussi ce que c'est que Moïse.  
la lumière & le feu; ce que c'est que de  
l'or & de la terre; ce que c'est que notre  
vie, notre ame, enfin qu'il eût tout dit.  
Mais si celui qui a fait les natures élé-  
mentaires & les espèces vivantes, a jugé  
que le service & non la connoissance,  
nous en feroit utile dans notre état pré-  
sent; il est évident, en conséquence,  
que Moïse nous a appris ce que nous  
avons intérêt de savoir, & qu'il n'a omis  
que ce qui ne nous regarde pas. Au con-  
traire, la philosophie qui, en perdant de  
vûe les intentions de Dieu, & le rapport  
de toutes les créatures de ce monde à une  
même fin, entreprend de nous expliquer  
le fond des êtres, & de les faire tous  
éclore d'une même argile mise en mou-  
vement, veut ridiculement forcer une  
barrière que Dieu nous tient fermée, &  
se trouve en contradiction avec toute la  
nature.

Depuis Tubalcain qu'on manie les  
métaux, a-t-on pu savoir ce que c'étoit  
qu'une paillette de fin or? & on veut sa-  
voir ce que c'est que l'ame, ce que c'est  
que l'univers. Mais la preuve complète  
de la vanité des promesses de ceux qui

LA PHY- prétendent par le mouvement, ou par  
SIQUE DE quelque autre cause générale, fabriquer  
MOÏSE. l'univers entier, c'est que quand vous  
leur demandez en conséquence ce que  
c'est qu'un grain d'or; dans toutes les  
écoles, ils vous répondent que c'est  
une parcelle de la matière première tour-  
née d'une certaine façon. Ici Aristote &  
Descartes se donnent la main. Autant en  
diront-ils d'un grain de sable. S'ils ajoû-  
tent dans leur définition que l'or est jau-  
ne & fusible; que le sable est inflexible  
& transparent: mes yeux me l'avoient  
dit avant que j'allasse à l'école. Ils ne  
m'ont donc rien appris.

La différence sensible que je trouve en-  
tre la philosophie de Moïse & la philo-  
sophie à système, qu'on appelle avec em-  
phase la grande physique, c'est que Moïse  
d'accord avec l'expérience, me conduit  
au vrai dont j'ai besoin, en me montrant  
que tout ce qui est sur la terre, sort de  
la main de Dieu, & y a été mis pour ser-  
vir & pour exercer l'homme. Il me rend  
reconnoissant, agissant, & heureux. Au  
lieu que les prétendu-grands physiciens,  
en rapportant tout à la matière mise en  
mouvement, usent le tems de leurs dis-  
ciples, & leur saignent la tête d'une fa-  
brique inintelligible, où rien n'est lié

avec les desseins de Dieu, où rien n'opé- LA PHY-  
te aucun sentiment dans le cœur, & où SIQUE DE  
tout se fait sans que Dieu s'en mêle, ou MOÏSE.  
paroisse penser à l'homme. Cet affoiblisse-  
ment de la reconnoissance & de la piété  
est déjà un grand malheur, & quelque-  
fois il est suivi de plus grands maux.  
Nous pouvons nous souvenir tous tant  
que nous sommes qu'au sortir des éco-  
les, & après avoir pris connoissance  
des meilleurs traités de physique géné-  
rale, nous étions secrètement blessés du  
peu d'accord que nous trouvions entre  
l'ouvrage des six jours, & le monde  
idéal qu'on nous avoit formé avec tant  
d'appareil par les loix d'un mouvement  
simple ou double appliquées à une ma-  
tière première selon les idées de Des-  
cartes, de Malebranche, ou de Leibnitz.  
Distinguez bien, nous disoient à la vé-  
rité les deux premiers, distinguez bien la  
possibilité d'avec le fait. Notre mon-  
de n'est qu'une fabrique possible &  
une supposition propre à faire tout con-  
cevoir par voye de conséquence. Pour  
le fait il faut s'en tenir au récit de Moïse.  
Mais en continuant la lecture des plus  
habiles métaphysiciens, nous trou-  
vions par tout des éloges infinis de la  
méthode d'agir par des loix générales;

LA PHY- il n'y avoit que celle-là qui fût digne  
SIQUE DE de la sagesse de Dieu & qui mît sa gloire  
Moïse. à couvert. Nous sentions par l'inspection

de la nature que cette voie est celle que Dieu suit dans la marche & dans l'entretien du monde. Pourquoi donc, disions nous, Dieu auroit-il en aucun tems suivi des deux méthodes celle qui étoit la moins digne de lui ? S'il est fidèle à ses loix générales dans la conservation des êtres, pourquoi y auroit-il dérogé dans la création ? Cette pensée quoique très louche, & même très fautive, puisqu'elle le mouvement qui conserve le monde ne peut pas le former, avoit un air spécieux : elle ne nous conduisoit pas à l'athéisme qui est le comble de l'extravagance : mais elle nous laissoit à découvert aux impressions du déisme. Elle étoit peu propre à affermir en nous l'es-time de la révélation. Nous quittons le solide pour suivre un ombre de raisonnement. Nos piés commençoient à chanceler : nous avons été prêts de tomber.

D'une autre part je me souviens des efforts que j'ai quelquefois vû faire pour disculper Moïse, dont la création ne quadroit pas avec la structure qu'on avoit imaginée. On vouloit au moins acquitter certaines bienséances. *Moïse*, di-

LA PHY- soit-on, n'est pas contre nous. Il ne doit  
SIQUE DE pas nous arrêter, parce qu'il a traité ces  
Moïse. choses, non selon la grande physique, mais  
selon les idées populaires. Voyons si ces idées qu'on trouve peu exactes dans son récit, sont aussi populaires qu'on le dit. Par exemple, la distinction des eaux inférieures d'avec les supérieures infiniment atténuées & placées dans le récit de Moïse jusqu'au dessus de la région des vapeurs sensibles; l'indépendance qu'il établit entre le corps de la lumière & celui du soleil; le repos de Dieu, ou la cessation de toute production nouvelle depuis la création de l'homme; ce ne sont point là des idées qu'on puisse appeler populaires. Moïse ne s'y est pas arrêté par économie. Ce sont au contraire des vérités fort surprenantes & très contraires à tous les préjugés. Nous ne voyons pas, & nous ne soupçonnons pas même l'assemblage de ces eaux raréfiées que l'expérience nous démontre cependant dispersées tout autour de nous, & dans l'air le plus pur. Nous sommes disposés par l'habitude à regarder la lumière comme une émanation du soleil, parce qu'elle nous communique l'impression qu'elle en reçoit : & le grand Newton lui-même a cru trouver des rai-

LA PHY-sons capables de l'autoriser à penser là-  
SIQUE DE dessus comme le peuple. Naturellement  
MOÏSE. nous croyons voir tous les jours des êtres  
nouveaux, parce que nous voyons au-  
jourd'hui des développemens, des ac-  
croissemens, ou des délinions qui ne pa-  
roissoient pas hier. C'est pour cela que le  
paganisme a été blessé d'entendre dire aux  
Juifs que Dieu ne produisoit plus d'êtres  
nouveaux; & de leur voir honorer le re-  
pos de Dieu par le repos de chaque sep-  
tième jour; repos qui passoit dans l'es-  
prit des Payens pour une honteuse repré-  
sentation de la lassitude de ce Dieu (a).  
Ici Moïse ne craint point de heurter de  
front les préjugés des sçavans & designo-  
rans. Il nous apprend que le corps de la  
lumière étoit avant le soleil, & qu'elle  
ne lui doit point sa naissance. Il nous ap-  
prend l'existence d'une mer supérieure  
qui avoit échappée aux philosophes, &  
qui, dans son récit, les offendoit tous.  
Il nous apprend enfin par l'ouvrage des  
fix jours, & par le repos du septième,  
ce qu'aucun philosophe n'a daigné nous  
apprendre; savoir que tout est lié dans  
la nature; que le même dessein qui en a  
construit en détail toutes les pièces, les

Rutil. Claud. (a) Septimus quoque dies turpi damnata veterem  
hymor. l. 2. Tanquam lassati molis imago Deo.

LA THE' G' mesurera sa réponse : mais s'il veut seu-  
lement parler à demi mot, il nous fera GONTE.  
aisément entrevoir ce qu'il ne lui aura  
pas été permis de publier. Je n'entre  
point, dit-il, dans le détail des cérémonies  
d'Eleusis, qui sont si saintes & si vénéra-  
bles. Je passe aussi sous silence le culte qui est  
particulier à l'île de Samothrace, & les  
mystères qu'on célèbre à Lemnos au cœur  
d'une vaste enceinte de forêts. Quand ces  
mystères sont expliqués & ramenes à leur  
vrai sens, il se trouve que c'est moins la  
nature des dieux qu'on nous y apprend que  
la nature des choses mêmes, ou des vérités  
dont nous avons besoin. (a)

Ce premier aveu de Cicéron dit déjà  
beaucoup, & il nous fait assez entendre  
que quand ces usages ont été établis on  
ne connoissoit pas encore les dieux. Il  
nous apprend par-là sur quoi étoit fon-  
dée la précaution du secret. Anciennement  
tout se passoit en public. \* On ne  
montrait ces figures & ces cérémonies  
que pour régler le peuple. On lui appren-  
noit par-là des maximes de conduite, &  
les moyens les plus sûrs pour se bien

\* Diad. Sic.  
l. 1. P. 343.  
& 344. edit.  
Fechel.

(a) Omisso Eleusinam sanctam illam & augustam (re-  
ligionem); præterea Samothraciam, eaque (mysteria)  
qua Lemni coluntur sibi vestribus sepius densa; quibus ex-  
plicat; ad rationemque revocatis rerum natura magis co-  
gnoscitur quam decorum. Cic. de Nat. Deorum, lib. 1.  
sub finem.

LE CIEL gouverner. Mais par la suite on crut de POETIQUE, voir tenir l'instruction secrète, & ne révéler qu'à des personnes d'une discrétion éprouvée le vrai sens des figures symboliques, parce que ce sens étoit fort simple, & que ces figures n'étoient que des signes. Au lieu que le peuple dans son ignorance crasse croyoit y voir, & vouloit que chacun y vît des hommes & des femmes que son imagination divinisoit, en les logeant dans différens astres.

Mais pressons Cicéron de s'expliquer un peu plus. S'il veut seulement ajouter deux mots aussi significatifs que les précédens, je ne désespère pas qu'il n'achève de confirmer la raison, ou le motif, que je vous ai donné du secrèt des mystères; & de justifier ce que je vous ai dit du sens de l'écriture, & des cérémonies symboliques. *Par le secours de ces mystères*, nous dit-il encore, nous avons connu les moyens de subsister (en réglant notre travail.) *Les leçons qu'on y donne ont appris aux hommes non-seulement à vivre (ent' eux) dans la paix & avec douceur, mais même à mourir, dans l'espérance d'un meilleur avenir* (a), récompense infallible de leur vertu.

(a) *Illis mysteriis . . . . principia vita cognovimus, neque solum cum latitiis vivendi rationem accepimus, sed etiam cum se meliore moriendi.* Cic. de Leg. l. 2.

Ce passage, quoique fort court, nous apprend tout ce que nous voulions savoir, & nous lève non-seulement les barrières, mais les derniers voiles qui fermoient l'avenue des mystères. Tout est enfin exposé au grand jour. Ces pratiques n'avoient point de rapport aux dieux, parce que ceux-ci sont venus plus tard: & elles ne sont mystères que parce qu'il faut trouver des personnes sûres à qui l'on puisse dire ce que tout cela signifioit anciennement. On les cachoit aux autres sous un secrèt inviolable, parce que les figures que le peuple avoit divinisées, signifioient dans ces mystères toute autre chose que des dieux; confession qui pouvoit avoir de fâcheuses suites.

L'objet de cette instruction si ancienne rouloit sur trois points, qui étoient: 1°. d'apprendre aux hommes, dispersés & traversés par mille obstacles, la façon de se nourrir & de se vêtir par certains réglemens ou précautions d'expérience; en second lieu, de se traiter mutuellement avec douceur; & troisièmement enfin de vivre avec une équité qui leur assureroit une meilleure vie après la mort. Les paroles de Cicéron sont claires. Mais comme il s'est expliqué en peu de mots



LE CIEL achevons d'en faire sentir toute l'étendue POËTIQUE, & la parfaite conformité avec l'explication entière que j'ai donnée aux anciens symboles, en ajoutant ici la traduction littérale de la plupart des termes qui étoient en usage dans ces mystères. Ni les Grecs, ni les Romains n'en entendoient le sens, parce que tous ces mots sont Phéniciens. Le nom même de *mystère* étant (a) encore de cette langue dans laquelle il signifie *voile* ou *enveloppe*, nous sommes autorisés par cela même à chercher dans la langue Chananéenne le sens des autres termes usités dans les mystères. Mais s'il se trouve que les termes employés dans les fêtes Eleusiniennes concourent parfaitement d'une part avec l'explication de Cicéron, & d'un autre côté avec le sens que j'ai donné aux pièces les plus usitées dans les cérémonies & dans l'écriture symbolique; il en résultera sensiblement que les figures originaires établies pour instruire le peuple ont été converties en autant de dieux imaginaires, & que nous sommes parvenus à la vraie origine de tous les habitans du ciel Poétique.

(a) מִסְתָּר *mistar*, & מִסְתָּרוֹ *mistor, velamen, absconditio, latibulum*. Psal. 10 : 9. Hebr. & Isai 4 : 6.  
 מִסְתָּרִים *mistarim, idem*. Isai 45 : 3.

La Cérés de Sicile & d'Eleusis n'est LA THE'ONIE. autre chose que l'Isis Egyptienne apportée dans ces lieux par des marchands de Phénicie qui s'entichissoient en transportant les blés de la basse Egypte, dans les lieux où la disette de provisions les attiroit, & généralement sur les différentes côtes de la Méditerranée où ils avoient des comptoirs & des établissemens. Le cérémonial des fêtes rurales avoit pris un tour tant soit peu différent dans leurs mains. La mere des moissons y pleuroit sa fille, au lieu de pleurer son mari, comme portoit le rituel Egyptien. A cela près, le fond & l'intention étoient les mêmes. L'une & l'autre allégories ont un rapport évident au triste changement introduit sur la terre par le déluge, & au progrès pénible du labourage qui fut long-tems à se régler.

Si nous écoutons les histoires qui avoient cours parmi les Athéniens (a), Cérés désolée de la perte de sa chère fille Péréphatta ou Perséphone, (que les Latins prononcent par le mot de Proserpine), courut de tout côté pour la retrouver. Elle alluma des flambeaux, & la chercha sans relâche la nuit comme le

(a) Voyez S. Clem. Alexand. *Cohors, ad Gent. & Potter's Antiquity of Greece, tom. 1.*

Origine de  
Cérés.

LE CIEL jour. Après bien des peines & bien des POETIQUE. courfes, elle trouva proche d'Eleufis quelques perfonnes qui effayèrent de la confoler dans fon accablement. Une femme nommée *Baubo* lui apporta des vivres & des rafraichiffemens : elle effaya de faire rire la déeffe, & y réuffit. Célée roi d'Eleufis ; & fon fils *Triptolème*, la reçurent bien, & en reconnoiffance elle leur apprit à cultiver le blé qu'ils ne connoiffoient pas. Elle leur apprit à fubftituer aux glands & aux pavots dont ils faifoient ufage, l'orge & le froment qu'elle leur montra à femer & à mettre en œuvre. Célée instruit par Cérès, enseigna (a) aux peuples voifins la manière de faire des claies, des vans, des paniers, & les autres instrumens rufiques propres à nétoyer & à conferver le blé ou les autres graines. *Triptolème* fils de Célée (b) leur enseignoit à ouvrir les filons, à effondrer la terre, & à gouverner la charue. *Eumolpe* & quelques autres habitans d'Eleufis furent des premiers à profiter de ces leçons. Cérès après avoir charmé les déplailirs par la fatisfac-tion de faire du bien aux peuples chez qui elle alloit demander des nouvelles de

(a) *Virgæ præterea Cerei villicæ fupellex*. Georg. l. 1.  
 (b) *Unicæ puer monftrator aratri*. *ibid.*

fa fille, la retrouva enfin. Mais elle ne lui LA THÉO- fut rendue qu'à condition de paffer tous GONIE. les ans fix mois feulement à la compagnie de fa mere, & fix mois fous terre. En mémoire de cet évènement, Cérès institua les fêtes nommées *Thefiphories*, dont les parties principales fe peuvent réduire à trois, les préparations, les processions, & l'autopfie, on la vûe de la vérité.

Les préparations dont on peut lire le long détail dans *Meurfius*, \* avoient <sup>Gracia feriata.</sup> pour objet la frugalité, la chafteré, & l'innocence néceffaires aux adoreurs. Les processions confiftoient dans le transport des corbeilles sacrées où l'on enfermoit un enfant & un serpent d'or (a), un van, des graines, des gâteaux, & tous les autres fymboles dont nous avons fait ailleurs tout le dénombrement. L'autopfie étoit comme le dernier acte de cette représentation. Après une nuit affreuse, des éclairs, des coups de tonnerre, & une imitation de ce que la nature a de plus trifte, la sérénité qui succédoit enfin, laiffoit paroître quatre perfonnages magnifiquement vêtus, & dont les habits étoient tous myftérieux.

(a) *Potter's Antig. tom. 2. pag. 327. & S. Clem. Cohort. ad Gent.*

LE CIEL Le plus brillant de tous, & qu'on nom-  
 POETIQUE. moit spécialement l'*Hierophante*, ou ce-  
 lui qui *révèle les choses saintes*, étoit ha-  
 billé de manière à représenter le démiur-  
 gue, l'être qui conduir l'univers. Le se-  
 cond étoit le *porte flambeau*, & avoit  
 rapport au soleil. Le troisième qu'on  
 nommoit l'*Adorateur*, & qui se tenoit  
 proche d'un autel, représentoit la lune.  
 Le quatrième qu'on nommoit le *sacré*  
*messager*, avoit rapport à Mercure (a).  
 Ramenons & l'histoire & les cérémonies  
 à la vérité.

Le voyage de Cérès est un tissu d'histo-  
 riettes inventées pour donner quelque  
 sens aux termes & aux figures qu'on  
 conservoit dans les fêtes sans y rien com-  
 prendre; mais qui dans leur première  
 institution tendoient à représenter le  
 bouleversement des dehors de la terre  
 causé par le déluge, les changemens de  
 l'air & des saisons, la perte de l'ancienne  
 abondance, & les longues traversées que  
 le labourage avoit eu à surmonter. L'Isis  
 qui paroissoit dans cette fête commémo-

(a) Εν τῷ τοῖς κατ' Ἐλευσίνα μυστηρίοις ὁ μὲν  
 ἱεροφάντης εἰς εἰκόνα Ἐδμίου, ἢ εἰς κούρην ἑλισ-  
 δέχοις ἢ εἰς τὴν Ἥλιον· ὁ μὲν ὑπὸ βασιλῆος εἰς τὴν  
 σελήνην ὁ δὲ ἐξακμήθε, Ἐρμῆς. Euseb. preparat.  
 Evang. l. 3.

rative

LATHEO-  
 GONIE.  
 rative du triste état des hommes après le  
 déluge, représentoit la terre, & on lui  
 donnoit alors un nom propre à exprimer  
 le changement que le déluge avoit intro-  
 duit dans notre demeure dont il avoit  
 bouleversé & rompu les dehors. On la  
 nommoit Cérès, qui signifie *ruine, fra-*  
*cture, bouleversement* (a). Cette mere  
 désolée pleure la perte de sa chère fille.  
 Elle regrette l'abondance perdue, l'an-  
 cienne fécondité que les eaux sorties de  
 dessous terre lui avoient enlevée. Elle  
 pleure le blé caché & confondu avec une  
 foule de mauvaises plantes qui l'étouf-  
 font, ou jetté inutilement dans des cam-  
 pagnes stériles, ou emporté par les vents  
 & par le ravage des grandes eaux. Ce  
 sens n'est pas équivoque. Perephatta si-  
 gnifie *l'abondance perdue* (b), & Perse-  
 phone ou Proserpine signifie *le blé caché,*  
*le blé égaré* (c).

Les hommes furent long-tems dans la  
 peine, désolés par les pluies & par le  
 froid, contraints d'amasser des tiges de  
 Les torches  
 de Cérès.

(a) צרע ceres, *confractio, excidium*, boulever-  
 sement. Jerem. 46 : 20.

(b) De פרי peri, fruit, & de פתח pasat, perir,  
 manquer, vient פרתחא perephattah, le blé détruit, le  
 blé manquant.

(c) De פרי, fruit, blé; & de ספן saphan, cacher,  
 vient פרספנה persephoneh, le blé égaré.

Tome I.

S

410 HISTOIRE  
LE CIEL férules, ou d'autres matières sèches ou  
POËTIQUE. résineuses pour faire des torches égale-  
ment propres à les réchauffer, & à éclair-  
cer les longues nuits d'hiver inconnues  
jusqu'alors. De-là les torches insépara-  
bles des signes commémoratifs de ce  
triste état du genre humain.

Les pavots  
de Cérés.

Pour vivre, on fit d'abord usage de  
graines ou d'huile de sésame: on em-  
ploya les glands, les grenades, les  
autres fruits, & les moindres baies qu'on  
trouvoit à l'aventure parmi les ronces &  
les brossailles. Peu-à-peu on apprit à cul-  
tiver régulièrement quelques semences.  
Le pavot par sa promptitude à venir, &  
par la multitude de ses graines, fut la  
plante qui dans les commencemens les  
accommoda le mieux, & dont les têtes  
se voient souvent dans la main de Cérés.  
Une première récolte plus abondante  
qu'auparavant, fit renaitre l'espérance  
& la joie. C'est tout ce que veut dire  
*Bobo* (a). On inventa la charue pour di-  
ligenter la rupture des sillons, c'est le sens

(a) De **בבו** *bo*, *proventus*, **בובא** *bobu*, *proven-  
tus duplex*. C'est l'usage des Orientaux de répéter le mê-  
me mot pour en fortifier, ou pour en doubler le sens.  
*Saint, saint* signifie très-saint. *Des puits & des puits*  
signifient un grand nombre de puits. Avoir un cœur &  
un cœur, c'est avoir le cœur double. *Bo*, veut dire le  
produit des semailles; *Bobu*, un produit double, une  
ample récolte.

DU CIEL. 411  
de Triptolème (a), qui est un Horus LATHEO  
tenant en main le fer ou le manche d'une A  
charue. Par le secours du bois & de l'o-  
sier qui se prêtent facilement à tout, on  
multiplia les instrumens propres à aider  
le travail de l'homme, & à conserver sa  
recolte. C'est le sens de *Célee* (b), sens  
qui se trouve encore dans les inventions  
que Virgile lui attribue en le métamor-  
phosant en homme, & en le faisant pré-  
sider à la fabrique des instrumens rusti-  
ques. On accoutuma la multitude à suivre  
une méthode uniforme: c'est ce que si-  
gnifie *Eumolpe* (c).

Enfin le blé lui-même, le froment fut Alternative  
découvert ou porté par-tout, & cultivé des six mois  
avec succès. Perséphone fut retrouvée.  
Mais l'abondance n'égalait plus comme  
avant le déluge, la durée de l'année en-  
tière. La terre ne jouissoit de la compa-  
gnie de sa fille que durant six mois, &  
elle lui étoit enlevée avec la verdure du-  
rant l'hiver. Il ne faut pas être surpris que  
cette histoire ou cette emblème ait été

(a) De **אטר** *tarap*, rompre & de **תלם** *te'em* sillons,  
**אטרפתלם** *tripoltem*, l'ouverture des sillons.

(b) **כלו** *celi*, vaisseau, outil.

*Virgea praterca Celi vilisque supplex*, Georg. I, 1,  
(c) de **עמ** *Wam* le peuple, & de **אלפ** *alap* ap-  
prendre, *olep*, apprenant, **עמאלפ** *Eumolep*, le  
peuple instruit, & mis en règle.

LE CIEL imaginée en Syrie ou en Sicile, plutôt  
POËTIQUE. qu'en Egypte, où il n'y a qu'un mois ou  
deux d'hiver.

Toute cette histoire se peignoit par  
autant de symboles qui avoient chacun  
leur nom spécial. L'un étoit Isis ou Cérés  
éplorée, qui allume des torches pour re-  
chercher Péréphatta.

L'autre étoit Bobo qu'on représentoit  
devant Cérés la robe pleine de provi-  
sions, & essayant de la consoler. Un troi-  
sième étoit Triptolème ou la charue in-  
ventée & conduite par Horus. Une autre  
peinture se nommoit Céléé. C'étoit  
Hotus qui réunissoit les instrumens ru-  
stiques perfectionnés par l'usage. Cet  
Horus se nommoit aussi Eumolpe, qui  
est la même chose que Ménès : c'est-à-  
dire *la règle du peuple*. Au lieu de s'en ten-  
nir à cette simplicité, les Grecs imagi-  
nèrent cent contes frivoles sur chacun  
de ces termes, & en firent autant de per-  
sonnages qui avoient vécu & régné à  
Eleusis ou dans le voisinage.

La fête où l'on conservoit les signes  
commémoratifs de l'ancien état du gen-  
re humain, étoit célèbre en Egypte, en  
Phénicie, & en Sicile. Elle passa avec  
tout son appareil en Grèce. Mais comme  
les traits de la peinture allégorique don-

Les prépara-  
tifs des mi-  
nistères.

nèrent lieu aux Grecs d'imaginer au-  
tant de personnages & d'aventures dis-  
tinguées qu'il y avoit de pièces dans la  
peinture ; de même les bonnes prati-  
ques usitées dans la fête donnèrent oc-  
casion à cent cérémonies inquiètes ou  
l'on ne voit plus que les vestiges du pre-  
mier esprit qui animoit les assemblées  
de religion.

Noé & les premiers patriarches re-  
commandoient dans l'assemblée des peu-  
ples le désintéressement, l'amour du  
travail, la frugalité, la chasteté, & la  
paix. Aux approches des fêtes, ils leur re-  
commandoient le recueillement, le jeû-  
ne, & l'éloignement des plaisirs, même  
légitimes, pour n'être occupés dans la  
célébration des sacrifices, que des senti-  
mens les plus propres à ranimer leur  
vertu & à perfectionner leur conduite.  
Ces leçons & ces préparations se conser-  
vèrent dans les grandes fêtes, & sont  
parvenues jusqu'à nous. Mais l'esprit de  
religion qui les avoit inspirées, se perdit  
parmi la plupart des nations. Elles dé-  
générèrent en de pures pratiques sans  
ame. Ensuite on les regarda comme ce  
que le culte avoit de plus important.  
Dans leur origine, elles étoient, comme  
elles le sont encore parmi nous, ou des

LA THEO-  
GONIE.

Vestiges de  
l'ancienne re-  
ligion dans  
les austérités  
excessives de  
l'idolâtrie.

LE CIEL  
POËTIQUE.

effets de la piété, ou des moyens de l'animer. On les crut autant de sources de mérites : on y mit sa confiance : on y raffina : on y ajouta d'une année à l'autre, & d'un pays à l'autre. On crut être de voir à mesure qu'on multiplioit les pratiques. Il ne falloit que compter pour être sûr de son fait : tant de jours, tant d'heures, tant de formules, tel nombre de prières : ces articles acquités, les dieux devoient être contens, & on étoit certain par-là d'avoir la moisson ou la vendange désirée. Ces idées perverses qui attachent aux pratiques extérieures plus de mérite qu'à la justice & à l'esprit de piété, donnèrent lieu à la vie toute cérémonieuse des prêtres Egyptiens ; aux jeûnes outrés des prêtresses de Vénus la céleste : à l'usage continuél de la ciguë, & aux refroidissemens meurtriers des prêtres de Cérés (a) ; aux macérations sanguinaires des prêtres de Baal & de la déesse de Syrie ; à la mendicité paresseuse des prêtres de Cybele ; & à tant d'autres dévotions puérides, grimacières, superstitieuses, ou cruelles, qui avoient bien une apparence de religion, mais qui

(a) Hierophantas . . . . . usque hodie cicuta servitio . . . . . virus esse desinere. S. Hieronymi, contra Jovinian, lib. 1.

n'honorioient point Dieu, n'aidoient en LA THEORIE rien le prochain, & ne rendoient ni GONIE. l'homme meilleur, ni la société plus heureuse. Cependant au travers de ces excès, on retrouve sensiblement la religion primitive dont ils sont les abus. Si dans les fêtes de Cérés ou d'Isis, ou outroit jusqu'à l'extravagance la forme des gestes & des situations, le récit scrupuleux des formules de prières, la longueur des veilles, la pureté extérieure, l'abstinence, la privation de tout plaisir, & l'éloignement des distractions ; c'est parce que toute la religion étoit réduite à ces dehors. Ceux qui les pratiquoient n'en connoissoient ni le principe, ni le sens, ni la destination. Ce n'étoit plus qu'une dévotion artificielle, ou le squelette de l'ancienne religion. Mais tout cœur droit & sans prévention, y reconnoitra sans peine les intentions des premiers instituteurs qui connoissoient le prix de la règle, la beauté de l'ordre, & les avantages du recueillement. En effet quoique les exercices de religion ne donnent pas la religion, ils en sont le fruit. Un cœur religieux ne peut qu'être fidèle aux exercices que la piété a établis : & pouvoit-on moins attendre que des leçons de travail, de frugalité, de cha-

LE CIEL stéré, & d'espérance pour l'autre vie, POETIQUE. de la part des Patriarches qui adoroient en esprit & en vérité. On apperçoit donc le même esprit dans les leçons de Noé, & dans celles de Jesus-Christ. L'unité de cet Esprit retrouve encore des témoignages jusques dans les austérités insensées des fêtes payennes. On sent qu'elles ne sont qu'une dépravation des leçons de cet amour de la justice & de la sainteté, que Noé enseigna à ses enfans, & qui fait le caractère des vrais Chrétiens.

Une longue description de toutes les purifications & de toutes les autres cérémonies qui remplissoient les premiers jours de la neuvaïne de Cérès, auroit fatigué mes Lecteurs, & n'entre point dans mon plan, qui est sur-tout d'arriver à l'origine de ces établissemens. Il en sera ici de même de la longue procession qui se faisoit d'Athènes à Eleusis, & des différentes marches qui étoient propres à chacun des neuf jours. Les Grecs avoient fondé les particularités de ce menu cérémonial sur les petites aventures qui composoient l'admirable histoire du passage de Cérès dans leur pays. Bornons-nous à ce qui provenoit de l'Orient. Tel étoit le coffre & les cor-

images brillantes, en imitant le style & les idées de ces écrivains admirables. Les dieux de la fable sont presqu'inséparablement unis aux belles lettres. Il est bien permis sans doute d'être homme de belles lettres, & de n'être rien de plus. Un homme d'esprit qui se borne à cet état, peut donc innocemment faire revivre ce langage antique dont il a contracté l'heureuse habitude, & employer à propos quelques traits fabuleux qui donnent plus d'esfor à l'imagination que ne peut faire la vérité toujours plus simple & plus retenue. Nous enlever de pareils agrémens, c'est porter une atteinte mortelle au bon goût.

Pour sentir si ces pensées sont solides ou si elles portent à faux, il suffit de les rappeler toutes à une règle dont je crois que personne ne contestera la justesse, qui est que *le bon goût ne peut être satisfait, quand la raison & le sens commun sont offensés.*

1°. C'est une pensée très-fausse que l'usage de la fable soit sans conséquences, & qu'il ne nuise point à l'esprit. Quoique les anciens ne crussent pas, à beaucoup près, toutes les aventures qu'on prêteoit à leurs dieux; ce qu'on en disoit, avoit du moins pour eux, un air de vraisem-

LES CON- blanche, & se trouvoit d'accord avec la  
 SEQUENCES commune persuasion, ou avec la religion  
 DE L'HIST. publique. Au lieu que ces idées sont au-  
 DU CIEL. jourd'hui reconnues pour vaines. Quelle  
 pâture pour la raison, & sur-tout pour  
 une raison naissante, que de s'exercer  
 perpétuellement sur des objets qu'elle  
 fait être absurdes ou sans réalité! Je ne  
 parle plus du danger évident auquel la  
 vertu est exposée parmi des images qui  
 l'insultent & la déshonorent. Je me con-  
 tente de dire que l'habitude de s'occuper  
 d'objets faux & imaginaires exténue l'es-  
 prit, le rend vain, & en altère la droiture  
 naturelle. Un esprit qui n'est occupé que  
 de fictions & de métamorphoses, s'ac-  
 coûtume tellement à ces idées trop sensi-  
 bles, que ce qui n'est que raisonnable lui  
 paroît froid ou languissant. Il perd le  
 goût du vrai. La simple nature lui de-  
 vient insipide, & la raison ne lui parle  
 plus, ou bien elle perd sur lui tous ses  
 droits. On peut trouver la preuve de ce  
 que je dis dans le caractère peu solide  
 des personnes qui fréquentent assidu-  
 ment les spectacles, & qui sont fort oc-  
 cupées de bals & de comédie. Transpor-  
 tez-les en province: la tête leur tourne.  
 Comment vivre en effet quand on ne  
 voit plus le soleil atteler son char, &

qu'on n'a plus pour guide la divine fille LES CON-  
 de Jupiter. Une dame de province qui SEQUENCES  
 n'est que judicieuse, obligeante, & na- DE L'HIST.  
 turelle, les ennuie à la mort: & dans la DU CIEL,  
 supériorité de leur goût elles la trouvent  
 bien à plaindre ou bien innocente de se  
 plaindre en des lieux où le soleil luit, & où  
 l'on a du bon sens. Cela est trop trivial.  
 La nature simple, & la raison pure, ont  
 un air bourgeois qui les morfond. Il leur  
 faut du romanesque & du merveilleux.  
 Il faut regagner Paris & le Théâtre. Le  
 mari a beau représenter l'arrangement  
 de ses affaires & son goût pour les plai-  
 sirs champêtres: on n'y peut plus tenir:  
 c'est une nécessité de quitter la province:  
 la mère & les filles trouvent la solitude  
 affreuse. Il est contraint de renoncer à  
 tous ses projets: & pour rendre à ses da-  
 mes le plaisir d'un spectacle frivole, il  
 abandonne cette campagne si délicieuse;  
 cette campagne que la présence du maître  
 mènent en valeur; cette campagne où il  
 est roi.

Le dégoût qu'on prend pour le solide,  
 est l'effet nécessaire de l'enchantement  
 des théâtres & des fables. Un jeune gen-  
 tilhomme dont ces fictions sont toute  
 la culture, sera-t-il un héros, ou un pe-  
 tit maître? Si ces bagatelles brillantes



occupent le jeune magistrat, les loix & le cabinet n'ont plus pour lui qu'un air sombre & lugubre. Même contagion pour l'apprentissage d'un état plus saint. Ainsi l'enfance se passe parmi les dieux. Au sortir du collège, on les retrouve au théâtre où ils parlent un langage qu'on entend sans efforts & sans maître. Tous les spectacles retentissent de leurs aventures: on les retrouve dans les cantates, dans les chansons de table, dans les décorations des appartemens, des jardins, & des places publiques. Gravûres, peintures, poésies, musique, écrits enjoués, dissertations savantes, tout conspire à nous montrer sous des apparences honorables & touchantes, des actions que les loix punissent, & des absurdités qui choquent de front le sens commun. Tant de soins, des dépenses si sérieuses ne tendent pas à nous persuader de la réalité des galanteries de Jupiter; mais à pouvoir sous des noms empruntés & sous la liberté du masque nous occuper de plaisirs, & flatter nos passions. On entretient donc à grand frais notre cœur dans l'irréligion, & notre raison dans un badinage éternel: d'où il ne peut résulter qu'une puérilité oisive qui affoiblit notre caractère, émousse tous nos talens, &

qui en nous ôtant le goût de nos devoirs, LES CON-  
en ruine dans notre esprit toute la réalité. SEQUENCES

Il faut, dit-on, faire une exception EN DE L'HIST.  
faveur des beaux esprits, ou des hommes DU CIEL,  
de belles lettres, qui peuvent sans consé-  
séquence, ou même avec fruit, s'exercer  
dans le style de la belle antiquité. Mais  
ne voyent-ils pas que ce sont eux qui  
par cette réserve occasionnent tout le  
mal dont nous nous plaignons?

Il y a une grande différence à faire  
entre leurs amusemens & le travail d'un  
académicien ou d'un professeur de rhé-  
torique. Un homme peut même très-  
honnêtement se borner à moins, par  
exemple, à la grammaire, ou à la mu-  
sique; parce qu'un grammairien ou un  
bon maître de musique sont des hommes  
utiles à la société: mais si l'on excepte  
quelques personnes qui s'engagent par  
état à nous donner des secours & des  
éclaircissemens sur l'antiquité, il n'est  
point naturel, ce me semble, de se mon-  
trer dans le monde sur le pié d'homme  
de belles lettres: & quand on auroit  
toute la littérature la plus estimable, elle  
ne donne à personne le droit de tenir  
un langage insensé.

Je dis en premier lieu que se donner  
dans le monde pour un homme de belles

LES CON-lettres & n'être rien de plus, c'est faire un SEQUENCES mauvais personnage. L'esprit, l'érudition DE L'HIST. & les belles lettres, sont des moyens DU CIEL. utiles pour parvenir à quelque chose de mieux. Ils nous aident à converser avec les hommes de tous les âges, & de toutes les nations ; à profiter de leurs connoissances, & à pouvoir ensuite communiquer les mêmes lumières à d'autres. Hors de-là l'esprit & les belles lettres sont des instrumens dont il n'est point permis de faire montre. On ne s'annonce point dans le monde pour être le possesseur d'un excellent tourne-broche. Celui qui a une excellente pompe est fort content d'en faire usage pour arroser son jardin : mais c'est tout l'avantage qu'il en tire. Que diroit-on d'un homme qui employeroit son bien à se donner les meilleurs chiens de chasse, & qui passeroit son tems avec eux dans le chemin sans en vendre aucun, & sans jamais chasser ? J'en ai connu un autre qui avoit fait un amas considérable d'outils d'horlogerie \*. Il les vouloit du poli le plus parfait, de la meilleure trempe, & d'une justesse exquise. Il les faisoit venir d'An-

\* Il ne s'agit pas ici de ces cabinets où l'on réunit irrésolument ce qui a rapport aux arts avec les productions de la nature. Ces collections donnent des connoissances de tout,

gletterre, & les montrait avec complai- LES CON-  
fance. Il parloit même assez bien horloge- SEQUENCES  
rie : mais il ne faisoit point d'horloges. DE L'HIST.  
Il n'avoit jamais démonté une seule DU CIEL.  
pendule en entier : & celle qui lui mon-  
troit l'heure n'étoit pas des mieux gou-  
vernées.

Cette singularité est rare, je l'avoue, & il n'arrivera guères qu'un homme annonce au Public qu'il fera voir à tout venant un cabinet uniquement tapissé d'instrumens de menuiserie. Mais rien n'est si commun que le ridicule de vouloir passer pour homme de lettres, & d'employer sa vie, soit à parler, soit à écrire précisément pour montrer de l'esprit.

On en convient, dira-t-on : ce n'est pas pour parler qu'on parle : c'est pour dire quelque chose d'utile. La qualité ou le rang d'homme de lettres n'est pas un état à quoi l'on se puisse borner. On doit faire servir la littérature & les grâces du langage à la chaire ou au bureau, de même qu'on employe un fusil à tirer, & une coignée à abattre du bois. Mais on peut quelquefois employer les belles lettres comme un moyen d'amusement. N'est-il pas des délassemens honnêtes, qu'on se peut permettre après son travail

LES CON- On en trouvera sans doute de plus variés  
SEQUENCES dans la belle littérature, que dans une  
DE L'HIST. boutique ornée de Guillaume ou de  
DU Ciel. Varlopes.

Il est vrai : mais lorsque les gens de lettres non contents de chercher eux-mêmes à se défennuier dans les ouvrages déjà faits, veulent devenir auteurs & nous réjouir par des compositions amusantes ; croient-ils y parvenir par un moyen fort sûr en employant perpétuellement leur mythologie Greque & Latine ? Sans leur faire davantage le procès sur les conséquences pernicieuses de ce langage faux & passionné, je me plains de ce qu'ils veulent asservir l'esprit des Lecteurs à ce jargon antique : au lieu de conformer leur style à la droite raison, à nos besoins, à nos idées, & à nos caractères. Croient-ils me montrer un grand objet, ou me remuer bien puissamment le cœur en faisant délibérer Jupiter & Neptune sur les intérêts qui bröuillent Louis XII avec le Pape ; ou en introduisant Mars qui crie comme un forcené dans la plaine d'Almanza ? Quand ces dieux seroient trembler le ciel, l'un par le seul mouvement de ses noirs sourcils, l'autre par ses divins hurlemens ; ces grands mots ne caulent ni

ciens usages, quelques vestiges de la vérité, le tout dégénéra de plus en plus par la liberté des embellissemens & des interprétations. Les dieux fe multiplièrent dans la bouche du peuple comme les symboles, & même à proportion des différens noms qu'on donnoit à un même symbole. Souvent les plus petites équivoques provenues de la diversité de la prononciation, souvent la diversité des habits que la figure portoit, souvent le simple changement de lieu, un rien de plus ou de moins, formoit un nouveau dieu. Nous avons vû combien Isis prit de différentes formes sous lesquelles on a d'abord eu quelque peine à la reconnoître. Moloc, Baal, Marnas, Adonis, Atys, Ammon, Jupiter, ne sont tous que le même Osiris. Thot, Anubis, Hermès, Camille, Dédale, Icare, Mercure, Esculape, & Janus, ne sont que la canicule déguisée. Ménès, Minos, Ménophis, Mnévis, Memnon, Apollon, Mars, Dionysus, Bacchus, Osiris le jeune, Protée, Hercule, ne sont qu'Horus diversifié. Souvent on confondit deux symboles. La lyre dont Mercure passé pour être l'inventeur, se trouve aussi dans les mains d'Apollon, & l'on met encore auprès de celui-ci le serpent qui

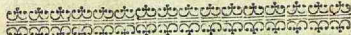
LE CIEL est inséparable d'Esculape; parce que les symboles de la canicule & du labourage avoient un rapport essentiel à la célébrité des fêtes, & à la subsistance de la société. Souvent au contraire un même symbole donna naissance à plusieurs divinités nouvelles, en changeant de nom & d'attribut, ou en passant d'une province dans une autre. C'est ainsi que l'Esculape d'Epidaure a un emploi fort différent du Marcol des Chananéens; quoiqu'ils ne fussent l'un & l'autre que le Thot, l'avis de l'étoile qui procuroit aux Egyptiens le salut & les richesses.

Par cette multiplicité de protecteurs, il y avoit à choisir & de quoi contenter tous les goûts. Chaque canton eut ses dieux tutélaires, dont on faisoit l'histoire, & dont on montrait les monumens. C'étoient des dieux du pays, des dieux amis, & sur lesquels on pouvoit compter. Il étoit bien naturel de leur donner la place d'honneur. Mais cette prédilection n'alloit pas jusqu'à fermer la porte aux dieux étrangers. On ne vouloit se brouiller avec aucune de ces puissances. On les admettoit à la compagnie les uns des autres: & souvent des dieux éclos ou sortis d'un même symbole se trouvoient

ensemble avec un équipage & des fonctions qui les faisoient croire provenus de familles & de régions fort différentes. Quelquefois il arriroit entr'eux des querelles pour le pas. Leur noblesse étant assurément fort difficile à débrouiller, puisqu'elle étoit comme celle de bien de nos divinités terrestres, tout-à-fait imaginaire; les chroniqueurs Grecs prirent soin de leur faire des généalogies: ils s'en tirèrent le mieux qu'ils purent. On peut voir dans les traités de Plutarque, & surtout dans la Préparation Evangélique d'Eusebe, l'étrange variété d'aventures & d'occupations que les Africains, les Phéniciens, & les Phrygiens attribuoient aux mêmes dieux. La cour céleste n'étoit pas en Egypte la même qu'en Grèce. En Egypte c'étoit Osiris qui éclairoit le monde: en Grèce on déchargea Osiris ou Jupiter de ce soin: on lui laissa le sceptre & la foudre. Mais le char du jour fut donné à Horus ou Apollon qui en qualité de symbole des travaux rustiques portoit par abréviation les marques de la situation du soleil ou le caractère de la saison. Apollon partagea donc avec son pere la conduite du monde.

Jupiter ne pouvoit pas tout faire ni être par-tout. On lui donna ainsi des

LE CIEL lieutenant avec des districts séparés. Tout POETIQUE. prit forme : les fonctions & les histoires des dieux s'arrangèrent : & en mettant sur leur compte ce que chaque nation en publioit à sa façon ; en y ajoutant les aventures des ministres des tempies, & celles des rois qui en avoient favorisé le culte ; mais sur-tout en excusant les défordres des femmes par les prétendus déguisemens de ces dieux épris de leur beauté, ils formèrent cet amas de mythologie, où il n'est pas surprenant qu'on ne trouve, ni sens, ni liaison, ni ordre des lieux, ou des tems, ni aucun égard pour la raison, ou pour les mœurs. Quelque infensés que soient la plûpart de ces récits fabuleux, comme ils ont fait partie de l'étrange théologie de nos peres, on a de tout tems essayé d'en découvrir la véritable origine. J'ai risqué mes conjectures sur le même sujet, parce qu'elles m'ont paru approcher de la certitude, & que le tout se pouvoit développer avec autant de bienfiance que de profit. Quant aux menues particularités de ces folies, il n'en est plus de même. Le recueil en formeroit de très-gros volumes, & il n'y a point de matière où il soit plus permis de borner ses connoissances.



# LE CIEL

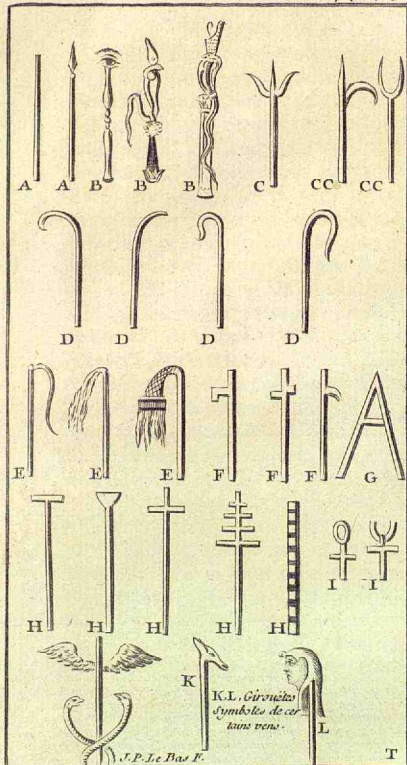
## POËTIQUE.

### CHAPITRE TROISIÈME.

### LA DIVINATION.

Toutes les pièces de l'ancienne écriture étoient parlantes, puisqu'elles étoient significatives. Ce qu'on retint de tous ces anciens caractères, c'est qu'ils instruisoient les hommes sur tous leurs besoins : & la chose étoit très-véritable en la prenant bien. Mais dès qu'on crut la pierre, les métaux, les éléments, & les astres capables d'adresser aux hommes des discours réels, ou de leur envoyer de dessein prémédité des messagers ou des avis sur l'avenir; cette grossièreté rempli la société de ténèbres, de peitesses, & de pratiques superstitieuses.

Après que les principales figures de l'écriture astronomique & sacrée eurent été converties par l'ignorance de leur signification en autant de puissances pré-



A. Sceptre d'Osiris B. autres Sceptres du même C. un Sarmonte d'un œil D. autre d'un Serpent et d'un bonnet royal. E. S. du serpent et d'un bras. C. Symbole de la Navigation CC. Autre un symbole du passage, ou du triomphe. D. Autre un symbole d'un gouvernement d'affection. E. Le fœtus d'Osiris F. La Clef d'ivoire G. Equerre ou l'Étoile de l'écriture courante pour marquer le 22<sup>e</sup> Mois de l'année. H. Mercure du NILE. Mercure abryé.

posées au gouvernement des différentes parties du monde, & attentives à instruire l'homme de tout ce qui l'intéressoit; les figures accessoires qui servoient à varier la signification des clés de l'écriture, donnèrent lieu à de nouveaux égaremens, aussi déplorable que l'idolâtrie même. Les oiseaux, les serpens, les feuillages, les sceptres ou bâtons d'honneur, les bâtons croisés & destinés à mesurer les crûes du Nil; les bâtons courbés ou surmontés d'une tête & d'une avance propre à prendre le vent; les flutes, les lyres, les sistres & autres instrumens de musique, symboles naturels des fêtes & de la reconnoissance qui en est l'ame; joignons à cela les formules d'expressions usitées dans les cérémonies; certains gestes significatifs & prescrits par le Rituel; les liqueurs, le sel, & les chairs des victimes qui étoient des offrandes inséparables des assemblées de religion; en un mot tous les accompagnemens des figures qui étoient prises pour des dieux parlans aux hommes, furent interprétés dans le même sens, & regardés comme autant de marques par lesquelles ces dieux nous faisoient connoître leurs volontés, & avertissoient les hommes du succès de leur labourage,

de leurs mariages, de leur navigation, de leurs guerres, & de toutes leurs entreprises. LA DIVI-NATION.

Mais comment s'est-il pu faire, me dira-t-on, que tout l'appareil de la religion ait généralement pris un tour si étrange, & que les symboles ou les cérémonies dont le peuple ne savoit plus le sens fussent regardées comme autant de signes de l'avenir? La réponse est aisée. Cette fausse interprétation des figures accessoires étoit comme celles des figures principales, fondée sur ce qui frappoit les yeux, & sur le langage commun qu'on tenoit en voyant ces figures. C'est en prenant tout à la lettre que les peuples regurent presque universellement les augures, la persuasion des influences planétaires, les prédictions de l'astrologie, les opérations de l'alchimie, les différens genres de divinations par les serpens, par les oiseaux, par les bâtons, & une infinité d'autres; enfin la magie, les enchantemens, & les évocations. Le monde se trouva ainsi tout rempli d'opinions insensées, dont on n'est pas par-tout également revenu, & dont il est très utile de bien connoître le faux, parce qu'elles sont aussi contraires à la vraie piété & au repos de la vie qu'à l'avancement du vrai savoir.

LE CIEL POETIQUE. On ne doit pas craindre que j'entreprenne ici de réfuter ces prétendues sciences par l'exposé de leurs principes: elles n'en ont point. Tout ce qu'on y prédit, tout ce qu'on y promet, même en procédant le plus méthodiquement, n'est qu'illusion toute pure: & pour en être convaincu tout d'un coup, il ne faut que les rappeler à leur origine. Elle se présente ici sans efforts. La naissance de ces folies qui ont tyrannisé le genre, humain, est une suite évidente de ce que nous avons établi dans les chapitres précédens.

## I.

*Les Augures.*

Origine & fausseté des Augures.

Pour peu que mes Lecteurs aient parcouru l'histoire ancienne, ils se peuvent rappeler d'avoir souvent vu les Romains les Sabins, les Etrusques, les Grecs, & bien d'autres peuples, fort attentifs à ne rien entreprendre d'important sans avoir consulté les oiseaux, & sans tirer pour l'avenir des conséquences favorables ou défavantageuses, tantôt du nombre, tantôt de la qualité des oiseaux qui traversoient l'air, ou de l'inspection du côté d'où ils parloient, & de la route qu'ils

renoiient

tenoient (a). On peut encore se souvenir que pour n'être pas livrés à la longue attente d'un oiseau trop lent à se présenter, les prêtres des faux dieux avoient introduit l'usage des poulets sacrés, dont on posoit la cage au milieu de l'assemblée des peuples, & dont les magistrats observoient gravement les façons brusques & les mouvemens les plus fantastiques. On avoit réduit en art, & rappelé à des règles constantes, toutes les conséquences qu'il falloit tirer pour l'avenir des différentes manières dont ces animaux capricieux laissoient tomber ou avalloient la mangeaille qu'on leur avoit présentée. Combien de fois n'att-on point vu les prêtres du paganisme, soit par intérêt, soit par entêtement pour ces règles chimériques, troubler ou arrêter les entreprises les plus importantes & les mieux concertées, par la considération du caprice d'un poulet qui avoit refusé de manger? Auguste & bien d'autres personnages éclairés se sont moqués des poulets & des divinations sans aucun accident fâcheux. Mais quand les généraux d'armée, dans les siècles de la

(a) Tit-Live peut suffire pour en avoir la preuve. Voyez aussi Horat. Carm. lib. 3. impioi parra venientis omen ducat.



LE CIEL république, manquoient une entreprife; POETIQUE. les prêtres & les peuples en rejettoient la faute sur la négligence avec laquelle on avoit consulté, & plus communément encore sur ce que le général avoit préféré ses lumières aux avis des poulets sacrés. Ce n'est pas sans quelque indignation qu'on voit ces dangereuses petitesse subsister dans le plus haut crédit chez des peuples pleins de grandeur d'ame, & les plus beaux esprits en faire en apparence des apologies séricuses.

\* *De Nat. Divin. l. 2.* Cicéron nous a conservé le bon mot de Caton\* qui avouoit qu'une de ses surprises étoit de voir un Atuspice en regarder un autre sans rire : & je ne doute pas que quand cet orateur, si judicieux, faisoit ses fonctions de prêtre des Augures, il ne fût prêt à perdre contenance toutes les fois qu'il le rencontroit vis-à-vis quelqu'un de ses collègues marchant d'un air grave ; & haussant le bâton augural pour déterminer les espaces du ciel & de la terre, hors de l'étendue desquels les accidens de l'air cessoient d'être prophétiques. Cicéron sentoit parfaitement le vuide de ces usages. Après avoir remarqué dans le II. livre de la Divination que jamais un plus grand intérêt n'avoit remué les Ro-

LA DIVINATION. mains que la querelle de César & de Pompée, il n'hésite pas à confesser que jamais on n'avoit tant consulté les Augures, les Aruspices, & les Oracles ; mais que les réponses qui étoient sans nombre n'avoient pas été suivies des évènements qu'elles promettoient, ou avoient été suivies d'évènements tout contraires (a). Après cet aveu, qui m'è en poudre tout l'art des prédictions, Cicéron ne laisse pas par une fausse prudence d'en maintenir la pratique. Il aimoit mieux laisser le peuple dans l'erreur que de courir le risque de l'irriter en travaillant à le délivrer d'une superstition pernicieuse & criminelle. Il est inutile après cela de vouloir expliquer en quoi consistoit l'art des Aruspices, & celui des Augures. Ce n'est point un art. Mon Lecteur entend ce que c'étoit que les oiseaux dans l'écriture symbolique, & je ne doute pas qu'il ne soit tenté de rire en voyant la différence des oiseaux que l'Italie consultoit, d'avec ceux qui servoient dans l'ancienne Egypte à donner aux peuples des avis salutaires. J'avoue que dans les tems postérieurs, à

(a) *Responso innumerabilia que aut nullos habuerunt exitus aut contrarios. Hoc civili bello dii immortales quam evulsa miserunt!*

LE CIEL Memphis aussi bien qu'à Rome ; on POETIQUE. examinoit fort sérieusement le nombre, la direction, l'arrivée, ou le départ de certains oiseaux ; qu'à Memphis & à Alexandrie on régloit les entreprises sur l'inspection d'une poule d'Afrique, comme on le faisoit à Rome sur l'inspection d'un poullet Italien. Mais les oiseaux que consultoient les anciens prêtres d'Egypte, & qu'ils avoient recommandé au peuple de bien considérer, n'étoient des oiseaux que dans l'écriture, & dans le langage. L'épervier, dont on souhaitoit si fort le retour vers le midi, n'étoit pas un épervier. La huppe, dont on attendoit l'arrivée & le vol vers le Nord, n'étoit pas une huppe. La poule de Numidie, & l'Ibis qui paroissoient dans les affiches publiques, n'étoient ni une cigogne noire, ni une poule pintade. C'étoient là les noms & les figures, ou les signes des vents redoutés ou désirés ; mais ce n'étoient pas des oiseaux.

L'Horus qui porte un instrument de géométrie, ou bien un cornet pour annoncer des ouvrages publics, ou un long bâton terminé par une tête soit d'homme, soit d'oiseau, étoit le labourage, attendant une saison, un cours d'air favorable

à l'arpentage, aux semailles, ou à d'autres travaux. La baguette légère qu'il porte dans ses mains, étoit quelquefois toute autre chose qu'un appui ou un bâton d'honneur. L'usage d'une girouette pour prendre le vent est aussi ancien que la nécessité d'y avoir recours : & la vue de cet instrument, diversifiée selon les circonstances du pays & des saisons, pouvoit parfaitement régler le laboureur sur le vent qu'il falloit attendre, & sur la nature du travail qui convenoit à la saison. Mais les mêmes signes pris littéralement ne pouvoient plus occasionner que des pratiques ridicules & dépourvues de sens. On avoit beau tourner cérémonieusement la courbure ou l'avance de la girouette vers le Midi ou vers le Nord ; ce bâton n'étant plus une girouette pour démêler le cours de l'air, mais un instrument sacré pour désigner les points du ciel dans l'intervalle desquels le passage d'un oiseau avoit une signification bonne ou mauvaise, l'usage d'un tel bâton étoit assurément fort propre à déconcerter toute la gravité de ceux qui le manioient.

Anciennement, ou dans le siècle de l'institution des symboles, avant que de s'embarquer, de semer, ou de planter,

Les auspices de *auspicium* l'inspection des oiseaux.

LE CIEL on disoit : *commençons par consulter les*  
 POETIQUE. *oiseaux*, & rien n'étoit mieux entendu.

On se félicitoit d'avoir été attentif à cet usage : & l'on se reprochoit souvent d'y avoir manqué, parce que ces oiseaux étoient les vents dont l'observation & le cours décidoient de la bonté des opérations & de la justesse ou du succès des précautions. Mais par la suite on s'adressa fort sérieusement aux oiseaux même. Le laboureur ou le voyageur au lieu d'être attentif au souffle des vents d'Orient, d'Occident, de Nord, ou de Midi dont le besoin lui étoit marqué par des figures de colombe, d'Ibis, d'épervier, ou de huppe, s'avisa de la meilleure foi du monde d'attendre pour commencer son entreprise l'apparition de l'oiseau même. La différence, le nombre, la route, les plus petites variétés du vol des habitans de l'air devinrent des signes avant-coureurs de tous les événemens. En consultant de pareils prophètes, jugez quels avis on en pouvoit recevoir ? Les animaux, les astres, & les oiseaux n'étoient pas les seuls caractères de l'ancienne écriture. Les autres pièces significatives passèrent donc peu-à-peu pour donner des avis tout aussi utiles que ceux qu'on s'imaginoit rece-

voir du ciel & des oiseaux qui le traversent. On voyoit dans les mains des figures d'Osiris, d'Isis, d'Horus, & de Mercure, tantôt un sceptre, tantôt un jonc servant de plume pour écrire, tantôt un cornet pour convoquer le peuple, tantôt une canne courbée, ou un bâton d'honneur, propre à désigner une fête par la pensée de celui qui y présidoit avec cette marque de distinction; quelquefois une girouette pour prendre le vent; une perche pour mesurer le Nil; ou bien une tige sèche, un roseau, une quenouille, pour désigner l'appui de la vigne, le secours de la tisseranderie, ou d'autres ouvrages utiles à la société. Tous ces signes fort simples furent méconnus. On retint seulement que c'étoient des signes, des leçons, des avis. On attacha sur-tout un privilège tout particulier, en ce genre, au magnifique bâton d'appui, qui caractérisoit le président des assemblées de religion. On s'imagina que la rencontre de certains objets vis-à-vis ces bâtons, après certains mouvemens, après quelques cérémonies prescrites, étoient autant d'indications de ce qu'on souhaitoit savoir. Mais la rhabdomancie & tout l'art des augures, tant en prenant une girouette ou un

LA DIVINATION.

Liturs.

La divination par les bâtons.

ραδομαντι  
 τειρα

ceptre pour un instrument prophétique, qu'en quittant l'oiseau figuré pour s'arrêter à un oiseau réel, ne pouvoit être qu'un amas de pratiques frivoles. Ainsi sans entrer pour rien dans le menu détail de cette matière des Augures & des signes de l'avenir, où il est aisé de citer abondamment & d'ennuyer, il suffit d'avoir indiqué la naissance des deux premières sortes de divinations pour les couvrir de ridicule.

La vûe perpétuelle des oiseaux symboliques, & l'avis que les prêtres donnoient au peuple assemblé, de se régler en tout sur l'observation de ces oiseaux ayant une fois répandu cette étrange persuasion, que les animaux qui fendent l'air sont autant de messagers que les dieux envoioient pour nous apprendre leurs volontés, & pour nous détourner de rien entreprendre de fâcheux, le peuple se trouva flatté d'avoir des dieux fort occupés de ses affaires. Il s'attacha par cupidité à ces dieux familiers qui entroient dans ses vûes, qui l'avertissoient de tout, & qui leur épargnoient toutes sortes de malheurs en lui donnant d'un moment à l'autre de nouveaux pronostics de l'avenir. De pareilles divinités furent bien plus de son goût qu'un Dieu scrutateur des cœurs, & qui

phes que voyageurs, vous savez très-bien quel est l'usage de vos jambes, & vous ignorez quel est l'usage de votre raison. Dieu vous apprend des vérités de fait. Il vous assure & vous convainc de ces vérités par vos sens, ou par des témoignages suffisans. A cette révélation, il joint une raison, une facilité de tout mesurer, & de tout comparer qui vous met en état de faire un excellent usage de ces vérités. Mais vous vous avisez de faire usage de votre raison pour discuter ces vérités, pour les contester, pour entrer en dispute contre Dieu même, & pour arranger ses œuvres selon vos souhaits. Oh que vous méprenez ! votre raison comme vos jambes, devoit s'exercer sur la terre. Elle peut régler vos travaux. Elle vous peut à bien user de tout : elle a même la gloire de sentir par-tout la sagesse de l'Auteur de l'univers & de le pouvoit louer. Mais ni vos jambes ne vous conduiront dans le ciel, ni votre raison ne vous apprendra ce que Dieu a dû faire ou ne pas faire. C'étoit assez pour vous de savoir ce qu'il a fait, de vous en contenter, de l'adorer, & de vous tenir paisibles dans l'exercice de la vertu, sans ambitionner de tout soumettre à vos raisonnemens. Vous vous êtes donc évaporés en des discus-

LES CON-  
SEQUENCES  
DE L'HIST.  
DU CIEL.

sions qui passioient vos pouvoirs. Vos plus profondes recherches sont des distractions qui approchent de l'extravagance; & la raison de l'humble païsan qui cultive son champ avec simplicité, a été incomparablement mieux employée que la vôtre.

Mais au lieu de rappeler à la simplicité de l'expérience des hommes accoutumés à l'intempérance des raisonnemens, adressons-nous à ceux qui voyent de plus près le fond & la composition des êtres. Que je demande, par exemple, à Béker ou à Stralh\*, s'ils savent ce que c'est que les principes & la structure intime d'une pomme & d'une poire. Nous le savons sans doute, diront-ils, & ce n'est qu'à nous qu'il appartient d'en parler. Il sied mal à des gens qui n'ont jamais vu ni fourneaux ni décompositions, de nous venir prescrire les bornes de nos connoissances. Pour nous c'est avec droit que nous entreprenons de décider du fond des êtres, de la transmutabilité des métaux, & de la vraie centexture d'une pomme ou d'une poire. Nos sublimations nous élèvent jusqu'à pouvoir expliquer la formation de la terre. L'analyse nous instruit de tout.

L'analyse! nous voilà fort avancés

\* Deux des plus célèbres chimistes modernes.

avec ce grand mot. Je crois bien que l'analyse vous montre du plus ou du moins de certains élémens dans ces corps de différente espèce. On peut sans doute tirer des connoissances très-utiles de la décomposition des végétaux, ou de ce qui a fait partie d'un animal. Mais la structure particulière de chaque fruit, & dans chaque fruit le lien des principes vous échappent. Vos plus habiles confrères conviennent que souvent les principes d'un excellent fruit ne diffèrent pas à l'analyse d'avec les principes d'un fruit venimeux. Mais votre raison qui se trouve déjà si bornée sur l'assemblage, se trouve absolument dans les ténèbres, quand elle arrive aux principes mêmes. Qu'est-ce que l'eau que vous trouvez? qu'est-ce que le fer? qu'est-ce que la terre? Ces trois natures auxquelles vous parvenez, là & dans tous les fruits, vous sont inconnues comme celle de votre ame & de la cause première. Vous voyez ici ce qui est accordé à votre raison, & ce qui lui est interdit. L'existence & l'usage des choses. Voilà votre lot. Mais le fond de tout vous demeure caché. Que si Dieu a établi cet ordre, comme vous le voyez clairement, qui êtes-vous pour vouloir aller plus loins, & pour vous

LES CON-  
SEQUENCES  
DE L'HIST.  
DU CIEL.

plaindre des limites qu'il a jugés à propos de vous prescrire: Vous vous récriez, vous autres alchimistes, que nous avons grand tort de borner ainsi vos connoissances, nous qui n'avons jamais opéré, ni hanté les fourneaux. Mais nous en favons très-suffisamment l'histoire, & ce reproche est ici fort déplacé. C'est une parole vague, & aussi illusoire que vos promesses. La misère, où tant de rares secrets & d'opérations merveilleuses vous ont laissés, est une suffisante attestation de votre ignorance. Disons ingénûment la vérité: de tous les hommes qui travaillent vous êtes les seuls à qui la pauvreté ne soit point pardonnable.

Nous pouvons donc très-prudemment nous en tenir sur le succès de vos prétentions; aux aveux si communs des chymistes judicieux qui, en s'enrichissant par des assemblages ou des défunions éprouvées & de bon service, conviennent cependant que le fond des corps est inaccessible à leurs connoissances; qu'en particulier les métaux ne se peuvent ni analyser, ni commuer, ni détruire, & qu'il y a une hablerie intolérable à assurer qu'on peut produire une masse d'or avec une matière qui n'en contenoit pas un grain; tandis qu'on ignore les

principes de l'or, & qu'on ne fait pas LES CON-  
nême si l'or a divers principes. SEQUENCES

Cette méthode de ramener tout à DE L'HIST.  
L'épreuve du fait, plutôt qu'à l'évidence DU CIEL.  
de la nature intime, & de nous borner modestement à raisonner sur le meilleur emploi de ce que l'expérience apprend sans fin à ceux qui la consultent, n'est pas une idée que je me sois faite, ni une règle imaginée, pour taxer de témérité Gassendi ni Descartes, ou pour condamner la conduite d'aucun autre. Si tout ce qu'il y a de personnes qui raisonnent veulent consulter sincèrement leur propre conscience, il leur est facile de voir que dans tous les mouvemens de notre cœur, & de notre main, nous agissons conséquemment à l'épreuve que nous avons faite de l'excellence des œuvres du Créateur; à l'épreuve que nous avons faite de ses bienfaits, de nos facultés, de nos besoins, de nos intérêts, & de l'usage possible de tout ce qui nous environne, sans pouvoir comprendre clairement ce que c'est que Dieu, ce que c'est qu'un corps, un esprit, un muscle, une fibre, ou un métal. Ainsi au lieu d'égarer l'esprit par les promesses d'une connoissance vraie, certaine, & évidente des choses naturelles par leurs causes; con-

LES CON-  
SEQUENCES tant de siècles ; conduisons-le plutôt à  
DE L'HIST. un travail profitable en l'invitant à se  
DU CIEL. connoître, & en lui apprenant que les  
sens & la raison ont été donnés à l'homme pour tout éprouver, & pour faire valloir ce que l'expérience lui indique. Tel est le principe auquel l'inutilité de tous les systèmes précédens, & une épreuve aussi longue que la durée du monde, nous forcent de revenir. Tous nos physiciens les plus laborieux & les plus estimés, n'ont plus d'autre régle que de s'en tenir pas à pas aux avis de l'expérience : ou s'ils raisonnent pour aller plus loin, c'est en partant de l'expérience. Elle leur tient lieu de guide & de principe.

Tant que les savans se sont préoccupés de quelque système général sur la nature, ils n'ont eu des yeux que pour leur système : ils ne voyoient rien dans la nature qu'ils ne songeassent à le faire quadrer avec leur système : & s'occupant ainsi de généralités perpétuelles, ils acquéroient un savoir composé de mots, & dont il ne revenoit rien à la société. Mais depuis que, sans se mettre en peine d'aucuns systèmes, & sans même ambitionner de connoître le fond de l'objet nouvellement apperçu, on se contente d'en savoir

l'existence, l'usage, & les rapports avec  
d'autres ou avec nous ; on ne peut pas  
nombrer les connoissances nouvelles  
qu'on a acquises, & les secours qui nous  
font venus à la suite de ces connois-  
sances.

Les premiers qui ont observé l'usage qu'on pouvoit faire de la coque d'écarlate, ou du corps de cette punaise qu'on nomme la cochenille, ou de toute autre teinture, se sont contentés du fait ; ou s'ils essayent de juger de la conformation intime de ces matières & de leurs ressemblances avec d'autres, c'est en conséquence de quelques indices sensibles, qui les peuvent conduire à des connoissances plus amples, ou à des pratiques plus sûres. Voilà des physiciens utiles. Copernic, Galilée, & Cassini, ont épié les mouvemens & les phases des planètes de façon à se convaincre que le soleil étoit le centre commun ; & par-là ont rendu l'astronomie plus simple & plus conforme aux apparences, sans entreprendre pour cela de nous dire comment la masse de la terre ou le globe du soleil étoient mis ou construits. Voilà des savans dignes de notre reconnaissance. Torricelli & Pascal ont découvert la pression de l'air : Gueric & Boyle en ont dé-

couvert l'élasticité : Malpighi a démêlé l'admirable structure des plantes : Samuel Morland l'usage de toutes les parties des fleurs ; Hooke, Leuwenhoek, & Joblot les petits animaux qui vivent dans les liqueurs ; Swammerdam & Reaumur, les opérations, l'industrie, & les services des insectes ; Ray, Tournefort, la Quin-tinie, & les Jusseus, une multitude de nouvelles plantes & de nouveaux remèdes, de nouvelles teintures, de nouveaux légumes, de nouveaux fruits : je dis nouveaux, parce que l'usage nous en étoit inconnu. Aucun d'eux dans son travail n'a songé à Aristote, ni à Descartes, ni à Newton. Aucun d'eux n'a pensé qu'à nous garantir un fait utile, sans entreprendre de nous expliquer ce que c'est qu'une bulle d'air ou le tissu d'une fibre, ou l'aile d'un scarabée, ou le beaume d'un ananas. Tout ce que nous avons aujourd'hui d'excellens hommes dans les académies célèbres se lassent de courir après l'évidence qui les fuit, & se trouvent bien de l'expérience qui couronne presque toujours leurs peines. Le public les en félicite, & reçoit leurs observations avec applaudissement ; au lieu qu'il fait un accueil assez froid aux spéculations systématiques, soit anciennes, soit

L'élancement des flammes, le pétillément du sel, & l'inflammation des liqueurs ou de la farine jetée dans le feu des autels, firent d'autres genres de divinations à part. Mais comme la capacité de l'esprit humain ne pouvoit suffire à tant de profondes connoissances, les prêtres n'entreprenoient pas de tout savoir. Ils partageoient entr'eux ces belles études, & chacun d'eux tiroit le plus de profit qu'il étoit possible de son mérite particulier.

Les feuillages, tels que ceux du Bananier, du Lothus, du Colchas, du Persée, & bien d'autres qui marquoient l'un la fécondité de Dieu, l'autre une partie du jour, comme le lever du soleil, un autre telle ou telle partie de l'année, ou d'autres particularités que je ne dois ni ne puis entreprendre d'expliquer, parvinrent comme les animaux à s'attirer aussi des respects & des consultations.

## V.

*Les enchantemens.*

L'asortiment de certains feuillages adroitement combinés pour varier les significations, donna lieu de penser que tel ou tel assemblage de plantes, même sans être em-

LA DIVI-  
NATION.La divina-  
tion par le  
feu.πυρομαν-  
τεία.La divina-  
tion par les  
plantesβοτανομαν-  
τεία.Les maléfi-  
ces & enchan-  
temens.

φαρμακεία.



LE CIEL ployé pas forme de remède, produisoit de  
 POETIQUE. grands effets pour la santé : & ne voyant  
 aucune liaison entre quelques brins d'herbes placés de telle ou telle façon, & la guérison ou la recolte qu'on s'imaginoit en être l'effet, on ne trouvoit point d'autre dénouement, que d'en faire résider la principale vertu dans le concours des paroles surannées & inintelligibles que les prêtres prononçoient ou chantoient en portant ces symboles avec pompe devant le peuple. La chose étoit simple. Ces feuillages & la formule annonçoient aux assistans une vérité, une fête, une opération qui devoit être générale & uniforme. N'entendant plus ni le symbole ni la formule qu'on conservoit toujours religieusement, ils prirent l'union de certaines plantes & de quelques paroles pour des pratiques mystérieuses, éprouvées par leurs peres, & qu'il falloit suivre de point en point, si on ne vouloit tout perdre. Ils en firent une collection & un art, par lequel ils prétendoient pourvoir presque infailliblement à tous leurs besoins. L'union qu'on faisoit de telle ou telle formule antique, avec tel ou tel feuillage arrangé sur la tête d'Isis autour d'un croissant de lune ou d'une étoile, introduisit cette opinion insensée, qu'avec certaines

herbes & certaines paroles, on pouvoit LA DIVI-  
 faire descendre du ciel en terre, la lune NATION.  
 & les étoiles.

*Carmina vel possunt caelo deducere lunam.*

Ils avoient des formules pour tous les cas, même pour nuire à leurs ennemis (a). La connoissance de plusieurs simples bien ou mal faisans, vint au secours de ces invocations & imprécations assurément très-impuissantes; & les succès de la médecine ou de la science des poisons aidèrent à mettre en vogue les chimères de la magie.

Mais l'humanité inspirant naturellement de l'horreur pour les pratiques qui tendent à la destruction de nos semblables, les incantations magiques qu'on croioit meurtrières, furent abhorrées & punies chez tous les peuples policés (b). Ainsi presque toute la religion commune se trouva réduite à se procurer par le culte de tel & de tel dieu, ou des remèdes dans la maladie, ou quelques prédications de l'avenir dans l'incertitude des entreprises.

(a) Voyez les Idylles de Théocrite, l'Eclogue de Virgile, intitulée *Pharmacurgia*, Plusieurs Epodes d'Horace, & le quatrième livre de l'Enéide.

(b) *Terror, cara, Deus & te, germana, tuumque Dulce caput, magicas invitam accingier arces.*  
 Aenid. 4.

*L'Astrologie.*

Origine de  
l'Astrologie  
judiciaire.

Ce desir en apparence légitime de s'affûrer des remèdes, & de pénétrer dans l'avenir à l'aide de quelques pratiques de religion, donna naissance à un art tout aussi mensonger que les précédens ; je veux dire à l'astrologie. Je pourrais citer ici une foule d'horoscopes ou de prédictions d'astrologues démenties de point en point par l'évènement (A). Mais traitons encore l'astrologie, comme l'idolâtrie, les augures & la magie. Voyons-la naître. L'histoire de la naissance de cette science prétendue, en est la réfutation, puisque toute l'astrologie dans son origine, n'est encore qu'une fausse interprétation de quelques signes pris à contre sens.

Les Egyptiens avoient peu à peu regardé les noms des signes du zodiaque & de bien d'autres, comme des mémoriaux de ce qui étoit arrivé à leur fondateur, à leur mere commune, & à d'autres héros de leur partie. L'histoire

(A) Voyez seulement la fausseté de l'horoscope de M. Suffren, faite & signée par Nostradamus ; & des prédictions faites à M. Gassendi par J. B. Morin, Vie de Gassendi, chez Jacques Vincent rue S. Severin 1736.

en prit ailleurs une autre forme. Le LA DIVI-  
culte du grand roi, de la reine, & de NATION.  
l'armée des cieux, avoit bien passé d'Egypte en Phénicie ; de-là en Syrie, en Arabie, en Assyrie, & presque par-tout. Mais avec l'attirail des figures, on ne reçut pas également par tout le dogme absurde de la métempsycofe ; moins encore les prétendues histoires des dieux Egyptiens qui n'intéressoient point les autres peuples. On se borna assez communément à honorer le soleil comme le plus grand moteur de la nature. La lune eut le second rang dans l'ordre des puissances. Ensuite chaque signe, chaque constellation eut son département propre, ou sa mesure de pouvoir. Mais quelle fonction donner dans le ciel au bélier, au lion, à la balance ? On se figura que leurs noms exprimoient leurs fonctions, & spécifioient leurs influences. Ainsi le bélier avoit une action puissante sur les petits des troupeaux. La balance ne pouvoit qu'inspirer des inclinations de bon ordre & de justice. Le scorpion n'étoit propre qu'à inspirer des inclinations mal-faisantes. Chaque signe causoit le bien ou le mal caractérisé par son nom.

Mais sur qui tomberont ces influences ? S'en iront-elles pèle-mêle brouiller tout

sur la terre ? On y mit ordre. Un système culatif à système comprit que le moment privilégié pour l'exercice du pouvoir de chaque signe, étoit celui où ce signe montoit sur l'horison ; & que l'enfant qui naissoit au même moment, étoit celui qui en éprouvoit les plus puissantes impressions. De-là, par un raisonnement qui fit fortune, tout gauche qu'il étoit, notre philosophe concluait que l'enfant qui venoit au monde au moment précis où la première étoile du bélier montoit sur l'horison, seroit à coup sûr riche en troupeaux, & ainsi des autres. C'étoit abuser bien pitoyablement du rapport de signe qu'il y a entre le soleil placé sous cette constellation, & le commencement du printems, où les agneaux sont de vente, & commencent à enrichir leur maître. C'étoit philosopher à peu près comme celui qui croiroit que c'est assez de mettre un bouchon à la porte pour avoir du vin dans la cave, & qui prendroit pour cause d'une chose, ce qui n'en est que l'annonce ou l'affiche.

On donna dans le même travers sur le pouvoir du taureau & des chèvres. On comprit, voyez, je vous prie, quelle pénétration ! que les entreprises de celui

qui naissoit sous le signe de l'écrevisse, iroit toujours à reculons & en baissant. Le lion devoit inspirer le courage, & former des héros, ou si mieux l'aimez, des hommes querelleux. L'aspect de la Vierge portant l'épi céleste, devoit donner des inclinations chastes, & joindre l'abondance à la vertu. Heureux les peuples dont le roi & les magistrats seroient nés sous le signe de la balance ! Malheur à quiconque arrivoit à la lumière sous l'affreux signe du scorpion (a) ! La fortune de celui qui naissoit sous le capricorne, & particulièrement lorsque le soleil montoit sur l'horison avec le capricorne, devoit toujours aller en montant comme cet animal, & comme le soleil qui monte alors six mois de suite. Toutes ces petites subtilités étoient souvent démenties par des évènements contraires. Mais on faisoit valoir la conformité de plusieurs autres avec la prédiction : & l'on trouvoit moyen de se tirer des mauvais pas ou des contradictions, en alléguant le concours de la lune, des autres planètes, & des étoiles, qui par leur opposition ou conjonction, émouffoient

(a) . . . . . *Me scorpis afficit  
Formidulosus, pars violentior  
Natalis horæ.* Horat. Carm. l. 2. Od. 17.

LE CIEL la bonté de certaines influences, & cor-  
POETIQUE. rigoient la malignité des autres (a). Le  
fin de l'art étoit de savoir combiner ces  
situations ; d'observer si les influences  
marchoient sur des lignes parallèles ; si  
la chûte des unes étoit ou oblique ou  
perpendiculaire sur les autres. Il falloit  
ſçavoir meſurer des portions de cercle,  
calculer des angles par les tangentes &  
par les ſinus : il falloit étudier l'ordre  
du ciel pour connoître la diverſité des  
aſpects. L'aſtologue ſe faisoit honneur  
d'une apparence de ſavoir. La géométrie  
& l'aſtronomie, les plus belles de toutes  
les ſciences, ſervirent ainſi à introduire  
dans le monde toutes les fadaïſes de l'aſ-  
tologie : & il n'eſt pas inutile de remar-  
quer ici qu'un ſentiment qui ſe flatte le  
plus de tenir à la géométrie & à l'aſtro-  
nomie, peut fort bien n'être qu'une chi-  
mère ſavante.

Ceux qui ſeroient curieux de voir juſ-  
qu'où va l'abſurdité du raifonnement  
des aſtologues, peuvent ſe ſatisfaire en  
jettant les yeux ſur le poëme de Manilius,  
ou ſur le petit livre de Cenſorin touchant  
le jour natal, ou ſur les *aſtronomiques*

(a) . . . . . *Te Jovis impio*  
*Tutelâ Saturno refulgens*  
*Eripuit, volucrisque ſati*  
*Tardavit alas, Horat. ibid.*

attribués

attribués à Julius Firmicus. J'aime mieux LA DIVI-  
y renvoyer le Lecteur, que d'en citer la NATION.  
moindre page. Les rêveries d'un malade  
ſont mieux liées, que ne le ſont les prin-  
cipes qu'ils poſent, & les conſéquences  
qu'ils en tirent.

Mais le plus grand des maux que l'aſ-  
tologie ait cauſés n'eſt pas ſeulement  
de repaître les eſprits de promeſſes vai-  
nes, d'opérations frivoles, & d'influen-  
ces ſans réalité. L'erreur étoit grande,  
& elle eut des ſuites encore plus mal-  
heureuſes. Dès qu'une fois les ſignes cé-  
leſtes, ou les points du ciel deſtinés à  
marquer par une certaine dénomination,  
certains effets ordinaires à chaque ſaiſon,  
eurent été pris pour les cauſes mêmes  
de ces effets ; cette mépriſe ſi pitoyable  
s'accrédita, parce qu'on y croyoit trou-  
ver la raiſon de tout, & le moyen d'évi-  
ter les maux dont on étoit menacé. On  
choiſiſſoit tel mois, tel jour, telle heure,  
tel aſpect, pour commencer un voyage,  
un labour, une pièce d'étoffe. On ſ'ab-  
ſtenoit d'agir juſqu'à ce qu'on ſe trouvât  
ſous un point favorable. Le point aſcen-  
dant (a) d'une étoile produiſoit ceci : le  
point culminant (b) de la même ou d'u-

(a) Arrivant ſur l'horizon.

(b) Arrivant au zénith, ou au plus haut point de ſa  
course dans notre hémisphère.

Tome I.

V

LE CIEL ne autre, corrigeoit cela. On ne fut plus occupé qu'à étudier avec inquiétude les faisons, les jours, & les momens déceifs. L'astrologie fit en un sens plus de mal que l'idolâtrie même. Celle-ci laissoit encore subsister dans les cœurs séduits sur l'objet de leur culte, un reste de reconnoissance pour les faveurs reçues, & d'une crainte religieuse de la justice qui punit les crimes. Mais l'astrologie acheva de ruiner toute vertu. A la prudence, à l'expérience, & aux sages précautions, elle substitua des formules superstitieuses, & des pratiques puérides. Elle énerva le courage par des frayeurs fondées sur quelques jeux de mots. Elle ruina presque par-tout la pratique du bien, & tranquillisa les criminels en leur faisant rejeter sur l'impression inévitable de la planète dominante, le mal qui n'étoit l'ouvrage que de leur dépravation : & c'est-là sans doute la raison secrète, c'est cette malheureuse commodité de tranquilliser sa conscience, qui fait que les ambitieux, & les voluptueux, tandis qu'ils sont insensibles à la beauté de l'Evangile, & à la multitude des preuves qui l'établissent, reçoivent avec une aveugle crédulité les prédictions de l'astrologie, & les raisonnemens les plus

destitués de vraisemblance. On n'aguères vû l'irreligion portée plus loin qu'à la cour d'Henry II, & d'Henry III. Jamais les astrologues ne furent mieux payés. Jamais les horoscopes n'eurent tant de cours. La maladie des prédictions fut encore contagieuse sous Henry IV, & sous Louis XIII. De Thou, Mézerai, & bien d'autres esprits très judicieux, avoient reçu dans l'enfance les atteintes de ce mal, & n'en ont jamais été bien guéris.

## V II.

*Le pouvoir des planetes.*

Dans toute l'astrologie, il n'y a rien dont on fasse tant de bruit, que du pouvoir des planetes. On y parle sans cesse des bénignes influences de la lune en conjonction avec la planète de Jupiter; de sa malignité, lorsqu'elle est en conjonction avec Saturne. Chaque situation a ses privilèges, & doit être recherchée ou évitée avec des précautions particulières. Mais voici deux observations qui dérangent fort le système astrologique. En premier lieu les vertus propres à chaque planète sont fondées sur le caractère des héros ou des dieux qu'on y a logés. En second lieu ces dieux & ces héros sont

fabuleux, & n'ont jamais été. Si ces deux points se peuvent prouver, il en sera des vertus des planètes, comme des héros qui y séjournent, & le tout se trouvera fabuleux.

1°. Le premier point n'a pas besoin de preuves. Chacun sent qu'on n'a prêté à la planète nommée Saturne, des inclinations languissantes, ou même des influences meurtrières, que parce qu'on s'est avisé d'y loger Saturne avec ses cheveux blancs, & de le désigner par une faux propre à tout détruire.

On n'attribue à la planète nommée Jupiter, la distribution des sceptres & des grandeurs, la prolongation de la vie, & les influences les plus désirables, que parce qu'on a jugé à propos, sans fondement ni motif raisonnable, de donner à cette planète le nom du pere de la vie, & qu'on désignoit ce nom par un sceptre accompagné de l'héva ou serpent, symbole de la vie.

La planète qu'on appelle Mars, inspire puissamment le goût des armes, parce qu'on en a fait la retraite d'un prétendu guerrier appelé Mars, & qu'on en a abrégé l'expression par la figure d'une flèche ou d'un dard.

Pourquoi la planète de Vénus passe-t-

elle pour rendre les hommes ou voluptueux ou heureux, si ce n'est parce qu'on lui a donné le nom de la prétendue mere des plaisirs, & qu'on la désigne par un Typhon, ou le caractère du mal enchaîné?

Jamais on ne se seroit avisé d'attribuer la surintendance du commerce & la prospérité des républiques à l'autre planète, qui est presque toujours invisible & absorbée dans les rayons du soleil, si on ne lui avoit donné par caprice & à propos de rien, le nom de Mercure le prétendu inventeur de la police; & si l'on ne caractérisoit le dieu & sa demeure par un Typhon enchaîné, accompagné de deux serpens, symbole ingénieux de la vie & de la société.

Toutes les vertus des planètes découlent donc du caractère des dieux qu'on y a établis. Et de même que la nature des animaux dont les douze maisons du soleil portent le nom, a fait naître la pensée de telle & telle impression sous l'aspect de chacun de ces signes; le caractère des dieux ou déesses qui donnent leurs noms aux planètes, a décidé de la vertu de la planète.

2°. Or, que font-ils ces dieux auteurs de tant d'influences & de puissances im-

pressions? ce sont des figures dont tout le pouvoir est de signifier. Ce sont de purs noms dont toute la force est d'aver-  
tir. Ce sont les lettres d'un ancien alpha-  
bèt que chaque nation a converties en  
autant d'histoires pleines d'absurdités,  
faute d'en avoir conservé la signification.

Au dire des astrologues, rien ne forti-  
ficie tant le pouvoir des planètes que le  
concours de leur ascension avec celle  
d'un signe bienfaisant. Il se forme alors  
un parallélisme d'influences bénignes  
qui marchent de compagnie, & vont  
tomber sur l'heureuse tête qui vient de  
naître en ce moment. A-t-on pu rien  
imaginer de plus gratuit, & de plus con-  
traire à l'expérience qui nous montre des  
événemens & des caractères tout oppo-  
sés dans des personnes qui ont eu en nais-  
sant le même aspect?

Mais pour surcroît de ridicule, ce que  
les astronomes appellent le premier de-  
gré du bélier, de la balance, ou du sagi-  
taire, n'est plus la première étoile du si-  
gne qui donne la fécondité aux trou-  
peaux, ou qui inspire la justice, ou qui  
fait des héros. On s'est aperçu dans une  
longue suite de siècles, que tous les si-  
gnes célestes s'étoient éloignés peu-à-  
peu jusqu'à trente degrés du point de

l'équinoxe du printems, & s'étoient re-  
culés vers l'Orient. On ne laisse pas de  
nommer toujours le point du zodiaque  
qui coupe l'équateur, le premier degré  
du bélier, quoique la première étoile  
du bélier soit trente degrés plus loin.  
Tous les autres signes sont reculés dans  
la même proportion, & tous les points  
du ciel dont on parle dans les horosco-  
pes, sont trente degrés en-deçà des étoi-  
les dont ils portent le nom. Quand donc  
on a dit d'un tel, qu'il étoit né sous le  
premier degré ascendant du bélier, c'est  
réellement quelqu'un des degrés des  
poissons qui montoit alors sur l'horison.  
Quand on dit d'un autre qu'il est né  
avec une ame toute royale & avec les  
inclinations d'un héros; parce qu'au mo-  
ment de sa naissance, la planète de Jupi-  
ter franchissoit l'horison, conjointement  
avec la première étoile du sagittaire, c'est  
avec une étoile éloignée du sagittaire de  
près de trente degrés vers l'Occident,  
que Jupiter étoit en conjonction. C'est  
dans l'exacte vérité le pernicious scor-  
pion qui a présidé à la naissance de cet  
enfant incomparable.

*L'origine de la Semaine.*

Les ennemis de la révélation sont secrètement flattés de voir que les jours de notre semaine portent encore aujourd'hui les noms que le Paganisme a donnés aux sept planètes. Il ne tient pas à eux qu'on ne croye que toute la religion des Hébreux, & la nôtre même, ne soient autant d'extraits de la religion des Egyptiens. Mais penser de la sorte, c'est connaître bien peu le cœur humain : c'est aller contre les règles du bon sens, & contre les témoignages de l'expérience. A entendre ceux que la révélation incommode, les premiers hommes auroient eu d'abord une religion toute monstrueuse, & horriblement chargée d'opinions bizarres, de cérémonies insensées, & de mystères pleins d'absurdité : après quoi on auroit peu-à-peu mis de côté ce prodigieux amas de superstitions, pour former un corps de religion plus simple, & borné à un très-petit nombre de devoirs & d'objets. Cette progression n'est point dans le vrai. C'est en tout & par tout qu'on commence par le simple, & que le simple se charge en-

par elle-même former un raisonneur ; on peut très-bien dire que l'étude de la science, ou de la structure intérieure de l'orgue, formera par elle-même un habile organiste.

Le philosophe dont la méthode étoit d'avoir toujours la lance en arêt contre tout assaillant, ne demeura pas sans réplique : mais tandis que nos deux champions étoient aux prises, les élèves qui n'entendoient rien à ces questions, & qui s'ennuyoient de se voir encore bien loin des commencemens de la charpenterie, prirent le parti de défilier l'un après l'autre, & d'aller chercher un maître qui à force d'exemples & de pratique leur apprît à faire une mortaise & un tenon.

De toutes les personnes qui ont le discernement juste & les vues nobles, il n'y en a point qui ne voie avec plaisir l'extrême différence qui se trouve entre le choix des matières qu'on traitoit autrefois dans la philosophie, & celles qu'on y traite aujourd'hui. Cette première démarche de Messieurs les Professeurs de philosophie, en nous prouvant leur vrai amour pour le bien public, nous autorise à penser que s'il y avoit une méthode de traiter les matières philosophiques qui

De la manière de traiter la philosophie.



LES CON-  
SEQUENCES  
DE L'HIST.  
DU CIEL.

fût plus avantageuse à tous égards que l'ancienne, ils le feroient un plaisir & un devoir de la suivre, le changement de la méthode n'étant pas capable d'arrêter ceux qui ont généralement changé le fond même des questions.

Comme je n'ai entrepris ce petit ouvrage que dans l'intention d'aider l'étude des jeunes gens dans les matières de philosophie aussi-bien que dans les humanités, je ne peux guères me dispenser de rapporter, au moins historiquement, ce que j'entens dire pour & contre la méthode scholastique, & d'en laisser le jugement au lecteur.

Il arrive souvent que les peres de famille qui ont le plus d'expérience dans les affaires, & même ceux qui ont fait le plus de progrès dans les sciences, témoignent le désir qu'ils auroient de voir convertir la forme scholastique en d'agréables conférences, où les jeunes gens pussent s'expliquer dans leur langue naturelle en présence de toutes les personnes qui s'intéressent à leur éducation, & rendre au public un compte de leurs études qui ne fût pas équivoque. Ayant à parler sur des matières choisies, & particulièrement sur celles qui sont sensibles & exposées à tous les yeux; par

LES CON-  
SEQUENCES  
DE L'HIST.  
DU CIEL.

exemple, sur toutes les parties de l'histoire naturelle, ils mettroient les militaires, les marchands, & toutes les personnes qui ont quelque expérience, en état de juger de leurs progrès. Au lieu de parler un latin plat & plus propre à leur gâter le goût qu'à les conduire à l'intelligence des bons auteurs, principal but des anciennes langues; ils apprendroient à parler aisément & noblement leur propre langue dans laquelle ils sont souvent aussi barbares qu'en latin. Rien même n'empêcheroit de les préparer à s'expliquer soit en latin, soit en françois selon que la compagnie le souhaiteroit, pourvu que ce fût d'un air libre, sans dispute, & dans une latinité pure. Mais il faut avouer qu'en traitant la philosophie en françois ils seroient délivrés de deux inquiétudes qui éloignent une infinité de jeunes gens de se présenter à ces exercices, qui défigurent presque tout l'agrément naturel de ceux qui s'y exposent. L'une de ces inquiétudes est d'avoir à prêter le collèt à tout venant, tandis qu'ils se sentent armés à la légère. On les guéfit quelquefois de ce danger par un moyen qui ne fait ni des savans, ni des braves. L'autre peine qui les trouble encore plus, est d'avoir à parler latin sur ce qu'on leur objectera, &

LES CON- & de composer sur le champ la réponse : SEQUENCES Vous voyez alors leur esprit s'égarer DE L'HIST. dans Jean Despautère , dans les vers DU CIEL. techniques de Port-Royal , ou s'accrocher à quelque règle de leur ancien rudiment. Souvent le terme manque , ou bien il s'arrange mal. On rougit de la méprise , & toute la philosophie se trouve déconcertée. Si les jeunes gens avoient cet embarras de moins , au lieu de dix ou douze qui travaillent dans un cours , on en trouveroit quarante dont l'esprit se développeroit , & qui n'ont été arrêtés jusques-là que par l'obstacle d'une langue dont ils ne sentoient ni la délicatesse , ni même la structure.

Il seroit aisé de voir s'ils fournissent du leur en les mettant à l'épreuve sur la plupart des matières qu'ils auroient annoncées ; & pour ne point négliger l'avantage de la précision , après leur avoir détaillé ce qui peut faire difficulté contre leur sentiment , rien ne seroit mieux que de réduire le tout en un seul syllogisme , afin de les déterminer dans leur réponse à s'attacher à ce qui leur paroît foible & contraire aux principes , ou à l'expérience : après quoi , comme dans toutes les conversations des honnêtes gens , chacun content d'avoir exposé sa pensée

change de discours sans insister davantage. LES CON- SEQUENCES

Les illustres membres qui composent les Académies modernes , tout lavans DU CIEL. qu'ils sont , montreroient sans doute moins de feu & de goût pour leurs fonctions , s'ils étoient contraints par l'usage à parler dans leurs conférences une autre langue que la leur. Hé ! pourquoi ce qui seroit un obstacle à l'avancement des sciences parmi des hommes faits , & vraiment habiles , n'en seroit-il pas un tout autrement fâcheux pour les jeunes gens ? On attache ainsi une idée de savoir à ce latin scholastique , tandis qu'il gêne très-gratuitement la jeunesse , & qu'il est réellement plus digne d'être proscrit que regretté.

Ces plaintes & bien d'autres qu'on fait tous les jours contre l'ancien usage de procéder en philosophie , tant par syllogismes & par instances , que dans une langue qui est étrangère à celui qui parle , & à ceux qui écoutent ; se trouvent combattues par des raisons très-dignes d'être entendues.

D'abord ce n'est point du tout un mal , peut-on répondre , que cet ancien usage de disputer en Latin , & de le faire par argumentation. Il est aisé de voir qu'on

LES CON-SEQUENCES a prétendu par-là éviter les écarts, & DE L'HIST. mettre l'esprit dans l'usage de raisonner DU Ciel. conséquemment. Selon les apparences il dépendra toujours des maîtres de donner à ce Latin un tour aisé, & d'entretenir le bon goût avec l'usage infiniment utile de la langue Latine.

D'ailleurs la philosophie de l'école est comme la pépinière de la théologie, de la jurisprudence, & de la médecine. Tant que les exercices des sciences supérieures se feront en Latin & par argumentations, c'est une espèce de nécessité que l'apprentissage de cette méthode se fasse en philosophie.

Mais sans déranger ce qui est établi, on pourroit sur la durée d'un exercice mettre quelquefois le quart en réserve, pour y accoutumer les jeunes gens à traiter les questions comme on les traite dans la chaire, dans le barreau, & dans la conversation; à ne jamais séparer le bon goût, l'air aisé, & les graces, d'avec l'étude de la philosophie; & sur tout à exposer en langue vulgaire sans embarras, sans effort de mémoire, les matières qui n'ont point de termes ou de tours propres à les exprimer dans la langue Latine. Tel est, par exemple, tout notre commerce moderne, matière si riche, si

variée, & si propre à former l'esprit par la connoissance de l'origine & des façons SEQUENCES DE L'HIST. de tout ce que nous mettons en œuvre. DU CIEL. Telle est presque toute l'histoire naturelle dont l'antiquité n'a pas été à beaucoup près suffisamment instruite pour nous fournir les termes Latins de tout ce qui en fait la matière. Telles sont la métallurgie, la teinture, & généralement les arts & les métiers, qui, comme l'histoire naturelle, peuvent fournir la matière des conférences les plus amusantes, & les plus instructives. Telles sont les mécaniques, les inventions modernes, & la plupart des expériences de physique, tous objets si intéressans pour une assemblée, si piquans pour la jeunesse, mais dont l'exposition deviendroit bien froide en Latin par la contrainte ou par le peu d'usage d'une langue qui ne nous est point naturelle.

En dernier lieu, ce ne sont point ceux qui enseignent aujourd'hui qui ont introduit la méthode scholastique: & ce n'est pas une petite entreprise que celle de toucher à un usage ancien. Mais par le tempéramment que nous venons de proposer, il semble qu'on pourroit concilier toutes sortes d'utilités, retenir avec l'ancienne méthode un exercice de pré-

LES CON-  
SEQUENCES ternative de matières & de langage, des  
DE L'HIST. dégoûts presque inévitables. Il est aisé de  
DU CIEL. prouver aux jeunes gens qu'ils ont tort  
de se laisser d'une étude sérieuse: mais il  
s'agit de faire en sorte qu'ils ne s'en dé-  
goûtent point.

Conclusion. J'ai cru, mon cher Lecteur, que ces  
remarques sur la meilleure manière de  
régler nos études trouvoient naturel-  
lement leur place à la suite de l'exposé  
que je vous ai fait des égaremens du  
genre humain; parce que je n'ai entrepris  
de rechercher l'origine des fausses opi-  
nions, & des systèmes imaginés d'âge en  
âge sur la nature, que pour rendre, se-  
lon mon pouvoir, l'étude des belles let-  
tres plus solides par la connoissance de  
ce qui a rempli les beaux ouvrages des  
anciens de tant d'idées absurdes; & l'é-  
tude de la philosophie plus utile par la  
connoissance de la juste portée de notre  
raison.

Il peut arriver qu'en convenant de la  
simplicité & de la fécondité du principe  
auquel j'ai rapporté l'origine de l'idolâ-  
trie & de ses suites, vous ayez à vous  
plaindre que l'application que j'en ai  
faite à telle divinité & à telle opinion,  
ne se trouve pas également heureuse.

leur assignant les cinq petites planètes LA DIVI-  
pour demeure. Ce n'est que fort tard NATION.  
qu'on commença à faire des observations  
astronomiques sur ces planètes: à plus  
forte raison la dévotion aux puissances  
qu'on y loge, & l'usage d'en assigner  
les noms aux jours de la semaine, font-  
ils d'une antiquité peu reculée.

Toute cette distribution étant de beau-  
coup postérieure à la naissance des dieux  
d'Égypte, il n'est pas étonnant qu'on se  
soit entièrement écarté de l'ancien usage  
des symboles en employant dans l'écri-  
ture astrologique un cercle pour dési-  
gner le soleil, & un croissant pour dési-  
gner la lune. Dans le premier usage de  
ces figures, le cercle ou le soleil ne signi-  
fioit point le soleil, mais Dieu. Il en étoit  
l'énigme: & le nom de cercle ne signi-  
fioit autre chose dans son origine, que  
l'énigme par excellence. La figure d'un  
croissant ne signifioit point la lune, mais  
la néoménie, la convocation du premier  
jour du mois. De même le T qu'on met  
sous la planète de Vénus, & le caducée  
qu'on donne à Mercure, n'étoient origi-  
nairement que la mesure de la crüe du  
Nil, ou l'avertissement d'y prendre garde.  
Mais ici ces deux attributs se prennent  
l'un pour la marque d'un ambassadeur

LE CIEL céleste, l'autre pour le mal enchaîné :  
 POETIQUE. significations imaginées dans des tems  
 postérieurs, & entièrement éloignées  
 de la visible intention des symboles.  
 Ainsi tout concourt à nous montrer com-  
 bien le culte des planètes est nouveau,  
 & que la semaine sabbatique des Hé-  
 breux, l'a devancé de beaucoup.

Les rêveries de l'astrologie judiciaire,  
 & les horoscopes tirées de l'aspect des  
 planètes, étoient, il est vrai, en usage  
 parmi les Egyptiens dès le tems d'Hé-  
 rodote : mais cette époque est posté-  
 rieure de mille ans à celle de Moïse. Ce  
 qu'on peut inférer du témoignage d'Hé-  
 rodote & de quelques autres, c'est que  
 la nation Egyptienne étant constante  
 dans ses pratiques, malgré la bizarrerie  
 des explications qu'elle y donnoit, il y  
 a lieu de croire que les Egyptiens dans  
 la plus haute antiquité, comptoient leurs  
 jours de sept en sept. Quoique les Grecs  
 du tems d'Homère & d'Hérodote ne con-  
 nussent pas encore l'ordre ni les noms  
 des planètes, & qu'ils distribuassent leur  
 mois en trois décades de jours, cependant  
 Eusebe \* rapporte plusieurs vers de ces  
 deux poètes qui montrent que les Grecs  
 mêmes avoient quelque respect pour le

\* *Præp. Ev.*  
*lib. 13.*

septième jour (a). Mais d'où peut venir  
 cet usage ? Comment sur-tout le nombre  
 de sept a-t-il pris faveur chez les E-  
 gyptiens ? le doivent-ils aux Hébreux ?  
 les Hébreux le tiennent-ils d'eux ? Ce sont  
 deux choses également fausses.

Les Egyptiens ayant mieux conservé  
 les premiers usages de la plus haute anti-  
 quité que les autres peuples payens, il en  
 arriva, & sans dessein de leur part, qu'ils  
 réglèrent leur astronomie & l'ordre de  
 leurs jours en comptant par sept, comme  
 on faisoit du tems de Noé, & du tems  
 d'Adam même. Ils suivoient un usage  
 dont ils ignoroient la raison. Ils le per-  
 vertirent ensuite en cherchant, avec  
 tous les autres peuples, la raison de ce  
 nombre de sept dans le nombre des pla-  
 nètes, qui se trouvant le même, leur  
 parut avoir rapport à cet ordre de la  
 semaine, quoique ces choses ne tinssent  
 l'une à l'autre que par un fil imaginaire.

Remontons encore ici du composé au  
 simple. C'est l'ordre de la nature. Les  
 Egyptiens, & peut-être beaucoup d'au-  
 tres Orientaux, comptoient, j'en con-  
 viens, la suite de leurs jours par le nom-  
 bre de sept perpétuellement réitéré.  
 Laissons-là les folles idées que leurs

(a) *israh quing, dies sacror.*

LE CIEL docteurs ajoutèrent à cette pratique pour POËTIQUE, en rendre raison. Plus ils ont dit & fait d'extravagances à l'occasion de cette pratique, comme à l'occasion de plusieurs autres, plus ils montrent que les explications sont l'ouvrage de gens qui n'y comprennent rien; mais que la pratique prise en elle-même dans sa simplicité, leur venoit de plus haut.

C'est donc encore ici que la fable rend hommage à la vérité, & que Moïse nous donne seul le vrai dénouement, ou la raison primitive de ce nombre de sept usité chez les Egyptiens, chez les Hébreux, dans le paganisme, & chez les Chrétiens.

Tandis que toutes les nations s'égaroient en adorant des hommes morts, ou en adorant le soleil, ou le ciel, ou le monde même comme un Dieu éternel; le peuple dépositaire des promesses, reçut ordre de renouveler l'ancienne façon de compter les jours, & de sanctifier le septième de chaque semaine, tant par l'abstinence de tout travail manuel, que par la considération des œuvres de Dieu; parce que cette manière de compter les jours & de les employer, étoit une profession expresse de la création du ciel, de la terre, du soleil, en

un mot de la nature entière; & en même LA DIVI  
tems la condamnation la plus publique NATION.  
du polythéisme\* des nations. Vous tra- \* Pluralité  
vailerez, leur dit le Seigneur, & vous des dieux,  
ferez toute votre œuvre durant six jours.  
Mais le septième jour est le repos de l'Eter-  
nel votre Dieu. Vous ne ferez aucune  
œuvre en ce jour-là. Car en six jours le Sei-  
gneur a fait les cieux, la terre, la mer,  
& tout ce qui y est contenu, & a cessé le  
septième jour de produire de nouveaux  
êtres; c'est pourquoi l'Eternel a beni le  
jour du repos & l'a sanctifié ou se l'est ré-  
servé.

Quelle prudence & quelle dignité tout à la fois dans cette police qui distingue (a) le peuple de Dieu de tous les autres, qui le rattache à Dieu spécialement, qui le rappelle perpétuellement à la vraie origine de tout, & le munit par le mémorial toujours nouveau de l'ouvrage des six jours & de la consécration du septième, contre les erreurs des idolâtres qui adorent la créature; contre les erreurs des athées qui méconnoissent le Créateur; & contre les erreurs des déistes qui préfèrent l'incertitude de leur raisonnement aux lumières de la révélation primitive.

(a) *Signum inter me & vos. Exod. 31 : 13.*

*Origine & fausseté des Sibyles.*

C'est encore par un abus sensible de l'astronomie, ou de l'usage de consulter certaines étoiles, que s'introduisirent les oracles des Sibyles. La moisson a toujours été le grand objet des desirs & de l'attention de tous les peuples. Ainsi pour régler l'amendement de leurs terres, leur labour, leurs semailles, & les autres opérations qui intéressent le corps de la société, ils avoient l'œil sur la vierge qui porte l'épi, & qui est la marque du tems de la moisson. Ils observoient de combien le soleil en étoit éloigné : & l'usage universel à cet égard, étoit de recourir à la Vierge & de la consulter ; langage aussi sentié que la pratique même qu'il exprimoit. On donnoit d'abord à cette constellation le nom de Shibil Ergona (a) *l'épi rougissant*, parce que c'est la circonstance précisée qu'on attend pour faire la moisson ; & que la moisson meurt lorsque le soleil s'avance vers cet amas d'étoiles.

(a) De שִׁבִּיל שִׁבִּילֵת, ou שִׁבִּילֵת שִׁבִּילֵת, *spica* ; & de שִׁבִּילֵת דָּן Dan. 5 : 7. Ergont *purpurea*. L'épi de pourpre, *spica rubescens*.

Ensuite on lui donna tantôt le nom de Sibyle, tantôt celui d'Erigone. Ce nom d'Erigone rendu en grec par celui d'Erytra qui y répond, & qui signifie *rouge*, donna naissance à la Sibyle Erytréenne. On la consultoit sans doute avec profit, & ses réponses étoient fort justes pour régler le labourage, tant qu'on la prit pour ce qu'elle étoit, c'est-à-dire pour un amas d'étoiles sous lequel le soleil se plaçoit au tems qui faisoit rougir l'épi, & amenoit la moisson : & c'est parce que la moisson des Egyptiens n'arrivoit point sous ce signe, mais sous le bélier, & sous le taureau, que l'Egypte couroit aux oracles d'Ammon ou d'Apis, & chérissoit si spécialement Isis avec les cornes d'une genisse, ancienne annonce de leur moisson ; au lieu que tout l'Orient consultoit la Sibyle Erytréenne pour s'assurer d'une bonne récolte. Ce langage donna matière aux fables. Cette fille changée de signe en prophétesse avoit eu la plus parfaite connoissance de l'avenir, puisqu'on la venoit questionner de toute-part. L'extrême méchanceté des humains l'avoit enfin contrainte à quitter leur séjour, pour aller prendre dans le ciel la place qui lui étoit dûe. Bien des pays s'attri-

LE CIEL buèrent l'honneur d'avoir donné le jour  
 POSTIQUE. à la Sibyle, & pour une il seroit aisé d'en  
 trouver sept. Par la suite toutes les pré-  
 dictions qui avoient cours, & parmi les-  
 quelles on trouve quelques traits des  
 prophéties faites au peuple de Dieu, pas-  
 sèrent pour être les réponses de ces Si-  
 byles (a).

## X

*L'origine & la puissance des Talismans.*

Les erreurs comme les vérités se tien-  
 nent par la main, & viennent les unes à  
 la suite des autres. Le culte des signes  
 célestes & des planètes une fois intro-  
 duit, on en multiplia les figures, pour  
 aider la dévotion des peuples, & pour  
 la mettre à profit. On faisoit ces figures  
 en fonte & en relief, assez souvent par  
 manière de monnoye, ou comme des  
 plaques portatives, qu'on perçoit pour  
 être suspendues par un anneau au cou  
 des enfans, des malades, & des morts.  
 Les cabinets des antiquaires sont pleins  
 de ces plaques ou amulettes qui portent  
 des empreintes du T, ou du soleil, ou  
 de ses symboles, ou de la lune, ou  
 des autres planètes, ou des différens

(a) Voyez à ce sujet les excellentes remarques du  
 P. Caupon sur la sixième Eclogue de Virgile,

signés

signes du zodiaque. En Orient ces figures  
 se nommoient Tselamim, *des images* (a).  
 C'est ce que nous nommons des talis-  
 mans: mais talisman est un grand mot qui  
 en impose encore faute d'être entendu.

La peinture & la sculpture inventées  
 pour instruire les hommes & pour aider  
 la piété, n'ont que trop servi à la ruiner.  
 L'intérêt & la cupidité firent valoir à l'ex-  
 cès toutes ces petites figures des planètes  
 & des différens astres. Ceux qui les por-  
 toient sur eux ne pouvoient pas douter,  
 au sortir d'une maladie, qu'ils ne leur  
 dussent leur rétablissement. On observa  
 sur-tout qu'elles avoient une force éton-  
 nante, & devoient des préservatifs  
 de longue durée quand elles avoient été  
 fabriquées au moment précis du lever  
 de l'astre qu'elles représentoient. Tout  
 le suc de l'influence s'y étoit venu loger.  
 Si par hazard elles ne réussissoient pas,  
 on trouvoit géométriquement la vraie  
 raison de leur affoiblissement dans l'in-  
 tersection des lignes d'activité d'une puis-  
 sance ennemie, & cette apparence de sa-  
 voir rendit les dévotions encore plus  
 précautionnées. Les talismans eurent  
 long-tems la vogue. Des bagatelles qui  
 promettent beaucoup, & qui contentent

(a) De צלם *tsalem*, vient צלמים *tselamim*.



LE CIEL PEU, prennent aisément faveur parmi le peuple, & présentées encore aujourd'hui sous le beau nom de figures *constellées*, elles sont souvent illusion à des gens qui se croient d'un ordre fort supérieur au peuple.

La plus légère conformité avec l'astre ou le dieu en qui on avoit confiance, une petite précaution de plus, une légère ressemblance plus sensible, faisoit préférer une image ou une matière à une autre. Ainsi les images du soleil pour en imiter l'éclat & la couleur, devoient être d'or. On ne doutoit pas même que l'or ne fût une production du soleil. Cette conformité de couleur, d'éclat, & de mérite en étoit la preuve sensible. Le soleil devoit donc mettre sa complaisance dans un métal qu'il avoit indubitablement engendré, & ne pouvoit manquer d'arrêter ses influences dans une plaque d'or où il voyoit son empreinte, & qui lui avoit été religieusement consacrée au moment de son lever.

Par un raisonnement semblable, la lune produisoit l'argent & favorisoit de toute l'étendue de son pouvoir les images d'argent auxquelles elle tenoit par les liens de la couleur, de la génération, & de la consécration.

Bien entendu que Mars se plaisoit à voir ses images quand elles étoient de fer. C'étoit-là sans doute le métal favori du Dieu des combats. Par une extension de ce beau raisonnement, les autres planètes eurent aussi l'intendance de quelques matières métalliques. Vénus eut le cuivre, & c'étoit bien le moins qu'on pût attendre de cette déesse, puisqu'il se trouvoit en abondance dans l'île de Chypre dont on savoit très-bien qu'elle chériffoit extrêmement le séjour. Le langoureux Saturne fut préposé aux mines de plomb. On ne délibéra pas long tems sur le lot de Mercure. Un certain rapport d'agilité lui fit donner en partage le vis-argent. Mais en vertu de quoi Jupiter sera-t-il borné à la surintendance de l'étain? Il étoit incivil de présenter cette commission à un dieu de sa sorte. C'étoit l'avilir. Mais il ne restoit plus que l'étain. Force lui fut de s'en contenter. Voilà certes de puissans motifs pour assigner à ces dieux l'inspection sur tel ou tel métal, & une affection singulière pour les figures qui en sont composées. Or telles sont les raisons de ces prétendus départemens, tels sont aussi les effets qu'il en faut attendre.

*Les influences climatiques.*

L'esprit de l'homme toujours plus prompt à tirer les conséquences justes d'un faux principe, qu'à s'assurer de la vérité du principe même, n'eut pas plutôt imaginé entre les métaux & les planètes ce rapport frivole & uniquement fondé sur le caractère des dieux qu'il y avoit logés, que voyant un métal abonder dans un pays & un autre dans un autre climat, il conclut tout de suite que la planète qui sans doute y favorisoit la génération du métal, présidoit à tout le climat. Chaque contrée eut donc sa planète dominante, dont on étendit le pouvoir aux plantes, aux animaux, aux inclinations même de l'esprit. Tout étoit plomb dans un pays. Tout étoit Mercure dans un autre. Peu-à-peu le système des planètes servit à rendre raison de tout. Tout fut soumis à un des sept astres errants. Chaque membre du corps humain eut sa planète tutélaire. Chaque heure du jour eut la sienne aussi. Le nombre de sept décidoit de tout. On faisoit revenir de sept en sept les années, les mois, les jours, & les heures. Chaque septième année, jour, ou heure,

étoit de conséquence. Mais le retour de sept fois sept, qu'on nommoit le retour climactérique (a), étoit & est encore dans bien des esprits, une année dangereuse, un jour critique, une heure dont on se félicitoit d'être échappé. Les retours climactériques parurent des situations ou conjonctures importantes, capables d'influer puissamment sur une maladie, sur la condition des particuliers, sur la fortune des princes, sur le sort des batailles, & sur le gouvernement des états. Quand un événement n'étoit point conforme aux impressions de la planète dominante du climat, c'étoit la planète de la semaine qui avoit pris le dessus. Quand on ne pouvoit expliquer une chose par la situation de la planète du jour, on recouroit à la planète horaire. De ces chimères & de beaucoup d'autres, dont on faisoit sonner bien haut la conformité avec quelque événement, tandis que l'expérience journalière en démontroit le faux en cent autres cas, il se forma un savoir ténébreux qui eut cours, parce qu'il étoit propre à en imposer par des noms Grecs ou Arabes, & à duper des esprits passionnés, par des promesses de longue

(a) De κλίμαξ, escalier tournant.

LE CIEL vint, de grandeur, de richesses, & de POËTIQUE, santé. Les calculs faits avec une apparence de régularité, & annoncés par avance à ceux qui vouloient être instruits du retour climactérique, ont souvent jetté le trouble dans certains esprits aux approches de ces momens, qui n'avoient réellement rien de privilégié, ni en bien, ni en mal : & la crainte de ce mal imaginaire a de tout tems donné la mort ou causé des inquiétudes accablantes, & des maladies très-réelles. Malheureux évènements, qui, au lieu d'inspirer de l'horreur pour tout ce qui s'appelle prédiction, servent encore de motifs aux esprits prévenus pour persévérer dans l'estime qu'ils font d'un art parfaitement illusoire !

Il y a bien moins d'apparence de vérité dans le pouvoir qu'on prête à Saturne ou à Mars que dans celui qu'on attribue à la lune, qui est du moins très-propre à mesurer par ses phases la durée des vents fâcheux ou favorables, & qui peut-être y contribue en quelque chose, par les pressions diverses de son tourbillon sur le nôtre. Or les remarques de nos pêcheurs, celles de nos jardiniers judicieux, celles des chirurgiens sincères, & mille épreuves faites & répétées avec soin depuis

quelques années par Messieurs de l'Académie des Sciences, & par d'autres personnes infiniment précautionnées & attentives, nous ont convaincu que la lune n'avoit ni chaleur, ni action d'aucune espèce sur la génération d'aucun animal terrestre ou aquatique, ni sur la génération ou altération de quoi que ce soit qui vive ou qui végète. Que devient donc la malignité de Saturne, l'aspect favorable de Vénus, & les richesses de Mercure ? Toutes ces distinctions, tous ces arrangemens sont une suite misérable du caractère & des inclinations des dieux que l'Egypte, la Phénicie, & la Grèce ont imaginés dans certains astres où l'on avoit autant de droit d'imaginer le contre-pié. Toutes les pratiques fondées sur cette persuasion ne peuvent donc être que des superstitions qui font tort à la piété, aux sciences, & à la société ; à la société, puisqu'elles la gênent en pure perte ; aux sciences, puisqu'elles en empêchent le progrès en nous occupant de causes qui n'opèrent rien ; & à la piété, puisque sans être idolâtres nous ne laissons pas de faire encore des actes d'idolâtrie ; & qu'après avoir renoncé à tous ces dieux de l'antiquité, nous n'abjurons pas les vertus & les opérations dont ils avoient introduit la créance.

*L'origine de l'Alchymie.*

Dans la persuasion où l'on étoit que chaque planète engendroit son métal, on alla par degré jufqu'à dire qu'une planète étant plus puiffante qu'une autre, le métal engendré par la plus foible fe convertiffoit en un autre métal fous l'impreffion de la plus puiffante. Ainfi le plomb, vrai métal & tout auffi parfait en fon efpèce qu'un autre en la fienne, mais demi-métal fclon nos astrologues; production manquée & demeurée imparfaite par la débilité de Saturne, fe convertiffoit en cuivre fous l'afpect de Vénus, en argent fous les traits de la lune, & enfin en or fous certains regards du foleil. De folie en folie nous arrivons à celle des Alchymiftes qui donnèrent & donnent encore aux fept métaux les noms des fept Planètes; & qui non contents de croire la génération & la conversion des métaux plus ou moins avancée fous les impreffions fuccéffives des planètes, s'avifèrent eux-mêmes de vouloir trouver des moyens pour diligenter cette génération ou cette conversion que les planètes achevoient trop lentement à leur gré. La

nature & les expériences leur offroient cent moyens de fe détromper de leurs fauffes idées. Dans les lieux où il y avoit eu autrefois des mines abondantes, on n'en voyoit point reparoitre de nouvelles. Depuis que les fréquens voyages des Phéniciens dans l'Andaloufie eurent épuifé les mines d'or & d'argent qui étoient autrefois dans le voifinage du Guadalquivir, & que l'avidité des Romains eut balayé les reites qui avoient pu échapper aux Tyriens; le foleil & la lune ne lui-floient pas moins fur l'Espagne que dans les premiers fiécles du monde. Ces planètes n'étoient pas devenu plus impuiffantes en ce pays que dans les autres où nos alchymiftes leur faifoient tout recuire. La longue inaction du foleil en Espagne leur monroit affez que l'or du Chili ou de la Chine, n'eft ni cuir ni engendré par cet afre. Mais comme ils doivent l'entreprife de la conversion des métaux aux principes d'une phyfique qui regarde la matière comme une pâte également propre à former de l'or ou de l'eau, & tout ce qu'on en veut tirer; quand nous en ferons à l'examen des principes & des tentatives de cette phyfique, il fera alors plus à propos qu'ici de montrer que la main des alchymiftes n'eft pas plus opé-

LE CIEL tant en productions de métaux que Sa-  
POETIQUE. turne, ou Jupiter, ou le soleil même,  
dont les foibles talens, à cet égard, sont  
à présent plus que suffisamment connus.

## XIII.

*Les évocations.*

Il me reste à chercher l'origine d'un art  
bien plus important que tous ceux qui  
précèdent. C'est la necromancie, l'art  
d'évoquer les morts, & de les faire par-  
ler. On ne sera pas fâché de trouver ici  
la clé des langues occultes, ni de savoir  
comment on s'y prenoit pour interroger  
l'enfer, & pour converser avec les dé-  
mons. Ceci est tout à fait curieux. C'est  
le fin de la magie.

Le respect pour le corps de l'homme,  
qu'on savoit être destiné à un meilleur  
avenir, & à sortir un jour de la poussière,  
portoit les premiers peuples à enterrer  
les morts avec bienéance, & à joindre  
tôujours à cette triste cérémonie, des sou-  
hais & des prières qui étoient l'expres-  
sion ou la profession de leur attente. Les  
hommes du commun étoient enterrés &  
pleurés au moins par leurs familles. Les  
villes entières venoient répandre des lar-  
mes sur le tombeau des grands hommes.

qui s'étoient distingués ou par un gou-  
VERNEMENT sage, ou par la chasse donnée LA DIVI-  
aux bêtes féroces, ou par quelque in-  
vention utile, ou par d'autres services. NATION.  
Le lieu de la fosse étoit marqué par une  
pierre qu'on y élevoit suivant l'usage de  
désigner tous les endroits chéris ou il-  
lustrés par quelque évènement mémo-  
rable, en y érigeant (a) une colone, ou  
simplement une pierre qui attirât les  
yeux par sa situation. Les familles ou  
les peuples entiers, selon l'intérêt qu'on  
y pouvoit prendre, s'assembloient au-  
près de ces pierres, après l'année ré-  
volue, faisoient des libations d'huile ou  
de vin sur la pierre, sacrifioient & man-  
geoient en commun. Ils commençoient  
tous leurs sacrifices par remercier Dieu,  
comme nous le faisons encore, de  
leur avoir donné la vie, & de multi-  
plier tous les jours en leur faveur la  
nouriture nécessaire (b). Ils le louoient  
en suite de leur avoir donné des hommes  
utiles, & des exemples à suivre, ( pra-  
tique à laquelle nous sommes demeuré  
fidèles ) : ou bien ils glorifioient Dieu  
de ce qui faisoit l'objet particulier de  
chaque solennité & du travail de chaque

(a) Voyez Genes. 28 : 17. &amp; 18.

(b) *Hæc omnia, Domine, semper bona creas.*

faison. Les assemblées funèbres étoient les plus fréquentes, parce qu'on mouroit tous les jours, & qu'on les renouvelloit d'année en année. Non seulement elles étoient les plus ordinaires, mais en même tems les plus régulières; parce que la tristesse qui en étoit inséparable, en banissoit la licence qui défigura les autres fêtes, même avant l'introduction de l'idolâtrie. On commença par introduire dans celles-ci des embellissemens arbitraires, & sur-tout des représentations propres à l'objèt de la fête, occasion naturelle de bien des désordres. Nous en avons vû des exemples dans les fêtes d'Osiris, d'Isis, & de Saturne.

Tout étoit simple dans les anciennes fêtes. On s'assembloit sur un lieu élevé & remarquable. On y faisoit une petite fosse pour y consumer par le feu les entrailles des victimes. On faisoit couler le sang dans la même fosse. Une partie des chairs étoit présentée aux ministres du sacrifice. On faisoit cuire & on mangeoit le reste des chairs immolées, en s'asseyant auprès du foyer. Peu-à-peu & sur-tout depuis l'introduction de l'idolâtrie, on s'éloigna de cette simplicité. Les symboles qui y avoient donné naissance frappant les yeux, ou par la beauté, ou

par la singularité de leur figure, on prit goût aux décorations, & on y chercha de jour en jour de nouveaux raffinemens. Au lieu de s'asseoir sur l'herbe, on s'assit sur des peaux, sur des tapis, & enfin sur des lits élevés, & magnifiquement couverts. Au lieu d'un foyer creusé en terre, on eleva une table qu'on nomma autel, ou du moins un grand vase posé sur un magnifique support \* pour recevoir le feu & une partie de la victime qu'on y jettoit avec une poignée d'encens, ce qui surmontoit la mauvaise odeur du sang & des graisses brûlées. Chaque fête eut insensiblement un cérémonial particulier, des représentations propres, un autel d'un caractère déterminé. Cet autel étoit environné de feuillages & les feuillages changèrent bientôt comme les figures des autels. Dans une telle fête, il faisoit un couronnement de feuilles de chêne; dans un autre, un tour de branches de myrte. L'autel devoit être de pierre, ailleurs de bois, une autrefois de simple gazon, ou d'un monceau de terre couronné d'un cordon d'herbes communes. Ce qui avoit été goûté dans une occasion importante, passoit ensuite en usage & en loi. Le nombre, les caractères, & les histoires des objets que les hommes

\* Un tré.

LE CIEL prirent pour des dieux, donnèrent lieu  
 POETIQUE. ensuite à cent variétés qui parurent des  
 rites fort importants, & des précautions  
 nécessaires. Qui eût manqué à un seul  
 point du cérémonial prescrit, il n'y  
 avoit pas moins que la peste ou la fa-  
 mine à craindre. Quand les dieux irri-  
 tés n'envoyoient qu'une tempête passa-  
 gère, ou quelque bête furieuse, on étoit  
 quitte de sa faute à bon marché. Chaque  
 fête ayant son service & ses décorations  
 propres, eut un nom particulier. Il n'en  
 fut pas de même des assemblées mor-  
 tuaires: rien n'y changea. Elles étoient  
 sans joie & sans parures. On continua à  
 y pratiquer ce qui s'étoit toujours fait.  
 Les familles en enterrant leurs morts,  
 étoient accoutumées à une rubrique com-  
 mune qui se perpétua. C'est donc sur-  
 tout dans le sacrifice des funérailles qu'on  
 peut retrouver le gros des usages de la  
 première antiquité. On continua à y  
 faire une fosse, à y verser du vin, de  
 l'huile, ou du miel, ou du lait, ou  
 d'autres liqueurs d'usage, à y faire cou-  
 ler ensuite le sang des victimes (a), à

(a) *Inferimus tepido spumantia cyathis lacte  
 sanguinis & sacri pateras.* *Æneid.* 3.  
 Voyez les mêmes cérémonies dans l'annuaire d'An-  
 thile. *Æneid.* 5.

en rôti les chairs, & à les manger en LA DIVI-  
 semble en s'asseyant au tour de la fosse NATION.  
 ou du foyer, & en s'entretenant des  
 vertus de celui qu'on regrettoit. Ces as-  
 semblées continuèrent à porter l'ancien  
 nom qu'on donnoit à toutes les convo-  
 cations solennelles.

Tandis que les autres fêtes, en consé-  
 quence de la diversité des cérémonies,  
 se nommoient Saturnales, Dionysiaques,  
 Palilies, ou autres, les assemblées mor-  
 tuaires se nommèrent tout simplement  
*les Manes* (a): c'est-à-dire, la convoca-  
 tion, ou le réglement. Les *Manes* & les  
*morts* devinrent ainsi deux mots synoni-  
 mes, ou qu'on prenoit indifféremment  
 l'un pour l'autre: & comme ce qui don-  
 noit le nom aux fêtes étoit devenu par-  
 tout l'objet d'un culte insensé, les *manes*  
 ou les *morts* devinrent ainsi l'objet révé-  
 ré dans les cérémonies mortuaires. La faci-  
 lité étrange avec laquelle on divisoit  
 les moindres parties de l'univers, donne  
 lieu de concevoir comment on prit l'ha-  
 bitude d'adresser des prières, des vœux,  
 & un culte religieux, à des morts qu'on

(a) De מַנִּים *manim*, d'*distributions*, *vices*, *re-  
 ditus*, *solemnitas*. On donnoit ce nom aux figures syn-  
 boliques. Il demeura sur-tout à l'image du mort qui  
 étoit assis sur un trébuchet.

LE CIEL avoit aimés, dont on célébroit les louanges, & qu'on croyoit jouir des lumières les plus pures, après s'être dépoüillés, avec le corps, des foibleſſes de l'humanité.

Les anciens ſacrifices n'étoient pas ſeulement euchariftiques. Dès le tems qu'on honoroit encore le Très-haut, ils étoient regardés comme une alliance qu'on faiſoit avec lui, & par laquelle on s'engageoit à lui être fidele. Cette idée étoit magnifique, touchante, & inſtructive. Je n'en rapporterai ici ni les raiſons, on les ſent; ni les exemples, toute l'Ecriture en eſt pleine. Rien n'étoit plus capable d'annoblir les fêtes, & de tenir les peuples dans de grands ſentimens de reſpect & d'amour, que la penſée d'aller paroître devant le Seigneur, de contracter & de converſer avec lui.

L'idolâtrie altéra cette perſuaſion: mais elle ne la détruiſit pas. Tous les peuples en ſacrifiant, ſoit aux dieux qu'ils s'étoient faits, ſoit aux morts dont la mémoire leur étoit chère, croyoient faire alliance avec eux, s'entretenir avec eux, manger avec eux familièrement. Mais cette familiarité les occupoit ſur-tout dans les aſſemblées mortuaires où ils étoient encore pleins du ſouvenir des

perſonnes qu'ils avoient tendrement aimées, & qu'ils croyoient toujours ſenſibles aux intérêts de leur famille & de leur patrie.

Nous avons remarqué ci-devant de quelle façon la cupidité & l'ignorance ayant rendu tous les hommes indifférens pour la juſtice, les avoient trompés ſur l'objèt de leur culte, & avoient enſuite converti tout ce qui en faiſoit partie en autant de moyens d'être ſoulagés dans leurs maladies, ou d'être inſtruits & précautionnés pour l'avenir dans tout ce qu'ils entreprenoient. Tout leur parloit dans la nature. Les oiſeaux dans le ciel, les ſerpens, & les autres animaux ſur la terre, un ſimple bâton dans la main de leur miniſtre, & tous les inſtrumens de la religion étoient autant d'oracles ou de ſignes prophétiques. Ils liſoient dans les aſtres, & les dieux leur adreſſoient la parole, ou leur ſignifioient leur volonté d'un bout de la nature à l'autre. Cette religion avare & groſſière, qui n'alloit plus aux dieux que pour les queſtionner ſur des affaires d'intérêt, étoit tout auſſi curieufe, & croyoit avoir droit d'être encore mieux ſervie dans les ſacrifices funébres que dans tous les autres. On y avoit affaire à des dieux amis, & qui ne pouvoient manquer par l'intérêt qu'ils



LE CIEL prenoient encore à la prospérité de leur famille, d'y faire connoître à tems ce qui pouvoit l'aider ou lui faire tort. Tout l'appareil des funérailles fut donc encore interprété comme celui des autres fêtes, & le tout se convertit en autant de moyens de divinations.

Les cérémonies des *Manes*, quoi- qu'elles ne fussent que la simple pratique des assemblées des premiers tems, se trouvant, en tout point, différentes de celles qu'on observoit dans les autres fêtes, parurent être autant de façons particulières de converser avec les morts, & d'obtenir d'eux les connoissances qu'on désiroit. Hé! qui pouvoit douter alors que ce ne fût pour converser familièrement avec ses anciens amis, qu'on s'asseyoit autour de la fosse où l'on avoit jetté l'huile, la farine, & le sang de la victime, après l'avoir égorgée en leur honneur? Pouvoit-on douter que cette fosse si différente des autels relevés vers le ciel, ne fût une cérémonie convenable, & particulièrement affectée aux morts? Il étoit évident que les morts prenoient plaisir à ces repas & à ce qu'on versoit spécialement pour eux dans la fosse. Ils venoient sans doute consommer le miel, & les liqueurs qui y dispa- roissoient: & si l'on se contentoit de leur

présenter des liqueurs, c'est que leur état de morts ne pouvoit s'accommoder de nouritures grossières. On se repaissoit donc de cette idée folle, que les ombres venoient boire ou goûter ces liqueurs à longs traits, tandis que les parens mangeoient le reste du sacrifice sur les bords de la fosse.

Après le repas pris en commun entre morts & vivans, venoit l'interrogation, ou l'évocation particulière de l'ame pour qui étoit le sacrifice, & qui devoit s'expliquer. Chacun sent qu'il y avoit un inconvenient à la cérémonie: c'est que les morts ne vinssent en foule prendre part à cette effusion dont elles étoient si avides, & ne laissassent rien à l'ombre chérie pour qui étoit la fête. On y remédia. Les parens faisoient deux fosses, l'une où ils jettoient du vin, du miel, de l'eau, & de la farine pour occuper le gros des morts; l'autre où ils versoit le sang de la victime qu'on vouloit manger en famille. Ils s'asseyoient sur le bord de cette dernière; & ayant leur épée auprès d'eux, ils écartoient par la vue de cet instrument le commun des morts peu sensibles à leurs affaires. Au contraire ils invitoient nommément le mort qu'on vouloit fêter ou consulter. On le prioit de s'approcher. Les morts ne voyant pas

LE CIEL là de sûreté pour eux, s'attroupoient par POETIQUE. effains autour de la première fosse dont l'accès étoit libre, & abandonnoient honnêtement l'autre à l'ame privilégiée qui avoit droit sur l'oblation, & qui étoit au fait des affaires sur lesquelles devoit rouler la consultation.

Les questions des vivans étoient distinctes & faciles à entendre. Les réponses, quoique très-certaines, n'étoient ni si promptes, ni si faciles à démêler. Mais les prêtres qui avoient appris dans leur labyrinthe à entendre la voix des dieux, les réponses des planètes, le langage des oiseaux, des serpens, & des instrumens les plus muets, parvinrent aisément à entendre les morts, & à être leurs interprètes. Ils en firent un art dont l'article le plus nécessaire, comme le plus conforme à l'état des morts, étoient le silence & les ténèbres. Ils se retiroient dans des antres profonds. Ils jeûnoient & se couchaient sur les peaux des bêtes immolées. A leur réveil, ou après une veille plus propre à leur troubler le cerveau qu'à leur révéler les choses cachées, ils donnoient pour réponse la pensée ou le songe qui les avoient le plus frappés. Ou bien ils ouvroient certains livres destinés pour cet usage: & les premières paroles qui se pré-

sentoient à l'ouverture, étoient juste- LA DIVI- ment la prédiction attendue. Ou bien le NATION. prêtre, quelquefois le particulier qui venoit consulter, avoit soin, au sortir de l'autre, de prêter l'oreille aux premières paroles qu'il seroit possible d'entendre de quelque part qu'elles vinssent, & elles lui tenoient lieu de réponses. Ces paroles assurément n'avoient aucun rapport lié avec l'entreprise dont il étoit question: mais on les tournoit en tant de façons, & on les violentoit si rudement, qu'il falloit bien qu'elles se prêtassent quelque peu. Il n'étoit point du tout rare qu'il s'y trouvât une apparence de rapport. Souvent au lieu des moyens précédens, on employoit les sorts, c'est-à-dire, nombre de billets chargés de mots à l'avanture, ou de vers, soit connus, soit fabriqués nouvellement. Ces billets jettés dans une urne, le tout étoit bien remué, & le premier qu'on en tiroit, étoit gravement délivré à la famille affligée, comme un moyen de la tranquilliser. Les moyens de divination, n'eurent point de fin. Presque toute la religion se convertit en autant de pratiques pour connoître l'avenir (a). Certains endroits s'accrédi-

(a) Voyez la dissertation de Vandale sur les Oracles. Voyez l'histoire des Oracles, & la réponse du P. Balus,

LE CIEL tèrent plus que d'autres, & telle est  
POETIQUE. l'origine des Oracles. Cette matière a  
été suffisamment traitée par les savans.  
Il est superflu de la reprendre.

Il est évident, pourra-t-on me dire,  
que les pratiques, dont on vient de par-  
ler, étoient tout-à-fait propres à répand-  
re par-tout cette folle persuasion qui  
s'entrentient encore parmi le peuple, qu'on  
peut converser avec les morts, & qu'ils  
viennent souvent nous donner des avis.  
Mais quelle preuve a-t-on que ces prati-  
ques si étranges, aient été communes  
autrefois?

Si je puis encore administrer à mes  
Lecteurs les preuves de cet usage, ou plu-  
tôt de cet abus si pervers du cérémonial  
funébre; j'aurai, ce me semble, très-suffi-  
samment fait voir que les opinions des  
hommes sur les dieux, sur les morts, &  
sur les réponses qu'on peut recevoir des  
uns & des autres, ne sont qu'une inter-  
prétation littérale & grossière qu'on a  
donnée à des signes très-simples, & à des  
cérémonies encore plus simples, qui ten-  
doient à exprimer certaines vérités, ou à  
acquiescer certains devoirs.

C'est parce que tous les peuples cou-  
roient en foule sur les hauts-lieux pour y  
verser le sang des victimes dans une fosse,  
& pour converser avec tel ou tel mort,

en éloignant les autres par la vûe de l'é- LA DIVI-  
pée, qu'il est si souvent & si expressé- NATION.  
ment défendu aux Israélites de s'assembler  
*sur les lieux-hauts; ou, ce qui étoit souvent*  
*la même chose, de tenir leur assemblée*  
*auprès du sang (a), ou de manger autour*  
*d'une fosse arrosée du sang des victimes.*

L'usage d'employer l'épée dans ces sa-  
crifices mortuaires pour se débarrasser  
des ames qu'on ne vouloit pas évoquer,  
est attesté dans le reproche que le pro-  
phète Ezéchiël fait aux Hébreux d'avoir  
*mangé les chairs de leurs sacrifices auprès*  
*du sang qu'ils ont répandu, & d'avoir eu*  
*auprès d'eux leur épée dans ce repas abo-*  
*minable\*.*

Homère plus ancien qu'Ezechiel, nous  
montre † les mêmes pratiques parmi les  
Occidentaux, & devient ici le commen-  
tateur de l'Ecriture. Ulysse voulant inter-  
roger sur son retour en Itaque l'amie de  
Tirésias qui passoit pour être tout-autre-  
ment illuminée que le reste des morts,  
commence par répandre dans une fosse  
du miel, du vin, de l'eau, & de la farine,

(a) לֹא תִשְׁתַּבְּחוּ עַל הַדָּם. *lo thocelou w il had-*  
*dans: non comedetis juxta sanguinem, ou super sanguine,*  
*ou circa fossam victimarum sanguine conaspersam.* Les  
LXX. interprètes sachant parfaitement que c'étoit-là ce  
qui attroupe le peuple sur les hauts-lieux, ont très-bien  
traduit cet endroit du Lévitique 19: 26. & d'autres sem-  
blables, par ces mots: *μη ἐδίσθητε ἐπὶ τῶν ὄρειων,*  
*Pois n'irez point manger sur les montagnes, ici manger*  
*est la même chose que sacrifier.*

\* Ezechiel  
33: 25. & 26:  
Hebr.  
† Olyss. Δ

LE CIEL en l'honneur du commun des ombres ;  
 POËTIQUE. afin qu'en s'exerçant à l'écart, elles lui  
 laissent le champ libre; puis il fait ailleurs  
 une autre fosse où il verse spécialement en  
 l'honneur de Tirésias le sang d'une victime  
 choisie. *Il se tient ensuite sur le sang (a),*  
 ou auprès de ce sang, l'épée à la main. *Il*  
*dissipe les ombres légères qui en étoient*  
*avidés, & empêche qu'elles n'en goûtent*  
*avant qu'il ait consulté Tirésias (b).* Cette  
 ame nommément évoquée arrive enfin :  
 elle prie le héros de s'éloigner de la fosse,  
 & d'ôter son épée dont la vue l'épouvante,  
 afin qu'elle puisse boire le sang versé en  
 son honneur, & ensuite apprendre à  
 Ulysse la vérité qui l'intéresse (c).

Cette divination, comme toutes les  
 autres, étoit donc fondée sur le sens per-  
 vers qu'on donnoit à d'anciennes céré-  
 monies très-simples & très-innocentes  
 dans leur origine & qui devinrent autant  
 d'actes d'idolâtrie, ou une occasion pro-

(a) *Αἰθερὶ ἐφ' αἵματι φασγάνου ἴστατο.*

(b) ... .. Οὐδ' εἴων νεκρῶν ἀμενηνὰ χάριτα  
 αἵματος ἄσπον ἰμεν σφιν Τηρεσίω πυθιάδῃ.

(c) *Ἄλλ' ἀπαύρο βοῶντι, ἀπίχθη φασγάνου  
 ὀξύ  
 αἵματος ὄφρα πῶν, καὶ εἰ νηυστῆρα εἴπω.*

On trouve les mêmes usages dans le poëme de Silius  
 Italicus.

*Edubumque tene vaginā interritus enixa.  
 Quæcumque ante animæ tendunt patere cruentæ.  
 Divine, &c.*

prochaine

chaîne d'idolâtrie par la fausse interpré-  
 tation qu'on y donna. Ainsi le tour que  
 prirent les cérémonies dans l'esprit des  
 peuples, est une nouvelle preuve de la  
 façon grossière dont ils ont personifié ou  
 réalisé les symboles mêmes : & il résulte  
 de tout ce que nous avons vû que l'ido-  
 lâtrie, l'astrologie, les augures, les évo-  
 cations, & la magie, sont toutes prati-  
 ques également absurdes, également  
 mensongères, produites par la fausse in-  
 telligence du cérémonial, occasionnées  
 & entretenues par la cupidité des peu-  
 ples, accréditées sans examen par un  
 usage universel, & aidées par l'avarice  
 des prêtres. Peut-être ceux-ci étoient-ils  
 persuadés de l'excellence de leurs pré-  
 dictions, qui ne pouvoient guères man-  
 quer d'avoir quelquefois une apparence  
 d'accomplissement. Il est fort croyable  
 que quand l'évènement les démentoit,  
 ils se séduisoient eux-mêmes par l'inter-  
 vention de cette foule de puissances tou-  
 jours appliquées à tout brouiller dans  
 le monde, & qu'ils estimoient de très-  
 bonne foi un art qui les mettoit à l'aise.

En réduisant l'idolâtrie & la divination  
 qui ont si étrangement deshonoré la rai-  
 son, à de pures illusions, causées par la  
 cupidité & par l'ignorance, je suis bien

LE CIEL éloigné de penser que les malins esprits POËTIQUE. n'ayent pas exercé sur les hommes la mesure de pouvoir que Dieu leur a donnée selon les vûes impénétrables & toujours adorables de sa sagesse. Au contraire je suis très-convaincu de leur existence, comme aussi de leurs efforts pour notre ruine, & spécialement des vexations qu'il leur a été donné d'exercer sur les corps des Energumènes pour la manifestation de la puissante grace du Sauveur. J'avoue de plus que Dieu a quelquefois permis aux esprits de ténèbres de répondre par quelques apparences équivoques aux desirs des magiciens & des peuples séduits. Mais ce qu'il accordoit à des cupidités criminelles, en étoit la punition. Tous ces arts n'en font pas moins trompeurs (a), moins vuides de réalité, ni moins dépourvûs de règle, puisqu'ils doivent tous leur naissance à l'oubli du sens des premières institutions qui ont été données aux hommes sur le cours du soleil & de la lune, sur le labourage, sur les règles de la société, & sur la reconnaissance due à l'Auteur de tous les biens.

(a) L'écriture même nous fournit des preuves de l'impuissance des dieux & des supercheries de leurs ministres. Voyez l'histoire des Prêtres de Bel, dans Daniel.

*Fin du Tome premier.*



## TABLE DES MATIERES

du Tome Premier.

<b>A</b> Chaté ou Hecatée reine du ciel, Page 187.	Amaléa, 180. La che- vre Amalée, 185.
Acheruse ( lac d' ) & l'Acheron, 124.	Amazones, 77. & 206.
Acmon, 342.	Amulettes, ( premier usage des ) 384.
Adonis & Achad, sous la figure d'Osiris, 174.	Andromède, ( fable d' ) 318.
Agneau Pascal. Pour- quoi la défense d'en manger rien de crû, & de n'en faire bouillir les chairs, 374. Pourquoi son sang sur les portes des Hébreux, 377.	Angéron ( l' ) des Romains. Fausse- ment prise pour la déesse du silence, 99.
Age ( l' ) d'or, 351.	Animaux sacrés, 359. & suiv.
Allégories, ( origine des ) 28.	Animaux vivans sub- stitués aux signes du zodiaque, 120. & 362.
Alchymie ( origine de l' ) 488.	Année solaire, 67.
Ammon, ( Jupiter ) 144. & suiv.	Année civile, 74.
Amour, ( le lieu d' ) 269. & suiv.	Année rustique ou l'ordre destravaux, 81.
	Anniversaires, ( sacri- fices des ) 73.

Y ij

Anubis. L'étoile du chien. Origine de ce nom. Figure d'Anubis, 42.

Anubis ou Isis accompagnée d'une tortue ou d'un canard, ou d'un lézard, 245.

Aphrodité déesse des moissons, 183.

Apis & Mnévis, 366. *Et suiv.*

Apollon, (P'Horus) 243. *Et suiv.*

Apollon & les Muses, 305. *Et suiv.*

Arachné & Pallas. Leur démêlé, 213.

Argonautes, (expédition des) 324. *Et suiv.*

Argus (fable d') 328.

Armée (P') des cieux, 172. *Et suiv.*

Arthémise, 192.

Aruspicine, 443.

Assemblée des Juges, ou des Prêtres, annoncée par un Horus barbu, 345. *Et suiv.*

Aseroth, 181.

Astarté, déesse des troupeaux, 182.

Astrologie judiciaire (origine de P') 452.

Atergatis, reine des poissons, 152.

Athéné, 212.

Atlas; étymologie de ce nom, 262. *Et suiv.* Déchargé par Hercule, 269.

Atlas, montagne, 265.

Atys (P') des Phrygiens est P'Orifis d'Egypte, 196.

Augures, 432.

Austérités de l'idolâtrie, (origine des) 413.

Aviron (P') symbole du trépas, 73.

Auspices, 437.

Autopsie des Mytères, 399. *Et suiv.*

B

Baal sous la figure d'Osiris, 174.

Bacchantes; leur origine; raisons de ce qui s'y pratiquoit, 231. *Et suiv.*

Bacchantes; pourquoi surnommées Ménades, Tyades, & Bassarides, 236.

Bâchchus, 224. confondu avec Nemrod, 228. Miracles de Bacchus, 240. *Et suiv.*

Balfamine, 179.

Bananiér, (plante du) symbole de la fécondité, ou d'une certaine saison, 64. *Voyez l'éclaircissement, fin du Tom. II.*

Bélénus (le) des Gaulois, Horus, 250.

Béliér, (fête du) pourquoi si célèbre en Egypte, 120. *Et suiv.*

Béliér, bonc, agneau, chevreau, pour quoi immolés chez les Hébreux, 374.

Bellérophon, (fable de) 316.

Belsamen, 175.

Bœuf, (culte du) 373.

C

Cabires (les) de Samothrace, 302.

Caducée de Mercure; son origine, 283.

Camille (le) des Etrusques, 281. *Et suiv.*

Calliope, 154.

Canicule, ou le lever de l'étoile, appelée Scirius, 152. *Et suiv.*

Canope; étymologie de ce nom, & les usages des cano-

pes, 582.

Caractères de l'écriture courante; quand & pourquoi inventés, 133. Leur nombre, leur progrès, *ibid.* Rejetés par les Chinois, 135. Prennent le dessus sur l'écriture Hieroglyphique, 136.

Caron, (la barque de) 127.

Celéé, 411.

Céphée & Cassiopée; (fable de) 319.

Cénotaphe; cerceuil simulé, employé dans les anniversaires; source de plusieurs divinités, 216.

Cerbère, ses trois têtes, 128.

Cercle (le) du soleil; symbole de la divinité, 63. *Et suiv.*

Cérémonies symboliques employées pour conserver le souvenir des grands événemens, 103.

Cérémonies mortuaires, 123.

Cérés, (origine de) 405. Explication

des fêtes de Cérés, <i>ibid.</i>	Tau. Instrument à mesurer les crûtes du Nil, 57. & 382.
Cham en Egypte, 32.	Crone ou Satarne, 351. & 357.
Char (le) du soleil, 177.	Croissant de lune sur la tête d'Isis annon- ce les fêtes ou la néoménie, 80.
Chat, (le) 150.	Culte religieux, 6.
Charites (les) ou les graces, 305. & <i>suiv.</i>	Comment décerné aux animaux & aux plantes, 143.
Chasses générales des anciens peuples ; leur origine, 226.	Culte cruel, 175. & 351.
Chimère, (la) 317.	Curettes, les labou- reurs de Crète, 222.
Chouette de Minerve, 344.	Cybèle ou Rhæa. L'I- sis des Phrygiens, 195. & 218.
Cherub, 350.	D
Ciel poétique. C'est l'écriture symboli- que dans son origi- ne, 3.	Dactyles, (les) les forgerons ou arti- sans de Crète, 221.
Cimetières des Egy- ptiens, 126.	Dagon dieu du labou- rage. Horus, 213. & <i>suiv.</i>
Circé, (fable de) 331.	Dédale, (origine de) 291.
Colchide, (la) 324.	Déguisement de sexe. Pourquoi défendu par la loi de Moïse, 205.
Constellées, (figures) 481.	Dei, Deio, Deione, mere de l'abondan- ce. Isis. 187.
Coribantes, sacrifica- teurs de Crète, 222.	Delos, pourquoi ap-
Corne (la) d'abon- dance, 96. 101. & 185.	
Crétois, (origine des) 217. Leur labyrin- the, <i>ibid.</i> Peuple Crétois partagé en trois classes, 220.	
Croix en forme de	

pellée la retraite de Latone, 247.	peinture, 26. & 45.
Delphes, (oracle de) 311.	Origine de l'écrit- ture symbolique, 29. Suite des sym- boles Egyptiens, 47. & 62.
Déluge. Changemens qu'il cause dans tou- te la nature, 10. & 103.	Ecriture courante ( invention de P ) 134.
Demeter, 188.	Ecriture hiéroglyphi- que ( P ) conservée dans le culte exté- rieur & dans les monumens publics, 136.
Diane ou Deione, ou Isis. Pourquoi prise tantôt pour la lune, puis pour la terre, & pour la femme de Pluton, 189.	Ecriture Chinoise. Ses inconveniens, 133.
Dictynne, 186.	Egypte, ( tems des se- mailles & des mois- sons en ) 22. Ori- gine de la fausse du- rée des anciens rois d'Egypte, 251. & 279. Particularités de l'Egypte, 32.
Dieu. L'idée de Dieu. confondue avec cel- le du soleil, & d'O- firis, 142.	Egyptiens, ( précau- tion des) dans leurs sépultures, 35.
Dieux (les) des Egy- ptiens communi- qués à l'Asie & à l'Europe, 168.	Eleusis, ( mystères d ) 398.
Dieux, (les noms des) leur rapport avec la langue Phéni- cienne, 170.	Elisées, ( origine des champs ) 126.
Dieux, ( généalogie des ) 342.	Endymion, 194.
Dionysus, 224.	Enchintemens, ( ori- gine des ) 449.
Divination, augures, oracles, &c. 429.	Epervier, symbole des
E	
Ecriture symbolique, ( invention de P ) 25. Naissance de la	

vents Etefiens, 49.	d'Ofiris. Marqué
392.	d'autorité & de gou-
Epopée des mystères,	vernement, 177.
399.	Furies, (les) 313.
Erigone, 478.	G
Eriçon, (fable d')	Ganimède, 156.
Horus, 118.	Geants, (allégorie
Eros, l'amour & son	des) 107. Leur ta-
flambeau, 269.	bleau. Origine de
Esculape ou Anubis,	leurs noms, 108.
164. & 276.	Géhenne, 176.
Euménides, (les) 314.	Gorgones, (les) 209.
Evocations des ef-	Iris.
priés, 490.	Graces, (les) 305. &
Eurydice, 157.	306.
F	<i>Gradivus pater</i> , 254.
Faunes. (les.) Leur	Guebres, (usage des)
origine, 235.	30. & 371.
Fable, comment rela-	H
tive à l'Histoire,	Harpies, (les) 316.
355.	Harpocrate, 93. Si-
Fêtes représentatives.	gnification de ce
De l'état du genre	nom, 97. Accom-
humain après le dé-	pagnemens d'Har-
lugé, 103. & <i>suiv.</i>	pocrate, 101.
& 232.	Hébreux. Origine de
Feu (le) symbole de	leurs premiers usa-
la divinité, 27.	ges, 5. & 7.
Février, (mois de)	Hécate reine du ciel,
le plus beau de l'an-	180. & 187. Isis.
née en Egypte,	Hercule, 255.
352.	Héro ou Adonis, 174.
Fleuves. Pourquoi on	Hesperides, (jardin
les peint avec une	des) 267.
tête de taureau,	Horus, affiche publi-
365,	que qui marquoit
Fouet. (le) à la main	les différens tra-

vaux

vaux de l'année, 81.	à chaque saison, 74.
Signification de ce	Ses attributs, 76.
nom, <i>ibid.</i> Manière	Isis reine du ciel, 150.
de varier cette	Prise pour une fem-
affiche, 83. 85. &	me réelle, 151. Ses
111. Ses différens	différens noms,
noms, 146. Pris	152. & 179. La mè-
pour un enfant,	me que Cérés de
144.	Phénicie, 188.
Hyades, (les) 266.	Nommée Lilith, ou
Hyménée, (P) 269.	la Chouette, 190.
Hymne, 271.	Isis en guerrière, 206.
Huysymbole du vent	Jupiter - Hammon,
de midi, 49.	147. & <i>suiv.</i>
I	Jupiter, fils de Satur-
Janus (le) des Latins,	ne, 348.
286. & <i>suiv.</i>	L
Icare, fable & origi-	Labyrinthe, (origine
ne d') 291.	du) 47. & 221.
Idolâtrie, préjugé des	Latone, (fable de)
savans sur les com-	245. & <i>suiv.</i>
mencemens de l'i-	Linus, 158.
dolâtrie, 2. Sa vé-	Limbe, ou cercle sur
ritable source, 2. 3.	la tête des person-
131. & <i>suiv.</i> Ses	nes célèbres par
progrès, 167.	leur piété. Son ori-
Jehov, la signification	gine, 63.
dans le premier usa-	Lotus, (fleur du) or-
ge, 149.	nement sur la tête
Iliche, 202.	d'Isis; ce qu'il si-
Influences, 441. &	gnifioit, 69. & 79.
459.	Liber ou Bacchus,
Influences climacteri-	224. Horus.
ques, 484.	Lilith, 190.
Isis (P) des Egyptiens	Loup, (le culte du)
symbole de la terre	369.
& des fêtes propres	Lucine, reine des
<i>Tome 1.</i>	Z



bois, ou Isis, 181.  
 & 194.  
 Lune (la) ou Isis, 150. Croissant de lune sur la tête d'Isis, 80. & 150. Pleine lune, sa signification, *ibid.*  
 M  
 Maia mere de Mercure, 288.  
 Mars & Hezrus, 253.  
 Manes, (les) premiere signification de ce nom, 287. & 495.  
 Manie. Origine de ce mot, 161.  
 Marsham réfuté, 6.  
 Méduse, affiche du pressurage des olives, 209.  
 Memnon, (statue de) 302.  
 Ménades, (les) femmes qui portoient les symboles dans les fêtes représentatives, 161. & 237.  
 Menès d'Affiche devient Roi, & Legislatateur, 160.  
 Menès & Musée même chose, 162.  
 Ménofiris, & Ménophis, noms pour-

quoi donnés à Horus, 160. Ménophis est le même que Mnévis, *ibid.* & 368.  
 Mer d'airain, pourquoi appuiee sur la croppedestauraux, 372.

Mercuré, 276. & *suiv.* Pourquoi accompagné d'un bouc & d'un coq, 290.

Métamorph. (source des) 340.

Métémpycose, les commencemens, 361.

Michias la mesure du Nil, 57.

Minerve, origine de ce nom. Affiche du tems propre aux ouvrages de lin, 211.

Minos ou Ménès Egyptien, 218. Horus.

Minos second du nom, 210.

Mnévis, 368.

Moïse, (excellence des loix de) 7. & 372.

Moïsson (tems de la) en Egypte, 21.

Molochou Melchom,

(honneurs rendus à) Noé, (religion des descendans de) 34.

O

Morphée, 261.  
 Mulciber, 258.

Muses (les) 305. & *suiv.*  
 Musée, 158.

Mystères (secrètes des) Egyptiens, 385.

Origine du mot mystère, 404.

Mylitte, 202.

N

Navigation, (symbole ou affiche de la) 71. & *suiv.*

Nécromancie, 490.

Némésis, 155.

Néoménies, fêtes des nouvelles lunes, leur origine, 10.

Neptune, pourquoi cru fils de Saturne, 348. Symbole du retour des flottes, 72. & 147.

Nil; (le fleuve du) ses débordemens; leur commencement; leur crûe; leur durée; leurs causes, & leurs effets, 40.

Nil, sous la figure d'un dieu, 159.

Niobé, 322. & *suiv.*

Ops, 343.

Oiseaux, symboles des vents, 48.

Oracles, (origine des) 339.

Orgies; (fêtes des) cérémonies qui s'y pratiquoient; & leur signification, 111.

Orion, (constellation d') 267.

Orphée, 157.

Ortygie; origine du nom, 247.

Osiris symbole du soleil, 67; étymologie du nom; ses attributs, 68; symbole des anniversaires, 73; confondu avec le soleil, 142; pris pour un homme, 143; ses équipages, 177; ses noms chez les Grecs, 178.

P

Pâque, (cérémonies de la) 374.

Palestine (la) propre. Sa situation donne lieu à la fable de Persée & d'Andro-

Z ij

mède, 318.	les noms des dieux font) 170.
Pallas (la) des Athé- niens, ou la Palès des anciens Sabins, l'Isis des Egyptiens, 206.	Phénix; (le) origine de cette fable, 280.
Pallies, (les) 420.	Phœbus, origine, 169.
Pamylies, (fêtes des) signification de ce terme, 98.	Phoques (les) che- vaux marins de Pro- thée, 274.
Pan; origine de ce nom, 235.	Picus, 156.
Patriarches (rema- ques sur les noms des) 32. Confor- mité des Payens avec les Hébreux, 5.	Pleyades, (les) con- stellation, 266. & 289.
Parnasse, (le) 311.	Pluton, ou l'Osiris funèbre, 73. & 148.
Parques, (les) 314.	Poseidon, 72.
Pégase, (le cheval) 310.	Principes; (fausse do- ctrine des deux) son origine, 380.
Perfée & Andromède, 317.	Prophétie de Jacob, expliquée fort sim- plement, 283.
Phantômes, (naissan- ce des) 240.	Proserpine ou Persé- phone, 409.
Phaëton, Clymène, Cygnus & les Phaë- tuses, 331.	Prothée & ses che- vaux marins, 274.
Phasis, fleuve à pail- lettes d'or, dans la Colchide, 325.	Pyramides (les) d'E- gypte, leur ancien- ne destination, 35.
Phéniciens (les) ré- pendant par tout le venin de l'idolâtrie, 168.	Python, 247.
Phéniciens (pourquoi	Python ou Typhon enchaîné, 378.
	Pythiennes, (origine des fêtes) 251.
	R
	Rabdomancie, 439.
	Religion (la) des an-

ciens, la même que celle de Noé, 388.	Sculpture (la) inno- cente dans son ori- gine; pour quoi in- terdite depuis aux Hébreux, 371.
Représentation de l'ancien état, 103.	Semaine, (origine de la) 464.
& 232. Origine des représentations Dramatiques, 234.	Sémélé, vraie signifi- cation de ce nom, 224.
Rhoa, l'Isis des Phrygiens, 197. & 347.	Sérapis, 367.
Roi du ciel; reine du ciel; origine de ces termes, 172.	Serpent (le) symbole de la vie, 63. & 391. Divination par les Serpents, 447.
Sabianisme, 174.	Sibylles, (origine des) 478.
Sagesse des Eryp- tiens, 342.	Sifène, précepteur de Bacchus, 228.
Sais, ville de l'an- cienne Egypte, 344. Feux & bran- dons de Sais. Rai- son de ces anciens usages, <i>ibid</i>	Sirbon, (lac de) son bitume, 319.
Samotrace, (Cabires de) 302.	Sirènes (les) font au- tant d'Isis, 336.
Saturne, 346. & <i>suiv.</i> Ses liens, 354; on le prend pour Noé, <i>ibid.</i> pour Abra- ham, 355; pour le tems, 357.	Sistre, (le) 151.
Satyres; (les) leur origine, 235.	Sirius, 43.
Scarabée symbole de l'air, 66.	Soleil (le) représen- té par un cercle, symbole de la divi- nité, 63. Le soleil confondu avec un homme mort, 143.
Sceptre de la tribu de Juda, 283.	Char du soleil, 177.
	Sphinx, (la) descrip- tion; origine & usage de ce symbo- le, 54; son étymo-

518	T A B L E, &c.	
logie, . . .	56.	Tombeau de Jupiter dans l'île de Crète,
Sphinx pourquoi or- nement des termes,	56.	215.
Symboles, ( premier usage des )	25.	Thot, 42. & 276.
Sylvain, . . .	238.	Triptolème, 411.
Symboles (détail des) Egyptiens, . . .	47.	Torches de Cérés,
Symboles pris pour des monumens, 144.		410.
T		Trident à la main d'O- firis, . . .
Talismans, . . .	480.	71.
Tau, croix en forme de T instrument à mesurer les crêtes du Nil, . . .	382.	Tyades, les Bacehan- tes, . . .
Tayaut, le chien, 42.		237.
		Typhon, 320. & 378.
		V
Thébes, pourquoi nommée ville de Dieu, 149; par qui fondée, . . .	39.	Van; (Horus enfant porté dans un) rai- son de cet usage,
Théogonie ou les symboles personi- fiés, . . .	131.	112.
Thesmophories, 420.		Vents, (symboles des)
Tophèt, vallée abo- minable par ses cruels sacrifices, . . .	176.	48.
Thyast, . . .	233.	Vénus la céleste, 198.
Titans, ( les )	345.	la populaire, Isis,
	& suiv.	<i>ibid.</i>
Titè, ou Téthys, Isis,		Vesta, ( la ) des Ro- mains, . . .
	<i>ibid.</i>	28.
		Usages communs à toutes les nations, preuve de la vérité del'Histoire sainte,
		5.
		Vulcain, . . .
		258.
		Z
		Zodiaque, ( invention du ) 11; origine des noms de ses douze signes, 17. & suiv.

Fin de la Table du I. Volume.